

Rêves et cauchemars

Stephen King

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



#1 BESTSELLER

STEPHEN KING



NIGHTMARES &
DREAMSCAPES

Stephen King

Rêves

et cauchemars

...ditions J'ai lu

A la mémoire de Thomas Williams, 1926-1991

l'un des grands romanciers américains de notre siècle.

Titre original:

NIGHTMARES AND DREAMSCAPES

Copyright C) 1993 by Stephen King

publié avec l'accord de l'auteur et de son agent Ralph M. Vicinanza,
Ltd.

Pour la traduction française:

...ditions Albin Michel, S.A., 1994

Laissez venir à moi les petits enfants

Traduction de Jean-Daniel Brèque

parue dans Territoires de l'inquiétude

1991, Denoël

Popsy

Traduction de Hélène Collon

parue dans Territoires de l'Inquiétude IV

1992, Denoël

INTRODUCTION

MYTHES, CROYANCE, FOI... ET UN DROLE DE MAGAZINE

Enfant, je croyais tout ce que l'on me disait, tout ce que je lisais, et tout ce dont mon imagination surchauf-fée me bombardait. Faiblesse qui m'a valu bien des nuits blanches, mais qui avait néanmoins l'avantage de remplir le monde dans lequel je vivais de couleurs et de matières que je n'aurais pas échangées contre toute une vie de nuits paisibles. Voyez-vous, même à cette époque je savais déjà qu'il y avait des gens, de par le monde, trop de gens, à la vérité, dont les facultés ima-ginatives se trouvaient soit engourdies, soit complètement sclérosées et qui vivaient dans un état mental voisin d'une absolue cécité aux couleurs. Je me suis toujours senti désolé pour eux, sans jamais imaginer un seul instant (du moins à cette même époque) que nombre de ces individus dépourvus d'imagination me prenaient en pitié, voire me méprisaient, non seulement parce que j'étais sujet à toutes sortes de frayeurs irrationnelles, mais surtout parce que je faisais preuve d'une prodigieuse et totale crédulité sur presque n'importe quel sujet. " Voilà un garçon, a certainement d° penser plus d'un ou d'une (ma mère y comprise, je le sais), capable d'acheter le pont de Brooklyn non pas une fois, mais autant de fois qu'on voudra, jusqu'à la fin de ses jours. "

Ce jugement, alors, n'était pas sans fondement, il faut l'avouer, et pour être honnête j'ajouterai même que, dans une certaine mesure, il reste valable.

Ma femme raconte encore avec délices comment son mari, la première fois o' il fit son devoir de citoyen, à l'ge encore tendre de vingt et un ans, vota aux élections présidentielles pour Richard Nixon. " Nixon avait dit qu'il avait un plan pour nous sortir du Vietnam, conclut-elle avec d'ordinaire une petite lueur moqueuse dans l'oeil, et Steve l'a cru ! "

Elle ne ment pas: Steve l'a bien cru. Tout comme il a cru un tas de choses au cours des quarante-cinq années au parcours parfois sinueux et décalé de sa vie. J'ai par exemple été le dernier gosse du voisinage à comprendre que la présence de Pères Noël à chaque coin de rue signifiait qu'il n'existait pas de véritable Père Noël (cela dit, cette idée ne me paraît pas frappée au coin d'une logique infaillible: elle revient à dire qu'un million de disciples prouvent qu'il n'y a pas de maître). Je n'ai jamais remis en question l'affirmation de mon oncle Oren voulant

que l'on pût déchirer l'ombre d'une personne avec un piquet de tente en acier (à

condition de la frapper à midi tapant, cepe-dant), non plus que celle de sa femme, selon qui, cha-que fois que l'on frissonnait, une oie marchait sur l'emplacement de votre future tombe. Etant donné le cours suivi par ma propre vie, cela ne peut signifier qu'une chose: je serai enterré derrière la grange de ma tante Rhody à Goose Wallow, dans le Wyoming.

Je croyais également tout ce qu'on me racontait dans la cour de récréation; j'avalais aussi bien le menu fre-tin que les plus grosses baleines. Un camarade m'af-firma par exemple, du ton de la plus profonde convic-tion, qu'il suffisait de poser une pièce de dix cents sur un rail pour faire dérailler le premier train de mar-chandises qui passerait; un autre, que la pièce, après le passage du train, serait parfaitement raplapla (ce sont exactement ses termes, parfaitement raplapla) et transformée en une feuille métallique flexible et pres-que transparente de la taille d'une pièce d'un dollar en argent. Je croyais et l'un et l'autre: que les pièces de dix cents posées sur les rails se retrouvaient parfaite-ment raplapla après avoir fait dérailler les trains.

Les autres faits fascinants que j'ai consciencieuse-ment gobés p endant mon séjour à l'école de Stratford, dans le Connecticut, puis à celle de Durham, dans le Maine, touchent des domaines aussi divers que les balles de golf (dont le centre aurait été fait d'une matière toxique et corrosive), les fausses couches (avec nais-sance de petits monstres malformés que devaient tuer des personnages portant le nom menaçant d'"

infir-miers spéciaux "), les chats noirs (si l'un d'eux croisait votre chemin, il fallait lui faire aussitôt le signe du diable - les deux doigts en fourche - sous peine de risquer la mort avant la fin de la journée) et les fissures dans les trottoirs. Je n'ai probablement pas besoin d'expliquer la relation, potentiellement dangereuse, de ces dernières avec la colonne vertébrale de mamans totalement innocentes.

La source principale de tous les faits merveilleux qui me fascinaient, à cette époque, se trouvait dans des ouvrages de compilation publiés en poche, Ripley's Believe It or Not [" Incroyable mais vrai "]. C'est dans le Ripley's que j'ai découvert que l'on pouvait fabriquer un explosif puissant en grattant la couche de CelluloÛd du dos des cartes à jouer, puis en en bourrant un tuyau; qu'il était possible de se creuser un trou dans le cr,ne et d'y poser une bougie, se transformant ainsi en une

sorte de phare humain (que quelqu'un p't seulement avoir envie de faire un truc pareil, voilà

une question qui ne m'est venue à l'esprit que bien plus tard); qu'il existait vraiment des géants (un homme mesurant dans les trois mètres cinquante) et vraiment des elfes (une femme ne mesurant pas plus de vingt-huit centimètres) et d'authentiques MONSTRES TROP HORRIBLES A D...CRIRE...

sauf que le Ripley s ne se gênait pas pour nous les dépeindre amoureusement jusque dans les moindres détails, une image à l'appui, le plus souvent (dusséje vivre jusqu'à cent ans, je n'oublierai jamais le type au cr,ne rasé avec une chan-delle fichée dedans).

Cette série d'ouvrages de poche valait - au moins à mes yeux - les meilleures attractions foraines, avec l'avantage supplémentaire qu'ils pouvaient être trim-balés sur soi et feuilletés par les après-midi de week-ends pluvieux, lorsqu'il n'y avait pas de base-ball et que tout le monde en avait assez de jouer au Monopoly. Les hallucinantes curiosités et les monstres humains du Ripley's étaient-ils réels ? Dans ce contexte, la question est sans importance. A mes yeux ils le furent, et c'est probablement ce qui compte, au cours de ces années cruciales, entre six et onze ans, au cours desquelles se constitue l'essentiel de l'imagination humaine. J'y croyais exactement comme je croyais pouvoir faire dérailler un train de marchandises avec une pièce de dix cents ou comme je croyais que la p,te gluante, au centre de la balle de golf, me rongerait toute la main si, par étourderie, je m'en laissais tomber dessus. C'est dans le Ripley's Betieve It or Not que j'ai commencé à voir pour la première fois à quel point pouvait être ténue la ligne qui sépare le fabuleux de l'ordinaire, ainsi qu'à comprendre que la juxtaposition des deux faisait autant pour jeter une lueur nouvelle sur les aspects ordinaires de la vie que pour éclairer ses mani-festations les plus aberrantes. N'oubliez pas que c'est de croyance qu'il est ici question, et que la croyance est la source des mythes. Mais alors, la réalité ? me demanderez-vous. Eh bien, en ce qui me concerne, la réalité peut bien aller se faire empapaouter chez les fées. Je n'ai jamais fait grand cas de la réalité, au moins dans mon oeuvre écrite.

Elle est trop souvent pour l'imagination ce que sont les pieux de frêne pour les vampires.

J'estime que mythes et imagination sont, en fait, des concepts presque interchangeables et que la croyance en est la source commune. La croyance en quoi ? Je ne pense pas que cela importe beaucoup, pour

dire la vérité.

En un Dieu ou en mille; ou au fait qu'une pièce de dix cents peut faire dérailler un train de marchan-dises.

Ces croyances, qui me sont personnelles, n'ont rien à voir avec la foi; soyons clair sur ce point. J'ai été élevé dans la conviction méthodiste et j'ai suffisam-ment retenu les enseignements fondamentalistes de mon enfance pour être persuadé qu'une telle préten-tion serait, au mieux, de la pure présomption, au pire, carrément blasphématoire. J'ai cru à toutes ces histoi-res folles parce qu'il était dans ma constitution d'y croire. Il y en a qui font de la course à pied parce qu'ils sont taillés pour cela, ou qui jouent au basket parce qu'ils mesurent deux mètres de haut, ou qui résolvent des équations longues et tortueuses au tableau noir parce qu'ils sont doués de la vision des relations entre les chiffres.

Il n'empêche que la foi intervient à un endroit ou à un autre, et je crois que cet endroit a quelque chose à voir avec le fait de revenir sans fin à

la même chose, même si vous croyez, au plus intime de votre être, que vous ne serez pas capable de la refaire mieux que vous ne l'avez déjà faite, et que si vous insistez vous n'irez nulle part, sinon vers le bas. Vous n'avez rien à perdre lorsque vous prenez votre première baffe sur la pinata, mais en prendre une deuxième (et une troisième, une quatrième... et une trente-deuxième), c'est risquer l'échec, la dépression et, dans le cas de l'écrivain spé-cialisé dans la nouvelle d'un genre bien défini, l'auto-parodie. Mais nous continuons tous, pour la plupart, et ça finit par devenir difficile. C'est quelque chose que je n'aurais jamais cru, il y a vingt ans, ou même dix, mais c'est pourtant vrai. «a devient dur. Et il y a des jours o' je me dis que ce bon vieil ordinateur Wang a arrêté de fonctionner à l'électricité il y a cinq ans de cela; qu'à partir de La Part des ténèbres, il roule à la foi. Mais pourquoi pas ? qu'importe la raison pour laquelle les mots viennent s'inscrire sur l'écran ?

L'idée de chacune des histoires de ce recueil m'est venue dans un moment o'

j'y croyais; elles ont été écrites dans une explosion de foi, de bonheur et d'opti-misme. Ces sentiments positifs ont leurs contreparties sombres, néanmoins, et la peur de l'échec est bien loin d'être la pire de toutes. La pire (je ne parle que pour moi) est le sentiment qui me ronge parfois que j'ai déjà dit tout ce que j'avais à dire et que je prête

actuellement l'oreille à mon continuel caquetage seulement parce que, lorsqu'il s'arrête, le silence me fiche trop les bou-les.

L'acte de foi indispensable pour faire naître les nouvelles est devenu particulièrement difficile depuis quelques années; j'ai constamment l'impression que toutes voudraient devenir des romans et que chaque roman aimerait bien faire dans les mille pages. Un certain nombre de critiques en ont fait la remarque, et en général pas pour en dire du bien. Tous les articles consacrés aux longs romans que j'ai écrits, sans exception, depuis *Le Fléau* jusqu'à *Bazaar*~2, m'accusent de faire trop long. Dans certains cas, ces critiques ne sont pas sans fondement; dans d'autres, il ne s'agit que des jappe-ments hargneux d'hommes et de femmes qui ont accepté

l'anorexie littéraire de ces trente dernières années avec ce qui est, à mes yeux, une surprenante absence de remise en question. Ces sous-diacres auto-promus de l'Eglise de la Littérature américaine réformée semblent considérer la générosité avec suspicion, la matière charnue avec dégoût, et tout ce qui est peinture littéraire à grands traits de brosse avec une haine viscérale. Il en résulte un étrange climat littéraire, aride et sec, où une insignifiante entreprise de coupage de cheveux en quatre, comme *Vox* de Nicholas Baker, devient l'objet de débats fascinés et de dissections maniaques, et où un authentique roman américain ambitieux comme *Heart of the Country*, de Greg Mat-thew, est complètement ignoré.

Mais ces réflexions sont quelque peu hors de propos, voire vaguement pleurnichardes - voyons, quel est l'écrivain qui n'a pas eu le sentiment d'avoir été mal-traité par les critiques ? Tout ce que j'essayais de dire, lorsque je me suis moi-même grossièrement coupé la parole, était que l'acte de foi qui transforme un instant de croyance en un véritable objet, autrement dit une nouvelle que les gens auront réellement envie de lire, cet acte de foi s'est produit plus difficilement pour moi ces dernières années.

" Bon, eh bien, ne les écris pas ! " pourrait-on m'ob-1. Ed. J'ai lu, n "5 3311, 3312 et 3313.

2. Albin Michel et Ed. J'ai lu, n "5 3817 et 3818.

jecter (sauf qu'il s'agit en général d'une voix que j'entends à l'intérieur de ma propre tête, comme celle qu'entend l'héroïne de Jessie . " Après tout, ajoute cette voix, tu n'as plus, comme autrefois, besoin de l'argent qu'elles vont te rapporter. "

Très juste. L'époque où le chèque correspondant à quelque merveille de quarante pages permettait d'ache-ter la pénicilline pour l'otite du petit ou de payer enfin le loyer en retard - cette époque-là est depuis longtemps révolue. Mais ce raisonnement est plus que spé-cieux: il est dangereux. Parce que, dans ce cas, je n'ai même pas besoin de l'argent que me rapportent les romans non plus. Si ce n'était qu'une question de fric, je pourrais envoyer le vieux Wang à la casse et aller me dorer la pilule dans les CaraÔbes pour le reste de mes jours, simplement occupé à regarder pousser les ongles de mes orteils.

Mais ce n'est pas une question d'argent, quoi que puisse en dire la presse à sensation, ni même une ques-tion de faire des tirages à six chiffres ou plus, comme semblent le croire les critiques les plus arrogants. Le temps a beau passer, c'est toujours le même facteur qui joue: il s'agit de t'atteindre, fidèle lecteur, de t'attraper par la peau du cou et de te flanquer une telle frousse que tu devras aller te coucher en laissant la lumière allumée dans la salle de bains. Il s'agit toujours de commencer par voir l'impossible... puis de le racon-ter. Il s'agit toujours de te faire croire ce que je crois, au moins pour un petit moment.

Je n'évoque que rarement ces questions, car je me sens gêné par ce que mes réflexions peuvent avoir de prétentieux, mais je considère toujours que les histoires sont de grandes choses, des choses qui non seulement donnent plus de cachet à notre vie, mais qui vont même, en réalité, jusqu'à la sauver.

Et ceci n'est pas une métaphore. Les choses bien écrites - les bonnes histoires, autrement dit - sont comme les amorces de l'imagination; et le but de l'imagination, à mon avis, est de nous consoler et de nous protéger de situations et de moments de la vie qui se révéleraient, sinon insupportables. Je ne peux parler que de mon expé-rience, bien entendu, mais pour moi, cette imagination, qui m'a si souvent privé de sommeil et terrorisé lorsque j'étais enfant, m'a permis de survivre aux agressions les plus violentes de la réalité lorsque je fus devenu adulte. Si les histoires qui sont le produit de cette ima-gination en ont fait de même pour les gens qui les ont lues, alors je m'avoue parfaitement heureux et satis-fait -

sentiments que l'on ne peut, que je sache, acheter avec des droits cinématographiques bien juteux ou des contrats d'édition libellés en millions de dollars.

La nouvelle n'en reste pas moins une forme littéraire difficile, un défi à

relever, ce qui fait que j'ai été aussi ravi que surpris de découvrir que j'en avais suffisamment pour en composer un troisième recueil. Celui-ci arrive aussi au bon moment, si je songe à l'un de ces " faits " auxquels je croyais dur comme fer, étant enfant (et que j'ai sans doute dû trouver dans le Ripley's Believe It or Not), à savoir que nous nous renouvelons entièrement tous les sept ans, que partout dans nos tissus, nos organes et nos muscles, de nouvelles cellules viennent remplacer les anciennes. C'est pendant l'été 1992 que j'ai mis la dernière main à Rêves et cauchemars, soit sept ans après la publication de Brume, mon précédent recueil de nouvelles, lequel était lui-même sorti sept ans après mon premier, Danse macabre. La chose la plus délicieuse est de savoir que, même si l'acte de foi nécessaire à transformer une idée en réalité est de plus en plus dur à

accomplir (on finit par se rouiller en prenant de l'âge, voyez-vous), il reste néanmoins parfaitement possible. La deuxième chose délicieuse est qu'il y a toujours quelqu'un qui a envie de les lire - à savoir toi, fidèle lecteur.

La plus ancienne de ces histoires (en quelque sorte ma version du centre visqueux et toxique de la balle de golf et des fausses couches monstrueuses) est " «a vous pousse dessus ", publié pour la première fois en 1969 dans un magazine littéraire de l'université du Maine intitulé

Marshroots, alors que j'étais encore étudiant. C'est en trois journées fiévreuses, au début de janvier 1992, que j'ai écrit la plus récente, " La Dernière Affaire d'Umney ".

On trouve également de véritables curiosités, comme une histoire de Sherlock Holmes dans laquelle c'est le Dr Watson qui résout l'énigme, un conte fantastique lovecraftien situé dans la banlieue de Londres, celle-là

même où vivait Peter Straub la première fois que je l'ai rencontré, et une version légèrement différente de " Mon Joli Poney ", paru à l'origine dans une édition à tirage limité du Whitney Museum, illustrée par Barbara Kruger.

Avant tout, je me suis efforcé de ne pas inclure ce que l'on appelle, à

juste titre, les " fonds de tiroirs ". Depuis le début des années quatre-vingt, certains critiques s'en vont répétant que je pourrais publier ma liste de commissions et la vendre à un million d'exemplaires - mais ce sont pour la plupart des critiques qui pensent en fait que je n'ai jamais

fait autre chose. Les personnes qui me lisent pour le plaisir en jugent différé-remment et c'est d'abord en pensant à celles-ci, et non aux critiques, que j'ai conçu ce recueil. Le résultat, me semble-t-il, est un ouvrage qui vient heureusement compléter la trilogie commencée avec Danse macabre et Brume. Toutes mes bonnes nouvelles sont maintenant réunies et publiées; j'ai repoussé les mauvaises aussi loin que possible au fond de mes tiroirs, où j'es-père qu'elles resteront. Si la trilogie doit devenir une tétralogie, le nouveau recueil devra être constitué d'his-toires qui n'ont pas encore été écrites, ni même seulement imaginées à ce jour (des histoires qui n'ont pas encore été crues, si vous préférez), et quelque chose me dit qu'il faudra attendre le prochain millénaire...

Entre-temps, voici cette vingtaine de nouvelles; cha-cune comporte quelque chose en quoi j'ai cru pendant un moment, et je sais que certaines de ces choses, comme le doigt qui surgit du lavabo, les crapauds man-geurs d'hommes et les dents affamées, sont quelque peu effrayantes; mais je crois que tout ira bien si nous faisons la route ensemble. Pour commencer, répétez après moi les principes fondamentaux du catéchisme: Je crois qu'une pièce de dix cents peut faire dérailler un train de marchandises.

Je crois qu'on trouve des alligators dans les égouts de New York, sans parler de rats aussi gros que des poneys des Shetland.

Je crois que l'on peut déchirer l'ombre d'une per-sonne à l'aide d'un piquet de tente.

Je crois que le Père Noël existe vraiment, et que tous ces types en costume rouge que l'on voit à l'époque de Noël ne sont que ses aides.

Je crois qu'il existe un monde invisible tout autour de nous.

Je crois que les balles de tennis sont remplies d'un gaz toxique et que si vous en coupez une en deux et que vous respirez ce qui en sort, vous mourrez.

Plus que tout, je crois dans les spectres, dans les fantômes, dans les revenants.

D'accord ? Prêts ? Parfait. Prenez ma main; on y va, maintenant. Je connais le chemin. Tout ce que vous avez à faire, c'est de serrer bien fort.

Bangor, Maine,

20 juillet 1992.

Sommeil, ou veille ? De quel côté se déroulent réellement les rêves ?

La Cadillac de Dolan

La vengeance est un plat qui se mange froid.

Proverbe espagnol

Pendant sept années j'ai attendu, j'ai surveillé. Dolan, je l'ai vu venir.

Je l'ai observé lorsqu'il entrait dans les restaurants chics, en smoking, avec chaque fois une femme différente au bras, et en sandwich entre ses deux gardes du corps. J'ai vu ses cheveux poivre et sel acquérir d'élégants reflets argentés pendant que les miens se contentaient bêtement de tomber et de me laisser chauve comme un oeuf. Je l'ai épié chaque fois qu'il quittait Las Vegas, pour ses pèlerinages réguliers sur la côte Ouest; j'ai épié chaque fois son retour. Deux ou trois fois, je l'ai vu, depuis une route de service, tandis qu'il passait sur la US 71, en direction de Los Angeles, dans sa Cadillac DeVille du même gris argenté que ses cheveux. Et je l'ai aussi vu quitter sa maison d'Hollywood, toujours dans la Cadillac grise, pour retourner à Las Vegas, mais pas aussi souvent. Je suis instituteur. Les instituteurs et les gangsters de haute volée ne disposent pas de la même liberté de mouvement; c'est un fait d'ordre économique contre lequel on ne peut rien.

Il ignorait que je le surveillais, car je me suis toujours tenu suffisamment à distance pour qu'il en fût ainsi. J'étais prudent.

Il a tué ma femme, ou l'a fait tuer; ça revient au même. Si vous tenez à

avoir des détails, ne comptez pas sur moi; voyez plutôt les dernières pages des jour-naux de l'époque. Elle s'appelait Elizabeth. Elle était enseignante dans la même école que moi, celle où je dispense d'ailleurs toujours mon savoir. Elle avait les petits du cours préparatoire. Ils l'adoraient, et je crois que certains d'entre eux ne l'ont pas oubliée, ni l'amour qu'ils lui portaient, même s'ils sont maintenant adolescents. Moi aussi, je l'aimais, et l'aime toujours. Je ne dirais pas qu'elle était belle, mais plutôt jolie; d'un tempérament calme, elle riait pourtant facilement. Je rêve d'elle. De ses yeux noisette. Il n'y a jamais eu d'autre femme pour moi; il n'y en aura jamais.

Il a gaffé. Je veux parler de Dolan. C'est tout ce qu'il y a à savoir. Et Elizabeth se trouvait là, au mauvais endroit et au mauvais moment,

pour le voir commettre sa gaffe. Elle alla déclarer ce qu'elle avait vu à la police, laquelle l'envoya au F.B.I. où on l'interrogea; elle répondit que oui, elle témoignerait. Ils promirent de la protéger, mais soit ils gaffèrent eux aussi, soit ils avaient sous-estimé Dolan. Ou les deux.

Toujours est-il qu'elle prit sa voiture, un soir, et que la charge de dynamite branchée sur le démarreur fit de moi un veuf. Ou plutôt, c'est lui qui a fait de moi un veuf. Dolan.

Plus de témoin pour l'accuser, on le remit en liberté.

Il retourna à son univers, moi au mien. Le duplex avec terrasse de Las Vegas pour lui, le mobile home vide pour moi. Une succession de beautés en vision et robes à paillettes pour lui, le silence pour moi. Les Cadillac grises pour lui - quatre différentes en sept ans - et une Buick Riviera vieillissante pour moi. Une chevelure argentée pour lui, la calvitie pour moi.

Mais je faisais le guet.

Pour être prudent, j'ai été prudent, très prudent. Je savais ce qu'il valait et ce qu'il était capable de faire. Je n'ignorais pas qu'il m'écraserait comme un cloporte si jamais il se rendait compte de ce que je lui réservais. J'étais donc superprudent.

Pendant mes vacances d'été, il y a trois ans, je l'ai suivi (à distance raisonnable) jusqu'à Los Angeles, où il se rendait souvent. Il s'installa dans sa belle maison et donna soirée sur soirée (je suivais les allées et venues des gens depuis un endroit plongé dans l'obscurité au coin de la rue, reculant jusqu'à devenir invisible lors-que passaient les fréquentes patrouilles de police); je m'étais installé dans un hôtel bon marché, où

les gens faisaient hurler leur poste de radio et qu'éclairaient les néons violents du bar de danseuses aux seins nus, de l'autre côté de la rue. Je m'endormais en rêvant des yeux noisette d'Elizabeth, en rêvant que rien de tout cela n'était arrivé, et m'éveillais parfois les joues baignées de larmes.

Je fus près de perdre espoir.

C'est qu'il était bien gardé, le bougre, extrêmement bien gardé ! Il n'allait nulle part sans être encadré par deux gorilles armés jusqu'aux dents; la Cadillac elle-même était blindée. quant à ses gros pneus à

carcasse radiale, ils étaient du modèle adopté par les dictateurs des petits pays instables.

Puis, la dernière fois, je vis comment je pouvais agir - mais seulement après m'être fait une grosse frayeur.

Comme toujours, je l'avais suivi dans son voyage de retour à Las Vegas, à

distance raisonnable, laissant plus d'un kilomètre entre nous, et par moments trois ou quatre. Parfois, dans le désert, tandis que nous roulions vers l'est, sa voiture se réduisait à un minuscule point brillant, à

l'horizon, que je ne quittais pas des yeux en pensant à Elizabeth, à la façon dont le soleil faisait briller sa chevelure.

Cette fois-ci, je me tenais donc loin derrière lui; nous étions en milieu de semaine, et la circulation, sur la US 71, était très réduite. Dans ce cas de figure, une filature devient d'autant plus risquée - même un petit instituteur sait cela. Je passai devant un panneau de signalisation orange sur lequel on lisait, D...VIATION 5 MILES et ralentis encore davantage. Ces détours, dans le désert, vous font rouler presque au pas, et je ne voulais surtout pas risquer d'arriver derrière la Cadillac grise pendant que le chauffeur négociait les ornières d'un chemin de terre à la vitesse d'un escargot.

D...VIATION 3 MILES, indiquait le panneau suivant, sur lequel on lisait aussi: COUPEZ TOUT ...METTEUR RADIO.

Je me mis à songer à un film que j'avais vu quelques années auparavant; une bande de gangsters armés avait détourné un camion blindé dans le désert en utilisant ce même genre de signalisation routière. Une fois le véhicule engagé sur une route de terre déserte (il en existe des milliers dans le désert, chemins pour les moutons ou conduisant à des ranches, ou encore anciennes pistes tracées par le gouvernement et ne menant nulle part), les bandits avaient retiré les panneaux, s'assurant une parfaite tranquillité, et s'étaient contentés de faire le siège du véhicule blindé jusqu'à ce que les gardes en sortent.

Ils avaient tué les gardes.

«a, je m'en souvenais.

Ils avaient tué les gardes.

J'atteignis la déviation et m'engageai sur l'itinéraire provisoire. Le

chemin était aussi mauvais que je l'avais imaginé; large de deux voies, il était en terre durcie trouée de nids-de-poule qui faisaient chalouper et grin-cer la vieille Buick. Elle aurait eu bien besoin de nou-veaux amortisseurs, mais c'est le genre de dépense qu'un instituteur se voit parfois contraint de retarder, même lorsqu'il est veuf, sans enfant et sans autre pas-sion que ses rêves de vengeance.

Tandis que la Buick cahotait et rebondissait, une idée me vint à l'esprit.

Au lieu de suivre la Cadillac de Dolan, la prochaine fois qu'il quitterait Las Vegas pour Los Angeles ou le contraire, je la dépasserais - je roulerais devant lui. Je créerais une fausse déviation comme celle du film, et l'attirerais dans les étendues désertiques, silencieuses et bordées de montagnes, à l'ouest de Las Vegas. Puis j'enlèverais les panneaux, comme les gangsters du film et...

Je revins brusquement à la réalité. La Cadillac de Dolan se trouvait devant moi, juste devant moi, garée sur le bas-côté de la route poussiéreuse. L'un des pneus, autocolmatant ou non, était à plat. Non, pas simplement à plat.

Il avait éclaté et débordait de la jante. Il avait sans doute d° passer sur un caillou en coin fiché solidement dans le sol, comme un piège à tanks miniature. L'un des deux gardes du corps intro-duisait un cric sous l'avant du ch,ssis. Le deuxième - une espèce d'ogre au visage porcine dégoulinant de sueur sous sa coupe en brosse - montait la garde auprès de Dolan en personne. Même en plein désert, il ne prenait pas le moindre risque.

Dolan attendait, mince dans sa chemise à col ouvert et son pantalon noir, sa chevelure argentée agitée par le vent du désert. Il fumait en regardant l'homme qui changeait la roue comme s'il était ailleurs, dans un restaurant, une salle de bal ou un salon, peut-être.

Nos regards se croisèrent à travers le pare-brise de la Buick, mais ses yeux se détournèrent aussitôt, sans montrer qu'il m'avait reconnu, bien qu'il m'e°t vu une fois, sept ans auparavant (lorsque j'avais encore des cheveux !), lors d'une audition préliminaire à laquelle j'avais accompagné

Elizabeth.

La bouffée de peur qui m'avait envahi lorsque j'avais rattrapé la Cadillac se transforma en une rage noire.

Je fus pris d'une folle envie d'abaisser la vitre, côté passager, et de lui hurler: Comment oses-tu m'oublier ? Comment oses-tu me traiter par le mépris ? Oui, mais j'aurais alors agi en vrai dément. Je devais me réjouir qu'il m'eût oublié, me féliciter de son dédain. Mieux valait être comme une souris qui, derrière la plinthe, ronge les fils; mieux valait être une araignée tissant sa toile dans la pénombre des combles.

L'homme qui s'escrimait avec le cric me fit un signe, mais Dolan n'était pas le seul à pouvoir dédaigner les autres. Je continuai de regarder au loin, l'air indifférent, lui souhaitant une bonne attaque cardiaque ou une rupture d'anévrisme ou, mieux encore, les deux en même temps. Je poursuivis ma route, le sang battant à mes tempes, et pendant quelques instants la chaîne de montagnes, à l'horizon, me donna l'impression de se dédoubler, voire de se diviser en trois.

Si seulement j'avais eu une arme ! me dis je. Si seulement j'avais eu une arme ! J'aurais pu mettre un terme à l'existence de cet être immonde, à

cette vie pourrie, si seulement j'avais eu une arme !

quelques kilomètres plus loin, la raison reprit le dessus. Si j'avais eu une arme, une chose au moins était certaine: j'y aurais laissé la peau. Si j'avais eu une arme, j'aurais pu m'arrêter au moment où le type au cric m'avait fait signe, descendre de voiture et commencer à canarder furieusement dans ce paysage désert. Avec un peu de chance, j'aurais même pu blesser quelqu'un. Après quoi j'aurais été descendu et enterré illico dans un trou peu profond, et Dolan aurait continué d'escorter des beautés en vision et de faire ses pèlerinages entre Las Vegas et Los Angeles dans sa Cadillac argentée, pendant que les charognards du désert déterraient mes restes et se battaient pour eux sous la lune froide. Elizabeth n'aurait jamais eu sa vengeance. Jamais.

Les hommes qui l'accompagnaient étaient entraînés à tuer. Moi, j'étais entraîné à apprendre à lire et à compter à des cours moyen première et deuxième année.

Eh, tu n'es pas dans un film, me rappelai-je lorsque je retrouvai la grand-route, après avoir dépassé un panneau orange disant: FIN DES TRAVAUX L ...

TAT DU NEVADA VOUS REMERCIE ! Et si jamais je commettais l'erreur de confondre la réalité avec le cinéma, d'imaginer qu'un petit instituteur au front dégarni pouvait jouer impunément les James Bond ailleurs que dans ses rêveries, il n'y aurait jamais de vengeance.

Jamais.

Bien joli, tout ça... Mais allais-je la prendre un jour, cette revanche ?

Pourrais-je arriver à me venger ?

Mon idée de disposer une fausse déviation était aussi romantique et irréaliste que celle de bondir de la Buick et d'arroser le trio de balles -

moi qui n'avais pas tiré un seul coup de feu depuis l'âge de seize ans et qui, en plus, ne m'étais jamais servi d'une arme de poing.

Un tel projet n'était possible qu'avec une bande de complices, et même le film qui m'avait donné cette idée, tout invraisemblable qu'il fût, le montrait nettement. Ils étaient huit ou neuf hommes, divisés en deux groupes, en contact grâce à des walkies-talkies; le premier filait le camion blindé pendant que le deuxième restait en arrière pour enlever les panneaux de voie barrée. Sans compter qu'il y avait en plus un autre complice, qui, depuis un petit avion, était chargé de vérifier que le camion blindé se trouvait suffisamment isolé du reste de la circulation en approchant du bon endroit, sur la route.

Intrigue sans doute imaginée par quelque scénariste bedonnant avachi à côté

d'une piscine, une pinacolada à portée d'une main, un assortiment de Pentel et de papier à colonnes à portée de l'autre. Et même ce type avait eu besoin d'une vraie petite armée pour rendre son histoire plausible. Moi, je n'étais qu'un homme seul.

«a ne pourrait pas marcher. Ce n'était que l'un de ces faux espoirs à la brève durée de vie comme j'en avais nourri plusieurs au cours des années: mettre une espèce de gaz empoisonné dans le système de conditionnement d'air de l'appartement de Dolan, dissimuler une bombe dans sa maison de Los Angeles, voire me procurer une arme particulièrement redoutable (un bazooka, par exemple) et transformer sa scintillante Cadillac en boule de feu pendant qu'elle ferait route vers Las Vegas ou Los Angeles, sur l'US

71.

Autant y renoncer.

Mais je n'arrivais pas à penser à autre chose.

Rabats-le, ne cessait de murmurer dans ma tête la voix qui parle au

nom d'Elizabeth. Rabats-le comme le fait un bon chien de berger quand il sépare du troupeau la brebis que lui a indiquée son maître. Expédie-le dans le désert et tue-le. Tue-les tous.

Marchera pas. J'avais beau faire, il me fallait bien reconnaître au moins qu'un homme capable d'échap-per à la mort aussi longtemps que l'avait fait Dolan devait avoir un instinct de survie particulièrement aiguisé - aiguisé

jusqu'à la paranoÔa, peut-être. Lui et ses hommes flaireraient le piège de la fausse déviation en moins d'une minute.

Ils ont bien pris celle-ci, aujourd'hui, objecta la voix qui parlait pour Elizabeth. Ils n'ont pas hésité un ins-tant; ils ont suivi les panneaux aussi docilement que des moutons de Panurge.

Mais je savais aussi - j'ignore comment, mais je le savais ! - que des hommes comme Dolan, des hommes qui sont plus des loups que des hommes, développent une sorte de sixième sens dès qu'il s'agit de danger. Je pouvais dérober tout un lot de panneaux de signalisa-tion dans un hangar de cantonnier, sur quelque route départementale, et les poser aux bons endroits; je pou-vais même y ajouter, pour faire bonne mesure, des plots coniques fluorescents et des pots fumigènes; je pouvais bien faire tout ça, et plus, que Dolan n'en sen-tirait pas moins l'odeur de mes mains moites de ner-vosité planer sur cette mise en scène. Même à travers ses vitres à

l'épreuve des balles, il la sentirait. Il fer-merait les yeux et entendrait résonner le nom d'Eliza-beth au-delà de la fosse aux serpents qui lui tenait lieu de cervelle.

La voix qui parlait au nom d'Elizabeth se tut, et je crus qu'elle avait finalement renoncé à argumenter pour la journée. Puis, alors que Las Vegas était déjà en vue - bleu,tre, brumeuse et tremblotante à l'horizon du désert-, elle s'éleva de nouveau.

Alors n'essaie pas de le rouler avec une fausse dévia-tion, murmura-t-elle.

Trompe-le avec une vraie.

Je braquai brusquement et allai m'arrêter en déra-pant sur le bas-côté, les deux pieds sur la pédale de frein. Je regardai, dans le rétroviseur, mes yeux agran-dis et frappés de stupeur.

Dans ma tête, la voix d'Elizabeth éclata de rire. Un rire sauvage,

hystérique, mais au bout d'un moment, je commençai à l'imiter.

Les autres professeurs s'esclaffèrent à leur tour lorsqu'ils me virent m'inscrire au club de santé de la Neuvième Rue. L'un d'eux voulut savoir quelle mouche m'avait piqué, et je joignis mon rire aux leurs. On ne se méfie pas d'un homme comme moi, tant qu'il se joint à l'hilarité générale.

Et pourquoi n'aurais-je pas ri ? Ma femme était morte depuis sept ans, non ? Il ne restait plus d'elle qu'un peu de poussière, des cheveux et quelques ossements dans un cercueil. Alors, pour-quoi ne pas rire ? C'est seulement lorsqu'un homme comme moi arrête de rire que les gens se demandent s'il n'y a pas quelque chose qui va de travers.

Je continuai donc de rire avec eux pendant tout l'automne et tout l'hiver, en dépit de mes muscles dou-loureux et de mes courbatures. Je continuai de rire alors que j'avais constamment faim - plus question de prendre une deuxième assiette, plus de casse-croûte nocturne, plus de bière, plus de gin tonic à l'apéritif. Mais beaucoup de viande rouge et de verdure, énormément de verdure.

Pour Noël, je m'offris même cet appareil de torture raffiné qui s'appelle un Nautilus.

Ou plutôt, non: Elizabeth m'offrit un Nautilus pour Noël.

Je vis Dolan moins fréquemment. J'étais bien trop occupé à me mettre en forme, à perdre ma bedaine, à me refaire des muscles sur la poitrine, aux bras et aux jambes. Il y avait cependant des moments où il me semblait que je n'y parviendrais jamais, où j'avais l'impression qu'il me serait impossible de retrouver une véritable forme physique, que je ne pouvais vivre sans prendre un peu de rabiote, des parts de gâteau au chocolat, et une bonne cuillerée de crème fraîche dans mon café. quand je me retrouvais de cette humeur, j'allais me garer non loin de l'un de ses restaurants préférés ou encore je me faufilais dans l'un des clubs qu'il fréquentait, et j'attendais de le voir arriver et descendre de sa Cadillac gris brouillard avec au bras quel-que blonde bêcheuse et glaciale, ou une rousse rigo-larde, ou encore avec l'une et l'autre à chaque bras. Et voilà qu'il apparaissait, l'homme qui m'avait tué mon Elizabeth, voilà qu'il apparaissait, resplendissant dans sa chemise Bijan's, la Rolex scintillant au poignet dans les lumières du cabaret. Lorsque j'étais fatigué et découragé, j'allais voir Dolan comme un homme assoiffé se précipite vers une oasis, dans un désert. Je buvais de son eau empoisonnée et repartais ragaillard.

En février je commençai à courir tous les jours, et les autres professeurs rirent de voir mon crâne chauve peler et rosir, puis repeler et rosir à

nouveau, en dépit des couches de crème solaire à écran total " que je mettais dessus. Je m'empressais de rire avec eux, comme si je n'avais pas failli m'évanouir par deux fois, comme si je n'avais pas passé de longues minutes à frissonner, les muscles des jambes pris de crampes douloureuses à

la fin de chacune de mes séances.

Lorsque l'été arriva, je m'inscrivis pour un travail au service des Ponts et Chaussées, dans le Département des routes à grande circulation du Nevada. Le type du bureau municipal d'embauche apposa un coup de tam-pou peu convaincu sur mon formulaire et m'envoya auprès d'un contremaître, responsable de district, du nom de Harvey Blocker. C'était un homme de haute taille, bronzé par le soleil du Nevada au point d'être presque noir.

Il portait des jeans, des bottes de chantier poussiéreuses, et un tee-shirt bleu aux manches coupées sur lequel on pouvait lire BAD ATTITUDE. Ses muscles roulaient comme de la houle sous sa peau. Il regarda mon formulaire, puis leva les yeux sur moi et éclata de rire. Le bout de papier avait l'air particulièrement chétif dans son énorme paluche.

" Faut croire que tu plaisantes, l'ami. Je vois vraiment pas autre chose.

C'est au soleil du désert qu'on a affaire, ici, et à la chaleur du désert -

c'est pas des séances de bronzage pour petits rigolos au bord de la piscine. qu'est-ce que tu fabriques dans la vie, fiston ? T'es comptable ?

* Je suis instituteur. Cours moyen.

* Oh, le pauvre ! dit-il en éclatant de nouveau de rire. Tire-toi de là, tu veux ? "

Je possède une montre de gousset - héritage qui me vient de mon arrière-grand-père, lequel avait travaillé à la construction du dernier tronçon de la dernière ligne de chemin de fer transcontinentale; il était présent, à

en croire la légende familiale, lorsque l'on avait mis en place le fameux rivet d'or. Je sortis l'objet de ma poche et le brandis sous le

nez de Blocker.

" Vous voyez ça ? dis-je. Elle vaut au bas mot six ou sept cents dollars.

* Un pot-de-vin ? (Il éclata encore une fois de son gros rire viril.) Bon Dieu, j'avais entendu parler de types faisant des pactes avec le Diable, mais t'es bien le premier à vouloir payer pour aller en enfer ! (Il me regarda avec une pointe de compassion dans les yeux.) Tu t'imagines peut-

être comprendre dans quoi tu veux mettre les pieds, mais je te le dis, moi, tu n'en as pas la moindre idée. En juillet, j'ai vu le thermomètre accrocher les 42 degrés dans le coin d'Indian Springs. Même les plus costauds en chialent. Et costaud, tu l'es pas tellement, mon bonhomme. Et j'ai même pas besoin que t'enlèves ta chemise pour voir que t'as rien dessous, juste des biscoteaux regonflés dans un centre de santé pour mecs friqués; c'est pas eux qui vont tenir la distance sous le grand projò.

* Le jour où vous déciderez que je ne tiens pas le coup, je me tire, et vous gardez la montre. Sans discu-ter.

* T'es un foutu menteur. "

Je le regardai dans les yeux. Il soutint mon regard un certain temps.

" Non, t'es pas un foutu menteur, reprit-il d'un ton de stupéfaction.

* Non.

* D'accord pour confier ta montre en gage à Tin-ker ? dit-il avec un geste du pouce en direction d'un Noir grand comme une armoire à glace assis à

côté de la cabine d'un bulldozer, qui mangeait une tarte aux fruits de McDo tout en nous écoutant.

* On peut lui faire confiance ?

* T'es un peu gonflé.

* Bon. qu'il la garde jusqu'à ce que vous me disiez d'aller me faire voir ou jusqu'à la rentrée scolaire de

septembre.

* Et moi, qu'est-ce que je fais ? "

Je lui montrai le formulaire d'engagement qu'il tenait à la main.

" Vous signez ça, c'est tout.

* T'es cinglé. "

Je pensai à Elizabeth et à Dolan et ne répondis rien. " Tu vas commencer par le plus merdique, m'avertit Blocker. «a consiste à prendre des pelletées de bitume br°lant à l'arrière du camion et à boucher les nids-de-poule. Et c'est pas parce que je veux te piquer ta foutue montre, même que ,ca ne me déplairait pas, mais c'est parce que c'est là que tout le monde commence.

* Parfait.

* Tu es s°r d'avoir bien compris, bonhomme ?

* Oui.

* Non, tu n'as pas compris. Mais ça viendra. "

Il avait raison.

Je n'ai pratiquement gardé aucun souvenir des deux premières semaines, sinon que je me revois prenant une pelletée de bitume fumant, le tassant dans un trou, et marchant derrière le camion jusqu'au nid-de-poule suivant.

Il nous arrivait parfois de travailler sur le bou-levard des casinos, le Strip, et j'entendais jusque dans la rue le tintement de cloche annonçant que quelqu'un venait de toucher le jackpot. A certains moments, j'avais l'impression que c'était dans ma tête que son-naient des cloches. Je levais la tête et voyais Blocker me regarder avec une étrange expression de compas-sion, le visage rutilant dans la chaleur de four qui mon-tait de la chaussée. Parfois je jetais aussi un coup d'oeil à Tinker, assis sous la toile qui protégeait le siège de son bulldozer, et le Noir sortait la montre de mon arrière-grand-père, la faisant se balancer au bout de sa chaîne pour qu'elle capt,t les reflets du soleil.

Le plus dur était de ne pas s'évanouir, de rester conscient co°te que co°te. Je tins le coup tout au long du mois de juin et la première semaine de juillet; puis, un jour, Blocker vint s'asseoir à côté de moi, a l'heure de la pause, pendant que je mangeais un sandwich d'une main tremblante. Je tremblais ainsi parfois jusqu'à dix heures du soir. C'était la chaleur.

C'était soit trembler, soit s'évanouir: mais l'évocation de Dolan, je ne sais comment, suffisait à me faire continuer de trembler.

" T'es toujours pas bien costaud, bonhomme, dit-il.

* Toujours pas. Mais comme disait l'autre, fallait voir avec quoi j'ai commencé.

* Je m'attends à tout moment à te voir tomber dans les pommes au milieu de la route. C'est pas encore arrivé, mais ça viendra. «a viendra sûrement.

* Non, ça ne viendra pas.

* Si, ça viendra. Si tu restes derrière le camion avec ta pelle, c'est sûr et certain.

* Non.

* La période la plus chaude de l'été commence tout juste, bonhomme. Tinker dit qu'on pourrait faire cuire un oeuf sur la route.

* Je tiendrai. "

Il fouilla dans sa poche et en retira la montre de mon arrière-grand-père, qu'il laissa tomber sur mes genoux. " Reprends ta foutue tocante, dit-il d'un ton dégoûté. J'en veux pas.

* On a conclu un marché, tous les deux.

* Il ne tient plus.

* Si vous me fichez à la porte, on ira aux prud'hommes, dis-je. Vous avez signé l'engagement. Vous...

* Je n'ai pas dit que je te mettais dehors, me coupa-t-il en détournant les yeux. Je vais demander à Tinker de t'apprendre à conduire une pelleuse-chargeuse. "

Je le regardai longtemps, ne sachant que répondre. Ma salle de classe, si fraîche et agréable, ne m'avait jamais paru aussi loin... Cependant, je n'avais pas la moindre idée de la manière dont un type comme Blocker pensait ni de ce qu'il voulait dire quand il parlait comme ça. Je savais qu'il m'admirait et me méprisait en même temps, mais j'ignorais pour quelle raison il éprouvait ces deux sentiments contradictoires. De toute façon, ce n'est pas ton affaire, mon chéri, dit soudain la voix d'Elizabeth dans ma tête. C'est Dolan, ton affaire. N'oublie pas Dolan.

" Pourquoi faire ça ? " lui demandaije finalement.

Il me rendit alors mon regard, et je compris qu'il était à la fois furieux et amusé - mais, à mon avis, plus furieux qu'amusé. " qu'est-ce qui t'arrive, bonhomme ? Pour qui me prends-tu ?

* Je ne...

* Tu crois que je vais risquer de te tuer pour ta foutue montre ? C'est ça ?

* Je suis désolé.

* Ouais, tu peux. Le petit branleur le plus désolé que j'aie jamais vu. "

Je rangeai la montre.

" Tu seras jamais costaud, fiston. Il y a des gens qui sont comme certaines plantes, et qui poussent au soleil. D'autres flétrissent et crèvent. Toi, t'es en train de cre-ver. Tu le sais, et pourtant tu veux pas garer tes miches à l'ombre. Pourquoi ? Pourquoi chercher à se démolir comme ça ?

* J'ai mes raisons.

* «a, j'en doute pas. Et que Dieu vienne en aide au malheureux qui se mettra en travers de ta route. "

Il se leva et s'éloigna; l'instant suivant, Tinker s'ap-prochait, souriant.

"Tu crois pouvoir conduire une pelleuse-chargeuse ?

* Oui, il me semble.

* Moi aussi, il me semble. Le vieux Block t'aime bien, simplement, il sait pas trop comment le dire.

* J'ai remarqué.

* Un petit branleur plutôt dur à cuire, hein ? fit-il avec un petit rire.

* Je veux ! "

Je passai le reste de l'été à conduire mon engin à charger des déblais par l'avant et, lorsque je retournai à l'école, à l'automne, presque aussi noir que Tinker lui-même, les autres professeurs cessèrent de se payer

ma tête.

Ils m'observaient parfois du coin de l'oeil, quand je passais, mais ils avaient arrêté de rigoler.

J'ai mes raisons; voilà ce que je lui avais répondu. Et c'était vrai. Je ne m'étais pas payé une saison en enfer par simple caprice. Il fallait que je sois en forme, voyez-vous. Se préparer dans le but de creuser une tombe pour un homme n'exige peut-être pas de prendre des mesures aussi radicales, mais ce n'était pas juste un homme que je voulais enterrer.

Non. C'était la foutue Cadillac.

En avril, l'année suivante, je me retrouvai inscrit sur la liste des destinataires du courrier de la Commission des routes de l'Etat. Chaque mois, je recevais un bulletin intitulé Nevada Road Signs. Je ne faisais que le feuilleter rapidement, passant sur les projets budgétaires, les achats et ventes d'équipement routier, les actes législatifs sur des questions comme le contrôle de la formation des dunes et les nouvelles techniques anti-érosion. Ce qui m'intéressait se trouvait toujours sur la dernière ou les deux dernières pages du bulletin. Intitulée simplement Calendrier, cette rubrique donnait une liste des dates et des sites des chantiers dans le mois à venir. Et je m'intéressais tout particulièrement à

ceux de ces chantiers qui s'accompagnaient de la simple abréviation RPAV.

Il fallait lire " repavage ", opération qui consiste à refaire toute la surface de la route et pour laquelle, comme j'avais pu en faire l'expérience dans l'équipe de Harvey Blocker, on prévoyait la plupart du temps une déviation. La plupart du temps, mais pas toujours. La fermeture d'un tronçon de route n'est pas une décision que la Commission prend à la légère, mais seulement s'il n'y a pas d'autre solution. Un jour ou l'autre, toutefois, j'avais la conviction que ces quatre lettres pourraient bien sonner le glas de Dolan. Rien que quatre petites lettres, mais il m'arrivait parfois de les voir en rêve: RPAV.

Non que les choses fussent alors faciles; de plus, je risquais d'avoir à

patienter longtemps, des années peut-être. Entre-temps, quelqu'un d'autre pouvait avoir la peau de Dolan. C'était un homme mauvais, et ce genre d'homme mène une existence dangereuse. Il fallait la conjonction de quatre situations, occurrence aussi rare qu'une

conjonction de planètes: un déplacement de Dolan, une période de vacances pour moi, un jour férié et un week-end de trois jours.

Oui, peut-être même des années. Mais en juin de l'an dernier, ouvrant le Nevada Road Signs, je vis ceci dans le calendrier: 1er juillet-22 juillet (approx.)

| US 71, du km 670 au km 708 (vers l'ouest) RPAV |

D'une main tremblante, je tournai les pages de mon agenda pour le mois de juillet; le 4-Juillet, fête nationale, tombait un lundi.

Trois des conditions étaient remplies, car il y aurait sûrement une déviation quelque part, au milieu d'un aussi important chantier de réfection.

Oui, mais Dolan ? qu'allait-il faire, lui ? La quatrième condition allait-elle être remplie ?

Par trois fois, déjà, je m'en souvenais parfaitement, il était parti à Los Angeles pendant le week-end du 4-Juillet - semaine où les choses tournent particulièrement au ralenti à Las Vegas. Mais en trois autres occasions, il s'était rendu ailleurs; une fois à New York, une fois à Miami et une autre fois jusqu'à Londres. quant à la dernière dont j'avais le souvenir, il n'avait pas bougé de Las Vegas.

Mais s'il allait à Los Angeles ?

Existait-il un moyen de le découvrir ?

Je réfléchis longuement, intensément, à la question, mais deux images ne cessaient de m'importuner. Dans la première, la Cadillac de Dolan filait vers l'ouest et Los Angeles sur la US 71, au crépuscule, laissant une ombre allongée derrière elle. Elle dépassait les différents panneaux D...VIATION

dont le dernier demandait à ceux qui avaient la radio de couper leur C.B.

Je la voyais passer devant du matériel de terrassement abandonné -

bulldozers, pelleteuses, camions à benne -, abandonné non pas pour la nuit, mais pour tout le week-end, un week-end de trois jours.

Dans la deuxième image, tout était identique, si ce n'est que les panneaux de déviation avaient disparu.

Disparu, parce que je les avais enlevés.

C'est au cours de ma dernière journée de classe que l'idée me vint brusquement à l'esprit. Je somnolais presque, à des millions de kilomètres de Dolan et de l'école, lorsque je me redressai d'un coup sur mon séant, renversant le vase qui se trouvait sur le côté de mon bureau (et dans lequel étaient de jolies fleurs du désert que mes élèves m'avaient apportées comme cadeau de fin d'année scolaire); il tomba par terre et se brisa. Plusieurs élèves, qui sans doute somnolaient aussi de leur côté, sursautèrent et s'agitèrent; l'expression que j'avais sur le visage ne devait pas être rassurante, car l'un d'eux, un petit garçon du nom de Timothy Urich, se mit à pleurer, et je dus aller le calmer.

Les draps, me dis-je en réconfortant Timmy. Les draps, les oreillers, le linge, l'argenterie, les tapis, tout le bazar. Tout devra être impeccable.

C'est un type à exiger que tout soit toujours impeccable.

Bien entendu. Tout comme le fait d'avoir une Cadillac impeccable était typique de Dolan.

J'esquissai un sourire et Timmy Urich m'en rendit un, bien que ce ne fût pas à lui que s'adressait le mien.

Je souriais à Elizabeth.

Le dernier jour d'école était un 10 juin. Douze jours plus tard, je pris l'avion pour Los Angeles. Je louai une voiture et descendis dans le même hôtel bon marché que les fois précédentes. Pendant trois jours, je me rendis sur les hauteurs d'Hollywood pour faire le guet non loin de la maison de Dolan. Je ne pouvais cependant pas prolonger trop longtemps ma surveillance; on aurait fini par me remarquer. Les riches engagent des gens pour repérer les intrus car ceux-ci, trop souvent, se révèlent être dangereux.

Comme moi.

Il ne se passa rien, au début La maison n'était pas condamnée, le gazon n'était pas trop haut - Dieu l'en préserve ! - et la surface de la piscine n'était pas couverte d'écume. N'empêche, il y régnait une ambiance d'endroit déserté, inoccupé, stores baissés contre le soleil, aucune auto garée autour du rond-point central, personne au bord de la ravissante piscine à l'eau propre qu'un jeune homme en catogan venait nettoyer un matin sur deux.

Je commençais à me dire que j'allais faire chou blanc. Je restai néanmoins, gardant encore l'espoir de voir se remplir la quatrième condition.

Le 29 juin, alors que je m'étais pratiquement résigné à passer encore une année à surveiller, à attendre, à m'entraîner et à conduire une pelleteuse-chargeuse tout l'été pour Harvey Blocker (s'il voulait encore de moi), une voiture bleue sur les portières de laquelle on lisait LOS ANGELES SECURITY

SERVICES vint s'arrêter devant la maison de Dolan. Un homme en uniforme en sortit, ouvrit le portail avec une clé, revint à la voiture, entra avec et retourna fermer le portail à clé.

Au moins était-ce un changement; je sentis vaciller une faible lueur d'espoir.

Je m'éloignai au volant de la voiture de location, fis un tour et ne revins qu'environ deux heures plus tard, me garant cette fois à l'autre bout de la rue. Un quart d'heure plus tard, une fourgonnette bleue vint à son tour s'arrêter devant le portail de Dolan. BIG JOE'S CLEANING SERVICE, y avait-il écrit cette fois sur la porte coulissante. Je sentis mon coeur bondir dans ma poitrine: le service de nettoyage. J'observais la scène dans mon rétroviseur, et je me souviens d'avoir étreint le volant avec force.

quatre femmes descendirent du véhicule, deux Blan-ches, une Noire et une Chicano. Elles étaient habillées de blanc, comme des serveuses, mais il s'agissait d'une escouade de femmes de ménage, évidemment.

Le garde du service de sécurité vint ouvrir au coup de sonnette, et le petit groupe se mit à bavarder et à plaisanter. Le garde essaya de peloter l'une des femmes qui lui donna une claque sur la main, sans cesser de rire.

La Blanche revint à la fourgonnette qu'elle alla garer autour du rond-point, tandis que les autres femmes entraient à pied; le garde referma le portail derrière elles.

La transpiration coulait sur mon visage, épaisse, hui-leuse, tandis que mon coeur battait la chamade.

Je ne distinguais plus rien dans mon rétroviseur, et pris le risque de me retourner.

A travers la grille du portail, je vis s'ouvrir les portes arrière de la

fourgonnette.

L'une des femmes emporta une pile de draps soigneusement pliés; une autre, des serviettes de toilette; une troisième, deux aspirateurs. Elles se dirigèrent en file indienne vers la porte, où le garde les fit entrer.

Je démarrai et m'éloignai, tremblant tellement que c'est à peine si je pouvais conduire.

On ouvrait la maison. Il venait.

Dolan ne changeait pas de Cadillac tous les ans, ni même tous les deux ans; la Sedan DeVille actuelle, qu'il allait sans doute bientôt renouveler, avait trois ans. J'en connaissais les dimensions exactes. J'avais écrit à

la General Motors Company, donnant pour pré-texte que j'étais écrivain et que j'en avais besoin pour un roman que je projetais. On m'avait envoyé le manuel de l'utilisateur ainsi que les cotes exactes de ce modèle précis.

Ils me retournèrent même l'enveloppe préalablement affranchie que j'avais jointe à ma demande de renseignements. Les grandes sociétés ont un standing à respecter, même quand leurs comptes sont dans le rouge le plus cramoisi, apparemment.

J'avais donné trois chiffres, à savoir la plus grande largeur, la plus grande longueur et la plus grande hauteur de la Cadillac, à l'un de mes amis qui est professeur de mathématiques au lycée de Las Vegas - je crois avoir déjà mentionné que je m'étais préparé, et que mes préparatifs ne touchaient pas seulement à ma condition physique.

Je lui présentai le problème d'un point de vue purement hypothétique. Je voulais écrire une histoire de science-fiction, lui dis-je, et tenais à ce que les calculs soient justes. Je lui avais même concocté quelques bribes de scénario, m'étonnant moi-même de l'inventivité dont j'arrivais à faire preuve.

Mon ami désira savoir à quelle vitesse ce véhicule de patrouille extraterrestre se déplaçait. C'était une question que je n'avais pas prévue, et je voulus savoir si ce détail était important.

" Bien sûr, me répondit-il, très important, même. Si tu veux que ton véhicule, dans l'histoire, tombe directement dans le piège, celui-ci doit avoir les bonnes dimensions. Bon, d'après tes chiffres, l'engin mesure six mètres cinquante sur un mètre cinquante de large. "

J'ouvris la bouche pour dire que ce n'était pas tout à fait exact, mais déjà il levait la main. " Simple approximation, enchaîna-t-il. C'est plus facile pour imaginer l'arc.

* Imaginer quoi ?

* L'arc de descente ", répéta-t-il.

Je me calmai. Voilà une phrase dont un homme qui ne rêve que vengeance peut tomber amoureux. Elle avait quelque chose de suavement ténébreux, de mauvais augure. L'arc de descente...

J'avais tenu pour acquis que si je creusais un trou aux dimensions de la Cadillac, elle y tiendrait. Point. Il me fallut les observations de cet ami pour comprendre qu'avant que le trou puisse servir de tombe, il fallait qu'il joue le rôle d'un piège.

La forme elle-même était importante, dit-il. L'espèce de tranchée à

laquelle j'avais tout d'abord pensé risquait de ne pas fonctionner; en réalité, elle risquait même davantage de ne pas fonctionner que de fonctionner. "A moins que ton véhicule ne tombe droit dans ton trou, remarqua-t-il, il se peut même qu'il n'y entre pas complètement. Il risque de simplement glisser de côté sur une certaine longueur et, quand il s'arrêtera, tes petits hommes verts pourront en sortir et liquider ton héros. "

La solution consistait à élargir l'entrée du trou et à lui donner une forme d'entonnoir.

Venait ensuite le problème de la vitesse.

Si la Cadillac de Dolan allait trop vite et si le trou n'était pas assez long, elle risquait de voler par-dessus; certes, elle perdrait un peu de hauteur pendant son vol plané, mais soit les roues avant, soit les roues arrière toucheraient l'autre bord; par ailleurs, si la Cadillac roulait trop lentement et si le trou était trop long, elle risquait de piquer du nez au lieu de retomber sur ses roues, et ça n'irait pas non plus. Difficile d'enterrer une Cadillac dont le coffre et le pare-chocs arrière dépassent d'un mètre au-dessus du niveau du sol; ce serait comme d'enterrer un homme avec les deux jambes qui dépassent.

" Bon. A quelle vitesse se déplacera ton véhicule ? "

Je fis un rapide calcul. Sur la route, le chauffeur de Dolan maintenait

une vitesse à peu près constante, entre cent et cent dix kilomètres à l'heure.

Il roulerait sans doute un peu moins vite à l'endroit où j'avais l'intention de l'attendre. Je pouvais bien enlever les panneaux de déviation, mais pas cacher les engins ni dissimuler tout ce qui indiquait un chantier en cours.

" A environ vingt milles ", dis-je.

Il sourit. " Traduction, tu veux ?

* Disons, environ quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure.

* Ah, ah. "

Il se mit aussitôt au travail tandis que, assis à côté de lui, les yeux brillants, le sourire aux lèvres, je songeais à cette superbe expression: arc de descente.

Il releva soudain les yeux: " Dis donc, il faudrait peut-être envisager de changer les dimensions de ton véhicule, mon vieux.

* Oh ! Et pourquoi ?

* Six cinquante sur un cinquante, c'est grand, pour un simple véhicule de reconnaissance. (Il rit.) C'est pratiquement la taille d'une Lincoln Mark IV. "

J'éclatai de rire à mon tour.

Après avoir vu l'escouade de femmes de ménage entrer dans la maison les bras chargés de linge, je repris l'avion pour Las Vegas.

Dès mon retour, j'allai décrocher le téléphone. Ma main tremblait un peu.

Pendant neuf ans, j'avais attendu et fait le guet, comme une araignée dans les combles, ou une souris derrière sa plinthe. J'avais tout fait pour que Dolan ne puisse soupçonner un seul instant que le mari d'Elizabeth s'intéressait toujours à lui; le regard totalement dénué d'intérêt qu'il m'avait jeté, le jour où j'étais passé devant sa Cadillac en panne, si furieux qu'il m'eût rendu sur le coup, en était la juste récompense.

Mais j'allais maintenant devoir prendre un risque. Et cela parce que je ne pouvais être en deux endroits différents à la fois et qu'il était

impératif de savoir non seulement si Dolan irait bien à Los Angeles, mais aussi quand je devrais faire disparaître temporairement la déviation.

J'avais mis un plan au point pendant le vol de retour à Las Vegas.

J'estimais qu'il pouvait marcher. Je me débrouillerais pour qu'il marche.

J'appelai tout d'abord les renseignements téléphoniques de Los Angeles et demandai le numéro de téléphone de Big Joe's Cleaning Service. Je le composai dès que je l'eus.

* Allô ! Ici Bill de chez l~ennie, le traiteur, dis-je.

Nous avons une soirée samedi soir au 1121 Aster Drive, dans Hollywood Hills. Dites, est-ce que l'une de vos filles ne pourrait pas vérifier si le grand bol à punch de Mr Dolan se trouve bien dans le placard, au-dessus des plaques électriques ? "

On me demanda de rester en ligne, ce que je fis, malgré mon impression grandissante, à chaque inter-minable seconde qui passait, que mon correspondant avait flairé un coup tordu et qu'il appelait en réalité la compagnie du téléphone sur une autre ligne pendant que je poireautais.

Finalement - cela prit un temps fou ! - le type revint à moi. Il avait l'air d'être dans tous ses états, mais c'était parfait: je n'en attendais pas moins.

" Vous dites bien samedi soir ?

* Oui, samedi. Vous comprenez, le bol à punch qui me reste ne sera pas assez grand, et j'avais gardé le souvenir qu'il en avait déjà un. Je voulais simplement être s'r...

* Ecoutez, monsieur, d'après mon calendrier, on n'attend pas Mr Dolan avant trois heures de l'après-midi dimanche. C'est avec plaisir que je demanderais à l'une de mes filles de vérifier cette histoire de bol à

punch, mais je tiens à commencer par régler tout d'abord l'autre question.

Il n'est pas très prudent de déconner avec un homme comme Mr Dolan, si vous me permettez l'expression.

* On ne saurait mieux dire.

* Et s'il doit arriver un jour plus tôt, je dois envoyer d'autres filles là-bas dare-dare.

* Laissez-moi vérifier. "

Le livre de lecture de ma classe de cours moyen deuxième année se trouvait sur la table, à côté de moi. Je le pris et fis défiler les pages sous mon pouce, à portée du téléphone.

" Oh, bon Dieu ! m'exclamai-je, c'est moi qui me suis fichu dedans. C'est dimanche soir qu'il a sa réception. Je suis vraiment désolé. Vous n'allez tout de même pas me frapper ?

* Non, ça va - je devrais être furieux, mais en vérité je suis trop soulagé ! Permettez que je vous mette en attente. Je vais appeler l'une des filles et...

* Inutile, puisque c'est dimanche ! Mon grand bol à punch sera revenu de la réception de mariage que je fais samedi soir à Glendale. «a m'arrange !

* Parfait, tout baigne ", répondit-il, très à l'aise, sans le moindre soupçon. La voix d'un homme qui ne va pas se mettre à gamberger sur l'incident.

Espérons.

Je raccrochai et restai un moment immobile, réflé-chissant avec toute l'attention possible. Pour arriver à Los Angeles à trois heures, il allait devoir quitter Las Vegas vers dix heures du matin, comme je m'y étais attendu. Il arriverait donc dans le secteur de la dévia-tion entre onze heures quinze et onze heures trente, soit à un moment o ̃ la circulation serait à peu près nulle.

Bon. Il était temps d'arrêter de rêver et de passer à l'action.

Je parcourus les petites annonces, donnai quelques coups de fil et allai voir cinq véhicules d'occasion à portée de ma bourse. J'optai pour un van Ford délabré sorti de la chaîne d'assemblage l'année même de la mort d'Elizabeth. Je payai en liquide. Il ne me restait plus, du coup, que deux cent cinquante-sept dollars sur mon compte d'épargne, mais c'était un détail dont je me moquais complètement. Sur le chemin du retour, je m'arrêtai chez un loueur d'outillage (son magasin avait la taille d'une cathédrale) et y pris un compres-seur d'air portable, avec

ma carte de crédit comme garantie.

Le vendredi après-midi, je chargeai le van: des pics, des pioches, le compresseur, une riveteuse manuelle, une boîte à outils, des jumelles et un marteau-piqueur équipé d'un assortiment de têtes en forme de flèche pour transpercer l'asphalte. A cela vinrent s'ajouter une grande b,che carrée, plus un long rouleau de toile qui datait d'un projet spécial de l'été

précédent, ainsi que vingt et un tasseaux de bois d'un peu plus d'un mètre cinquante de long chacun.

Aux limites du désert, je m'arrêtai dans le parking d'un centre commercial et y volai une paire de plaques d'immatriculation que je posai sur le Ford.

A un peu plus de cent kilomètres de Las Vegas, je vis le premier panneau orange: CHANTIER DE CONS-TRUCTION A 10 KM - CIRCULATION DIFFICILE. Puis, un peu plus loin, j'aperçus enfin le panneau que j'attendais depuis... oh, depuis la mort d'Elizabeth, je suppose, même si je n'en avais pas toujours eu conscience:

D...VIATION 10 KM

Le crépuscule commençait à laisser place à la nuit lorsque j'arrivai sur place pour jauger la situation. Elle aurait peut-être été meilleure si j'en avais fait les plans moi-même, mais certainement pas de beaucoup.

La déviation faisait un détour, sur la droite, qui s'enfonçait entre deux éminences. Elle paraissait emprunter une vieille piste que le service des Ponts et Chaussées avait élargie et aplanie pour accueillir cette augmentation temporaire de la circulation. Elle était indiquée par une flèche lançant des éclairs intermit-tents qu'alimentait une batterie enfermée dans un boî-tier en acier cadénassé.

Juste au-delà de la déviation, à l'endroit o~ la route principale s'élevait vers le sommet de la deuxième hau-teur, la chaussée était coupée par une double rangée de cônes. Et au-delà (au cas, sans doute, o~ un chauff-feur d'une incommensurable stupidité n'aurait pas vu les flashes de la flèche et aurait roulé sur les cônes sans s'en rendre compte - mais on peut s'attendre à tout de la part de certains conducteurs), un autre panneau orange, de la taille d'un cinq par sept publicitaire, ou presque, rappelait: ROUTE FERM...E - UTILISER LA D...VIATION .

Néanmoins, la raison pour laquelle il fallait faire un détour n'était pas visible d'ici, ce qui me convenait parfaitement. Il ne fallait surtout pas

que Dolan eût la moindre chance de flairer le piège avant d'y être tombé.

Rapidement - il ne s'agissait pas d'être vu -, je sortis du van et empilai une douzaine de cônes, libérant un passage suffisant pour le véhicule. Je repoussai le pan-neau ROUTE FERM...E sur la droite, courus jusqu'au van et m'engageai dans le couloir libéré.

Soudain j'entendis le bruit d'un moteur qui se rap-prochait. Je courus de nouveau jusqu'à la pile de cônes que je remis en place, aussi vite que possible. Deux d'entre eux m'échappèrent, et roulèrent dans le fossé. Je sautai pour les récupérer, haletant, trébuchai sur un rocher dans l'obscurité et m'étais, me remettant vive-ment sur pied, de la poussière sur la figure, du sang sur l'une des mains. J'entendais le véhicule qui se rap-prochait inexorablement; il n'allait pas tarder à appa-raître au sommet du dernier renflement de terrain avant le carrefour de la déviation, et dans la lueur de ses phares, le conducteur apercevrait un type en jean et en tee-shirt essayant de remettre en place des cônes de signalisation routière, tandis qu'un van tournant au ralenti l'attendait là où aucun autre véhicule que ceux du Service des Ponts et Chaussées du Nevada n'aurait dû se trouver. Je remis le dernier cône en place et courus jusqu'au grand panneau. Je tirai trop fort et faillis le faire s'effondrer.

Tandis que je commençais à apercevoir la lueur des phares du véhicule, encore derrière le sommet, à l'est, je fus pris de la conviction subite qu'il s'agissait d'une patrouille des Nevada State Troopers.

Le panneau se trouvait au même emplacement- ou presque. Je piquai un sprint jusqu'au van, bondis sur le siège, et fonçai jusqu'à la crête toute proche.

A peine l'avais-je dépassée que je vis les phares du véhicule balayer le ciel au-dessus de moi.

Avaient-ils aperçu quelque chose, dans l'obscurité, alors que je roulais tous feux éteints ?

Il ne semblait pas.

Je me laissai retomber contre mon siège, les yeux fermés, attendant que mon coeur se calme. Ce qu'il finit par faire, tandis que mourait peu à peu le bruit de la voiture qui roulait en cahotant sur la piste de déviation.

J'étais dans la place, en sécurité au-delà de la dévia-tion.

Il était temps de se mettre au travail.

Derrière l'éminence, la route redescendait vers une longue ligne droite plate. Aux deux tiers de ce tronçon, elle cessait tout simplement d'exister, remplacée par des amas de terre et des portions de gravier concassé.

Allaient-ils le voir et s'arrêter ? Faire demi-tour ? Ou bien continueraient-ils à rouler en supposant qu'il devait exister un passage autorisé, puisqu'ils n'avaient vu aucun panneau de déviation ?

Trop tard pour s'en inquiéter, maintenant.

Je choisis mon endroit, à une vingtaine de mètres après le début de la partie plate et encore à quatre cents mètres du point où la route disparaissait. Je me garai sur le bas-côté, ouvris les portes arrière du van, plaçai deux planches pour l'accès et déchargeai le matériel. Puis je soufflai un instant en contemplant les étoiles froides qui commençaient à

briller au-dessus du désert.

" On y va, Elizabeth ", leur murmuraije.

J'eus l'impression qu'une main glacée me caressait la nuque.

Le compresseur allait faire un tapage infernal et le marteau-piqueur serait encore pire, mais je n'avais aucun moyen d'y remédier. Le mieux que je pouvais espérer était d'en avoir terminé, pour cette première étape, avant minuit. Si je dépassais ce délai, j'aurais de toute façon des ennuis, étant donné que je ne disposais que d'une quantité limitée de carburant pour l'engin.

Laisse tomber. T'occupe pas de savoir si quelqu'un t'entend et se demande quel est le barjo qui manie le marteau-piqueur en pleine nuit; pense à

Dolan. Pense à la DeVille argentée.

Pense à l'arc de descente.

Je commençai par dessiner le contour du tombeau, à l'aide de craie blanche, du mètre à enrouleur de ma boîte à outils et des chiffres que m'avait calculés mon ami mathématicien. Cela fait, un rectangle approxima-tif d'à

peu près un mètre cinquante de large sur douze de long se détacha dans l'obscurité, s'évasant vers son extrémité la plus proche. Dans la pénombre, cette forme ne ressemblait plus tellement à l'entonnoir qu'elle affectait d'être sur le papier, telle que mon ami l'avait dessinée; dans la pénombre, on aurait plutôt dit une gueule grande ouverte au bout d'un long tuyau droit. Exactement ce qu'il faut pour mieux te dévorer, l'ami, me dis-je, souriant pour moi-même.

Je traçai vingt lignes supplémentaires en travers du rectangle, ménageant des intervalles de soixante centimètres; finalement, après avoir coupé le rectangle d'une seule ligne verticale, j'obtins quarante-deux rectangles approximatifs de soixante par soixante-quinze. Le quarante-troisième segment était l'évasement en forme de pelle de l'extrémité.

Sur quoi je roulai mes manches de chemise, fis démarrer le compresseur et revins au carré numéro un.

Le travail alla plus vite que tout ce que j'aurais eu le droit d'espérer, mais pas autant que j'aurais osé le rêver - comme toujours. Il aurait été

facilité si j'avais pu me servir du gros équipement, mais cette étape viendrait plus tard. Il fallait commencer par dégager les carrés de macadam. A minuit, je n'avais pas terminé; à trois heures non plus, lorsque le compresseur tomba en panne de carburant. J'avais prévu cette éventualité, et m'étais équipé d'un tuyau pour siphonner l'essence du van.

J'allai jusqu'à dévisser le bouchon du réservoir, mais lorsque l'odeur de l'essence me parvint aux narines, je ne pus que le reboucher et m'allonger à l'arrière de la fourgonnette.

Assez pour ce soir. Je n'en pouvais plus. En dépit des gants de travail, j'avais les mains couvertes de gros-ses ampoules, dont beaucoup avaient crevé. Je gardais l'impression que tout mon corps continuait à vibrer du martèlement régulier et violent du marteau-piqueur et que mes bras étaient comme des diapasons pris de folie. J'avais mal à la tête. J'avais mal aux dents ! J'avais le dos en compote; et ma colonne vertébrale me faisait l'effet d'avoir été remplacée par du verre pilé.

J'avais découpé vingt-huit carrés.

Vingt-huit.

Il en restait quatorze.

Et ce n'était que le début.

Je n'y arriverai jamais, me dis-je. C'est impossible.

Personne ne pourrait.

La main glacée, encore une fois.

Si, mon chéri, si.

La sonnerie stridente qui me perçait les oreilles s'atténuait un peu; de temps en temps, j'entendais le bruit d'un moteur qui s'approchait... puis le gronde-ment faiblissait lorsqu'il s'engageait sur le chemin de déviation aménagé par les Ponts et Chaussées.

Demain on serait samedi - non, désolé, nous sommes déjà samedi. Et c'était dimanche qu'allait passer Dolan. Pas une minute à perdre.

En effet, mon chéri.

L'explosion l'avait déchiquetée.

Mon amour avait été mis en morceaux pour avoir dit la vérité à la police sur ce qu'elle avait vu, pour avoir refusé de se laisser intimider, pour avoir été cou-rageuse, et Dolan roulait encore en Cadillac et buvait un whisky vingt ans d'ge, sa Rolex en or au poignet.

Je vais essayer, pensai-je. Puis je tombai dans un sommeil sans rêve qui était comme la mort.

Je me réveillai avec le soleil dans les yeux, un soleil déjà chaud à huit heures. Je me mis sur mon séant et criai - et portai mes mains douloureuses à mes reins. Travailler ? Découper encore quatorze plaques d'asphalte ?

Mais je n'étais même pas capable de mar-cher !

Eh bien si, je pouvais marcher.

Me déplaçant comme un vieillard, j'allai prendre, dans la boîte à gants du véhicule, le flacon de cachets d'aspirine que j'avais prévu pour ce genre un peu spé-cial de lendemain de fête.

M'étais-je cru en forme ? Avais-je vraiment imaginé cela ?

Très drôle, non ?

Je pris quatre cachets avec de l'eau froide, attendis un quart d'heure, le temps qu'ils se dissolvent dans mon estomac, et engloutis un petit déjeuner de fruits secs et de Pop Tarts froides.

Je regardai en direction du compresseur et du marteau-piqueur. La carapace jaune du premier paraissait déjà griller dans la lumière matinale. De chaque côté de mon tracé s'alignaient les carrés d'asphalte proprement découpés.

Je n'avais aucune envie d'aller ramasser le marteau-piqueur. Je pensai à

Harvey Blocker me disant: Tu ne seras jamais costaud, fiston. Il y a des gens qui sont comme certaines plantes, et qui poussent au soleil. D'autres flétrissent et crèvent. Toi, t'es en train de cre-ver...

" Elle était en morceaux, croassaije. Je l'aimais, et elle était en morceaux. "

En tant que cri d'encouragement, ça ne vaudrait jamais: " Allez, les gars !

" ni même: " Montjoie... Saint Denis ! mais ça me fit tout de même bouger. Je siphonnai l'essence du réservoir du van, manquant m'étouffer tant l'odeur me révoltait et ne gardant mon petit déjeuner que par un effort démesuré de volonté. Je me demandai ce que j'allais faire, si jamais les ouvriers avaient vidangé les réservoirs des engins de terrassement de leur gazole, avant de partir chez eux pour ce long week-end, et repoussai vivement cette idée. Inutile de se tracasser pour des choses sur lesquelles je n'avais aucun contrôle. Je me sentais de plus en plus comme un type qui vient de sauter de la soute d'un bombardier B-52

avec un parasol à la main au lieu d'un parachute dans le dos.

Je transportai le jerrycan jusqu'au compresseur et transvasai l'essence dans son réservoir. Il me fallut me servir de la main gauche pour replier les doigts de la droite autour de la poignée qui permettait de tirer sur la corde du démarreur; au moment de l'effort, d'autres ampoules éclatèrent, et un liquide épais se mit à couler sur mon poignet au moment où le compresseur partit.

J'y arriverai jamais.

Je t'en prie, mon chéri.

J'allai ramasser le marteau-piqueur et me remis au travail.

La première heure fut la pire; après quoi, le martèlement régulier de l'outil, combiné à l'effet de l'aspi-rine, parut me mettre dans un état d'engourdissement général - du dos, des mains, de la tête. Je finis de découper le dernier carré de macadam à onze heures. Le moment était venu de vérifier si je me souvenais bien de tout ce que Tinker m'avait expliqué

sur le démarrage des engins de terrassement.

Je regagnai le van d'un pas chancelant et parcourus à son volant les deux kilomètres qui me séparaient du site où s'étaient interrompus les travaux.

Je repérai tout de suite l'engin qu'il me fallait: une grosse pelle-teuse Case-Jordan avec un bras articulé se terminant par un grappin à l'arrière.

Au moins 135 000 dollars de bon matériel. J'en avais conduit une pour Blocker, mais celle-là ne devait pas être bien différente.

Du moins, je l'espérais.

Je montai dans la cabine et inspectai le diagramme gravé dans le haut du levier de vitesse. Il ressemblait tout à fait à celui de mon Cat. Je le fis jouer à deux ou trois reprises; il opposa une certaine résistance, au début, car un peu de sable avait dû pénétrer jusque dans la boîte de vitesses - le type qui conduisait ce bibelot n'avait pas mis les protections et son contre-maître n'avait pas vérifié. Blocker aurait vérifié, lui, et collé une amende de cinq dollars au type, long week-end ou non.

Son regard... Moitié admiratif, moitié méprisant.

qu'est-ce qu'il penserait d'une entreprise comme celle-ci ?

Laisse tomber ! Ce n'est pas le moment de penser à Harvey Blocker. Pense à

Elizabeth. Et à Dolan.

Il y avait un tapis de sol dans le fond de la cabine. Je le soulevai et recherchai des clés. Pas de clés là-dessous, bien entendu.

La voix de Tinker dans ma tête: Bordel, un gosse pourrait faire

démarrer n'importe lequel de ces engins, Visage p,le ! C'est rien à faire. Au moins, sur une voiture, t'as une clé de contact. Sur les nouvelles, en tout cas.

Bon, regarde là - non, pas là o' va la clé puisque t'as pas de clé, mais juste en dessous. Tu vois tous ces fils qui pendent ?

Je regardai et vis les fils qui pendaient, exactement comme lorsque Tinker me les avait montrés: un rouge, un bleu, un jaune et un vert. Je dégageai l'isolant sur environ trois centimètres, et pris un morceau de fil de cuivre dans ma poche.

Bon, d'accord, Visage p,le. Ecoute bien, parce qu'on va peut-être te mettre des notes après comme pour un examen, tu piges ? Faut brancher le rouge au vert. N'oublie pas ça, c'est comme les couleurs de Noël.

Comme ça, t'as le contact.

Avec mon bout de fil, je reliai les parties dénudées des fils rouge et vert du système d'allumage du Case-Jordan. Le vent du désert sifflait doucement, comme lorsqu'on souffle dans le col d'une bouteille. De la sueur coulait dans mon cou et jusque dans ma chemise, me chatouillant au passage.

Bon, maintenant il te reste le jaune et le bleu; il ne s'agit pas de les brancher l'un sur l'autre, il suffit qu'ils entrent en contact. Mais fais gaffe à pas toucher toi-même un fil dénudé, parce que sinon tu risques de pisser de l'électricité pendant un moment, mon gars. Le bleu et le jaune lancent le démarreur. Et c'est parti. Une fois que t'as fini de faire joujou, tu sé pares simplement le rouge du vert. C'est comme si tu tournais la clé que t'as pas.

Je fis donc entrer en contact les fils jaune et bleu. Il y eut une énorme étincelle jaune et je me rejetai vive-ment en arrière, me cognant la tête aux montants tubu-laires de la cabine. Je recommençai néanmoins l'opération. Le moteur démarra, hoqueta, et la pelleuse fit un bond spasmodique en avant. Je me trouvai propulsé contre le tableau de bord rudimentaire et le côté gau-che de mon visage vint frapper l'un des leviers de direc-tion. J'avais oublié de mettre la fichue transmission au point mort et manqué perdre un oeil dans l'affaire. Il me semblait presque entendre Tinker rigoler.

Je remédiai à ça et fis se toucher de nouveau les fils; le moteur tourna, tourna, hoqueta encore et l,cha une bouffée de fumée noir,tre crasseuse qu'entraîna aussi-tôt le vent, mais il refusait toujours de

partir.

J'essayai de me persuader que l'engin était simplement mal entretenu - un conducteur qui part sans mettre les pro-tections contre le sable, après tout, ne doit pas être bien soigneux - mais je me sentais peu à peu gagné

par la conviction qu'ils avaient purgé les réservoirs, comme je l'avais redouté.

C'est alors, juste à l'instant o' j'étais sur le point d'abandonner et de me mettre à chercher quelque chose pour sonder le réservoir de la pelleteuse (autant se faire confirmer la mauvaise nouvelle, non ?) que le moteur prit vie.

Je l,chai les fils - la partie dénudée du bleu fumait - et augmentai les gaz. Lorsque le moteur ronronna régulièrement, je passai la première, fis demi-tour et retournai jusqu'au rectangle brun, sur la voie de droite de la route dont j'avais dégagé la couche d'asphalte.

Le reste de la journée se résuma à un long enfer de grondements de moteur dans une fournaise solaire. Le conducteur habituel du Case-Jordan avait oublié de mettre les protections contre le sable, mais pas le para-sol au-dessus de la cabine. Les anciens dieux s'amuseaient quelquefois, sans doute.

Pourquoi pas ? Eux aussi aiment bien rigoler. Et quelque chose me dit que ces anciens dieux ont un sens de l'humour plutôt biscornu.

Il était presque deux heures de l'après-midi lorsque j'eus terminé de transporter tous les morceaux d'as-phalte dans le fossé, n'ayant jamais été

d'une grande habileté avec la griffe. Finalement, avec l'accessoire en forme de pelle, je dus les couper en deux et transporter les morceaux restants un à un dans le fossé. Je crai-gnaïs, en me servant de la griffe, de les casser davan-tage et d'en mettre partout.

Lorsque tout le macadam découpé fut dans le fossé, je ramenai la pelleteuse près du matériel de chantier; je commençais à être à court de carburant, et il était temps de siphonner. Je m'arrêtai à côté du van, pris le tuyau...

et me retrouvai immobile, hypnotisé par la vue du jerricane d'eau. Je l ,chai le tuyau et me glissai en rampant à l'arrière de la fourgonnette,

je me versai de l'eau sur la tête, le cou et la poitrine, criant de plaisir. Je savais que si j'en buvais, j'allais vomir, mais il fallait que je boive. Je bus donc et je vomis, sans même me lever pour ça, me contentant de tourner la tête de côté puis de m'éloigner de l'endroit, autant que possible, par un simple mouvement de reptation.

Je m'endormis de nouveau. A mon réveil, le crépus-cule n'était pas loin et un chacal, quelque part, hurlait à la nouvelle lune qui se levait dans le ciel violet.

Dans la lumière mourante, la tranchée que j'avais ouverte ressemblait vraiment à une tombe - celle d'un ogre de légende, ou de Goliath, peut-

être.

Jamais, dis-je en m'adressant à la longue faille dans l'asphalte.

Je t'en prie, me répondit la voix d'Elizabeth dans un murmure. Pour moi...

je t'en prie.

Je pris quatre autres cachets d'aspirine dans la boîte à gants et les avalai.

" D'accord, pour toi. "

Je rangeai le Case-Jordan le long d'un bulldozer, les réservoirs le plus près possible, et fis sauter les bou-chons à l'aide d'une barre à mine. Le conducteur d'en-gin d'une équipe des Ponts et Chaussées pouvait bien partir sans mettre les protections contre le sable, mais sans verrouiller les réservoirs ? Jamais, en cette époque où le gazole coûtait plus d'un dollar le gallon.

Pendant que le carburant coulait du bulldozer à la pelleteuse, je patientai en essayant de ne pas penser, suivant des yeux la lune qui s'élevait de plus en plus dans le ciel. Au bout d'un moment, je revins jusqu'au site et commençai à creuser.

Il était moins pénible de manier une pelleteuse au clair de lune qu'un marteau-piqueur sous un soleil torride, mais le travail n'avancait que lentement, car je tenais absolument à ce que le fond de mon excavation eût exactement la bonne pente; si bien que je devais

consulter souvent mon niveau de charpentier, autre-ment dit m'arrêter, descendre de la pelleuse, mesurer, remonter sur l'engin. D'ordinaire, il n'y a là rien de difficile, mais à minuit mon corps était devenu raide, et le moindre mouvement se traduisait par des élancements douloureux dans mes os et mes muscles.

Le pire était le dos, et j'en vins à me dire que je lui en avais fait peut-être subir plus qu'il n'en pouvait supporter.

De toute façon, c'était une question qu'il fallait remettre à plus tard.

S'il avait fallu creuser un trou de près de deux mètres de profondeur sur un mètre cinquante de large et quinze mètres de long, la tâche aurait réellement été impossible, évidemment, pelleuse ou pas. Autant essayer de faire tomber le Taj Mahal sur ce type, de l'envoyer dans l'espace ou de tirer tout autre plan sur la comète. Un tel volume représente quelque chose comme quarante mètres cubes de terre.

" Il faut que tu conçoives une forme en entonnoir qui aspirera tes méchants extraterrestres, m'avait dit mon ami mathématicien. En prévoyant un plan incliné

qui devra calquer de près l'arc de descente. "

Il avait rempli encore une feuille de papier millimétré.

" Cela signifie que tes rebelles intergalactiques n'auront besoin de déplacer que la moitié de la terre de ce qui était initialement prévu. Dans ce cas... (il avait griffonné quelque chose sur du papier brouillon, et son visage s'était éclairé)... ça nous fait environ vingt et un mètres cubes. De la gnognote. Un homme pourrait y arriver tout seul. "

C'était ce que j'avais cru, moi aussi, naguère, mais je n'avais pris en compte ni la chaleur, ni les ampoules aux mains, ni l'épuisement, ni les élancements qui me cisailaient le dos.

Une minute d'arrêt, pas davantage, pour aller mesurer l'angle de la tranchée.

«a n'est pas aussi dur que tu l'avais cru, n'est-ce pas, mon chéri ? Au moins, le substrat de la route n'est-il pas aussi dur que la tatérite du désert...

Je me déplaçais plus lentement dans la longueur de la tranchée au fur et à

mesure que le trou devenait plus profond. Mes mains saignaient sur les manettes et les leviers. Enfoncer le levier de la pelle jusqu'à ce que celle-ci soit posée sur le sol. Puis tirer dessus tout en poussant celui qui tendait l'armature avec un gémissement hydraulique aigu. Surveiller le métal huilé brillant sortant de son carter orange crasseux, pousser la pelle dans la terre. Une étincelle en jaillissait de temps en temps, quand elle heurtait un morceau de silex. Maintenant, replier la pelle, la soulever, forme sombre et oblongue se détachant sur le ciel étoilé (tout en essayant d'oublier les douloureux et réguliers élancements dans le cou, et ceux encore plus pénibles qui me hachaient le dos), faire marche arrière, pivoter, balancer le chargement dans le fossé, et recouvrir les fragments d'asphalte déjà déposés là.

Ca ne fait rien, mon chéri, tu pourras te faire des pansements aux mains quand tout sera fini. quand lui sera fini.

" Elle était en petits morceaux ", dis-je dans un r,le, remettant la pelle en place afin de retirer cent kilos de terre de plus de la tombe de Dolan.

Comme le temps passe vite, lorsqu'on s'amuse...

Alors que pointaient les premières et incertaines lueurs de l'aurore, à l'est, je descendis une fois de plus vérifier l'inclinaison de la pente à

l'aide de mon niveau. En vérité je n'en étais plus très loin, et je commençais à me dire que je pourrais y arriver. Je m'agenouillai mais, pendant que je faisais ce mouvement, je sentis quelque chose qui cédait dans mon dos. qui cédait même avec un petit craquement.

Je laissai échapper un cri guttural et m'effondrai sur le côté de l'étroite excavation, lèvres retroussées, me tenant les reins à deux mains.

Peu à peu le plus dur passa et je pus me remettre debout.

Bon, très bien, me dis-je. C'est fini, c'est foutu. J'ai fait tout ce que j'ai pu, mais c'est foutu.

Je t'en prie, mon chéri, murmura une fois de plus Elizabeth à mon oreille; et alors qu'il y a peu, j'aurais cru la chose impossible, je décelai quelque chose de désagréable dans cette voix si douce, comme si elle trahissait une volonté monstrueusement implacable. Je t'en prie, n'abandonne pas. Je t'en supplie, continue.

Continuer à creuser ? Je ne sais même pas si je peux marcher !

Mais il reste tellement peu à faire ! objecta la voix d'un ton gémissant -
ce n'était plus seulement la voix qui s'exprimait au nom d'Elizabeth,
mais Elizabeth elle-même qui me parlait, maintenant. Il reste si peu à
faire, mon chéri !

Je regardai la fosse dans la lumière de plus en plus vive et acquiesçai
lentement. Elle avait raison; la pelleteuse n'était plus qu'à un mètre
cinquante du bout; deux mètres tout au plus. Mais c'était la partie la
plus profonde, autrement dit, celle d'où il y avait le plus de terre à
retirer.

Tu peux y arriver, mon chéri, je sais que tu le peux...

Le ton était maintenant à la cajolerie.

Ce ne fut cependant pas sa voix qui me persuada de continuer; ce qui
provoqua le déclic, en fait, fut l'image de Dolan endormi dans son
appartement de luxe, alors que j'étais ici, dans ce trou, à côté d'une
pelleteuse bruyante et puante, couvert de terre, les mains dans un état
indescriptible. Dolan dormant dans un pyjama de soie, et l'une de ses
blondes endormie à côté de lui, ne portant que le haut.

Au sous-sol, dans la partie du garage fermée de vitres réservée au
patron, la Cadillac, les bagages déjà chargés, le plein fait, attendait
son bon vouloir.

" Très bien ", dis-je à voix haute. Je grimpai lente-ment sur le siège de
la pelleteuse et lançai le moteur.

Je continuai jusqu'à neuf heures du matin, et j'aban-donnai: j'avais
d'autres choses à faire, et le temps com-mençait à me manquer. Mon
trou était trop court d'un peu plus d'un mètre. Il allait falloir m'en
contenter.

Je ramenai la pelleteuse à son ancienne place; j'allais en avoir encore
besoin, ce qui signifiait qu'il me faudrait encore siphonner de
l'essence, mais je n'avais pas le temps, pour le moment. J'aurais bien
pris un peu plus d'aspirine; toutefois, il ne m'en restait pas beaucoup,
et j'allais en avoir encore plus besoin dans quelques heures... et
demain. Oh, oui, demain lundi 4 juillet, jour de gloire s'il en fut.

Au lieu d'aspirine, je pris un quart d'heure de repos. Le moment était

mal choisi, mais je m'y obligeai néan-moins. Je restai allongé sur le dos, à

l'arrière du van, sentant mes muscles tressaillir et tressauter, pensant à Dolan.

Il devait ranger quelques derniers objets dans un fourre-tout - des papiers qu'il voulait examiner, une trousse de toilette, peut-être un livre de poche ou un jeu de cartes.

Et s'il prenait l'avion, cette fois ? murmura une voix malicieuse au fond de ma tête. Je ne pus retenir un gémissement. Il ne s'était encore jamais rendu en avion à Los Angeles; il avait toujours pris la Cadillac. J'avais l'impression qu'il n'aimait pas l'avion. Mais ça lui arri-vait cependant de l'emprunter, et il était même allé une fois jusqu'à Londres; cette crainte s'incrusta dans mon esprit, aussi agaçante et désagréable qu'une plaie qui commence à peler.

Il était neuf heures et demie lorsque je sortis le rou-leau de toile, la grosse agrafeuse industrielle et les lat-tes de bois. Le ciel s'était couvert et il faisait un peu moins chaud - Dieu accorde parfois ce genre de petites faveurs. Jusqu'à cet instant, j'avais oublié mon cr,ne chauve, souffrant par ailleurs le martyre, mais, ayant eu le malheur de l'effleurer du bout des doigts, je retirai ma main avec un sifflement de douleur; je l'examinai dans le miroir de courtoisie et vis qu'il avait acquis une couleur rouge sanglant, cramoisie, comme certaines prunes.

A Las Vegas, Dolan devait donner quelques derniers coups de téléphone, pendant que son chauffeur ame-nait la Cadillac devant l'entrée de l'immeuble. Il n'y avait que cent dix kilomètres entre lui et moi, et bientôt la grosse limousine commencerait à réduire cette distance à la vitesse de cent kilomètres à l'heure. Je n'avais vraiment pas le temps de me répandre en gémissements sur mon cuir chevelu br°lé.

J'adore ton coup de soleil sur le cr,ne, dit Elizabeth à côté de moi.

" Merci, Beth ", répondis-je, traînant les premières lattes de bois jusqu'à

la fosse.

Le travail était facile, comparé au creusement du trou, et les coups de poignard presque insupportables qui me lacéraient le dos se

réduisirent à

des élance-ments sourds et réguliers.

Mais plus tard, hein ? s'éleva de nouveau la voix insinuante.
Comment ça sera, plus tard ?

Plus tard on verrait, un point c'est tout. On aurait bien dit que le piège était sur le point d'être prêt, et c'était tout ce qui comptait.

Les tasseaux de bois avaient juste ce qu'il fallait de largeur supplémentaire, par rapport à la fosse, pour que je puisse les caler solidement contre le bord du macadam restant, tout autour; c'était une t

,che qui aurait été plus ardue de nuit, avec l'asphalte durci, mais à cette heure du milieu de la matinée, il était déjà p,teux et j'avais l'impression d'enfoncer un crayon dans du caramel mou.

Une fois les tasseaux en place, la fosse ressemblait à mon dessin original à la craie, la ligne médiane en moins. Je mis en place le lourd rouleau de toile de b,che près de l'extrémité étroite et défis le cordage qui le retenait serré.

Et je déroulai ainsi quinze mètres de Route US 71.

De près, l'illusion n'était pas parfaite - tout comme les accessoires et les trompe-l'oeil d'un décor de théâtre vus des deux ou trois premiers rangs. Mais il suffisait de s'éloigner de quatre ou cinq mètres, et la b

,che devenait virtuellement indétectable; elle était d'une nuance gris foncé qui s'accordait presque parfaitement avec le revêtement environnant.

Et sur le côté gauche (lorsqu'on était face à l'ouest) courait une ligne jaune brisée.

Je plaçai le haut de la toile sur la structure de bois, la déroulant au fur et à mesure et l'agrafant à chaque tasseau. Mes mains avaient beau refuser d'accomplir ce travail, je m'arrangeai pour les en convaincre.

Une fois la toile en place, je retournai au van, me glissai derrière le volant (m'asseoir me valut un spasme douloureux, violent mais bref), et revins au sommet de l'élévation. Je restai assis là une bonne minute, à

contempler mes mains déformées et blessées posées sur mes cuisses. Puis je sortis du véhicule et regardai en direction de la Route 71, l'air presque indifférent. Je ne cherchais pas à fixer mon attention sur un point précis, au contraire; c'était l'ensemble que je voulais saisir, une sorte de gestalt, si vous préférez. Essayer, autant que possible, de voir la scène comme Dolan et ses hommes la verraient lorsqu'ils arriveraient à cet endroit. Tenter de me représenter si les choses leur paraîtraient normales ou bizarres.

Ce que je vis était encore mieux que ce que j'avais espéré.

Les engins de chantier, au bout de la ligne droite, justifiaient les tas de terre que j'avais retirés de mon excavation. Les morceaux d'asphalte, dans le fossé, étaient presque tous enterrés. Certains dépassaient encore - le vent, qui avait forcé, dégageait la terre meuble qui les entourait -, mais tout cela donnait simplement l'impression d'un vieux revêtement mis de côté. Le compresseur que j'avais amené pouvait sans peine passer pour du matériel appartenant au service des Ponts et Chaussées.

Et d'ici, l'illusion créée par la toile de bache était parfaite. La Route 71 paraissait tout à fait intacte.

La circulation avait été très importante le vendredi, et encore dense le samedi; le ronflement des moteurs s'engageant dans la déviation avait été

presque constant. Depuis ce matin, en revanche, c'est à peine si j'avais entendu quelques rares véhicules: la plupart des gens se trouvaient là où

ils avaient l'intention de passer leur jour de congé, ou bien empruntaient la nationale, soixante kilomètres plus au sud. Voilà qui me convenait parfaitement.

Je garai la fourgonnette hors de vue, avant le sommet de la hauteur, et j'attendis là, allongé sur le ventre, jusqu'à dix heures quarante-cinq.

Puis, après avoir observé un gros camion de ramassage de lait s'engager pesamment dans la déviation, je descendis la petite côte en marche arrière, ouvris les doubles portes du véhicule et jetai dedans tous les cônes de signalisation.

Le problème de la flèche était moins simple; tout d'abord, je ne compris pas comment j'allais pouvoir la débrancher de la batterie, rangée sous clé, sans m'électrocuter. Puis je vis la prise. Elle était

protégée par un cache en bakélite sur le côté de la boîte... sans doute une petite police d'assurance contre les vandales et les plaisantins qui auraient pu trouver amusant de débrancher le système, histoire de rire un peu.

Je pris un marteau et un ciseau à froid dans ma boîte à outils, et il me suffit de quatre bons coups pour faire sauter le cache. J'arrachai ce qui restait avec des pinces et dégageai le câble. La flèche lumineuse arrêta de lancer ses éclairs. J'allai enterrer la boîte contenant la batterie dans le fossé; j'éprouvais une impression bizarre à l'entendre qui ronronnait encore sous le sable. Mais cela me fit penser à Dolan et j'éclatai de rire.

M'étonnerait que Dolan ronronne.

Il allait plutôt hurler; mais ronronner, sûrement pas.

quatre boulons maintenaient la flèche sur un support bas en acier. Je les défit aussi rapidement que possible, l'oreille tendue à tout bruit de moteur. Il pouvait encore arriver une voiture, mais l'heure de Dolan n'était pas encore venue.

Ces réflexions réveillèrent le pessimiste qui somnolait en moi.

Et s'il prend l'avion ?

Il n'aime pas ça.

Et s'il prend un autre itinéraire ? S'il emprunte la nationale, par exemple ? Aujourd'hui, tout le monde a l'air de...

Il prend toujours la US 71.

Oui, mais si...

" La ferme ! sifflai-je. La ferme, bonté divine, une bonne fois pour toutes, ta gueule ! "

Du calme, mon chéri, du calme ! Tout va très bien se passer.

Je jetai la flèche à l'arrière du van. Elle heurta la paroi et quelques ampoules éclatèrent. D'autres en firent autant lorsque je lançai son pied à

la suite.

Cela fait, je remontai au sommet de l'éminence et me retournai pour

voir comment les choses se présentaient; il ne restait plus que le grand panneau orange ROUTE FERM...E - UTILISER LA D...VIATION.

Un véhicule arrivait. Je me rendis soudain compte que si jamais Dolan était en avance, tout ce que j'avais fait jusqu'ici l'aurait été pour rien.

L'abruti qui lui servait de chauffeur emprunterait tout simplement la déviation, me laissant sombrer dans la folie au milieu du désert.

C'était une Chevrolet.

Mon coeur ralentit, et je laissai échapper un long soupir chevrotant. Mais je n'avais pas le loisir d'attendre que mes nerfs se calment.

J'allai de nouveau me garer près de la fosse camouflée. Fouillant dans le bazar qui régnait à l'arrière, j'en sortis le cric et, sans tenir compte des douloureuses protestations de mon dos, je soulevai l'arrière du véhicule, démontai la roue gauche afin qu'ils comprennent la panne quand ils arriveraient (s'ils arrivaient jamais) et la jetai à l'arrière du van. Il y eut de nouveau un bruit d'ampoules qui éclataient. J'espérais seulement ne pas avoir endommagé le pneu: je n'avais pas de roue de secours.

J'allai prendre les jumelles dans la cabine et revins à pied jusqu'à la déviation, que je dépassai pour gagner la hauteur suivante de la série d'ondulations de terrain, d'un pas aussi vif que possible - un trotinement pous-sif, rien de plus.

Une fois au sommet, j'explorai la direction de l'est avec les jumelles.

De là, je disposais d'un champ de vision de cinq kilomètres et apercevais des fragments de la route sur encore environ trois autres. Six véhicules, séparés par de grands intervalles, s'y déplaçaient en ce moment. Le premier était une voiture étrangère, une Datsun ou une Subaru, à environ un kilomètre. Au-delà, suivait une camionnette pick-up, et encore derrière un coupé qui ressemblait bien à une Ford Mustang. Les autres se réduisaient à

des éclairs de chrome et de verre dans le désert.

Lorsque la première voiture approcha - c'était bien une Subaru -, je me levai et tendis le pouce. Je ne m'attendais pas à être pris, vu l'aspect que je devais avoir, et ne fus pas déçu. La femme à la permanente digne d'une pub de coiffeur qui se trouvait au volant me jeta un regard horrifié

et son visage se referma comme un poing. Puis elle disparut, empruntant la déviation au bas de la pente.

" Va prendre un bain, mon pote ! " me cria le chauffeur du pick-up, une demi-minute plus tard.

La Mustang, en réalité, n'était qu'une Escort; elle fut suivie d'une Plymouth, et la Plymouth d'un cam-ping-car Winnebago dans lequel on aurait dit qu'une colonie de vacances avait organisé une bataille de polo-chons.

Aucun signe de Dolan.

Je regardai ma montre. Onze heures vingt-cinq. S'il devait arriver, ça ne pouvait être que d'une minute à l'autre. On en était au lever de rideau.

La grande aiguille rampa lentement jusqu'à onze heures quarante mais je ne voyais toujours aucun signe de la Cadillac. Je n'eus droit qu'à une Ford d'un modèle récent et à une voiture des pompes funèbres, aussi sinistre qu'un nuage de gros orage.

Il ne va pas venir. Il aura emprunté la nationale. Ou bien il a pris l'avion.

Mais si, il va arriver.

Mais non tu craignais qu'il ne t'ait flairé. C'est ce qu'il a fait. C'est pourquoi il a changé de route.

J'aperçus alors, au loin, un éclair de chrome. La voiture qui approchait était grosse; assez grosse pour être une Cadillac.

Allongé sur le ventre, les coudes calés dans le sable de l'accotement, je gardai les yeux vissés aux jumelles. Le véhicule disparut derrière une ondulation de terrain.. en émergea... s'engagea dans une courbe qui me le cacha un instant, et réapparut.

C'était bien une Cadillac, mais de couleur vert men-the et non pas gris métallisé.

Les trente secondes qui suivirent furent peut-être les plus angoissantes de ma vie; trente secondes qui me parurent durer trente ans. Une partie de moi-même arriva sur-le-champ à la conclusion, irrévocable, indiscutable, que Dolan avait changé de Cadillac. C'était déjà arrivé,

et s'il n'en avait jamais eu une de cette couleur-là, rien ne le lui interdisait.

L'autre partie de moi-même considérait, de manière tout aussi irrévocable et indiscutable, que l'on voit des dizaines et des dizaines de Cadillac sur les routes entre Los Angeles et Las Vegas, et qu'il n'y avait pas une chance sur cent pour que cette DeVille verte fût celle de Dolan.

La transpiration se mit à me couler dans les yeux me brouillant la vue, et je dus reposer les jumelles. De toute façon, elles ne pouvaient m'aider à

résoudre ce dilemme: lorsque je serais en mesure de distinguer les passagers, il serait trop tard.

C'est déjà presque trop tard ! Fonce en bas et balance le panneau de déviation ! Tu vas le rater !

Laisse-moi un peu t'expliquer qui tu vas prendre dans ton piège si tu planques le panneau maintenant: deux vieux pleins aux as qui vont voir leurs enfants à Los Angeles et amener leurs petits-enfants à Disneyland.

Fonce, je te dis ! C'est lui ! C'est ta seule et unique chance de l'avoir !

Exact, c'est la seule. Alors ne la fous pas en l'air en te trompant de client.

C'est Dolan !

Non !

" Arrête ça ! dis-je à voix haute, dans un gémissement, mais arrête ça !
"

J'entendais maintenant le bruit du moteur.

Dolan.

Des vieux.

Dolan !

Des vieux !

" Elizabeth, à l'aide ! "

Cet homme ne s'est jamais offert une Cadillac verte de toute sa vie, mon chéri, et il ne le fera jamais. «a ne peut pas être lui.

La tempête se calma sous mon crâne; je réussis à me mettre debout et à tendre le pouce.

Ce n'était pas un couple de vieux. Et ce n'était pas non plus Dolan. On aurait plutôt dit deux poupées de Las Vegas, serrées à l'avant à côté d'un vieux dragueur arborant le plus gros chapeau de cow-boy et les favoris les plus noirs que j'aie jamais vus. L'une des filles me fit un geste obscène en passant, puis la Cadillac fit une queue de poisson pour s'engager dans la déviation.

Lentement, me sentant complètement vidé, je soulevai de nouveau les jumelles.

Et je le vis arriver.

Impossible de faire erreur sur cette Cadillac-là lorsqu'elle sortit de la courbe par laquelle commençait, pour moi, la partie entièrement visible de la route; elle était aussi grise que le ciel au-dessus de ma tête, mais se détachait avec une étonnante limpidité sur le fond d'un brun atténué du reste du paysage.

C'était lui. Dolan. Mes longs moments de doute et d'indécision me parurent immédiatement lointains et ridicules. C'était Dolan, et je n'avais même pas besoin de voir la Cadillac grise pour en être sûr.

J'ignorais si lui pouvait me sentir, mais moi, oui.

Le savoir en route pour son destin me facilita l'effort de me relever et de courir.

Je renversai le panneau à l'envers dans le fossé et le recouvris du morceau de toile couleur sable; puis j'empilai du sable par-dessus les pieds qui l'avaient soutenu. Le camouflage n'était pas aussi réussi que celui de la fosse, mais j'estimai qu'il suffirait.

Je courus ensuite jusqu'à la deuxième hauteur, derrière laquelle j'avais laissé le van, devenu maintenant un élément du tableau: un véhicule temporairement abandonné par son propriétaire, parti chercher un pneu de rechange ou faire réparer celui qui avait crevé.

Je montai dans la cabine et me laissai tomber sur le siège, le coeur battant.

Le temps se mit de nouveau à s'écouler avec une lenteur désespérante. Je restai allongé, tendant l'oreille au bruit de moteur qui ne me parvenait toujours pas, toujours pas, toujours pas.

Ils ont tourné. Il t'a finalement flairé, au dernier moment... quelque chose a dû paraître louche, à lui ou à l'un de ses hommes... et ils ont tourné.

Je gardai ma position allongée, le dos parcouru de longs élancements douloureux, les yeux fermés avec force, comme si cela pouvait m'aider à

mieux entendre.

N'était-ce pas un moteur ?

Non, seulement le vent, soufflant maintenant avec assez de force pour soulever des voiles de sable qui venaient crépiter contre les flancs de la fourgonnette.

Il ne va pas venir. Il a pris la déviation ou fait demi-tour.

Rien que le vent.

... la déviation ou fait demi-tour...

Non, cette fois ce n'était pas le vent, mais un moteur; le bruit devenait plus fort à chaque instant et, quelques secondes plus tard, un véhicule -

un seul véhi-cule - passa rapidement près de moi.

Je me redressai, saisis le volant - il fallait que je m'accroche à quelque chose - et écarquillai les yeux, la langue serrée entre les dents.

La Cadillac grise descendait la colline, paraissant flotter sur l'asphalte, en direction de la ligne droite, roulant à peu près à quatre-vingts à

l'heure, peut-être davantage. Pas un instant je ne vis les témoins des freins s'allumer. Pas même à la fin. Ils ne virent strictement rien, ne se doutèrent de strictement rien.

La scène se déroula ainsi: d'un seul coup, la Cadillac donna l'impression de plonger dans la route au lieu de continuer à rouler

dessus. L'illusion fut tellement convaincante que j'éprouvai un moment de confusion et de vertige alors que j'étais pourtant l'auteur de cette illusion. La DeVille s'enfonça jusqu'aux enjoliveurs dans la Route 71; puis jusqu'à la hauteur des portières. Une idée bizarre me traversa l'esprit: si la General Motors avait fabriqué des sous-marins de luxe, c'est l'effet qu'ils auraient produit en début de plongée.

J'entendis les craquements des tasseaux qui se rom-paient sous le poids de la Cadillac et le froissement de la toile qui ondulait et se déchirait.

Tout se passa en seulement trois secondes, mais trois secondes dont je me souviendrais toute ma vie.

J'eus encore l'impression que la Cadillac roulait, immergée presque jusqu'au toit (je voyais encore quel-ques centimètres de ses vitres polarisées), puis il y eut un grand bruit sourd accompagné de grincements de métal et de bris de verre. Un gros nuage de poussière s'éleva dans l'air, rapidement dissipé par le vent.

J'aurais aimé aller voir tout de suite sur place, vrai-ment, mais il fallait tout d'abord rétablir la déviation. Je ne souhaitais pas être dérangé.

Je sortis du van et allai à l'arrière prendre la roue pour la remettre en place. Je vissai les boulons à la main, aussi vite que je pus, calculant que j'aurais tout le temps, ensuite, de les serrer à fond; je n'avais pour le moment besoin que de retourner à l'intersection où commençait la déviation.

Je fis sauter le cric, courus en boitillant jusqu'à la cabine et m'arrêtai un instant, l'oreille tendue.

Je n'entendais que le vent.

* Et, montant du grand trou rectangulaire dans la chaussée, quelque chose comme des cris... ou peut-être même des hurlements.

Avec le sourire, je grimpai derrière le volant.

Je fonçai en marche arrière, faisant faire des zigzags d'ivrogne à la fourgonnette. J'en descendis une fois de plus, ouvris une fois de plus les portes arrière à double battant, et remis les cônes de circulation en place, ten-dant l'oreille à tout bruit de moteur qui se rapproche-rait; mais le vent avait encore forci et rendait cet effort inutile: si jamais un véhicule se présentait, je ne le saurais qu'au dernier moment.

Je sautai maladroitement dans le fossé, tombai sur le postérieur et glissai jusqu'au fond. Je repoussai la b,che couleur sable et traînai le grand panneau de déviation jusqu'en haut, o' je le remis en place sur son pied.

Puis j'allai claquer les portières du van: je n'avais aucune intention de remettre la flèche lumineuse en place.

Je roulai jusqu'à la crête suivante, m'arrêtai là, hors de vue de l'endroit o' commençait la déviation, des-cendis et serrai les boulons de la roue à

l'aide de l'outil. Les cris s'étaient arrêtés, mais pour les hurlements, pas de doute: ils étaient plus forts que jamais.

Je pris mon temps pour serrer les boulons. Je ne redoutais pas de les voir sortir et me tomber dessus ou s'égailler dans le désert, pour la bonne raison qu'ils ne pouvaient pas sortir. Le piège avait marché à la per-fection. La Cadillac se trouvait maintenant posée sur ses quatre roues à

l'extrémité de l'excavation, avec moins de quinze centimètres de dégagement de chaque côté. Il leur était impossible d'ouvrir les portières plus que de quelques centimètres; à peine seraient-ils arri-vés à passer un pied. Ils ne pouvaient ouvrir les vitres à commande électrique, la batterie devant être une bouillie de plastique, de métal et d'acide, quelque part dans ce qui restait du moteur.

Le conducteur et l'homme assis à la place du mort devaient aussi avoir passablement souffert de l'acci-dent, mais cela ne me concernait pas; je savais qu'il y avait encore quelqu'un de vivant là-dedans, tout comme je savais que Dolan s'installait toujours à l'ar-rière et attachait sa ceinture, comme tout bon citoyen respectueux des lois.

Les boulons convenablement serrés, je fis rouler le van jusqu'à la hauteur du début de l'entonnoir formé par la fosse.

La plupart des tasseaux avaient disparu, mais on voyait encore les extrémités déchiquetées de quelques-uns, dépassant du goudron. La " route "

de toile gisait au fond, froissée et tordue, évoquant une vieille peau de serpent.

Boitillant toujours, j'allai jusqu'à l'autre bout du trou examiner la Cadillac de Dolan.

L'avant était complètement démoli. Le capot s'était replié en accordéon et déployé vers le haut, comme un éventail déchiqueté. L'emplacement du moteur se réduisait à un fouillis de morceaux de métal, de tuyaux et de fils, en partie recouverts du sable et de la terre tombés en avalanche sous l'impact. Il en montait un sifflement et j'entendais du liquide s'écouler quelque part. L'arôme glacé de l'alcool de l'antigel était péné-trant, dans l'air sans odeur du désert.

C'était le pare-brise qui m'avait donné le plus de souci. Il y avait toujours la possibilité qu'il ait explosé, permettant à Dolan de sortir par là en rampant. Néan-moins, je n'y avais pas tellement cru; j'ai déjà

expliqué comment les véhicules du truand étaient construits aux normes des dictateurs de pacotille et des chefs de régi-mes militaires despotiques. Le pare-brise n'était pas supposé se rompre, et celui-ci ne l'avait pas fait.

La vitre arrière de la DeVille était encore plus solide, sa surface étant inférieure. Dolan ne pourrait pas la briser - pas avec le temps que j'allais lui laisser, en tout cas - et il n'oserait pas tirer dedans. Tirer sur un vitrage pare-balles à bout portant est une variante inté-ressante de la roulette russe; la balle y laisserait une petite marque et ricocherait au hasard dans l'habitacle.

Je suis s'r qu'il aurait pu finir par trouver un moyen de sortir, s'il avait eu suffisamment de temps, mais il ne pouvait pas compter sur moi pour en avoir.

D'un coup de pied j'envoyai de la terre rouler sur le toit de la Cadillac.

La réaction fut immédiate.

" Je vous en prie, aidez-nous ! Nous sommes coincés là-dedans ! "

La voix de Dolan. Il ne donnait pas l'impression d'être blessé et paraissait d'un calme surnaturel. Mais je sentais néanmoins sa peur, en dessous, une peur rigoureusement contrôlée, et j'aurais presque pu me sentir désolé un instant pour lui; je l'imaginais assis à l'arrière de sa Cadillac emboutie, l'un de ses hommes blessé et gémissant, probablement cloué à son siège par un élément du moteur, l'autre mort ou inconscient.

Je l'imaginais et ressentis, une brève et désarmante seconde, quelque chose que je ne saurais appeler autre-ment que de la claustrophobie par sympathie. On appuie sur le bouton qui commande la vitre: rien. On essaie d'ouvrir la portière, même si l'on voit qu'elle va être bloquée

bien avant qu'il soit possible de se glisser par l'ouverture.

Puis j'arrêtai d'imaginer, car c'était lui qui s'était mis dans cette situation, non ? Oui. Il avait acheté son billet pour ce voyage, et payé plein tarif.

" qui est là ?

* Moi, répondis-je, mais je ne suis pas exactement les secours que tu attends, Dolan. "

D'un coup de pied j'expédiai une nouvelle cascade de sable et de gravier sur le toit de la Cadillac. Le hurleur se remit à s'égosiller lorsque le deuxième paquet de cailloux roula sur la tôle blindée.

" Mes jambes, Jim, mes jambes !

La voix de Dolan, elle, devint brusquement inquiète. L'homme qui se tenait à l'extérieur, l'homme au bord du trou connaissait son nom. Ce qui signifiait qu'il se trouvait dans une situation extrêmement dangereuse.

" Jimmy, je vois les os de mes jambes !

* La ferme ", répondit froidement Dolan. Cela faisait un effet très bizarre d'entendre leurs voix me parvenir de cette façon. J'aurais sans doute pu monter sur le toit de la Cadillac et regarder par la vitre arrière, mais je n'aurais pas vu grand-chose, même en me mettant tout contre; toutes les vitres de la voiture, comme je l'ai déjà mentionné, étaient polarisées.

D'ailleurs je n'avais aucune envie de le voir; je savais quelle tête il avait. A quoi bon le regarder encore une fois ? Pour découvrir qu'il avait toujours sa Rolex et son jean haute couture ?

" qui êtes-vous, mon vieux ? demanda-t-il.

* Moi ? Personne. Rien qu'un type qui a une excel-lente raison de t'avoir collé là où tu es maintenant. "

Dolan réagit à une vitesse stupéfiante, effrayante, même. " Vous ne vous appelez pas Robinson, par hasard ? "

J'eus l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans l'estomac. Il avait établi le rapport presque ins-tantanément, zigzaguant au milieu de tout un annuaire de noms à demi oubliés et tombant juste sur le

bon. Avais-je parlé de lui comme d'un animal, avec les ins-tincts d'un animal ? J'avais été loin du compte, et c'était tout aussi bien, sinon je n'aurais jamais eu l'esto-mac d'entreprendre ce que j'avais fait.

" Mon nom est sans importance, répondis-je. Mais tu as compris ce qui est arrivé, maintenant, n'est-ce pas ? "

Le hurleur reprit sa sérénade, avec des gargouillis et des beuglements aqueux.

" Sors-moi de là, Jimmy ! Sors-moi de là ! Pour l'amour du ciel ! J'ai les jambes cassées !

* La ferme, dit-il, ajoutant aussitôt à mon intention: Je ne vous entends pas bien, mon vieux, à la manière dont il crie. "

Je me mis à quatre pattes et commençai à lui répon-dre, lorsque me vint soudain à l'esprit l'image du loup habillé des vêtements de la grand-mère et disant au Petit Chaperon rouge: Approche-toi plus près, que je t'entende mieux, mon enfant... Je reculai, et juste à temps. quatre détonations retentirent. Elles étaient bruyantes, là o~ je me trouvais; elles avaient d° être assourdissantes dans la voiture. quatre trous noirs comme des pupilles s'ouvrirent dans le toit de la Cadil-lac, et je sentis quelque chose fendre l'air à quelques centimètres de mon front.

" Est-ce que j't'ai eu, branleur ? demanda Dolan.

* Mais non. "

Le hurleur était devenu le chialeur. Il était à l'avant. Je vis ses mains, p,les comme celles d'un noyé, venir frapper faiblement contre le pare-brise, ainsi que le corps affaissé du chauffeur, à côté de lui. Il fallait que Jimmy le sorte de là à tout prix, il saignait, il avait très mal, horriblement mal, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter, au nom de Dieu de bon Dieu de Dieu il était désolé et se repentait de tous ses péchés, sincèrement désolé, mais c'était plus qu'il ne...

Il y eut deux autres violentes détonations. L'homme assis à l'avant s'arrêta de gémir, ses mains retombèrent du pare-brise.

" Bon, dit Dolan d'un ton presque parfaitement calme et réfléchi. Il ne souffre plus et on peut se parler tranquillement, tous les deux. "

Je ne répondis pas. Je me sentis soudain pris d'une sensation d'étourdissement, d'une impression d'irréa-lité. Ce type venait de tuer

un homme, à l'instant. Il l'avait assassiné. Le sentiment de l'avoir sous-estimé, en dépit de toutes mes précautions, et d'avoir de la chance d'être encore en vie s'empara de nouveau de moi.

"Je voudrais vous faire une proposition ", reprit Dolan.

Je continuai de garder le silence...

" Mon ami ? "

... et persistai.

" Hé ! Vous, là ! (avec un infime tremblement dans la voix), si vous êtes encore là, répondez-moi ! «a ne peut pas faire de mal.

* Je suis bien là, dis-je. J'étais juste en train de me dire que vous veniez de faire feu par six fois. Je me disais aussi que vous alliez peut-être envisager de gar-der une balle pour vous, dans pas longtemps. Mais il y en a peut-être huit dans le chargeur, ou bien vous avez peut-être des chargeurs de rechange. "

Ce fut à son tour de garder le silence, mais il ne tint pas longtemps.

" qu'est-ce que vous mijotez ?

* A mon avis, vous avez déjà deviné. Je viens de passer les dernières trente-six heures à creuser la tombe la plus longue du monde, et maintenant je vais vous enterrer dans votre saloperie de Cadillac. "

Il maîtrisait encore sa peur lorsqu'il me répondit; mais moi, je voulais l'entendre craquer.

" Vous ne voulez pas commencer par écouter ma proposition ?

* D'accord, je vais l'écouter. Mais il faut tout d'abord que j'aille chercher quelque chose. "

J'allai prendre une pelle à l'arrière du van.

A mon retour, je l'entendais qui appelait: " Robin-son ? Robinson ?

Robinson ? " comme quelqu'un qui n'entend pas son correspondant au téléphone.

" Je suis là. Parlez, j'écoute. Et quand vous aurez terminé, je vous ferai une contre-proposition. "

Lorsqu'il reprit la parole, ce fut d'un ton plus joyeux. Si je parlais contre-proposition, c'est que j'envisageais un accord. Et si nous parlions d'un accord, il était en bonne voie pour sortir de là.

" Je vous offre un million de dollars si vous me laissez sortir d'ici. D'autre part, et c'est tout aussi important... "

Je balançai une pelletée de terre pleine de gravier sur le coffre de la Cadillac. Les cailloux rebondirent bruyamment sur la vitre arrière, et du sable glissa dans la rainure du capot.

" qu'est-ce que vous fabriquez ? s'exclama-t-il d'un ton alarmé.

* L'oisiveté est mère de tous les vices; j'ai pensé que je pouvais m'occuper les mains tout en vous écoutant. "

Je soulevai une nouvelle pelletée de terre et l'expé-diai.

Dolan se mit à parler plus vite, une note d'urgence dans la voix, maintenant.

" Un million de dollars et ma garantie personnelle que personne ne touchera à un cheveu de votre tête...

ni moi, ni mes hommes, ni personne d'autre. "

Mes mains ne me faisaient plus mal. C'était stupé-fiant. Je maniai l'outil avec régularité et, en cinq minu-tes à peine, le coffre arrière de la Cadillac s'enfonçait presque complètement dans la terre. Reboucher ce trou, même à la main, était incontestablement plus facile que le dégager.

Je pris un moment de repos, appuyé sur le manche de la pelle.

" Continuez donc à parler.

* Ecoutez... c'est complètement idiot, reprit-il (je relevai quelques beaux zestes de panique dans sa voix). C'est... trop bête.

* Je ne vous le fais pas dire. "

Sur quoi, je me remis à pelleter la terre.

Il tint plus longtemps que je ne l'aurais cru possible, de la part de n'importe qui. Il parlait, parlait, raison-nant, me cajolant, mais devenait cependant de plus en plus incohérent au fur et à mesure que le sable et les cailloux montaient le long de la vitre arrière; il se répé-

taït, faisait machine arrière, et commença même à bégayer. A un moment donné, il ouvrit sa portière autant qu'il put, heurtant la paroi de l'excavation. Je vis une main couverte de poils noirs et drus avec un gros rubis au majeur.

J'envoyai rapidement quatre pel-letées de terre dans l'ouverture. Il hurla des impréca-tions et referma violemment la portière.

Il craqua peu de temps après. Je crois que c'est fina-lement le bruit de la terre sur la voiture qui eut raison de lui; oui, ça ne peut être que cela.

Le vacarme devait être infernal à l'intérieur de la limousine, tandis que les cailloux roulaient sur le toit et dégringolaient le long du pare-brise.

Il dut sans doute prendre enfin conscience qu'il se trouvait dans un cercueil capitonné de cuir et doté d'un huit-cylindres à injection. De quoi faire une entrée remarquée en enfer.

" Fais-moi sortir de là ! hurla-t-il. Je t'en prie ! C'est insupportable !

Fais-moi sortir !

* Alors, on est prêt pour cette contre-proposition ?

* Oui ! Oui ! Bordel, oui ! Oui !

* Eh bien, hurle. C'est ça, ma contre-proposition.

C'est ce qui me ferait plaisir. Hurle pour moi. Si tu hurles assez fort, je te laisserai sortir. "

Il poussa un hurlement perçant.

" Ah, c'était pas mal, dis-je, tout à fait sincère. Mais encore bien loin de ce que je souhaite. "

Je me remis au travail, envoyant pelletée après pel-letée du mélange de terre, de sable et de cailloux sur le toit de la Cadillac. Les mottes dégringolaient en se désintégrant sur le pare-brise et venaient remplir les trous des essuie-glaces.

Il cria de nouveau, encore plus fort, et je me deman-dai s'il était possible de hurler assez fort et assez long-temps pour se rompre le larynx.

" Pas mal du tout ! " commentai-je, redoublant d'efforts. En dépit des élancements qui me sciaient le dos, je souriais. " Tu vas peut-être y arriver, Dolan, tu vas peut-être y arriver. "

" Cinq millions. " Ce furent les dernières paroles cohérentes qu'il prononça.

" Non, je ne crois pas ", répondis-je, appuyé sur ma pelle. D'un revers de main - une main couverte de terre -, j'essuyai la sueur qui coulait sur mon front. Le toit de la voiture était maintenant presque entièrement recouvert. On aurait dit la forme étoilée d'une explosion, ou bien qu'une énorme main brune se refermait sur la Cadillac. " Mais si tu es capable de faire sortir de ta bouche un son aussi puissant, disons, que celui que font huit tonnes de dynamite reliés au démarreur d'une Chevrolet 1968, alors je te ferai sortir, tu peux y compter. "

Il hurla donc, et je balançai de la terre sur la Cadillac; pendant quelque temps ses rugissements furent effectivement très puissants, mais à mon avis ne dépassèrent jamais le bruit qu'auraient pu produire deux tonnes de dynamite reliés à un démarreur de Chevrolet 1968. Trois, tout au plus. Et le temps que disparaisse le métal brillant du toit et que je m'appuie de nouveau sur la pelle pour me reposer, contemplant la bosse terreuse au fond du trou, il n'émettait rien de plus que des grognements rauques et entrecoupés de halètements.

Je regardai ma montre. Un peu plus d'une heure de l'après-midi. Mes mains s'étaient remises à saigner, et le manche de la pelle était gluant. Une poignée de sable vint me picoter le visage, et j'eus un mouvement de recul.

Le vent du désert produisait maintenant un son aigu et particulièrement déplaisant - une sorte de long gémissement régulier qui semblait ne jamais devoir s'interrompre. La voix d'un fantôme stupide.

Je me penchai sur la fosse. " Dolan ? "

Pas de réponse.

" Allez, hurle, Dolan ! "

La réaction se fit encore attendre un peu, puis il y eut une série d'aboiements rauques.

Très satisfaisants !

Je retournai au van et parcourus les deux kilomètres qui me séparaient du site du chantier. En chemin, je réglai la radio sur la station WKRX, la seule que l'appareil du Ford semblait capable de capter. Barry Manilow m'expliqua qu'il écrivait des chansons que l'on chantait dans le monde entier, affirmation que j'accueillis avec un certain scepticisme, puis arriva le bulletin météo. On prévoyait des vents violents; on avait affiché des mises en garde pour les conducteurs sur toutes les routes principales entre Las Vegas et la Californie. Ces vents, rappela le présentateur, engendraient en général des problèmes de visibilité, soulevant des voiles de sable qui cachaient tout, mais ce qui était le plus à redouter restait l'effet de " cisaillement ": je compris sans peine de quoi il voulait parler, car je sentais déjà les bourrasques chahuter la fourgonnette.

Mon Case-Jordan était toujours à la même place - je me le représentais déjà

comme s'il m'appartenait. Je grimpai dans la cabine en fredonnant la musique de Barry Manilow, et mis de nouveau en contact les fils jaune et bleu. La pelleteuse démarra au quart de tour; cette fois, je n'avais pas oublié de la mettre au point mort. Pas mal, Visage, avais-je l'impression d'entendre Tinker me dire. «a commence à rentrer.

Ouais, ça rentrait; j'apprenais tous les jours.

J'attendis une minute, regardant les tourbillons de sable s'élever et retomber dans le désert, écoutant ron-ronner gravement le moteur de la pelleteuse; je me demandais ce que Dolan pouvait bien faire. C'était maintenant, pour lui, le moment ou jamais de tenter sa chance. D'essayer de casser la vitre arrière, ou de passer en rampant à l'avant et de tenter de faire exploser le pare-brise. Il y avait moins d'un mètre de terre sur la première comme sur le second, et c'était encore possible. Tout dépendait de son état mental, et je n'avais aucune idée de son degré de folie actuel; il ne servait à rien de s'attarder sur la question. D'autres sujets requéraient mon attention.

Je passai une vitesse et retournai à la tranchée aux commandes de la pelleteuse. Une fois sur place, j'allai anxieusement examiner l'endroit, m'attendant presque à découvrir un trou comme une entrée de terrier de lièvre à l'arrière ou à l'avant du monticule sous lequel gisait la Cadillac.

Mes petits travaux de terrassement étaient intacts.

" Dolan ? " lançai-je d'un ton sans aucun doute très joyeux.

Pas de réponse.

" Dolan ! "

Toujours rien.

Il a dû se tuer, me dis-je, pris d'une bouffée aigre de déception. Ce salaud s'est tué ou est mort de peur.

" Dolan ? "

Un éclat de rire monta du monticule; un rire sans contrainte, irréprensible, tout à fait authentique. Je sentis la chair de poule me hérissier la peau. C'était le rire d'un homme ayant perdu la raison.

Il rit ainsi longtemps, longtemps, de sa voix enrouée. Puis il hurla, et rit à nouveau. Finalement, il fit les deux en même temps.

Je ris aussi quelques instants avec lui, ou hurlai, qu'importe, et le vent rit et hurla avec nous.

Puis je retournai au Case-Jordan, abaissai la pelle, et entrepris de boucher définitivement le trou.

Au bout de quatre minutes, la forme de la Cadillac avait complètement disparu. On ne voyait plus qu'une longue fosse remplie d'un mélange de terre, de sable et de gravier.

Je crus encore distinguer quelque chose, mais entre le gémissement régulier du vent et le ronronnement de la pelleuse, c'était difficile à dire. Je me mis à genoux; puis je m'allongeai de toute ma longueur, la tête au-dessus de ce qui restait du trou.

Tout au fond, sous l'épaisse couche de terre, Dolan riait toujours. Il émettait des sons comme ceux que l'on trouve dans les bandes dessinées: hi-hi-hi, ah-ah-ah-ah. Peut-être prononça-t-il aussi des mots; c'était difficile à dire. Je souris, hochant la tête approbativement.

" Crie et hurle tant que tu veux ", dis-je dans un mur-mure. Mais seuls, à

peine perceptibles, me parvinrent les éclats de son rire, montant de la terre comme une vapeur méphitique.

Je fus pris d'une brutale bouffée de terreur: Dolan était derrière moi !

Oui, je ne savais comment, mais il avait réussi à passer derrière moi !

Et avant que j'aie pu me tourner, il allait me faire basculer dans le trou, moi...

Je bondis sur mes pieds et fis demi-tour, serrant mes mains meurtries en une parodie de poings.

Poussé par le vent, un voile de sable vint me fouetter.

Il n'y avait rien d'autre.

Je m'essuyai le visage de mon foulard crasseux, remontai dans la cabine de la pelleteuse et me remis au travail.

J'eus fini de combler la fosse bien avant le soir. Il me restait même de la terre, en dépit de tout ce que le vent avait déjà emporté, à cause de la place prise par la Cadillac. Tout cela passa vite, très vite.

J'avais l'esprit fatigué, confus et frôlant le délire lors-que je ramenai la pelleteuse vers le chantier, passant directement au-dessus de l'endroit où Dolan était enterré.

Je garai l'engin à sa place d'origine, retirai ma che-mise et en frottai toutes les parties métalliques de la cabine susceptibles d'avoir reçu mes empreintes digi-tales. Je ne sais trop pourquoi je fis cela, même encore aujourd'hui, car je devais les avoir laissées traîner en cent autres endroits. Puis, dans l'atmosphère d'un gris brun,tre de ce crépuscule de tempête, je regagnai le van.

J'ouvris la porte arrière, vis Dolan accroupi à l'inté-rieur et reculai d'un bond maladroit, hurlant, levant un bras pour me protéger le visage. Je ne comprenais pas comment mon coeur n'avait pas explosé dans ma poi-trine.

Rien ni personne ne sortit de la fourgonnette. La portière oscillait et claquait dans le vent, comme le dernier volet encore accroché à une maison hantée. Finalement je m'approchai de nouveau, d'un pas mal assuré, et regardai à l'intérieur, le coeur battant. Il n'y avait que le fouillis de choses que j'avais jetées là pêle-mêle: la flèche lumineuse aux ampoules cassées, le cric, la boîte à outils.

" Tu dois absolument te ressaisir, dis-je doucement.

Redevenir maître de toi. "

J'attendis la réponse d'Elizabeth. Tout va aller très bien, mon chéri...

quelque chose comme ça... mais il n'y avait que le vent.

Je revins à l'avant de la fourgonnette, lançai le moteur et parcourus la moitié du chemin qui me séparaient de l'excavation. Je ne pus me résoudre à

aller plus loin. J'avais beau savoir que c'était du pur délire, j'étais de plus en plus convaincu que Dolan se dissimulait dans le véhicule. Mes yeux ne cessaient de consulter le rétroviseur, essayant de surprendre sa silhouette au milieu du reste.

Le vent devenait toujours plus fort et secouait le van sur sa suspension.

La poussière qu'il soulevait et pous-sait devant lui faisait comme de la fumée dans la lumière des phares.

Je finis par m'arrêter sur le bas-côté, descendre et verrouiller toutes les portières. Je savais que c'était de la folie que de vouloir dormir dehors, mais je ne pou-vais me résoudre à rester dans le van. C'était plus fort que moi. Je rampai donc sous le Ford avec mon sac de couchage.

Je m'endormis cinq secondes après en avoir remonté la fermeture Eclair.

Je m'éveillai sur un cauchemar dont je ne gardais aucun souvenir précis, si ce n'est qu'il y avait eu des mains qui me serraient à la gorge, pour m'apercevoir que j'étais enterré vivant. J'avais du sable jusqu'au nez, du sable dans les oreilles, du sable jusqu'au fond de la gorge, avec la sensation de commencer à étouffer.

Je poussai un hurlement et voulus me soulever, tout d'abord convaincu d'être non pas dans un sac de couchage, mais dans la terre. Je me cognai la tête contre le chassis du van et vis tomber des copeaux de rouille.

Roulant sur moi-même, je sortis de là-dessous pour découvrir une aube d'un gris d'étain sale. Le vent emporta le sac de couchage dès que mon poids ne fut plus là pour le retenir. Je poussai un cri de surprise et courus après sur une vingtaine de mètres - juste le temps de me rendre compte que j'allais commettre la plus grande bêtise. La visibilité ne dépassait pas cette distance, sans doute moins par moments. La route, en certains endroits, avait complètement disparu. Je me retournai vers le van: c'est à

peine si je distinguais une forme de couleur délavée, photo sépia d'une relique abandonnée dans une ville fantôme.

J'y retournai en chancelant, trouvai mes clés et me réfugiai dans la cabine. Je crachai encore du sable et toussai sèchement. Je lançai le moteur et revins lente-ment sur mes pas. Nul besoin d'attendre un bulletin météo; l'animateur de la station de radio, ce matin, paraissait ne pas avoir d'autres sujets à passer à l'antenne. La pire tempête de sable de toute l'histoire du Nevada. Toutes les routes étaient fermées. Restez à la maison, n'en sortez qu'en cas de nécessité absolue, et de toute façon restez chez vous.

Le glorieux 4 Juillet.

Restez chez vous. Ce serait de la folie de sortir. Vous seriez instantanément aveuglé par le sable. J'allais pour-tant courir ce risque.

J'avais là une occasion en or de faire disparaître, définitivement, toute trace de mon ouvrage; je dois l'avouer, même dans mes rêves les plus fous je n'aurais jamais imaginé bénéficier d'un tel coup de chance. Mais il se présentait, et je le saisis.

J'avais pris la précaution d'apporter trois ou quatre couvertures supplémentaires. Je déchirai une longue bande de tissu dans l'une d'elles et me l'enroulai autour de la tête. Avec une vague allure de Bédouin dément, je sortis du véhicule.

Je passai le reste de la matinée à sortir les plaques d'asphalte du fossé

et à les replacer sur la tranchée, essayant de travailler aussi proprement qu'un maçon qui monte un mur. Le travail lui-même n'était pas ter-riblement difficile, même si je devais déterrer la plu-part des blocs comme un archéologue à la recherche de tessons de poterie, mais toutes les vingt minutes environ, je devais retourner au van pour m'abriter du vent qui me jetait du sable dans les yeux.

J'avançai lentement vers l'ouest à partir de l'extré-mité la moins profonde de l'excavation et à midi et quart (j'avais commencé à six heures) j'avais pratique-ment atteint les cinq derniers mètres. Le vent devenait de moins en moins violent, et de temps en temps j'aper-cevais un coin de bleu dans le ciel.

J'allais dans le fossé, prenais une plaque, revenais la mettre en place et recommençais l'opération. Je me retrouvai au-dessus de l'endroit o', d'après mes esti-mations, devait se trouver Dolan. Etait-il mort Com-

bien de mètres cubes d'air une Cadillac contient-elle ? Dans combien de temps son atmosphère deviendrait-elle irrespirable, en supposant que ses deux acolytes soient morts et ne respirent plus ?

Je m'agenouillai sur la terre. Le vent avait déjà effacé en partie les marques laissées par le Case-Jordan; quelque part au-dessous de ces traces gisait un homme portant une Rolex.

" Dolan, dis-je d'un ton amical, j'ai changé d'avis et décidé de te laisser sortir. "

Rien. Pas le moindre son. Il était bien mort, ce coup-ci.

J'allai chercher un nouveau rectangle de macadam. Je le mis en place et, alors que je me relevais, j'enten-dis, faiblement, un rire caquetant qui filtrait à travers la terre.

Je m'accroupis, penché en avant - si j'avais eu des cheveux, ils me seraient tombés sur les yeux -, et restai quelque temps dans cette position, à l'écouter s'esclaf-fer. Le son était trop affaibli pour avoir un timbre.

Lorsqu'il s'arrêta, je retournai prendre un nouveau rectangle d'asphalte.

Il y avait, sur celui-ci, un frag-ment de bande jaune. On aurait dit un trait d'union. Je m'accroupis en le tenant.

" Pour l'amour du ciel, hurla-t-il. Pour l'amour du ciel, Robinson ! " Je déposai le morceau de macadam bien en place à côté de son voisin mais, j'eus beau tendre l'oreille, je n'entendis plus rien.

Je fus de retour chez moi à Las Vegas à onze heures du soir. Je dormis pendant seize heures d'affilée, me levai et me dirigeai vers la cuisine pour me préparer du café. Je ne l'atteignis jamais. Je me retrouvai à

terre, me tordant de douleur, secoué de monstrueux élance-ments qui me déchiraient le dos. Je me tenais les reins d'une main tout en me mordant l'autre pour étouffer mes cris.

Au bout d'un moment je réussis à ramper jusqu'à la salle de bains -

j'essayai bien de me relever une fois, mais le seul résultat fut d'être à

nouveau foudroyé - et pus me redresser suffisamment, en m'appuyant sur le lavabo, pour atteindre le deuxième flacon d'aspirine, dans

l'armoire à

pharmacie.

J'en croquai trois et fis couler un bain, attendant le remplissage de la baignoire allongé sur le sol. J'eus le plus grand mal à m'extraire de mon pyjama, en me tortillant, mais réussis à me couler par-dessus le rebord de la baignoire. Je n'en bougeai pas de cinq heures, somnolant la plupart du temps. Lorsque j'en sortis, je pouvais marcher.

Un peu.

J'allai consulter un chiropracteur. Il m'annonça que j'avais trois disques déplacés et souffrais d'un sérieux déboîtement du bas de la colonne. Il voulut savoir si je n'aurais pas par hasard passé le concours pour devenir homme fort dans un cirque.

Je lui répondis que j'avais bêché mon jardin.

Il me dit que je partais pour Kansas City.

J'obéis.

Ils m'opérèrent.

Au moment où l'anesthésiste posa sa coupelle en caoutchouc sur mon visage, j'entendis Dolan éclater de rire dans de sifflantes ténèbres intérieures, et je com-pris que j'allais mourir.

La salle de réanimation était en carreaux de cérami-que vert d'eau.

" Je suis vivant ? " croassai-je.

Un infirmier se mit à rire. " Et comment ! " Une main me toucha le front -

un front qui faisait tout le tour de ma tête. " quel coup de soleil ! Bon Dieu ! Est-ce que ça fait mal ou êtes-vous encore trop dans les vapes ?

* Encore dans les vapes. Est-ce que j'ai parlé, pen-dant que j'étais endormi ?

* Oui. (Je me sentis devenir tout froid.)

* Et qu'est-ce que j'ai dit ?

* Ce que vous avez dit ? " Il fait noir là-dedans, laissez-moi sortir. "

* Ah, bon. "

Ils ne l'ont jamais trouvé - Dolan.

Tout ça gr,ce à la tempête. Cette providentielle tem-pête. Je suis à peu près certain d'avoir reconstitué ce qui s'est passé - mais je crois que vous me compren-drez quand j'ajouterai que je n'ai pas trop cherché à vérifier.

RPAV - vous vous souvenez ? Le " repavage ". La tem-pête avait presque complètement enfoui sous le sable la partie de la route US 71 fermée par la déviation. Lorsque le chantier reprit, il ne vint à l'idée de per-sonne de commencer par déplacer les dunes qui s'étaient formées: ils s'y attaquèrent au fur et à mesure. Pourquoi procéder autrement, puisqu'il n'y avait pas de libre circulation à rétablir sur ce tronçon ? Si bien qu'ils retournèrent la vieille chaussée, chassant le sable par la même occasion; et si le conducteur du bulldozer se rendit compte qu'une partie de cette chaussée, sur une quinzaine de mètres, manifestait une curieuse tendance à se fragmenter en rectangles presque réguliers devant la lame de son engin, il n'en parla jamais. Peut-être était-il shooté. Ou bien rêvassait-il à la soirée qu'il comptait passer avec sa petite amie.

Sur quoi arrivèrent les bennes avec leurs cargaisons de gravier tout neuf, suivies des épandeurs et des rou-leaux compresseurs, auxquels avaient succédé les énor-mes citernes, celles qui sont équipées d'une longue barre de gicleurs à l'arrière, avec leur odeur de gou-dron chaud comme de la semelle de chaussure qui fond. Puis le nouveau revêtement d'asphalte sécha, et les véhicules de marquage prirent à leur tour pos-ses-sion de la chaussée toute neuve, les conducteurs, sous leur grand parasol de toile, ne cessant de se retourner pour vérifier que la bande jaune en pointillé était parfaitement rectiligne - et n'ayant pas la moindre idée qu'ils roulaient au-dessus d'une Cadillac gris brouillard avec trois passagers à l'intérieur, pas la moindre idée que, dans les ténèbres souterraines, attendaient une bague avec un gros rubis et une Rolex en or qui mar-quait peut-être encore le passage des heures.

L'un de ces lourds véhicules aurait certainement fait plier une Cadillac ordinaire. Avec une embardée de l'engin, le sol se serait partiellement affaissé, et toute une équipe d'ouvriers se serait retrouvée à creuser pour voir ce qui pouvait bien se passer. Mais cette voiture était davantage un tank qu'une Cadillac et c'est la prudence même de Dolan

qui avait rendu impossible qu'il fût retrouvé.

Bien entendu, la Cadillac finira par s'effondrer un jour ou l'autre, probablement au passage d'un semi-remorque; le véhicule suivant remarquera la formation d'un creux marqué, quelqu'un signalera l'anomalie aux Ponts et Chaussées, et on procédera à un nouveau RPAV. Mais à moins qu'un employé de ces mêmes Ponts et Chaussées ne soit là pour s'étonner que le seul pas-sage d'un poids lourd, sous ses yeux, fasse s'incurver le macadam, pour se demander quel objet creux a pu céder sous le poids, le service responsable supposera vraisemblablement qu'un " trou de marais " (comme on les appelle) s'est créé à cause du gel, ou qu'un dôme de sel s'est effondré, voire qu'il y a eu une légère secousse sismique. On réparera et la vie continuera.

Il fut porté disparu - je parle toujours de Dolan.

Il y eut quelques larmes.

Un échetier du Las Vegas Sun émit la supposition qu'il jouait peut-être aux dominos ou au billard quelque part avec Jimmy Hoffa, au paradis des loubards.

Il ne se doutait sans doute pas qu'il avait probable-ment mis dans le mille.

Moi, ça va.

Mon dos se porte plutôt bien. J'ai la consigne stricte de ne pas soulever de poids supérieurs à douze kilos sans aide, mais j'ai un gentil lot de gamins dans mon cours moyen deuxième année, et toute l'aide néces-saire.

Je suis passé à plusieurs reprises sur ce tronçon de route, dans un sens comme dans l'autre, dans ma nou-velle Acura. Une fois je me suis même arrêté, et, après avoir vérifié que personne n'arrivait dans aucune des deux directions, j'ai pissé sur ce qui est, j'en suis s'ûr, le bon endroit.

Mais je n'ai pas été capable de faire grand-chose, en dépit d'une sensation de vessie pleine et, en repartant, je ne cessais de regarder dans le rétroviseur. Voyez-vous, j'avais une drôle d'impression: qu'il allait se redresser sur la banquette arrière, la peau tannée, parcheminée, couleur de cannelle, tendue sur son cr,ne comme celui d'une momie, les cheveux pleins de sable, l'oeil aussi brillant que sa Rolex.

En fait, ce fut la dernière fois que j'empruntai la route US 71. Je prends maintenant la nationale quand j'ai besoin de partir vers l'Ouest.

Et Elizabeth ? Comme Dolan, elle est devenue silencieuse. C'est un soulagement.

Fin de la nouvelle

Le Grand Bazar: finale

De quoi je veux vous parler ? De la fin de la guerre, de la dégénérescence de l'homme et de la mort du Messie, une histoire épique qui mériterait plusieurs milliers de pages et toute une étagère de volumes, mais il va falloir vous (je dis " vous " à tout hasard, des fois qu'il y aurait quelqu'un pour lire cela plus tard) rabattre sur la version calibrée congélation. L'injection directe va très vite. J'ai calculé que je disposais de quarante-cinq minutes au pire, de deux heures au mieux, ce qui dépend de mon groupe sanguin. Je crois que je suis du groupe A, ce qui devrait me donner un peu plus de temps, mais que je sois pendu - vous me direz, au point où j'en suis - si j'en suis sûr. Si jamais je suis du groupe O, il va rester bien des pages blanches, mon hypothétique ami.

Autant prendre l'estimation la plus mauvaise et aller aussi vite que possible.

Je me sers de la machine à écrire électrique; le traitement de texte de Bobby est plus rapide, mais le courant produit par la génératrice est trop irrégulier pour qu'on puisse s'y fier, même avec la mémoire automatique.

Je n'ai qu'une carte à jouer, dans cette affaire; je ne veux pas courir le risque d'arriver presque au bout pour voir tout le fichu bazar disparaître pour le paradis des données informatiques à cause d'une chute de tension, ou d'une surcharge trop violente pour les capacités de l'appareil.

Je m'appelle Howard Forno. J'étais écrivain indépendant. Mon frère, Robert Forno, était le Messie. Je l'ai tué d'un coup de revolver il y a environ quatre heures, lui et sa découverte - la Calmative, comme il l'a baptisée. La Calamiteuse aurait été un nom plus approprié, mais ce qui est fait ne peut être défait, comme ne cessent de le proclamer les Irlandais depuis des siècles... ce qui prouve à quel point ils sont tarés.

Merde, j'ai pas les moyens de m'offrir ces digressions.

Bobby mort, je l'ai recouvert d'un couvre-lit mate-lassé et suis resté à la fenêtre du séjour de son cabanon de célibataire pendant trois heures, à

regarder les bois. Il n'y a pas si longtemps, on apercevait la lueur orangée des lampes à arc de sodium à haute intensité de North Conway, mais c'est fini. Maintenant, on ne voit plus que les White Mountains, qui ressemblent aux découpages triangulaires en papier crépon faits par un enfant, et les étoiles superflues.

J'ai essayé la radio; à la quatrième fréquence, je suis tombé sur un gars qui délirait, et j'ai coupé. Je suis resté assis là à imaginer un moyen de raconter cette histoire. Mais mon esprit ne cesse de s'évader vers ces vastes étendues couvertes de pins sombres, tout ce désert. Finalement, j'ai compris que je devais me bouger et me trucider. Et merde ! j'ai jamais pu travailler sans me fixer un dernier délai.

Et comme dernier délai, je suis particulièrement bien servi, cette fois.

Nos parents n'avaient aucune raison de s'attendre à autre chose que ce qu'ils eurent: des enfants brillants. Papa était un agrégé d'histoire qui devint professeur titulaire à l'université de Hofstra à trente ans; dix ans plus tard, il faisait partie du groupe des six administrateurs adjoints des Archives nationales, à Washing-ton, et il était bien placé pour se retrouver un jour grand patron. C'était aussi un type absolument super; il possédait tous les disques de Chuck Berry et se défendait fichtrement bien lui-même à la guitare blues. Classeur le jour, rockeur la nuit.

quant à Maman, elle était diplômée de Drew - avec les félicitations du jury. Elle portait parfois une épin-glette Phi-Bêta-Kappa sur le feutre marrant qu'elle avait, un fedora. Elle fit une belle carrière comme expert-comptable dans la capitale fédérale, où elle rencontra Papa; elle l'épousa et dévissa sa plaque quand elle tomba enceinte de votre serviteur. C'est en 1980 que j'ai débarqué. En 84, elle s'occupait des déclarations fiscales de quelques-uns des collègues de Papa, son " petit violon d'Ingres ", comme elle disait. A la naissance de Bobby, en 87, elle gérait les déclarations de revenus, mais aussi les portefeuilles d'actions et les plans d'investissement d'une douzaine d'hommes puissants. Je pourrais les nommer, mais à quoi bon ? Soit ils sont morts, soit ils sont réduits à

l'état d'idiots bavouillants.

Je pense qu'elle devait gagner davantage avec son " petit violon

d'Ingres "

que Papa aux Archives, mais ça n'a jamais eu d'importance; ils étaient heureux d'être ce qu'ils étaient et d'être ensemble. Je les ai sou-vent vus se disputer, mais jamais se bagarrer. Pendant mon enfance, la seule différence que je voyais entre Maman et les mères de mes copains ait que les leurs lisaient en général des livres sur la couture ou le point de croix, ou parlaient des heures au téléphone pendant qu'une série débile passait à la télé, alors que la mienne pianotait sur une calculette et rédigeait des colonnes de chiffres sur de grandes feuilles de papier vert pendant qu'un feuilleton débile passait à la télé.

Leur fils aîné ne fut pas une déception, pour des gens qui avaient une carte du club Mensa dans leur portefeuille. Je décrochai les meilleures notes tout au long de ma scolarité (laquelle s'est déroulée dans les écoles publiques, le projet de nous envoyer dans une école privée, mon frère ou moi, n'ayant jamais été seulement envisagé, pour autant que je le sache).

Je me mis aussi à écrire très tôt, sans effort particulier. J'ai vendu ma première nouvelle à une revue à vingt ans; elle racontait l'hivernage de l'Armée conti-nentale à Valley Forge. C'est un magazine de compagnie aérienne qui me l'a achetée, pour cent cinquante dollars. Papa, que j'aimais profondément, me demanda s'il pouvait m'acheter le chèque; il me donna l'un des siens à la place, fit encadrer celui émis par la compagnie aérienne et le plaça au-dessus de son bureau. Une sorte de génie romantique, si vous voulez. Un génie romantique joueur de blues, si vous préférez. Croyez-moi, un gosse aurait pu faire bien pire. Bien entendu, lui et Maman sont morts déments et se pissant dessus, l'année dernière, comme à

peu près tout le monde sur notre grande planète ronde, mais je n'ai jamais cessé de les aimer tous les deux.

J'étais le genre de fils dont rêvent tous les parents: un gentil garçon, intelligent, plein de talent, dont les aptitudes s'épanouirent prématurément dans une ambiance d'amour et de confiance, un garçon fidèle qui aimait et respectait son papa et sa maman.

Bobby était différent. Personne, pas même des gens comme mes vieux, avec leur carte Mensa dans la poche, ne peut s'attendre à avoir un même comme Bobby. Jamais de la vie.

J'acquis l'habitude de la propreté deux années entières avant Bobby, et c'est le seul domaine dans lequel je l'aie jamais battu. Mais je ne me

suis jamais senti jaloux de lui; imaginez un honnête joueur de tennis amateur se sentant jaloux de John McEnroe ou de Jim Courier. A partir d'un certain point, les comparaisons qui provoquent les sentiments de jalousie n'ont tout simplement plus lieu d'être. J'ai atteint ce point, et je peux vous l'assurer: au bout d'un moment, on se contente de rester quelques pas en arrière et de se cacher les yeux quand la lumière devient trop aveuglante.

Bobby apprit à lire à deux ans et commença à écrire de petits essais ("

Notre chien ", " Un voyage à Boston avec Maman ") à trois ans. Son écriture avait les soubresauts galvaniques et la construction laborieuse de ce qu'aurait fait un enfant de six ans, ce qui était déjà suffisamment stupéfiant en soi, mais il y avait plus: si l'on transcrivait ses histoires de façon que son contrôle moteur encore aléatoire disparaisse en tant que facteur d'évaluation, on aurait pensé avoir affaire à l'imagination d'un gamin de dix ans intelligent, quoique passablement naïf. Il passa des phrases simples à des phrases composées, puis à des constructions grammaticales complexes avec une incroyable rapidité, pigeant la formation des relatives, des subordonnées, des incises et tout le tremblement avec une intuition quasi surnaturelle. Il arrivait que sa syntaxe fût quelque peu embrouillée et que certaines conjonctions fussent mal employées, mais dès l'âge de cinq ans, il contrôlait déjà rudement ses défauts - qui sont la némésis, pendant toute leur vie, de la plupart des écrivains.

Il se mit à souffrir de maux de tête. Mes parents craignirent quelque problème physique, genre tumeur au cerveau, et allèrent consulter un médecin qui l'examina avec soin, l'écouta avec plus d'attention encore, avant de leur déclarer que tout allait bien chez Bobby, mis à part une chose: le stress. Il était dans un état d'extrême frustration parce que sa main, quand il écrivait, n'arrivait pas à suivre sa pensée.

" Cet enfant est en quelque sorte en train d'essayer de faire passer, mentalement, l'équivalent d'un calcul rénal, expliqua le médecin. Je pourrais bien lui prescrire quelque chose pour ses maux de tête, mais à mon avis, le médicament dont il a réellement besoin est une machine à écrire. "

Maman et Papa offrirent donc une IBM à Bobby. Un an plus tard, à la Noël, ce fut un ordinateur Commo-dore 64 équipé d'un traitement de texte WordStar; les maux de tête de mon petit frère disparurent. Avant de poursuivre, je veux seulement ajouter qu'il a encore cru, pendant les trois années suivantes ou à peu près, que c'était le Père Noël qui avait déposé

la machine à mouliner les mots sous notre sapin - ce qui me fait penser, au fait, qu'il y a un deuxième domaine dans lequel j'ai battu Bobby: j'ai abandonné avant lui la croyance au Père Noël.

Il y a tellement de choses qui mériteraient d'être racontées, sur cette époque ! Je suppose que je vais pouvoir vous en parler un peu, mais je vais devoir aller vite et être bref. Le temps m'est compté au plus juste. Je me souviens d'avoir lu un jour un morceau fort drôle intitulé " L'essentiel d'Autant en emporte le vent ", qui se présentait ainsi:

" Une guerre! s'exclama Scarlett. Oh, nom d'une pipe ! "

Boum ! Ashley part à la guerre ! Atlanta brûle ! Rhett Butler arrive et repart !

" Nom d'une pipe, dit Scarlett à travers ses larmes, j'y réfléchirai demain, car demain est un autre jour. "

J'avais bien ri, à l'époque; mais aujourd'hui, où je dois me livrer au même exercice, il ne me semble plus aussi comique. Allons-y tout de même.

" Un enfant dont le q.I. n'est mesurable par aucun test existant ? dit avec un sourire India Forno à Richard, son mari dévoué. ." Nom d'une pipe ! Nous créerons autour de lui une atmosphère où son intellect - sans parler de celui de son frère aîné qui n'est pas non plus exactement un imbécile - pourra s'épanouir librement. Et nous l'élèverons comme sont élevés tous les garçons américains, bon sang !

Boum ! Les petits Forno ont grandi ! Howard obtient son diplôme avec mention très bien à l'université de Virginie et entame une carrière d'écrivain ! Mène une vie confortable ! Sort avec des tas de femmes et va au lit avec une bonne partie ! Se débrouille pour éviter les différentes variétés, sexuelles et pharmacologiques, de maladies sociales ! Achète un combiné stéréo Mitsu-bishi ! Ecrit à ses parents au moins une fois par semaine! Publie deux romans qui marchent joliment bien ! " Nom d'une pipe, dit Howard, voilà une existence qui me convient ! "

Et ainsi allèrent les choses, jusqu'au jour où Bobby débarqua chez moi à

l'improviste (dans la meilleure tradition du savant fou), avec ses deux boîtes de verre, un nid d'abeilles dans l'une, un nid de guêpes dans l'autre - Bobby, habillé d'un T-shirt (à l'envers) de la faculté de

physique de l'université Mumford, Bobby qui, sur le point de détruire l'intelligence humaine était aussi heureux qu'une huître à marée haute.

Des types comme mon frère Bobby ne se manifestent que toutes les deux ou trois générations, je crois - je pense à des gens comme Léonard de Vinci, Newton, Einstein ou peut-être Edison. Ils semblent tous posséder une chose en commun: ils sont comme d'énormes boussoles dont l'aiguille tourbillonne sans but pendant longtemps, à la recherche d'un nord véritable et qui, lorsqu'elle l'a trouvé, se cale dessus avec une force effrayante. Mais avant que l'événement se produise, ce genre de type a tendance à faire des conneries assez gratinées dans leur genre, et Bobby ne fit pas exception à

la règle.

Il avait huit ans (et moi quinze) le jour où il vint m'annoncer qu'il avait inventé un avion. A l'époque, je connaissais déjà suffisamment mon Bobby pour ne pas lui dire d'aller se faire voir et ne pas le fichir à la porte de ma chambre. Je le suivis donc au garage, où je découvris une espèce de machin en contre-plaqué cloué sur sa petite voiture rouge American Flyer.

On aurait vaguement dit un avion de chasse, mais les ailes étaient tournées vers l'avant, et non vers l'arrière, et il avait boulonné, en guise de siège, la selle de son cheval à bascule. Il y avait un levier sur le côté, mais aucun moteur. Il déclara qu'il s'agissait d'un planeur. Il voulait que je le pousse le long de Carrigan's Hill, la pente la plus raide de Grant Park à Washington, au milieu de laquelle on avait aménagé un chemin en ciment pour les personnes âgées. Elle ferait office, déclara Bobby, de piste de décollage.

" Dis donc, Bobby, il me semble que tu as mis les ailes de ton engin à l'envers.

* Pas du tout. C'est comme ça qu'elles doivent être.

J'ai vu un reportage de Wild Kingdom sur les faucons. Ils plongent sur leur proie et inversent l'angle d'attaque de leurs ailes en remontant; elles ont une double jointure, tu vois ? La portance est meilleure, de cette façon.

* Dans ce cas, pourquoi l'Armée de l'Air n'a-t-elle pas des appareils comme ça ? " lui demandai-je, dans l'ignorance bienheureuse où j'étais des plans que les ingénieurs russes et américains tiraient d'appareils ayant précisément cette étrange configuration.

Bobby se contenta de hausser les épaules. Il l'igno-rait et s'en fichait.

Nous nous rendîmes donc dans le parc, en haut de Carrigan's Hall; il enfourcha la selle et agrippa son levier. " Pousse-moi fort ! " m'ordonna-t-il. Je voyais danser dans ses yeux cette petite lueur folle que je ne connaissais que trop bien - bon sang ! Même dans son berceau on la voyait déjà, parfois ! Je jure cependant devant Dieu que je ne l'aurais jamais poussé aussi fort si je m'étais douté un seul instant que cet engin pouvait réellement voler.

Mais voilà, je l'ignorais et lui donnai donc un formi-dable élan. Il se mit à dévaler la pente en roue libre, avec des " yahou ! " de cow-boy qui vient de livrer ses vaches et fonce vers la ville pour aller prendre quelques bières bien fraîches. Une vieille dame dut faire un bond de côté, et il manqua de peu un vieux chnoque appuyé sur sa canne. Arrivé à mi-pente, il tira sur son levier et je vis, l'oeil exorbité de stupéfaction et d'effroi, son avion en bouts de contre-plaqué se séparer du chariot. Il ne fit que planer à quelques centimètres au-dessus, pour commencer et, pendant une ou deux secondes, je crus qu'il allait s'y poser de nouveau. C'est alors qu'il y eut une rafale de vent, et l'avion de Bobby s'éleva comme tiré par un c

,ble invisible. L'American Flyer poursuivit sa course en obliquant, quitta la piste cimen-tée, et alla s'échouer dans les buissons. Bobby se retrouva brusquement à trois mètres en l'air, puis à dix, puis a vingt. Il survolait Grant Park, prenant cons-tamment de l'altitude et ululant joyeusement.

Je m'étais précipité à sa suite, lui criant de redescendre, imaginant déjà, avec une affreuse précision, son corps dégringolant de cette stupide selle de cheval de bois et s'empalant sur un arbre ou sur l'une des nombreuses statues du parc. Je ne me suis pas seule-ment représenté les funérailles de mon frère: je vous le dis, j'y ai assisté.

" BOBBY ! hurlaije, REDESCENDS !

* WOUAOUHHH ! ", me répondit Bobby, criant lui aussi à pleins poumons, une indiscutable note d'extase dans sa voix qui commençait à s'amenuiser. Les joueurs d'échecs, les lanceurs de frisbee, les dévoreurs de livres, les amoureux et les fous de jogging - tous s'arrêtèrent de faire ce qu'ils faisaient pour lever le nez.

" BOBBY ! IL N'Y A PAS DE CEINTURE DE S...CURIT... SUR TON PUTAIN DE MACHIN ! "

hurlai-je. C'était la première fois, je crois bien, que je proférais une grossièreté à voix haute.

" «a va aller très bien ! " Il hurlait toujours à pleins poumons, mais je fus terrifié en constatant que c'est à peine si je l'entendais. Je continuai de courir le long de la pente, sans cesser un instant de hurler.

Je n'ai plus le moindre souvenir de ce que je lui criais, mais toujours est-il que le lendemain, j'étais tellement enrôué que ma voix se réduisait à un faible murmure.

Je me rappelle simplement être passé devant un jeune adulte en costume trois-pièces impeccable qui se tenait à côté de la statue d'Eleanor Roosevelt, au pied de la colline. Il me regarda et me dit du ton le plus naturel du monde: " Figure-toi, mon jeune ami, que je suis en train de me payer un sacré retour d'acide. "

Je revois encore l'ombre à la forme étrange glisser sur le gazon vert du parc, ondulant et tressautant lorsqu'elle franchissait les bancs, les poubelles et les visages tournés vers le ciel des gens qui regardaient. Et je me souviendrai toujours de la manière dont le visage de ma mère s'est chiffonné et comment elle s'est mise à pleurer lorsque je lui ai raconté la façon dont l'avion de Bobby, qui pour commencer n'aurait jamais dû voler, fit un tonneau provoqué par une saute de vent, avant d'aller terminer sa carrière, courte mais brillante, en s'écrasant sur le trottoir de la rue D.

A voir les événements qui ont suivi, il aurait peut-être été mieux pour tout le monde que les choses se fussent réellement passées ainsi, mais il n'en fut rien.

Au lieu de cela, Bobby obliqua vers Carrigan's Hill, se tenant avec nonchalance à la queue de son fichu appareil pour éviter d'en tomber, et le ramena vers le petit étang situé au centre du parc. Il se retrouva à deux mètres au-dessus, puis un mètre... et en train de labourer la surface de l'eau de la pointe de ses tennis, laissant derrière lui un double sillage d'écume et pro-voquant chez les canards, volatiles d'ordinaire paisi-bles (et quelque peu suralimentés), des cancanements de protestation bruyants et effrayés. Pendant ce temps, Bobby riait à gorge déployée. Il atterrit de l'autre côté de l'étang, exactement entre deux bancs qui arrachè-rent les ailes de son avion au passage; éjecté de son siège, il se cogna la tête et commença à brailler.

Telle était la vie avec Bobby.

Tout n'était pas aussi spectaculaire; en réalité, rien ne l'était jamais vraiment... au moins jusqu'à la Cal-mative. Mais je vous ai raconté cette anecdote parce que je crois, au moins pour une fois, que ce cas extrême illustre mieux que tout autre ce qui était la norme: la vie avec Bobby était un casse-tête perpétuel. A l'âge de neuf ans, il aborda la physique des quanta et suivit des cours avancés d'algèbre à l'université de Georgetown.

Un jour, il satura toutes les radios et les télévisions de la rue et du quartier de sa propre voix; il avait trouvé une vieille télé portable dans le grenier, l'avait transformée en une station de radio couvrant une large bande de fréquences. Avec ce vieux Zénith noir et blanc, quelques mètres de câbles et un portemanteau hissé au sommet du toit, pendant deux heures, quatre rues de Georgetown ne purent recevoir que WBOB... autrement dit mon petit frère, qui lut quelques-unes de mes nouvelles, raconta des blagues stupides, et révéla que le taux élevé de soufre contenu dans les haricots expliquait que mon père pétait tellement à l'église, tous les dimanches matin. " Mais il les laisse la plupart du temps en silence, confia Bobby à ses quelque deux ou trois mille auditeurs; ou alors il attend le moment des hymnes pour expédier une vraie détonation. "

Papa, à qui tout cela ne fit pas trop plaisir, dut payer une amende de soixante-quinze dollars, qu'il se rem-boursa sur l'argent de poche de Bobby pendant le reste de l'année.

Ah oui, la vie avec Bobby... tenez, j'en ai les larmes aux yeux. Est-ce que c'est un honnête sentiment, je me demande, ou le début de la fin ? Un honnête sentiment, je crois - Dieu sait si je l'aimais - mais n'empêche, j'ai peut-être intérêt à me grouiller un peu.

Bobby acheva ses études secondaires, à toutes fins utiles, à l'âge de dix ans, mais n'obtint jamais les diplômes officiels qui les sanctionnent, et encore moins de maîtrise ou de doctorat. Tout ça à cause de la grande boussole dans sa tête, dont l'aiguille ne cessait d'aller et venir en tous sens, à la recherche d'un véritable nord sur lequel pointer.

Il eut sa période " physique " puis une autre, plus courte, pendant laquelle il fut dingue de chimie... mais à la fin, les mathématiques l'agaçaient trop pour qu'il restât confiné dans ces deux domaines. Il aurait pu continuer mais la physique et la chimie - comme en fin de compte toutes les sciences dites " exactes " - lui cassaient les pieds.

A quinze ans, ce fut l'archéologie; il ratissa les collines de White Mountain autour de notre maison d'été, à North Conway,

reconstituant l'histoire des Indiens qui y avaient vécu à l'aide de pointes de flèches, de silex et même de restes charbonneux de feux de camp - éteints depuis longtemps - des grottes du mésolithique du New Hampshire.

Mais cela lui passa également, et il se tourna alors vers l'histoire et l'anthropologie. Alors qu'il avait seize ans, nos parents acceptèrent à contrecœur de le laisser partir avec une expédition d'anthropologues de la Nouvelle-Angleterre dont la destination était l'Amérique du Sud.

Il revint cinq mois plus tard, bronzé comme il ne l'avait jamais encore été

de sa vie. Il mesurait également cinq centimètres de plus, pesait sept kilos de moins, et était beaucoup moins bavard. Il était encore d'une humeur joyeuse, ou pouvait l'être, mais il n'avait plus cette exubérance de l'enfance, parfois contagieuse, parfois fatigante qui, naguère, ne le quittait jamais. Il avait grandi aussi dans sa tête. Et la première fois qu'il a fait allusion aux nouvelles... je ferais mieux de dire aux mauvaises nouvelles... C'était en 2003, l'année où un groupe dissident de l'O.L.P. appelé " les Fils du Dji-had " (nom qui a toujours sonné à mes oreilles comme aussi hideux que celui de ces sectes ultracatholiques qui se réfugient au fond de la Pennsylvanie ou du Texas) fit sauter une bombe atomique à Londres, poluant la ville à soixante pour cent et rendant le reste extrêmement nocif pour les gens ayant envisagé d'avoir des enfants (ou de dépasser les cinquante ans). L'année où nous avons essayé de mettre le blocus autour des Philippines, lorsque l'administration Cedenó accepta un " petit groupe " de conseillers militaires de la Chine communiste (environ 1500, d'après les satellites espions), et où nous ne fîmes machine arrière que lorsqu'il devint clair (a) que les Chinois ne plaisantaient pas lorsqu'ils parlaient de " nettoyer la région " si nous ne renoncions pas et que (b) les citoyens américains ne ressentent aucun enthousiasme à l'idée de commettre un suicide de masse pour les Philippines. Ce fut également l'année où un autre groupe de salopards - des Albanais, je crois

- essayèrent de contaminer Berlin, par aspersion aérienne, avec le virus du sida.

Ce genre d'événements déprimait tout le monde, mais avait le don de mettre Bobby dans un état indescriptible.

" Pourquoi les gens sont-ils aussi mauvais ? " me demanda-t-il un jour

de la fin du mois d'août, alors que nous nous trouvions dans notre maison de vacances du New Hampshire; déjà, la plupart de nos affaires étaient dans les valises et les cartons. La maison avait cet aspect triste et déserté

qu'elle prenait au moment où nous reprenions chacun notre chemin. Pour moi, cela signifiait retourner à New York et pour Bobby à Waco ', au Texas - un vrai trou. Il avait passé l'été à lire des ouvrages de sociologie et de géologie (dans le genre salade russe, peut-on mieux faire ?) et voulait y poursuivre certaines expériences. Il avait dit cela d'un ton parfaitement ordinaire, mais j'avais vu ma mère l'observer avec un air songeur et inquiet pendant les derniers quinze jours de notre séjour ensemble. Ni papa ni moi ne le soupçonnions, mais je crois qu'elle savait déjà que l'aiguille, dans la boussole de Bobby, avait arrêté de batifoler pour commencer à pointer dans la bonne direction.

" Pourquoi les gens sont-ils aussi mauvais ? Com-ment veux-tu que je réponde à une telle question ?

* Peut-être pas toi, mais quelqu'un de mieux. Et du train où vont les choses, ça ne va pas tarder.

* Les gens font ce qu'ils ont toujours fait, observai-je. Et ne me dis pas que c'est parce qu'ils sont faits pour être méchants, s'ils le sont. Si tu veux absolument rejeter la faute sur quelqu'un, rejette-la sur Dieu.

* C'est des conneries. Je n'y crois pas. Même cette histoire de double chromosome X était une fumisterie, en fin de compte. Et ne viens pas me raconter que c'est simplement une question de pression économique, de conflit entre les nantis et les pauvres, parce que ça n'explique pas tout non plus.

* Le péché originel, proposai-je. Pour moi, ça mar-che. Le rythme est bon et on peut danser dessus.

1. Stephen King a bien écrit cette nouvelle avant les terribles événements de Waco du mois d'avril 1993 - j'avais déjà son premier manuscrit en main fin janvier 1993. (N.d.T.)

* D'accord, c'est peut-être le péché originel. Mais c'est quoi, l'instrument, grand frère ? Tu ne t'es jamais posé la question ?

* L'instrument ? quel instrument ? Je ne te suis plus.

* Je crois que c'est l'eau, répondit Bobby d'un ton songeur.

* quoi ?

* L'eau. quelque chose dans l'eau. " Il me regarda droit dans les yeux.

" Ou quelque chose qui n'y est pas. "

Le lendemain, Bobby partait pour Waco. Je ne l'ai pas revu jusqu'au jour o

il s'est pointé à l'apparte-ment avec le T-shirt Mumford à l'envers sur le dos et les deux boîtes vitrées à la main. Soit trois ans plus tard.

Comment va, Howa ? " (son agaçante manie de faire des rimes !), dit-il en entrant, me donnant une claque nonchalante dans le dos comme si nous nous étions encore vus la veille.

" Bobby ! " m'écriai-je, le prenant dans mes bras. Des choses anguleuses me rentrèrent dans la poitrine et j'entendis s'élever un bourdonnement coléreux.

" Je suis content de te voir, dit-il, mais il vaudrait mieux y aller doucement. Tu fais peur aux indigènes. "

Je reculai vivement d'un pas. Mon frère posa le grand sac en papier qu'il tenait à la main et se débar-rassa du sac de marin qu'il avait en bandoulière. Puis il sortit avec précaution deux cages - des boîtes en verre - du sac de papier. Un essaim d'abeilles dans l'une, un nid de guêpes dans l'autre. Les abeilles étaient déjà retournées à leurs occupations d'abeilles, mais les guêpes manifestaient encore une certaine mauvaise humeur.

" D'accord, Bobby ", dis-je, le regardant avec le sourire. On aurait dit que j'étais incapable d'arrêter de sourire. " C'est quoi, ton coup de génie, cette fois ? "

Il défit la fermeture Eclair du sac marin et en sortit un ancien pot à mayonnaise à demi rempli d'un liquide clair.

" Tu vois ça ?

* Ouais. On dirait de la flotte, ou de la gnôle.

* En fait, les deux, si tu arrives à croire ça. Elle vient d'un puits artésien de La Plata, une petite ville à qua-rante miles à l'est de Waco.

Et avant que j'en tire ce concentré, il y en avait vingt litres. J'ai une

petite dis-tillerie en bonne et due forme qui tourne là-bas, Howie, mais je ne crois pas qu'on me fiche jamais au trou à cause d'elle (il souriait, et son sourire s'agrandit). Ce n'est que de l'eau, mais c'est pourtant le plus puissant démenage-méninges que l'homme ait jamais vu.

* Je n'ai pas la moindre idée de ce que tu veux dire.

* Je le sais bien. Mais ça va venir. Tu sais quoi, Howie ?

* quoi ?

* Si cette idiote de race humaine arrive à tenir encore le coup pendant six mois, je te parie qu'elle le tiendra jusqu'à la fin des temps. "

Il souleva le pot de mayonnaise et je le vis à travers l'un de ses yeux, énorme, me regarder avec une solennité imposante. " C'est le gros lot, la panacée. La guérison assurée de la pire des maladies dont est victime l'Homo sapiens.

* Le cancer ?

* Mais non. La guerre. Les bagarres de bistrot. Les fusillades, tout le bazar. Ouh sont tes toilettes, Howie ?

J'ai les dents du fond qui baignent. "

A son retour, non seulement il avait remis le T-shirt à l'endroit, mais il s'était même peigné - quoique sans changer de technique, comme je pus le constater. Elle consistait à se mettre la tête sous le robinet quelques instants, puis à ratisser le tout vers l'arrière avec les doigts.

Il examina les deux boîtes et estima que guêpes et abeilles étaient de nouveau dans un état normal. " Cela dit, il ne faudrait pas croire qu'il existe quelque chose comme un état normal pour un nid de guêpes, Howie.

Ce sont des insectes sociaux, comme les abeilles et les fourmis; mais contrairement aux abeilles qui ont un comportement toujours sensé, et aux fourmis, auxquelles il arrive d'avoir des crises schizoïdes, les guêpes sont des bestioles complètement et constamment cinglées (il sourit). Tout comme ce bon vieil Homo sapiens. "

Il souleva alors le couvercle de la boîte contenant l'essaim d'abeilles.

" Excuse-moi un instant, Bobby (moi aussi je souriais, mais d'un

sourire que je sentais de plus en plus crispé). Remets donc ce couvercle en place et contente-toi de m'expliquer de quoi il s'agit. Tu pourras toujours faire ta démonstration plus tard. Tu comprends, ma proprio est un vrai chou, d'accord, mais la concierge est une espèce de dragon qui fume d'infects cigarillos et qui me rend bien quinze kilos. Elle...

* «a va te plaire, " enchaîna Bobby comme si je n'avais rien dit - habitude qui m'était aussi familière que sa technique déca-digitale pour se coiffer.

Ce n'était pas de l'impolitesse, mais le résultat d'un niveau de concentration extrêmement élevé. Et comment aurais-je pu l'arrêter ? Et merde, c'était trop bon qu'il soit là ! Dès cet instant, au fond, j'ai su que quelque chose allait dangereusement foirer, mais lorsque je m'étais trouvé pendant plus de cinq minutes d'affilée avec Bobby, je me trouvais en quelque sorte hypnotisé.

Il était comme la petite garce de Lucy, dans la bande dessinée, qui tient le ballon de foot et qui promet que cette fois, pour de vrai, elle ne va pas le subtiliser au dernier moment, et j'étais comme Charlie Brown, qui prend son élan du fond du terrain pour shooter. " En fait, je suis s'r que tu as déjà vu faire ça auparavant, on voit des reportages dans les revues, de temps en temps, et c'est passé à la télé dans des documentaires sur les animaux. Ce n'est rien de bien extraordinaire, mais ça fait beaucoup d'effet parce que les gens ont des préjugés complètement irrationnels sur les abeilles. "

Le plus bizarre est qu'il avait raison: j'avais déjà vu le tour auparavant.

Il plongea le bras dans la boîte, entre l'essaim et le verre. En moins de quinze secondes, sa main fut recouverte d'un gant vivant noir et jaune. Un souvenir me revint brusquement à l'esprit, avec une acuité inhabituelle: je suis devant la télé, en pyjama, mon nounours dans les bras, peut-être une demi-heure avant d'aller me coucher (et nous sommes s'rement des années avant la naissance de Bobby), regardant avec un mélange d'horreur, de dégoût et de fascination un apiculteur laissant les abeilles lui recouvrir tout le visage. Elles ont commencé par former une sorte de cagoule de bourreau, puis il les a repoussées pour en faire une barbe grotesque et grouillante.

Bobby fit soudain la grimace, puis sourit.

" L'une d'elles m'a piqué, dit-il. Elles sont encore un peu énervées, à cause du voyage. Je me suis fait payer l'étape La Plata-Waco par la

dame du coin qui fait dans l'assurance - elle pilote un vieux Piper Cub -, avant de prendre un appareil qui fait la liaison avec La Nouvelle-Orléans, Air Trouduc ou Troud'air, je sais plus. J'ai bien d° changer quarante fois, mais je suis prêt à jurer devant Dieu que c'est le voyage en taxi depuis La Guardia-meurt-et-ne-se-rend-pas qui les a excitées. La Deuxième Avenue a encore plus de nids-de-poule que la Bergenstrasse après la reddition des Allemands.

* Tu sais, je crois que tu devrais vraiment sortir ta main de là, Bobby.
"

Je m'attendais à tout instant à en voir quelques-unes s'envoler dans la pièce, m'imaginant déjà en train de les pourchasser pendant des heures à

l'aide d'un magazine plié en deux, une à une, comme les évadés dans un vieux film sur la prison. Mais aucune d'elles n'avait pris la clé des champs... jusqu'à maintenant.

" Détends-toi, Howie. As-tu jamais vu une abeille piquer une fleur ? Ou en as-tu seulement entendu parler ?

* Tu ne ressembles pas tellement à une fleur. "

Il éclata de rire. " Bordel ! tu crois que les abeilles savent à quoi ressemble une fleur ? Tu parles ! Elles n'en ont aucune idée. Elles ne savent pas plus à quoi ressemble une fleur que toi ou moi savons quel est le bruit d'un nuage. Elles savent que je suis doux parce que je dégage de la dioxine de sucre avec ma sueur...

ainsi que trente-sept autres dioxines, et ce sont juste celles que nous avons identifiées. "

Il se tut un instant, songeur.

" Je dois tout de même t'avouer que j'ai pris la pré-caution de, euh...

m'adoucir avant, pendant la nuit. Je me suis tapé une boîte de cerises au chocolat dans l'avion...

* Oh, Bobby, bon sang !

* ... et un ou deux Mars dans le taxi en venant ici. " Il introduisit son autre main dans la boîte et com-mença à chasser les abeilles avec précaution; je le vis grimacer seulement une fois de plus, au moment où il se débarrassait de la dernière, puis il me soulagéa

considérablement en remplaçant le couvercle. On voyait une grosseur rouge sur chacune de ses mains, l'une dans la paume de la gauche, l'autre en haut de la droite, à la hauteur de ce que les chiromanciens appelaient les Bracelets de la Chance.

Certes, il avait été piqué, mais je voyais où il avait voulu en venir; quelque chose comme quatre cents abeilles s'étaient posées sur lui. Deux seulement l'avaient piqué.

Il prit une pince à épiler dans le gousset de son jean et se dirigea vers mon bureau. Il repoussa la pile des feuilles manuscrites à côté du Microprocesseur Wang que j'utilisais à l'époque et dirigea la lampe sur l'endroit dégagé. C'était une Tensor à cadrage variable, et il la tripota jusqu'à ce qu'il eût obtenu le champ le plus réduit possible sur le bois de merisier.

" As-tu au moins écrit quelque chose de bon, Bow-Wow ? " demanda-t-il d'un ton anodin, tandis que je sentais les cheveux se dresser sur ma nuque. A quand remontait la dernière fois où il m'avait appelé ainsi ? quand il avait quatre ans, six ans ? Bordel, je n'en sais rien. Il travaillait délicatement de la pince à épiler sur sa main gauche, et je le vis extraire un minuscule quel-que chose qui ressemblait à un poil de nez et qu'il déposa dans le cendrier.

" Oui, un texte sur les faussaires dans l'art, pour Vanity Fair, répondis-je. Dis, Bobby, qu'est-ce que tu nous mijotes, ce coup-ci ?

* Tu veux bien m'enlever l'autre ? me demanda-t-il en me tendant la pince et la main droite, avec un sourire d'excuse. Je me dis toujours que, puisque je suis si fichtrement brillant, je devrais au moins être ambi-dextre, mais ma main gauche a conservé un q.I. d'enfant de six ans. "

Toujours le même, ce bon vieux Bobby.

Je m'assis à côté de lui, pris la pince à épiler et retirai le dard d'abeille du renflement rouge qui se trouvait à proximité de ce qui, dans son cas, n'aurait pas dû s'appeler les Bracelets de la Chance, mais du Destin (tragique). Et pendant ce temps, il m'expliqua la différence entre les guêpes et les abeilles, entre l'eau de La Plata et celle de New York et comment, nom de Dieu ! tout allait devenir beaucoup mieux avec son eau et un petit coup de main de ma part.

Et bien entendu, bon sang, j'ai fini par courir encore une fois sus au ballon de foot tandis que mon frère au génie délirant, hilare, le tenait

pour moi.

" Les abeilles ne piquent que lorsqu'elles y sont obli-gées, parce qu'elles en meurent elles-mêmes, m'expli-qua tranquillement Bobby. Te souviens-tu de la fois, à North Conway, o' tu m'as dit que nous n'arrêtons pas de nous tuer les uns les autres à cause du péché originel ?

* Oui. Tiens-toi tranquille.

* Eh bien, si un tel truc est vrai, s'il y a un Dieu capable simultanément de nous aimer au point de nous servir son fils tout chaud sur la croix et de nous expé-dier en enfer sur une bombe simplement parce qu'une pauvre conne a croqué la mauvaise pomme, alors la malédiction se réduit à ceci: il nous a fabriqués comme des guêpes et non comme des abeilles. Merde, Howie, qu'est-ce que tu fiches ?

* Tiens-toi tranquille, et je vais le sortir. Si tu tiens à faire de grands gestes, j'attendrai.

* D'accord. (Après quoi il resta relativement immo-bile et je pus extraire le dard.) Les abeilles sont les kamikazes de la nature, Bow-Wow. Regarde dans la boîte, et tu verras que les deux qui m'ont piqué sont tombées raides mortes au fond. Elles ont des dards hérissés de crochets, comme des hameçons. Ils pénè-trent facilement, mais en voulant les retirer, elles s'étri-pent elles-mêmes.

* C'est répugnant ", dis-je, laissant tomber le deuxième dard dans le cendrier. Je ne pouvais voir les barbes, mais je n'avais pas de microscope.

" «a les rend un peu particulières, évidemment.

* Evidemment.

* Les guêpes, en revanche, ont un dard lisse. Elles peuvent te piquer aussi souvent qu'elles veulent. Elles n'ont plus de poison à partir de la troisième ou qua-trième piq're, mais elles peuvent continuer à faire autant de trous qu'elles en ont envie... ce qu'elles font, en général. En particulier les guêpes des murailles, comme celles qu'il y a ici. Il faut les assommer. On se sert d'un truc, le Noxon, qui doit leur coller une sacrée migraine, parce qu'elles sont plus furieuses que jamais quand elles sortent de leur hébétude. "

Il me regarda, l'air sérieux, et pour la première fois, je remarquai les

cernes bruns de la fatigue qui encer-claient ses yeux; je me rendis compte que jamais je n'avais vu mon petit frère dans cet état.

" C'est pour ça que les gens n'arrêtent pas de se battre, Bow-Wow. que ça continue sans fin. Nous avons des dards lisses. Et maintenant, regarde ça. "

Il se leva, alla fouiller dans son sac marin et en retira un compte-gouttes. Il ouvrit le pot de mayonnaise et aspira une petite quantité de son eau texane distillée.

Lorsqu'il s'approcha ensuite de la boîte de verre dans laquelle se trouvait le nid de guêpes, je m'aperçus que le couvercle, sur celle-ci, était différent et compor-tait une petite pièce coulissante en plastique. Pas besoin d'un dessin: avec les abeilles, il n'hésitait pas à enlever tout le couvercle, mais avec les guêpes, il ne prenait aucun risque.

Il appuya sur la partie caoutchoutée du compte-gouttes. Deux gouttelettes tombèrent sur le nid, faisant une tache plus sombre qui disparut presque aussitôt.

" Attendons environ trois minutes.

* qu'est-ce que...

* Pas de questions. Tu verras. Dans trois minutes. "

Les trois minutes en question lui suffirent pour lire mon texte sur les faussaires dans l'art; il faisait cepen-dant déjà vingt pages.

" Très bien, dit-il en le reposant. C'est pas mal du tout, mon vieux. Tu devrais cependant te renseigner sur l'histoire du milliardaire Jay Gould, qui avait des faux Manet accrochés dans la voiture-salon de son train privé - vraiment marrant. "

Tout en parlant, il commença à retirer le couvercle de la boîte contenant les guêpes.

" Ecoute, mon vieux, arrête ce numéro !

* Toujours aussi pleurnicheur, hein ? " dit Bobby en riant. Puis il retira le nid, une masse de la taille d'une boule de bowling et d'un gris éteint.

Il le garda dans les mains. Des guêpes en sortirent et vinrent se poser sur ses bras, ses joues, son front. L'une vola jusqu'à moi et se posa sur

mon avant-bras. Je la frappai et elle tomba raide morte sur le tapis. J'avais la frousse, vrai-ment la frousse. Je sentais l'adrénaline faire vibrer mon corps et mes yeux qui cherchaient à jaillir de leurs orbites.

" Ne les tue pas, me dit Bobby. C'est comme si tu tuais des bébés, vu le mal qu'elles peuvent te faire.

Toute la question est là. "

Il se mit à faire sauter le nid d'une main à l'autre, comme une grosse balle, puis le lança même en l'air. Je vis, horrifié, des guêpes se mettre à patrouiller dans mon appartement comme des avions de chasse en maraude.

Puis il reposa délicatement le nid dans la boîte et alla s'asseoir sur le canapé. Il tapota l'empla-cement voisin et je vins le rejoindre, presque hypnotisé. Il y en avait partout: sur le tapis, au plafond, dans les rideaux. Elles volaient à une vitesse normale, avec aisance, ou grimpaient facilement le long des rideaux, se déplaçant avec vivacité. Elles n'avaient nullement le comportement de bestioles droguées. Pendant que Bobby parlait, elles retrouvèrent peu à peu le chemin de leur demeure en papier m,ché, en parcoururent l'extérieur, puis disparurent toutes, finalement, à l'intérieur par le trou, au sommet.

" Je n'ai pas été le premier à m'intéresser à Waco, m'expliqua-t-il. Il se trouve simplement qu'il s'agit de la ville la plus importante du secteur non violent de ce qui est, per capita, l'Etat le plus violent de l'Union. Les Texans adorent s'entre-tuer, Howie, c'est quasiment un passe-temps local. La moitié de la population mascu-line se balade armée. Le samedi soir, dans les bars de Fort Worth, c'est comme un stand de tir o ò on canar-derait des ivrognes au lieu des pipes de terre. On trouve plus de types avec leur carte de membre du NRA ' qu'il n'y a de méthodistes. Le Texas n'est pas le seul endroit o ò l'on aime à se tirer dessus, ou bien à se larder de coups de couteau, ou encore à donner du b,ton aux 1. National Rifle Association, association qui défend le " droit de tous les citoyens à posséder des armes, largement subventionnée par les marchands d'armes, bien entendu. (N.d.T.)

mêmes qui vous cassent les pieds, d'accord, mais les types, là-bas, adorent les armes à feu.

* Sauf à Waco.

* Oh, ils les aiment aussi. C'est simplement qu'ils ne s'en servent pratiquement jamais pour se tirer les uns sur les autres. "

Bordel ! Je viens juste de voir l'heure, à l'horloge. J'ai l'impression de n'avoir écrit que pendant un quart d'heure, alors que ça fait plus d'une heure que j'ai commencé. «a m'arrive parfois quand je fonce plein pot, mais je n'ai pas les moyens de me laisser entraîner dans ce genre de débordements. Je me sens toujours parfaitement bien - pas d'assèchement particulier des muqueuses de la gorge, pas de problème pour trouver mes mots, et si je jette un coup d'oeil sur ce que j'ai écrit, je n'aperçois que les coquilles et les fautes typo-graphiques habituelles de celui qui tape trop vite. Mais je ne dois pas me faire d'illusions. Je dois me dépêcher. " Nom d'une pipe ! " dit Scarlett, et ainsi de suite.

L'ambiance de non-violence qui régnait dans la région de Waco avait déjà

fait l'objet d'investigations auparavant, en particulier de la part de sociologues. Bobby m'expliqua que lorsqu'on donnait à un ordina-teur des informations statistiques sur Waco et des sec-teurs similaires - densité de population, ,ge moyen, niveau moyen d'éducation, et des douzaines d'autres facteurs -, on se retrouvait avec une anomalie géante. Les articles de revues savantes plaisantent rarement, et cependant, plusieurs des cinquante et quelques papiers que Bobby avait lus sur la question suggéraient ironiquement qu'il devait s'agir de " quelque chose dans l'eau ".

" J'en suis arrivé à la conclusion qu'il faut prendre cette plaisanterie au sérieux. Après tout, il y a bien quelque chose, dans l'eau d'un tas d'endroits, qui empêche les dents de se carier. Le fluor. "

Il se rendit à Waco en compagnie d'un trio d'assis-tants: deux étudiants en dernière année de sociologie et un professeur de géologie qui bénéficiait d'une année sabbatique et que l'aventure tentait. En l'espace de six mois, Bobby et ses sociologues mirent au point un programme d'ordinateur qui leur permit d'illustrer ce que mon frère appelait le seul " calmement de terre " de la planète. Il en avait une copie quelque peu froissée dans son sac de marin. Il me la tendit. On distinguait une série de quarante cercles concentriques. Waco se trouvait dans les huitième, neuvième et dixième en allant vers le centre.

" Et maintenant, regarde ça ", dit-il en plaçant un transparent au-dessus de la feuille portant les cercles. Dans chacun, apparut un chiffre.

quarantième: 471. Trente-neuvième: 420. Trente-huitième: 418, et ainsi de suite. En un ou deux endroits les chiffres allaient en augmentant au lieu de diminuer, mais de peu.

" qu'est-ce que ça veut dire ?

* Chaque chiffre représente le nombre d'incidents violents correspondant à

un cercle particulier, expliqua Bobby. Meurtres, viols, agressions, raclées, même les actes de vandalisme. L'ordinateur calcule en fait un chiffre par le biais d'une formule tenant compte de la densité de population du secteur en question (il tapota le vingt-septième cercle, qui portait le chiffre 204). Il y a moins de neuf cents personnes dans tout ce secteur, par exemple; en réalité, le chiffre de 204 représente trois ou quatre cas de femmes battues, deux bagarres de bar, un acte de cruauté

animale - un fermier sénile qui en a eu marre de son cochon et qui lui a tiré dessus une cartouche chargée de gros sel, si mes souvenirs sont exacts

- et un meurtre involontaire. "

Je constatai que les chiffres dégringolaient de façon spectaculaire vers le milieu: 85, 81, 70, 63, 40, 21, 5. A l'épicentre du " calmement de terre "

de mon frère, se trouvait la ville de La Plata. Il paraissait on ne peut plus juste d'en parler comme d'une petite ville endormie.

La valeur numérique affectée à la zone de La Plata était en effet de zéro.

" Et voilà le travail, Bow-Wow, dit Bobby qui, penché en avant, se frottait nerveusement les mains. Mon candidat pour le jardin d'Eden. Une communauté de quinze cents personnes, composée à quarante-deux pour cent de sang-mêlé, que l'on appelle couramment Indios. On y trouve une fabrique de mocassins, deux petits garages, deux fermes où ne pousse pas grand-chose. «a, c'est pour le travail. Pour les distractions, il y a quatre bars, deux dancings où tu peux entendre la musique de ton choix pourvu que ce soit du country, de préférence chanté par George Jones, deux cinémas drive-in et un bowling (il se tut un instant). On y trouve également une distillerie. J'ignorais qu'on était capable de fabriquer un aussi bon bourbon en dehors du Tennessee. "

Bref (même si je voulais dire autre chose que " bref ", c'est trop tard), il y avait tous les ingrédients qui auraient dû faire de La Plata le genre de terrain fertile sur lequel pousse, en règle générale, cette violence

ordinaire qui défraie la chronique des faits divers, tous les jours, dans les journaux locaux. (Auraient d'°; mais ne faisaient pas.) On ne comptait qu'un seul meurtre au cours des cinq années précédant l'arrivée de mon frère sur place; à quoi il fallait ajouter deux agressions, aucun viol, aucun cas recensé d'enfant maltraité. Il y avait bien eu quatre vols à main armée, mais tous com-mis par des gens de passage... comme l'assassinat et l'une des deux agressions. Le shérif du patelin était un républicain gras et gros, dont le principal talent consis-tait à imiter assez bien Rodney Dangerfield. Il lui était arrivé, paraît-il, de passer toute la journée dans la café-téria locale à tirer sur son noeud de cravate en criant aux gens de lui prendre sa femme. D'après mon frère, il s'agissait d'autre chose que d'humour débile; il était à peu près s'r que le malheureux souffrait des première-s atteintes de la maladie d'Alzheimer. Il n'avait qu'un seul adjoint, son neveu, lequel avait l'air, toujours selon Bobby, aussi éveillé que s'il était dans le coma.

" Prends ces deux types et colle-les dans une ville de Pennsylvanie du même genre que La Plata, tu peux être s'r qu'ils se seraient fait virer depuis au moins quinze ans. Mais à La Plata, ils vont tenir sans peine jusqu'à

leur mort... qui se produira sans doute pendant leur sommeil.

* qu'est-ce que tu as fait ? demandai-je. Comment as-tu procédé ?

* Pendant la semaine qui a suivi, une fois regrou-pées toutes les données statistiques, on est restés comme deux ronds de flan à se regarder dans le blanc des yeux. Tu comprends, on s'attendait bien à trouver quelque chose, mais absolument pas un truc comme ça.

Même Waco ne laisse pas présager La Plata. "

Il s'agita et fit craquer ses articulations.

" Bon Dieu, Bobby, j'ai horreur que tu fasses ça.

* Désolé, Bow-Wow, dit-il avec un sourire. Bref, nous avons commencé à

mener des tests géologiques, puis nous avons fait l'analyse de l'eau. Je ne m'atten-dais pas à grand-chose; dans la région, tout le monde possède son puits, en général très profond, et ils font analyser régulièrement leur flotte pour être s'rs qu'ils ne boivent pas du borax ou une cochonnerie dans ce genre. C'est dire que s'il y avait eu quelque chose d'évi-dent, on l'aurait su depuis longtemps. Nous

sommes alors descendus jusqu'au niveau submicroscopique, et c'est à ce moment-là qu'on a commencé à tomber sur des trucs bougrement bizarres.

* Et quel genre de trucs bizarres ?

* Des ruptures de la chaîne atomique, des fluctuations électriques subdynamiques et des variétés de protéines non identifiées. L'eau ne se réduit jamais à H₂O, tu sais; c'est toujours plein de sulfures, de fer, et de Dieu sait quoi d'autre qui traîne dans la nappe phréatique du coin.

Mais alors, l'eau de La Plata ! Tu pourrais y ajouter une kyrielle de lettres (ses yeux brillèrent). Mais c'était la protéine, la chose la plus intéressante, Bow-Wow. Pour autant que nous le sachions, on ne la trouve qu'en un seul autre endroit: dans le cerveau humain. "

Tiens, tiens.

«a vient juste de commencer, entre deux mouvements de déglutition: la bouche qui se dessèche. Pas encore beaucoup, mais assez pour que j'aille me chercher un verre d'eau glacée. Mon sursis se réduit donc peut-être à

quarante minutes. Et, bon Dieu de Dieu, il reste tellement de choses que je voudrais dire ! A propos des nids de guêpes qu'ils ont découverts, avec des guêpes qui ne voulaient pas piquer, à propos de l'accrochage entre deux conducteurs auquel Bobby et l'un de ses sociologues assistèrent: ivres l'un et l'autre, ,gés de moins de vingt-cinq ans - tout ce qu'il fallait pour les rendre pires que des coqs de combat, les deux hommes se serrèrent la main, et échangèrent aimablement les adresses de leurs assureurs respectifs avant d'aller fêter ça dans le bar le plus proche.

Bobby me parla des heures - pendant bien plus de temps que celui dont je dispose maintenant. Mais le résultat était là: le liquide dans l'ancien pot à mayonnaise.

" Nous avons maintenant notre propre distillerie à La Plata, reprit-il. Et voilà le produit qui en sort, Howie: une eau-de-vie qui mérite son nom tant elle rend pacifique. La nappe phréatique, dans cette région du Texas, est située à une grande profondeur, mais gigantesque. Comme si le lac Victoria imbibait les sédiments poreux qui recouvrent le Moho. L'eau est puissante, mais nous avons à rendre le produit encore plus efficace. On en a fabriqué près de vingt-cinq mille litres, à l'heure actuelle, entreposés dans des réservoirs d'acier. En juin

prochain, nous en aurons plus de cent mille litres. Mais ce n'est pas assez. Il en faut davan-tage, il faut aller plus vite... sans compter qu'il faudra ensuite la transporter.

* La transporter o ?

* A Bornéo, pour commencer. "

Je me suis dit, très sérieusement, que j'avais soit perdu l'esprit, soit mal compris ses paroles.

" Ecoute, Bow-Wow - désolé, Howie. " Il était encore en train de faire des fouilles dans son sac de marin. Il en exhuma plusieurs photographies aériennes qu'il me tendit. " Tu vois ? me demanda-t-il. Tu te rends compte à quel point c'est parfait ? Comme si Dieu lui-même venait d'interrompre nos petits programmes habituels avec un truc du genre: " Attention, attention ! Voici un bulletin spécial ! Ceci est votre dernière chance, bande d'enfoirés ! Et maintenant, retour à votre feuilleton préféré ! "

* Je ne te suis plus. Et je ne comprends rien à ce que je vois. "

Ce qui était inexact; je distinguais très bien une île, non pas celle de Bornéo, mais une autre, située à l'ouest de Bornéo, dont le nom était Gulandio, avec une montagne au milieu et toute une ribambelle de villages boueux éparpillés sur les parties inférieures de ses flancs. La couverture nuageuse ne permettait pas de bien voir la montagne. Ce que j'avais voulu dire était que je ne savais pas ce que je devais comprendre à la vue de ces clichés.

" La montagne porte le même nom que l'île, Gulandio. Dans le dialecte local, cela signifie, gr,ce, ou destin, ou sort, au choix. Mais d'après Duke Rogers, c'est en réalité la plus gigantesque bombe à retardement de la planète... et elle est réglée pour se déclencher en octobre de l'année prochaine. Au plus tard. "

C'est dément: cette histoire ne paraît démente que si l'on essaie de la raconter à la vitesse grand V, ce que je cherche précisément à faire. Bobby voulait que je l'aide à recueillir une somme entre six cent mille et un million et demi de dollars dans le but, un, de synthé-tiser de deux cent à

trois cent mille litres de ce qu'il appelait le " concentré "; deux, de transporter tout le produit à Bornéo, qui disposait de pistes d'atterrissage (on pouvait tout juste se poser en deltaplane, sur Gulandio); trois, de convoier le concentré sur l'île qui s'appelait donc

,ce, Destin ou Sort; quatre, de le hisser sur les flancs du volcan, qui était en sommeil (mis à part quelques fumerolles en 1938) depuis 1804, afin de tout balancer dans le cône boueux de la cal-deira. Duke Rogers était en fait John Paul Rogers, le professeur de géologie. D'après lui, le Gulandio n'allait pas se contenter d'entrer en éruption; il allait littéralement exploser, comme l'avait fait le Krakatoa au cours du siècle précédent, créant un effet de souffle à côté duquel la bombe atomique qui avait contaminé Londres aurait l'air d'un pétard d'enfant.

Les débris projetés par le Krakatoa, m'apprit Bobby, avaient littéralement encerclé le globe; les résultats que l'on avait pu observer avaient joué un rôle essentiel dans les conclusions sur la théorie de l'hiver nucléaire du Groupe Sagan. Pendant les trois mois qui avaient suivi, les levers et couchers de soleil de la moitié du monde avaient été bizarrement colorés à

cause des cen-dres entraînées dans le jet-stream et dans les courants de Van Allen, situés à soixante kilomètres en dessous de la ceinture de Van Allen. Les changements du climat global s'étaient prolongés sur cinq ans et un palmier, le nipa, qui auparavant ne poussait qu'en Afrique de l'Est et en Micronésie, fit soudain son apparition en Amérique du Nord et du Sud.

" Tous les nipas d'Amérique du Nord sont morts avant 1900, ajouta Bobby, mais ils continuent à pros-pérer en dessous de l'équateur. C'est le Krakatoa qui les a plantés, Howie... c'est de cette manière que je veux disperser l'eau de La Plata sur la planète. Je veux que les gens sortent recevoir l'eau de La Plata sur la figure quand il pleuvra - et il va pleuvoir beaucoup après l'explosion du Gulandio. Je veux qu'ils boivent l'eau de La Plata tombée dans leurs réservoirs, je veux qu'ils se lavent les cheveux avec, qu'ils se baignent dedans, qu'ils y plongent leurs lentilles de contact. Je veux que les putes se fassent des douches vaginales avec !

* Bobby, c'est de la folie pure ", dis-je, sachant que ce n'était pas vrai.

Il eut un sourire de travers, un sourire fatigué.

" Non, je ne suis pas cinglé. Tu veux en voir, de la folie pure ? Tu n'as qu'à brancher la télé sur les infos, Bow-Howie. Tu vas voir de la folie pure, en couleurs, même. "

Mais je n'avais besoin de me brancher ni sur CNN ni sur les infos de la chaîne c,blée (" L'orgue de Barbarie de l'Apocalypse ", comme l'avait

appelée l'un de mes amis) pour savoir de quoi Bobby voulait parler. Indiens et Pakistanais étaient à deux doigts du conflit ouvert. Les Chinois et les Afghans, pareil. La moitié de l'Afrique noire crevait de faim, l'autre moitié crevait du sida. Il y avait eu des escarmouches tout le long de la frontière entre le Texas et le Mexique, depuis que le Mexique était devenu communiste, et on avait surnommé le point de passage de Tijuana en Californie " le petit Ber-lin ", à cause du mur. Les bruits de bottes devenaient assourdissants. A la Saint-Sylvestre de l'année dernière, les Scientifiques pour la Responsabilité nucléaire avaient réglé leur horloge noire sur quinze secondes avant minuit.

" Ecoute, Bobby. Supposons que ce projet se réalise comme dans tes plans. Il est probable qu'on n'y arrivera pas, mais supposons tout de même. Tu n'as

aucune idée de ce que pourront être les effets à long terme. "

Il voulut répondre, mais je levai la main et ne le laissai pas reprendre la parole.

" N'essaie pas de me dire le contraire, je sais que ce n'est pas vrai ! Tu as eu le temps de trouver ton calmement de terre et d'en découvrir l'origine, d'accord. Mais as-tu jamais entendu parler de la thalidomide ?

Ou de ce produit prétendument anodin pour lutter contre l'acné, ou de ce somnifère léger, qui tous provoquaient des cancers ou des attaques cardiaques chez des gens de moins de quarante ans ? Et le vaccin de 1997

contre le sida, tu t'en souviens ?

* Howie ?

* D'accord, pour arrêter la maladie, il l'a arrêtée, sauf que les sujets d'expériences devinrent des épileptiques incurables qui moururent tous en moins de dix-huit mois.

* Howie ?

* Et puis sans parler de...

* Howie ! "

Je m'interrompis et le regardai.

" Il faut... ", commença-t-il, sans continuer. Je le vis déglutir et lutter pour contenir ses larmes. Il faut des mesures héroïques pour sauver le monde, mon vieux.

Non, je n'ai aucune idée des effets à long terme, et nous n'avons pas le temps de les étudier, parce qu'il n'y a aucune perspective à long terme. Nous allons peut-être pouvoir mettre de l'ordre dans ce grand bazar. Ou bien alors... "

Il haussa les épaules, essaya de sourire et deux larmes coulèrent lentement de ses yeux au regard brillant.

" Ou bien alors ce sera l'équivalent de donner de l'héroïne à un patient au stade terminal de sa maladie.

D'une manière ou d'une autre, cela mettra au moins fin à ce qui se passe en ce moment; cela mettra au moins fin aux souffrances du monde (il tendit les mains, paumes ouvertes, de façon que je puisse voir les piqûres d'abeille). Aide-moi, Bow-Wow. Je t'en prie, aide-moi. "

Je l'ai donc aidé.

Et nous avons tout bousillé. En fait, je crois qu'on pourrait dire que nous avons tout bousillé dans les grandes largeurs. Et vous voulez savoir ce que j'en pense ? J'en ai rien à foutre. Nous avons tué toutes les plantes, mais au moins nous avons sauvé la terre. quel-que chose finira bien par y repousser, un jour ou l'autre. J'espère.

Vous lisez ceci ?

J'ai les engrenages qui commencent à s'ensabler. Pour la première fois depuis des années, je suis obligé de penser à ce que je fais - je veux parler de l'activité motrice qui commande à l'écriture. J'aurais dû me grouiller un peu plus au début.

Au diable ! Trop tard pour recommencer.

Nous y sommes parvenus, bien entendu - à distiller l'eau, à la transporter par la voie des airs, puis par bateau, jusqu'à Gulandio; sur l'île, nous avons bricolé un système qui tenait du train à crémaillère et du treuil à

moteur pour escalader les pentes du volcan; ensuite, nous avons déversé nos quelque cinq cent mille litres d'eau de La Plata - version concentrée -

dans les pro-fondeurs aux brouillards épais du cratère. Nous y sommes parvenus en huit mois, exactement. Cela ne nous a coûté ni six cent mille dollars, ni un million et demi de dollars, mais plus de quatre millions, soit, tout de même, moins d'un seizième d'un pour cent de ce que l'Amérique a dépensé cette année pour sa défense. Vous voulez savoir où nous avons trouvé tout ce fric ?

Je vous le dirais si j'avais plus de tan, mais j'ai la tête qui part en morceau, alors ça fait rien. C'est moi qui en ai récolté la plus grande partie, si vous tenez à le savoir. Au charme et au chantaj. Faut vous dire: j'aurais jamais cru que je pouvais le faire avant de le faire. Mais on l'a fait et le monde a pas sauté et ce volcan céquoy son nom ? Zut j'ai oublié, pas le tan de revenir en arrière, il a sauté juste

une minute

Bon. Ça va mieux. Un peu de digitaline. Bobby avait raison. Le cœur cogne comme un fou, mais je peux de nouveau penser.

Le volcan, donc, le mont de Grèce, comme on l'appelle, a explosé

exactement au moment prévu par douke Rogers. Tout a sauté en l'air et pendant un moment, on ne regarda plus qu'une chose, le ciel. Non d'une pipe; dit scarlette !

C'est arrivé très vite en trois coups de cuillère à pot, chape et tout le monde alla bien et

une minute

Seigneur, faites que j'aie le temps de finir !

Je veux dire, tout le monde a laissé tomber. Chacun a commencé à mettre la situation en perspective. Le monde a commencé à devenir comme les guêpes du nid que Bobby m'avait montré, quand elles piquent plus.

Trois étés comme trois étés indiens, il y a eu. Les gens qui se rapprochèrent comme dans les chansons - allez, tout le monde la min dans la min, comme le rêve des hipies, v'savez, l'amour et

une minu

La dose. On dirait que mon coeur veut sauter par mes oreilles. Mais si je me concentre de toutes mes forces, ma concentration...

C'était comme un été indien, c'est ce que je voulais dire, comme trois étés indiens d'affilée. Bobby a pour-suivi ses recherches. La Plata. Contexte sociologique et tout le toutim. Vous vous souvenez du shérif du coin ?

Du gros républicain qui savait imiter Rodney Machin-chouette~
Comment Bobby disait qu'il présentait les signes avant-coureurs de la maladie de Rodney,

concentre-toi, connard !

y avait pas que lui; s'avéra qu'il y en avait un paquet qui devenaient séniles dans ce coin du Texas. Tous la maladie d'azirnière, voilà ce que je veux dir. Pendant trois ans, on a été là, avec Bobby. On a créé un nouvo program. De nouvo cercles. J'ai vu ce qui s'est passé, alors, je suis revenu aussi. Bobby et resté avec ses de zazistants. Un s'est tué, a dit bobby kan il é arrivé aussi.

un'min

Très bien. Dernière dose coeur bat trop vite, peux à peine respirer. quand le nouveau graphique est arrivé, le dernier, ça faisait un coup de le poser sur la carte du calmement de terre. Sur celui du calmement de terre, on voyait les actes de violence diminuer lors-qu'on approché laplatata au miyeu; le graphique d'azi-mer montrè que la sénilité précoss ogmentait au contrèr en approchan laplatata. Les gens devenè stu-pides très jeun.

Bbo et moi, faire très attention trois ans suivants, boire que Perrier, on portait grands cirés sous la pluie;

bon pas de guer, tout le monde qui devient crétin sans nous et j'suis revenu aussi mon frère je sais plus son nom bobby

bobby quand il è venu ce soir, il pleuré et jè dis Bobby je tèm, bobby a dit désolé bowowo désolé, à cause de moi y a pas que des fous et des crétins dans le monde et jé

dis, vois mieux les fous qu'un gros tas calciné dans le ciel, il a pleuré jé

pleuré, boby jetèm, et i m'a di, bowo donne-moi un coup de concentré, jé di oui, et ila di, t'éciras tou ? jé di oui je crois, je peu pa me rappeler vraimen je vois lé mots, je sais plus ce qu'ils veul dir.

j'avé un boby son nom è frèr je vois jè écri jè une boat pour mettr ça dedan boby a di, cè plein d'air pur pour duré millions d'ané, alor adieu adeu toul mond, je vè arrèté boby je tèm, c'éte pas ta fot, je tèm je te pardon

je tèm

cinié (pour le mond)

Art

(Note du lecteur numérisateur:

Les fautes de frappe sont dans le texte et s'expliquent par le contexte)
Fin de la nouvelle

Laissez venir a moi

les petits enfants

Miss Sidley était son nom, institutrice sa profession. C'était une femme de petite taille qui devait se hisser sur la pointe des pieds pour écrire en haut du tableau, ce qu'elle faisait en ce moment même. Derrière elle, pas un enfant ne s'avisait de glousser, de chuchoter ou de croquer un bonbon caché au creux de sa main. Ils connaissaient trop bien Miss Sidley.

Miss Sidley savait d'instinct qui m,chait du chewing-gum au fond de la classe, qui avait caché une fronde dans sa poche, qui voulait aller aux toilettes pour échanger des photos de joueurs de base-ball plutôt que pour utiliser les lieux à bon escient. Tout comme le bon Dieu, elle semblait omnisciente.

Ses cheveux étaient grisonnants et le corset qui maintenait en place sa vieille colonne vertébrale était visible sous le tissu imprimé de sa robe.

Une petite femme souffreteuse aux yeux perçants. Mais on la redoutait. Sa langue vipérine était une légende dans la cour de récréation. Ses yeux, lorsqu'ils se posaient sur un élève gloussant ou chuchotant, étaient capables de liquéfier les genoux les plus robustes.

Tout en écrivant sur le tableau la liste des mots à apprendre ce jour-là,

elle songea que le succès de sa longue carrière pouvait à la fois se résumer et se démontrer par cette action quotidienne et toute simple: elle pouvait tourner le dos à ses élèves en toute confiance.

"Vacances ", dit-elle, prononçant le mot tout en l'écrivant de son écriture ferme et sans fioritures. " Edward, s'il vous plaît, voulez-vous employer le mot vacances dans une phrase ?

* Je suis allé en vacances à New York ", dit Edward d'une voix de fausset.

Puis, tout comme Miss Sidley le lui avait appris, il répéta soigneusement le mot: " Va-can-ces.

* Très bien, Edward. " Elle se mit à écrire le mot suivant.

Elle avait ses petits trucs, bien s'entend; elle croyait dur comme fer que le succès dépendait autant des petits détails que des grands principes. Elle appliquait constamment sa méthode en classe, et cette méthode n'échouait jamais.

" Jane ", dit-elle à voix basse.

Jane, qui consultait furtivement son livre de lecture, leva les yeux d'un air coupable.

" Fermez ce livre tout de suite, s'il vous plaît. " Le livre se referma. Jane lança un regard noir au dos de Miss Sidley. " Et vous resterez en retenue un quart d'heure après la cloche. "

Les lèvres de Jane frémirent. " Oui, Miss Sidley. "

Parmi ses petits trucs figurait l'utilisation à bon escient de ses lunettes. quand elle tournait le dos, toute la classe se reflétait à

l'intérieur de ses verres épais, et elle était toujours amusée par les visages coupables et terrifiés des enfants qu'elle surprenait en train de jouer à leurs sales petits jeux.

Elle voyait à présent une image déformée, fantomatique, de Robert qui plissait les narines au premier rang. Elle ne dit rien. Si elle lui donnait assez de corde, il finirait par se pendre lui-même.

" Demain, dit-elle. Robert, s'il vous plaît, voulez-vous employer le mot demain dans une phrase ? " Robert fronça les sourcils et médita la question. La classe était silencieuse et endormie sous le soleil de

septembre. L'horloge électrique accrochée au-dessus de la porte murmurait une promesse de liberté pour trois heures, dans une demi-heure à peine, et la seule chose qui empêchait ces chères têtes blondes de s'endormir sur leurs livres était la sinistre et silencieuse menace du dos de Miss Sidley.

" J'attends, Robert.

* Demain, il arrivera quelque chose d'horrible ", dit Robert. Ces paroles semblaient anodines, mais Miss Sidley, douée du septième sens qui est l'apanage des personnes d'autorité, y perçut une signification cachée.

" De-main ", conclut Robert. Ses mains étaient sage-ment posées sur son pupitre, et il plissa de nouveau les narines. Il eut également un petit sourire en coin. Sans savoir pourquoi, Miss Sidley fut soudain persuadée que Robert connaissait le petit truc des lunettes.

Très bien.

Elle écrivit le troisième mot sans commenter la performance de Robert, laissant son dos rigide transmettre le message. Elle observa la classe d'un oeil. Robert allait bientôt lui tirer la langue ou faire ce geste dégo^o-tant du médius, rien que pour vérifier si elle pouvait vraiment le voir. Il serait alors puni.

Le reflet qui lui parvenait était minuscule, spectral et difforme. Et elle posait à peine le coin de l'oeil sur le mot qu'elle écrivait.

Robert changea.

Elle ne vit qu'un fragment de la métamorphose, n'eut qu'un aperçu terrifiant du visage de Robert en train de... se transformer.

Elle pivota sur elle-même, le visage livide, remarquant à peine la douleur qui lui poignardait le dos.

Robert la regardait d'un air neutre, interrogateur. Ses doigts étaient sagement croisés. Les premiers signes d'un épi étaient visibles au-dessus de sa nuque. Il ne semblait nullement terrifié.

Je l'ai imaginé, pensa-t-elle. Je cherchais à voir quel-que chose et, comme je n'ai rien vu, je l'ai inventé. Cependant...

" Robert ? " demanda-t-elle. Cette interrogation était censée être autoritaire; elle exigeait un aveu quasi spontané. Elle ne produisit pas

l'effet escompté.

" Oui, Miss Sidley ? " Les yeux du petit garçon étaient marron foncé, de la couleur de la boue au fond d'un ruisseau paresseux.

" Rien. "

Elle se retourna vers le tableau et un petit chucho-tement parcourut la classe.

" Silence ! " aboya-t-elle. Elle se tourna à nouveau et leur fit face. " Un bruit de plus et nous resterons tous en retenue avec Jane ! " Elle s'adressait à toute la classe mais laissa son regard s'attarder sur Robert. Celui-ci le lui renvoya avec un air d'innocence enfantine qui proclamait: " Ce n'est pas moi. "

Elle se retourna vers le tableau et commença à écrire sans observer le coin de ses verres. La dernière demi-heure s'étira, interminable, et il lui sembla que Robert lui jetait un regard étrange en sortant. Un regard qui disait: Nous avons un secret, n'est-ce pas ?

Ce regard se refusait à sortir de son esprit.

Il semblait y être coincé comme un petit morceau de viande entre deux molaires, une toute petite chose, en fait, mais qui lui paraissait aussi grosse qu'un par-paing.

A cinq heures, lorsqu'elle s'assit à sa table pour un dîner solitaire composé d'oeufs pochés et de toasts, elle y pensait encore. Elle savait qu'elle vieillissait et accep-tait ce fait avec sérénité. Elle n'allait pas se conduire comme ces vieilles institutrices qu'il fallait évacuer de la classe manu militari lorsque sonnait l'heure de la retraite. Elles lui rappelaient des joueurs incapables de quitter la table o ù ils avaient perdu une fortune. Mais elle ne perdait pas. Elle avait toujours été une gagnante.

Elle considéra ses oeufs pochés.

N'est-ce pas ?

Elle pensa aux visages bien propres de ses élèves du cours élémentaire et vit le visage de Robert se super-poser aux leurs.

Elle se leva et alluma la lumière.

Plus tard, alors qu'elle allait s'endormir, le visage de Robert flotta

devant elle, un sourire désagréable aux lèvres, au sein des ténèbres qui régnaient sous ses paupières. Ce visage se modifia...

Mais elle s'endormit avant de voir exactement en quoi il allait se changer.

Miss Sidley passa une nuit agitée et se sentit de fort mauvaise humeur le lendemain. Elle attendit, presque avec espoir, qu'un élève se mette à

chuchoter, à glousser ou à passer un message. Mais la classe était tranquille - très tranquille. Tous les enfants la fixaient d'un air inexpressif, et il lui semblait que le poids de leurs yeux parcourait son corps comme une armée de fourmis aveugles.

«a suffit ! se reprit-elle. Elle s'immobilisa, réprimant une envie de se mordre la lèvre. Elle se conduisait comme une gamine nerveuse à peine sortie de l'école normale.

La journée sembla s'étirer, interminable, et elle eut l'impression d'être plus soulagée que ses élèves lorsque sonna la cloche. Les enfants se mirent en rang près de la porte, garçons et filles se tenant par la main, les plus petits devant.

" Sortez ", dit-elle, et elle écouta avec amertume leurs cris perçants résonner dans le couloir, puis sous le soleil éclatant.

qu'est-ce que c'était ? C'était bulbeux. «a chatoyait et ça changeait et ça me regardait, oui, ça me regardait en souriant et ce n'était pas un enfant, non. C'était vieux et maléfique et...

" Miss Sidley ?

Elle releva vivement la tête; un petit hoquet involontaire s'échappa de sa gorge.

C'était Mr Hanning. Il eut un sourire d'excuse: " Je ne voulais pas vous déranger.

* Ce n'est rien ", dit-elle, d'un ton plus sec qu'elle ne l'aurait souhaité. A quoi pensait-elle ? que lui arrivait-il ?

" Voulez-vous aller inspecter les serviettes dans les toilettes des filles, s'il vous plaît ?

* Bien s'r. " Elle se leva, pressant ses deux mains sur le creux de ses reins.

Mr Hanning l'observait avec compassion. Laisse tomber, pensa-t-elle. «a ne m'amuse pas. «a me laisse même insensible.

Elle passa sans rien dire près de Mr Hanning et se dirigea vers les toilettes des filles, au bout du couloir. quatre ou cinq petits garçons agités, portant des battes et des gants de base-ball usagés, firent silence en l'apercevant, puis s'esquivèrent, poussant des cris dès qu'ils furent sortis.

Miss Sidley leur lança un regard de reproche, son-geant que les enfants avaient bien changé depuis son époque. Ils n'étaient pas plus polis en ce temps-là - les enfants n'avaient jamais le temps de l'être -, ni plus respectueux envers leurs aînés, pas exactement; mais on constatait aujourd'hui l'émergence d'une nouvelle forme d'hypocrisie. Une certaine placidité silencieuse en présence des adultes. Une sorte de mépris tranquille, à la fois troublante et inquiétante. Comme s'ils se...

... cachaient sous un masque.

Elle chassa cette pensée de son esprit et entra dans les toilettes.

C'était une petite pièce en forme de L, au sol et aux murs carrelés et aux fenêtres en verre dépoli. Les cabi-nets étaient placés en rang le long de la plus grande barre du L, les lavabos le long de la plus petite.

Alors qu'elle vérifiait le contenu du distributeur de serviettes en papier, elle aperçut son visage dans un miroir et fut si surprise qu'elle examina de près son reflet.

Mon Dieu !

Ses yeux avaient une expression qu'ils ne possé-daient pas deux jours auparavant, une expression méfiante, terrifiée. Avec affolement, elle pensa que les minuscules reflets flous renvoyés par ses verres, ainsi que le visage p,le et respectueux de Robert, étaient entrés en elle et y supprimaient doucement.

La porte s'ouvrit et elle entendit deux fillettes entrer, échangeant des secrets en gloussant. Elle allait se diri-ger vers le coin pour sortir lorsqu'elle entendit pronon-cer son nom. Elle se retourna vers les lavabos et vérifia à nouveau le contenu des distributeurs.

" Et puis il a... "

Gloussements assourdis.

" Elle le sait, mais... "

Nouveaux gloussements, gluants et poisseux comme du savon qui fond.

" Miss Sidley est... "

Arrêtez ! Arrêtez de jacasser !

Elle s'avança doucement et aperçut leurs ombres, imprécises dans la lumière diffuse filtrée par le verre dépoli, serrées l'une contre l'autre dans une posture de joie enfantine.

Une autre pensée monta des profondeurs de son esprit.

Elles savaient qu'elle était là.

Oui, elles le savaient, les petites chipies. Elles le savaient.

Elle allait les secouer. Les secouer jusqu'à ce que leurs dents s'entrechoquent, jusqu'à ce que leurs glous-sements se transforment en plaintes, et elle allait leur faire avouer qu'elles savaient, qu'elles savaient, qu'elles...

Les ombres changèrent.

Elles semblèrent s'allonger, couler comme de la mélasse, prenant une étrange forme bossue, et Miss Sidley se tassa contre les bassins en porcelaine, sentant son coeur gonfler dans sa poitrine.

Mais elles continuaient de glousser.

Leurs voix avaient changé, ce n'étaient plus des voix de petites filles, elles étaient sans sexe et sans ,me, et tout à fait maléfiques. Une lente éruption d'hilarité inepte coulait jusqu'à elle comme un flot de boue.

Elle regarda les ombres bossues et se mit soudain à crier. Son cri se prolongea, montant à l'intérieur de son cr,ne jusqu'aux franges de l'insanité. Puis elle s'évanouit. Gloussements et rires de démons la suivirent au fond des ténèbres.

Elle ne pouvait révéler la vérité à personne, bien s'r.

Miss Sidley le sut dès qu'elle ouvrit les yeux et décou-vrit les visages anxieux de Mr Hanning et de Mrs Cros-sen. Cette dernière lui avait placé

sous le nez une bou-teille contenant un liquide à l'odeur ammoniaquée. Mr Hanning se retourna et demanda aux deux fillettes qui regardaient Miss Sidley avec curiosité de bien vouloir rentrer chez elles.

Toutes deux lui firent un lent sourire. (Nous avons un secret) et s'en furent.

Très bien. Elle allait garder leur secret. quelque temps. Elle ne voulait pas que les gens la croient folle. Elle ne voulait pas qu'ils pensent que les premiers symptômes de la sénilité se manifestaient chez elle avant terme. Elle allait jouer leur jeu. Jusqu'à ce qu'elle puisse révéler leur monstruosité au grand jour et s'attaquer au mal. A la racine.

" J'ai glissé, j'en ai peur ", dit-elle calmement, se redressant et ignorant la douleur atroce qui lui cisailait le dos. " Une flaque d'eau.

* C'est affreux, dit Mr Hanning. Affreux. Etes-vous... ?

* Vous êtes-vous fait mal, Emily ? " le coupa Mrs Crossen. Mr Hanning lui jeta un regard reconnaissant.

Miss Sidley se releva, la colonne vertébrale au sup-plice.

" Non, dit-elle. En fait c'est comme si quelque chose s'était remis en place. Je me sens mieux.

* Nous pouvons faire venir un... commença Mr Han-ning.

* Ce ne sera pas nécessaire. Je vais rentrer chez moi. " Miss Sidley lui adressa un sourire glacé.

" Je vais vous appeler un taxi.

* Je prends toujours le bus ", dit Miss Sidley. Elle sortit.

Mr Hanning soupira et se tourna vers Mrs Crossen:

" Elle semble en pleine forme, en effet... "

Le lendemain, Miss Sidley garda Robert en retenue après les cours. Il n'avait rien fait, aussi l'accusa-t-elle à tort. Elle n'en conçut aucun remords; c'était un monstre, pas un petit garçon. Et elle le forcerait à l'avouer.

La douleur dans son dos était atroce. Elle se rendit compte que Robert

le savait; il pensait pouvoir en pro-fiter. Mais il n'en serait rien. C'était un autre de ses petits avantages. Son dos la tourmentait en permanence depuis douze ans, et il l'avait parfois fait souffrir autant- enfin, presque autant - qu'aujourd'hui.

Elle ferma la porte et se retrouva seule avec lui.

Elle resta immobile quelques instants, braquant son regard sur Robert. Elle attendit qu'il baisse les yeux. Il n'en fit rien. Il soutint son regard et un petit sourire naquit à la commissure de ses lèvres.

" Pourquoi souriez-vous, Robert ? demanda-t-elle doucement.

* Je ne sais pas.

* Dites-le-moi, s'il vous plaît, Robert. "

Robert ne répondit pas. Il continua de sourire.

Les enfants jouaient dehors et leurs rires étaient loin-tains, distants, oniriques. Seul le bourdonnement hyp-notique de l'horloge était réel.

" Nous sommes déjà nombreux ", dit soudain Robert, comme s'il parlait du temps qu'il fait.

Ce fut au tour de Miss Sidley de rester silencieuse.

" Déjà onze dans cette école. " Robert continua d'afficher son petit sourire.

Le mal incarné, pensa-t-elle avec stupeur.

" Ne mentez pas, s'il vous plaît, dit-elle en détachant ses mots. Les mensonges n'arrangent jamais rien. "

Le sourire de Robert se fit plus large; il devint carnassier. " Voulez-vous me voir changer, Miss Sidley ?

demanda-t-il. Voulez-vous voir ce que je peux faire ? "

Miss Sidley sentit un frisson innommable la parcourir. " Allez-vous-en, dit-elle sèchement. Et demain, amenez vos parents à l'école avec vous. Nous réglerons cette affaire une bonne fois pour toutes. " Elle se retrouvait sur son terrain. Elle attendit que son visage se convulse, attendit ses larmes et ses jérémiades.

Le sourire de Robert s'agrandit encore. Il montra les dents. " «a sera

comme une leçon de choses, pas vrai, Miss Sidley ? Robert - l'autre Robert

- aimait bien les leçons de choses. Il se cache encore quelque part au fond de ma tête. " Son sourire s'incurva à la commis-sure des lèvres, comme du papier en train de br°ler. " Parfois, il s'agite... ça me démange. Il veut que je le laisse sortir.

* Allez-vous-en ", dit faiblement Miss Sidley. Le bourdonnement de l'horloge semblait très bruyant.

Robert changea.

Son visage se mit soudain à couler comme de la cire qui fond, ses yeux s'aplatirent et s'élargirent comme des jaunes d'oeuf percés par un couteau, son nez s'épaissit et s'ouvrit, sa bouche disparut. Sa tête s'allon-gea et ses cheveux devinrent des tiges drues et ondoyantes.

Robert se mit à ricaner.

Ce son lent et caverneux provenait de ce qui avait été son nez, mais ce nez dévorait la moitié inférieure du visage, les narines se fondant en un trou noir pareil à une immense bouche hurlante.

Robert se leva, toujours en train de ricaner, et elle aperçut au sein de son visage les restes éparés de l'autre Robert, criant de terreur, suppliant qu'on le laisse sor-tir.

Elle s'enfuit.

Elle courut en hurlant dans le couloir et les rares élèves encore présents se tournèrent vers elle, les yeux écarquillés.

Mr Hanning ouvrit la porte de son bureau et en sortit au moment où Miss Sidley franchissait l'immense porte vitrée de l'école, épouvantail frénétique découpé à contrejour par le ciel éclatant de septembre.

Il se lança à sa poursuite, la pomme d'Adam animée de tressautements convulsifs: " Miss Sidley ! Miss Sidley ! "

Robert sortit de la classe et observa la scène avec curiosité.

Sans rien voir ni entendre, Miss Sidley dévala l'allée, traversa le trottoir et s'engagea sur la chaussée, traî-nant ses cris derrière elle comme une oriflamme. Il y eut un violent coup de klaxon et le bus la domina de sa masse; un masque de terreur était plaqué sur le visage

du chauffeur.

Les freins à air comprimé feulèrent et sifflèrent comme des dragons belliqueux.

Miss Sidley tomba et les immenses roues tressautantes s'immobilisèrent dans un nuage de fumée à quinze centimètres de son corps frêle caparaçonné

de baleines. Elle resta immobile sur le goudron, tremblante, pendant qu'une foule se rassemblait autour d'elle.

Elle leva les yeux. Les enfants la regardaient fixement. Ils étaient disposés en cercle autour d'elle, tels des parents éplorés réunis pour un enterrement. Et au centre se tenait Robert, le visage grave et solennel, prêt à prononcer son oraison funèbre et à jeter la première pelletée de terre sur son visage.

Venu de très loin, le bafouillement affolé du chauffeur: " ... dingue ou quoi... mon Dieu, à quinze centimètres près... "

Miss Sidley regarda les enfants avec hébétude. Leurs ombres la recouvraient et occultaient le soleil. Leurs visages étaient impassibles. Certains d'entre eux souriaient d'un petit sourire mystérieux et Miss Sidley eut envie de se remettre à hurler.

Puis Mr Hanning rompit leur cercle et les fit partir.

Miss Sidley se mit à sangloter faiblement.

Elle ne revit pas sa classe de cours élémentaire pendant un mois. Elle annonça d'un ton calme à Mr Hanning qu'elle ne se sentait pas très bien, et Mr Hanning lui suggéra d'aller consulter un... euh, un médecin réputé et d'en discuter avec lui. Miss Sidley convint qu'il s'agissait là d'une requête sensée et raisonnable. Elle ajouta que si la direction de l'école souhaitait sa démission, elle la donnerait aussitôt, même si cela devait la peiner profondément. Mr Hanning prit un air confus et contrit et affirma que ce ne serait pas nécessaire.

En fin de compte, Miss Sidley reprit ses cours à la fin du mois d'octobre, de nouveau prête à jouer le jeu et pensant à présent en connaître les règles.

Durant la première semaine, elle laissa les choses suivre leur cours comme à l'ordinaire. Il lui sembla que tous les élèves la considéraient désormais avec une hostilité sournoise. Robert lui adressait des

regards méprisants depuis sa place du premier rang et elle n'avait pas le courage de le réprimander.

Un jour, alors qu'elle surveillait la cour de récréation, Robert vint à elle, un ballon de foot à la main, souriant. " Nous sommes plus nombreux maintenant, dit-il. Beaucoup plus. " A l'autre bout de la cour, une petite fille se tourna vers eux, comme si elle avait tout entendu.

Miss Sidley garda son calme, refusant d'évoquer la mutation qui avait affecté ce visage. " Comment ça, Robert, que voulez-vous dire ? "

Mais Robert s'abstint de répondre et retourna jouer au ballon. Miss Sidley sut que l'heure était venue.

Elle apporta un pistolet à l'école, caché dans son sac à main.

Il avait appartenu à son frère Jim. Celui-ci l'avait ramassé sur le cadavre d'un soldat allemand peu après la bataille des Ardennes. Jim était mort depuis dix ans, et elle n'avait plus jamais ouvert la boîte, mais l'arme y était toujours, brillant d'une lueur vague. Les quatre chargeurs se trouvaient encore dans la boîte, eux aussi, et elle avait chargé

soigneusement le pistolet, comme Jim le lui avait appris.

Elle sourit gentiment à ses élèves; à Robert en particulier. Robert lui sourit en retour, et elle vit grouiller, tapie sous sa peau, la monstruosité fangeuse qui se cachait en lui.

Peu lui importait de savoir ce qui se faisait passer pour Robert, mais elle aurait aimé savoir si le vrai Robert était encore là. Elle ne voulait pas devenir une meurtrière. Elle décida que le vrai Robert avait dû mourir ou devenir fou, à force de vivre à l'intérieur du monstre immonde dont les ricanements l'avaient poussée à fuir sa classe. Même s'il était encore vivant, à vrai dire, mieux valait pour lui qu'elle abrège ses souffrances.

" Aujourd'hui, nous allons faire une composition ", déclara Miss Sidley.

Aucun élève ne protesta; ils se contentèrent de la regarder. Elle sentait le poids écrasant de leurs yeux.

" C'est une composition un peu spéciale. Je vais vous appeler un par

un dans la salle de la ronéo pour vous donner le sujet. Ensuite, vous aurez droit à un bonbon et vous pourrez rentrer chez vous. qu'en dites-vous ? "

Ils restèrent muets.

" Robert, voulez-vous être le premier ? "

Robert se leva, plissant les narines sans la moindre retenue. " Oui, Miss Sidley. "

Miss Sidley prit son sac à main et ils sortirent ensemble dans le long corridor vide, longeant des portes fermées derrière lesquelles résonnait le bourdonnement des récitations.

La salle de la ronéo se trouvait tout au bout du couloir, après les toilettes. On l'avait insonorisée deux ans auparavant; la grosse machine était très vieille et très bruyante.

Miss Sidley referma la porte derrière eux et la verrouilla.

" Personne n'entendra ", dit-elle calmement. Elle sortit l'arme de son sac. " Ni toi ni le pistolet. "

Robert eut son sourire candide. " Nous sommes très nombreux, vous savez. Et pas seulement ici. " Il posa sa main bien récurée sur le plateau de la machine.

" Aimeriez-vous me voir changer, Miss Sidley ? "

Avant qu'elle ait pu répondre, la transformation commença. Le visage de Robert se mit à fondre en chatoyant pour révéler la chose grotesque qu'il dissimulait, et Miss Sidley lui tira dessus. Une seule balle. Dans la tête.

Il alla heurter les étagères pleines de rames de papier et glissa jusqu'au sol, petit garçon mort avec un trou noir au-dessus de l'oeil droit.

Il faisait pitié.

Miss Sidley s'approcha de lui, le souffle court. Ses joues creuses étaient livides.

La silhouette recroquevillée ne bougea pas.

Elle était humaine.

C'était Robert.

Non !

Tout se passait dans ta tête, Emily. Seulement dans la tête.

Non ! Non, non, non !

Elle retourna dans la classe et les conduisit dans la salle de la ronéo, l'un après l'autre. Elle tua douze d'entre eux. Elle les aurait tués tous si Mrs Crossen n'était pas venue chercher une ramette de papier.

Les yeux de Mrs Crossen s'agrandirent; sa main

monta jusqu'à sa bouche pour l'agripper. Elle se mit à

hurler. Elle hurlait encore lorsque Miss Sidley s'approcha d'elle et posa une main sur son épaule. " Il fallait le faire, Margaret, dit-elle d'une voix triste à sa collègue. C'est horrible, mais il le fallait. C'étaient tous des monstres. Je m'en suis rendu compte. "

Mrs Crossen regarda fixement les petits corps vêtus de couleurs gaies éparpillés dans la salle de la ronéo, et elle continua de hurler.

La petite fille que Miss Sidley tenait par la main se mit à pleurer et à geindre d'une voix monotone.

" Change, dit Miss Sidley. Change pour montrer à

Mrs Crossen. Montre-lui que je ne pouvais pas faire autrement. "

La fillette continua de pleurer sans comprendre.

" Change, bon sang ! hurla Miss Sidley. Petite chipie, petite salope, petit monstre ! Change ! Change, bon Dieu ! " Elle leva son arme. La fillette eut un mouvement de recul, puis Mrs Crossen se rua sur sa collègue comme un fauve en furie, et le dos de Miss Sidley lui fit défaut.

Il n'y eut pas de jugement.

Les journaux exigèrent un procès, les parents éplorés lancèrent à

l'encontre de Miss Sidley des menaces hystériques, la ville tout entière fut secouée par l'onde de choc...

Douze enfants !

Le législateur exigea une sélection plus rigoureuse des candidats à

l'enseignement, l'école de Summer Street ferma durant une semaine pour cause de deuil et ~iss Sidley fut discrètement transférée dans un asile de fous situé dans l'Etat voisin. On lui fit subir une analyse, on lui injecta les drogues les plus modernes, on la fit participer à des séances de thérapie par le travail. Un an plus tard, Miss Sidley fut amenée à pren-dre part à une expérience de thérapie collective orga-nisée sous le contrôle le plus strict possible.

Buddy Jenkins était son nom, psychiatre sa profes-sion.

Il était assis derrière une glace sans tain, un porte-bloc à la main, les yeux fixés sur une pièce aménagée en jardin d'enfants. Sur le mur opposé, la vache de la comptine sautait par-dessus la lune pendant que la sou-ris arrivait à mi-hauteur de l'horloge. Miss Sidley était assise sur son fauteuil à bascule, un livre de contes à la main, entourée d'un groupe d'enfants doux et confiants qui étaient des attardés mentaux profonds. Ils lui souriaient, bavaient sur elle et la touchaient de leurs doigts mouillés, pendant que des aides-soignants en poste à I autre fenêtre guettaient les premiers signes d'un comportement agressif.

Buddy crut pendant quelque temps qu'elle réagissait bien. Elle lut à haute voix, caressa les cheveux d'une fillette, ramassa un petit garçon qui était tombé en butant contre un cube. Puis elle sembla voir quelque chose qui la troubla; un pli se creusa sur son front et elle détourna les yeux des enfants.

" Faites-moi sortir de là, s'il vous plaît ", demanda Miss Sidley d'une voix douce et atone, sans s'adresser à personne en particulier.

Alors on l'emmena. Buddy Jenkins observa les enfants qui la regardaient partir, les yeux écarquillés et vides, mais comme attentifs. L'un d'entre eux sourit, un autre se mit les doigts dans la bouche d'un air per-fide.

Deux fillettes se serrèrent l'une contre l'autre en gloussant.

Ce soir-là, Miss Sidley se trancha la gorge avec un éclat de verre provenant de son miroir, et Buddy Jen-kins commença à observer les enfants.

Traduction de Jean-Daniel Brèque.

Fin de la nouvelle

Le Rapace Nocturne

En dépit de son brevet de pilote, Dees ne s'intéressa sérieusement à

l'affaire qu'après les meurtres de l'aéro-port du Maryland - les troisième et quatrième de la série. Il sentit alors monter à ses narines le mélange d'effluves de sang et d'entrailles qu'adoraient les lecteurs de l'Inside View. Avec un bon mystère comme celui-ci, on pouvait s'attendre à une augmentation spectaculaire du tirage; et, dans le secteur de la presse à

scandale, l'augmentation du tirage était l'équivalent du Saint-Graal.

Pour Dees, cependant, c'était à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle. Bonne, parce qu'il avait flairé

la grosse affaire avant tout le reste de la meute; il restait le meilleur, le champion de la bande de porcs fouineurs, l'invaincu dans le business. Mauvaise, parce que la gerbe de roses revenait en fait à Morrison... du moins, jusqu'ici. Morrison, le trop jeune rédacteur en chef, avait commencé à mettre son nez dans l'affaire alors que Dees, le respectable ancien reporter, lui avait 1. Stephen King a publié une première version de cette nouvelle, parue en français sous le titre " L'Oiseau de nuit " dans le recueil Treize Histoires diaboliques, Albin Michel. Le texte, profondément remanié avant d'être inclus dans le présent volume, a nécessité une nouvelle traduction.

(N.d.T.)

affirmé qu'il ne s'agissait que de racontars et de on-dit. L'idée que Morrison avait reniflé le sang le premier ne plaisait pas à Dees; il l'avait même en horreur, et il se retrouvait avec un besoin compulsif d'écoeurer ce mor-pion. D'ailleurs, il savait comment s'y prendre.

" Duffrey, dans le Maryland, hein ? "

Morrison acquiesça.

" quelqu'un en a-t-il parlé dans le reste de la presse ? " demanda Dees, qui vit avec plaisir le jeunot se hérissier.

" Si vous voulez dire qu'on aurait déjà suggéré l'existence d'un tueur en série, la réponse est non ", répliqua-t-il sèchement.

Mais ça ne sera pas long, pensa Dees.

" Mais ça ne sera pas long, dit Morrison. S'il y a un autre...

* Donnez-moi le dossier. " Dees lui coupa la parole et eut un geste vers le classeur brun posé sur le bureau, où régnait un ordre presque surnaturel.

Mais à la manière dont le rédacteur au cr,ne déplumé posa la main dessus, Dees comprit que, s'il allait, certes, le lui donner, ce ne serait pas sans lui faire payer son incrédulité première... et ses airs supérieurs de moi-qui-en-ai-vu-d'autres. Bah, c'était peut-être aussi bien; même le doyen des porcs avait parfois besoin qu'on lui torde un peu sa queue en tire-bouchon, histoire de lui rafraîchir la mémoire sur sa place exacte dans l'organigramme.

" Je croyais que vous deviez être au Muséum d'histoire naturelle, pour parler avec le type des pingouins ? " observa Morrison. Le coin de ses lèvres esquissa un sourire aussi léger qu'indéniablement sardonique. " Le type qui pense qu'ils sont plus intelligents que les gens et les dauphins. "

Dees indiqua la seule autre chose, en dehors du dos-sier et de la photo de la cruche de femme et des crétins de mômes de Morrison, qui trônait sur le bureau: un grand panier grillagé étiqueté PAIN QUOTIDIEN. Il contenait un mince manuscrit de sept ou huit pages, retenues par l'une des pinces magenta emblématiques de Dees, et une enveloppe sur laquelle on lisait: CONTACTS PHOTO. NE PAS PLIER.

Morrison leva la main (prêt à la faire retomber sur le dossier si Dees faisait seulement mine de hausser les sourcils), ouvrit l'enveloppe et en tira deux planches-contacts à peine plus grandes que des timbres-poste.

Chaque cliché montrait de longues files de pingouins regardant fixement l'objectif. La scène avait quelque chose d'indéniablement inquiétant; aux yeux de Mer-ton Morrison, cela devait évoquer des zombies en tenue de soirée. Il hocha la tête et remit les planches dans l'enveloppe. Dees détestait tous les rédacteurs en chef, par principe, mais devait admettre que celui-ci, au moins, rendait justice à ses collaborateurs. Une qualité

rare qui lui vaudrait sans doute de nombreux ennuis de santé quand il serait plus vieux, de l'avis de Dees. S'ils n'avaient pas déjà commencé, à

le voir avachi sur son siège, avec une calvitie précoce bougrement avancée.

" Pas mal, dit Morrison. qui les a prises ?

* Moi. Je prends toujours les photos qui doivent accompagner mes articles.

Vous ne consultez jamais les crédits photo ?

* En général, non ", répondit le rédacteur, tout en lisant le titre que Dees avait donné à son article sur les pingouins. Libby Grannit, à la compo, en trouverait évidemment un autre, plus coloré et frappant - c'était son boulot -, mais Dees avait en général le sens de la formule qui portait, y compris dans les titres: disons qu'il trouvait la bonne rue, sinon le bon numéro. ETRES INTELLIGENTS VENUS D'AILLEURS AU POLE NORD, lisait-on. Les pingouins n'étaient pas des " êtres venus d'ailleurs ", bien entendu, et Morrison avait bien l'impression que c'était au Pôle Sud qu'on les trouvait; mais il s'agissait là de détails sans importance. Les lecteurs de l'Inside View étaient fous des êtres intelligents venus d'ailleurs (peut-

être parce que beaucoup d'entre eux ne se sentaient pas d'ici et étaient passablement dépourvus de neurones), en effet, et c'était ça qui comptait.

" Le titre manque un peu de nerf, dit Morrison, mais...

* C'est le boulot de Libby, le coup de Dees, alors...

* Alors ? " Le rédacteur regardait le reporter, à tra-vers ses lunettes à

monture d'or, de ses yeux bleus où l'on ne lisait aucune trace de culpabilité. Il reposa la main sur le classeur, sourit à Dees et attendit.

" qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? que je me suis trompé ? "

Le sourire de Morrison s'agrandit d'un cheveu.

" Simplement que vous vous êtes peut-être trompé. «a suffira, je crois.

Vous savez bien que je suis un vrai chou.

* Ouais, parlons-en ! " répliqua Dees pour dissimuler son soulagement. Il pouvait supporter cette petite mortification; c'était ramper sur le ventre qui ne lui plaisait pas.

Morrison le regardait toujours, la main droite posée à plat sur le dossier.

" D'accord, je me suis peut-être trompé.

* quelle générosité de votre part que de le recon-naître ! " observa le rédacteur en lui tendant le clas-seur.

Dees s'en empara avec avidité, alla s'asseoir à côté de la fenêtre et l'ouvrit. Ce qu'il lut, cette fois - rien de plus qu'un ensemble épars de dépêches d'agences et de coupures de presse émanant de feuilles de chou locales - le mit dans tous ses états.

Je n'avais pas vu tout ça l'autre fois, pensa-t-il, ajou-tant aussitôt en lui-même: comment cela est-il possi-ble ?

Il l'ignorait... mais savait qu'il aurait à y réfléchir à deux fois, le prochain coup, lorsqu'il voudrait se pro-clamer Cochon 1er de la tribu des fouille-merde de la presse à scandale, surtout s'il ratait encore une ou deux affaires comme celle-ci. Il savait aussi que s'il avait été à la place de Morrison (poste qu'il avait refusé par deux fois au cours des sept dernières années) et lui à la sienne, il l'aurait fait ramper sur le ventre comme un reptile avant de lui donner le dossier.

Tu parles ! Tu l'aurais viré à coups de pompes dans le derche, oui !

L'idée qu'il était peut-être en train de perdre la main lui traversa l'esprit. Le taux de pertes était passa-blement élevé dans ce boulot, il ne l'ignorait pas. Appa-remment, on ne pouvait tenir que quelques années à

écrire des articles sur des soucoupes volantes enlevant tout un village de Brésiliens (illustrés, en général, par des photographies floues d'ampoules pendant au bout d'un fil), ou bien sur des chiens capables de faire du calcul mental, ou encore des papas au chômage qui taillaient leurs enfants en morceaux comme du petit bois. Un jour, on craquait. D'un seul coup.

Comme Dottie Walsh, qui était rentré un soir chez lui et avait pris un bain, un sac en plastique autour de la tête.

Ne fais pas l'idiot, se dit-il. Il se sentait tout de même mal à l'aise: l'affaire l'attendait là; elle s'étalait sous son nez, aussi énorme qu'atroce. Comment diable avait-il pu rater ça ?

Il leva les yeux vers Morrison qui, penché en arrière et les mains

croisées sur l'estomac, le regardait. " Eh bien ?

* Ouais, admit Dees. «a pourrait être un gros truc.

Et ce n'est pas tout. Je pense que c'est du sérieux.

* «a, je m'en fiche, tant qu'on vend du papier. Et on va en vendre beaucoup, pas vrai, Richard ?

* Oui. " Le reporter se leva et fourra le dossier SOUs son bras. " Je vais remonter la piste de ce type, en commençant par la première affaire don nous avons connaissance, celle du Maine.

* Richard ? "

Il se retourna, à hauteur de la porte, et vit Morrison qui étudiait de nouveau les planches-contacts bourrées de pingouins. Il souriait.

" qu'est-ce que vous diriez si l'on mettait la meil-leure à côté d'une photo de Danny De Vito dans Bat-man ?

* «a m'irait très bien ", répondit-il avant de sortir.

questions et doutes, à son grand soulagement, venaient de s'évanouir; la vieille odeur du sang chatouillait de nouveau ses narines, forte, ,cre et irresistible, et pour le moment il n'avait qu'un désir: en suivre la trace jusqu'au bout. Le bout, ce serait une semaine plus tard, non pas dans le Maine, non pas dans le Maryland, mais encore plus au sud, en Caroline du Nord.

C'était l'été, ce qui signifiait que la vie aurait d° être facile et le coton haut, comme dans la chanson ', mais pour Richard Dees, rien n'était moins vrai, tandis que passait cette journée qui n'en finissait pas.

Son problème majeur fut l'incapacité - au moins momentanée - dans laquelle il se trouvait de se poser sur le petit aérodrome de Wilmington, utilisé

par une seule ligne commerciale importante, quelques lignes locales et beaucoup d'appareils privés. De violents ora-ges crevaient sur la région, et Dees tournait en rond à plus de cent cinquante kilomètres des pistes, pris dans les montagnes russes de l'air instable et jurant entre ses dents, tandis que déclinait le jour. Il était 19 h 45 quand il reçut l'autorisation d'atterrir. Il ne savait pas si le Rapace Nocturne s'en tenait ou non à la tradition, auquel cas, il arriverait, juste, juste.

Le Rapace Nocturne était là, Dees en avait la certitude. Il avait trouvé

le bon endroit, le bon Cessna Sky-master. Son gibier aurait tout aussi bien pu choisir Virginia Beach, ou Charlotte, ou Birmingham, ou même un aérodrome encore plus méridional, mais non. Dees ignorait où il s'était caché entre le moment où il avait quitté Duffrey, dans le Maryland, et celui où il était arrivé ici; de toute façon, il s'en moquait. Il lui suffisait de savoir qu'il avait eu la bonne intuition: son client avait continué à faire le circuit des manches à air. Dees avait passé une bonne partie de la semaine précédente à appeler et rappeler les aéroports au sud de Duffrey qui paraissaient correspondre à ce que recherchait le Rapace Nocturne, s'usant les doigts sur le téléphone à touches, dans la chambre de son Holiday Inn, et usant la patience de ses correspondants. Mais l'entêtement qui irritait ces derniers avait fini par payer, comme souvent.

Des appareils privés avaient atterri la veille sur presque tous les aéroports probables; parmi eux, on comptait partout des Cessna Skymaster.

Ce qui n'avait pas de quoi surprendre, le Skymaster étant la Toyota de l'aviation privée. Mais celui qui avait touché le sol à Wilmington, la veille, était le bon; aucun doute là-dessus. Il tenait son homme dans le collimateur.

Il le tenait bon.

" N 471 B, approche en ILS 1, piste 34 ", fit la voix traînante, laconique, dans l'écouteur. " Cap 160. Des-cendez à 3 000 pieds et maintenez l'altitude.

* Cap au 160. quitte 6 000 pour 3 000, bien compris.

* Et faites attention, nous avons encore quelques bourrasques sérieuses dans le coin.

* Bien compris ", répondit Dees, se disant que Toto le Péquenot, là en bas, dans la vieille barrique qui passait pour la tour de contrôle de Wilmington, était mignon tout plein de lui dire ça. Il le savait, qu'il y avait encore des coups de tabac dans le secteur; il ne voyait que des cumulus plus noirs les uns que les autres déchargeant des éclairs comme des feux d'artifice géants, et il venait de passer les quarante minutes précédentes à en faire le tour, ayant davantage l'impression d'être dans un mixeur en marche que dans un bimoteur Beechcraft.

Il débrancha le pilote automatique, qui l'avait trim-balé pendant tout

ce temps autour du même stupide secteur (un-coupe-te-vois, un-coupe-te-vois-pas) de champs miteux de Caroline du Nord, et s'empara du manche à pleines mains. Pas de coton au-dessous, pour autant qu'il avait pu en juger. Tout juste quelques car-rés de champs de tabac moissonnés sur lesquels avait poussé du kudzu. Dees fut content de piquer du nez vers Wilmington et d'entamer son arrivée, cornaqué par la tour, pour l'approche aux instruments.

Il prit le micro, songeant à demander à Toto le Péquenot si quelque chose ne tournait pas rond là-dessous - le genre horreur par nuit noire et tempé-tueuse qu'adoraient les lecteurs de l'Inside View, par exemple -, puis le remit à sa place. Il restait encore quarante-cinq minutes avant le coucher du soleil; il avait vérifié quelle était l'heure exacte de sa disparition sous l'horizon, à Wilmington. Autant garder ses questions pour lui encore un petit moment.

Dees croyait que le Rapace Nocturne était un véri-table vampire autant qu'il croyait que la petite souris avait déposé une pièce sous son oreiller quand il avait huit ans et qu'il avait perdu une dent; mais si le type, lui, se prenait pour un vampire (ce qui était le cas, le reporter en avait la conviction), cela devait suffire pour qu'il se conforme aux règles.

L'art, c'est bien connu, imite la vie.

Le comte Dracula, titulaire d'un brevet de pilote amateur.

Il fallait l'admettre, c'était tout de même beaucoup mieux que des pingouins tueurs complotant pour l'éli-mination de la race humaine.

Le Beech cabriola en traversant un épais cumulus pendant sa descente régulière. Dees jura et redressa l'appareil, auquel le mauvais temps paraissait de plus en plus déplaire.

On est tous les deux dans le coup, mon chou, pensa-quand il arriva de nouveau dans un secteur dégagé, il vit clairement les lumières de Wilmington et de Wrightsville Beach.

Oui, m'sieur, les pouffiasses qui traînent dans les supermarchés vont adorer ça, pensa-t-il tandis qu'un éclair zébrait le ciel, à b,bord. Elles vont s'arracher soixante-douze millions d'exemplaires quand elles sorti-ront pour acheter leur bière quotidienne et leurs Twin-kies.

Mais il y avait plus, et il le savait.

Cette affaire pouvait être... eh bien... tout à fait authentique.

Parfaitement réelle.

Il y a une époque où un tel mot ne t'aurait pas traversé l'esprit, mon pote, se dit-il. Tu commences peut-être à perdre la main.

Il n'empêche, des titres plus racoleurs les uns que les autres défilaient dans son esprit: UN REPORTER DE L'INSIDE VIEW APPR...HENDE LE RAPACE NOCTURNE

FOU... HISTOIRE EXCLUSIVE: COMMENT A ...T... PRIS LE RAPACE NOCTURNE BUVEUR DE

SANG... " C'...TAIT UN BESOIN ", D...CLARE LE DRACULA MODERNE.

Evidemment, ce n'était pas aussi relevé que de l'opéra seria, Dees devait bien le reconnaître, mais ,ça sonnait aussi fort; ça sonnait même rudement bien.

Il reprit le micro, en fin de compte, et appuya sur le bouton. Il savait que son copain amateur de sang était là en dessous, mais aussi qu'il ne serait à l'aise que lorsqu'il en serait tout à fait sûr.

" Wilmington ? Ici N 471 B. Vous avez toujours un Skymaster 337 du Maryland sur le terrain ? "

Grésillement d'électricité statique. " On dirait, vieille noix. Pas le temps d' parler. Y a du monde en l'air.

* Avec un fuselage rouge ? " insista Dees.

Un moment, il crut bien n'avoir aucune réponse, puis: " Fuselage rouge, correct. Tirez-vous de là, N 471 B, si vous voulez pas que je vous colle une amende. J'ai trop de chats à fouetter ce soir, et pas assez de fouets.

* Merci, Wilmington ", répondit Dees de son ton le plus courtois. Il raccrocha le micro et lui adressa un geste obscène, mais il souriait, insensible aux secousses de l'avion qui traversait une nouvelle couche nuageuse. Skymaster, fuselage rouge - et il était prêt à parier un an de salaire que, si l'abruti de la tour n'avait pas été si occupé, il aurait aussi pu lui confirmer l'immatriculation: N 101 BL.

Une semaine, bon Dieu, une semaine lui avait suffi pour trouver le Rapace Nocturne. Il le tenait, il ne faisait pas encore noir et, aussi ahurissant que cela paraisse, on ne voyait pas un seul policier dans le

coin. S'il y en avait eu, et s'ils avaient été ici pour le Cessna, Toto le Péquenot le lui aurait dit, mauvais temps ou non, embouteillage du ciel ou non.

«aurait été trop beau, il n'aurait pas résisté.

Je veux ta photo, mon salaud, pensa Dees. Il voyait à présent clignoter les éclairs blancs des feux de l'aéro-drome. J'écrirai l'article le moment venu, mais tout d'abord la photo. Il me la faut.

Oui, parce que rien ne donnait corps à la réalité comme une photo. Pas un cliché tout flou avec une ampoule pendant au bout d'un fil; pas de " rendu de l'artiste ", mais une bonne vieille photo en noir et blanc. Il augmenta l'angle de descente, sans s'occuper du bip avertisseur. P,le, les traits calmes, ses lèvres légèrement retroussées révélaient des dents petites et bien blanches.

Dans la lumière combinée du couchant et du tableau de bord, Richard Dees ressemblait lui-même bigrement à un vampire.

On pouvait faire bien des reproches à l'Inside View: c'était un torchon mal écrit, pour commencer, qui ne se souciait que fort peu de vulgaires détails comme l'authenticité des faits et l'éthique; mais une chose était indéniable: il était réglé sur l'horreur avec la pré-cision d'un accordeur de piano. Merton Morrison était un enfoiré dans son genre (pas autant, toutefois que Dees l'avait cru lorsqu'il l'avait vu pour la première fois, tirant sur son immonde pipe), mais Dees devait lui rendre cette justice qu'il n'oubliait jamais ce qui faisait avant tout le succès de l'Inside View: les hecto-litres de sang et les quintaux d'entrailles.

Certes, on y trouvait bien de temps en temps des photos de ravissants poupons, des prédictions para-psychologiques au mètre et des articles sur des pro-duits de régime aussi invraisemblables que de la bière, du chocolat et des chips hypocaloriques; mais Morri-son avait pressenti un changement de fond dans l'humeur du temps, et n'avait jamais remis en question sa conception des objectifs du journal. Dees supposait que cette confiance en soi était la raison qui avait per-mis au rédac' chef de tenir si longtemps, en dépit de sa pipe et de ses vestes en tweed de chez Trouduc's Brothers, de Londres. Morrison avait compris que les enfants des années soixante et leurs petites fleurs étaient devenus les cannibales des années quatre-vingt-dix. La thérapie par le contact corporel, la rectitude politique et le " langage des sensations " faisaient peut-être florès parmi les intellectuels friqués mais, toujours égal à lui-même, l'homme de la rue s'intéressait plus

que jamais aux massacres en masse, aux scandales étouffés de la vie des stars et à la façon dont Magic Johnson avait attrapé

le sida.

Dees ne doutait pas qu'il y eût toujours un public pour la foire aux bons sentiments, mais celui pour la foire aux horreurs tenait de nouveau le haut du pavé, depuis que la génération de Woodstock avait découvert des fils gris dans ses cheveux et des plis permanents aux coins de ses lèvres de sybarite à l'expression irritée. Merton Morrison, à qui Dees reconnaissait maintenant une sorte de génie intuitif, avait présenté sa conception des choses au moyen d'un mémo resté célèbre, adressé à tous les membres de l'équipe moins d'une semaine après avoir installé sa pipe et ses pénates dans le bureau d'angle. Si cela vous chante, laissait entendre le texte, humez tant que vous voulez les roses avant de venir au travail, mais une fois sur place, ouvrez toutes grandes vos narines et reniflez-moi l'odeur du sang et des tripes.

Dees, qui était fait pour renifler l'odeur du sang et des tripes, avait été ravi. Son nez expliquait sa présence aux commandes de l'avion qui descendait sur Wilming-ton. Un monstre humain était tapi quelque part là, en bas, un homme qui se prenait pour un vampire. Dees lui avait trouvé un nom parfait; il brôlait dans son esprit comme une pièce de valeur au fond de la poche d'un ambitieux; bientôt, il la prendrait et la dépense-raït. Et ce jour-là, le nom s'étalerait en grand aux manchettes des journaux à

scandale, sur tous les distribu-teurs de tous les supermarchés d'Amérique, agressant la clientèle de ses caractères en corps 50 impossibles à ignorer.

Attention, mesdames et messieurs les chercheurs de sensations fortes, vous ne le savez pas, mais quelqu'un de très méchant va entrer dans votre vie.

On vous dira son vrai nom, mais vous l'oublierez, ce qui est sans importance. Celui que vous vous appellerez, ce sera celui que moi, je lui aurai donné, un nom qui va le placer juste à côté de Jack l'Eventreur, du meurtrier au Buste de Cleveland et du Dahlia Noir. Vous vous appellerez le Rapace Nocturne, bientôt dans votre journal préféré ! Article exclusif, interview exclusive... Mais ce que je désire le plus, c'est une photo exclusive !

Il consulta de nouveau sa montre et s'autorisa à se détendre un tout petit peu (il n'aurait pu se détendre beaucoup). Il lui restait une demi-

heure avant la nuit, et il allait se garer à côté du Cessna au fuselage rouge (avec N 101 BL en rouge aussi sur l'empennage) dans moins d'un quart d'heure.

Le Rapace avait-il pris une chambre en ville ou dans l'un des motels sur la route qui y conduisait ? Dees ne le pensait pas. L'une des raisons du succès du Skymas-ter 337, en dehors de son prix relativement raisonnable, tenait à ce qu'il disposait, seul de sa catégorie, d'une soute à bagages -

certaines pas gigantesque - qui pouvait contenir trois grosses valises ou cinq petites... et abriter un homme, pourvu qu'il ne fût pas de la taille d'un joueur de basket professionnel. Le Rapace Nocturne se trouvait peut-être dans cette soute; il suffisait qu'il fût (a) capable de dormir en chien de fusil, les genoux au menton, (b) assez cinglé pour se prendre pour un vrai vampire, (c) les deux à la fois.

Dees pariait sur (c).

Et tandis que l'aiguille de l'altimètre passait de 4 000 à 3 000 pieds, il songea: Non, tu n'es ni à l'hôtel ni dans un motel, mon vieux, je me trompe ? quand on joue au vampire, on fait ça sérieusement, comme Frank Sinatra dans son genre. Tu sais ce que je pense ? Je pense que lorsque la soute s'ouvrira, la première chose que je verrai en dégringoler sera de la terre de cimetière (et même s'il n'y en a pas, tu peux parier tes deux canines du haut que c'est comme ça que commencera mon papier), viendra ensuite une jambe, puis l'autre, dans un pantalon de smoking- parce que tu seras en grande tenue, cela va de soi, non ? Oh, cher garçon, tu seras tiré

à quatre épingles, habillé pour tuer... L'avancement automatique de la pellicule est déjà branché sur mon appareil photo, et quand je verrai ta cape claquer dans la brise...

C'est à cet instant que ses réflexions s'interrompirent, car brusquement les lampes qui balisaient les pistes d'atterrissage de leurs éclairs intermittents s'éteignirent.

" J'ai l'intention de remonter la piste de ce type en commençant par la première affaire dont on a entendu parler ", avait-il déclaré en substance à Merton Morri-son.

Moins de quatre heures plus tard, il s'était retrouvé au Cumberland County Airport, en grande discussion avec un mécanicien du nom de Ezra Hannon. On aurait dit que ce monsieur venait de s'extraire d'un

tonneau de gin et Dees ne l'aurait pas laissé s'approcher à moins de cent mètres de son avion; mais pour le moment, il lui accordait son attention la plus extrême et la plus courtoise. Et pour cause: Ezra Hannon était le premier maillon de ce qui apparaissait de plus en plus, aux yeux de Dees, comme une chaîne très importante.

Le Cumberland County Airport était un nom bien majestueux pour un aérodrome de campagne composé de deux baraquements en tôle ondulée et de deux pistes à angle droit. L'une de ces dernières était cependant goudronnée. Dees n'ayant jamais atterri sur terre battue, il avait logiquement demandé la piste en dur. Les cahots que dut encaisser le Beechcraft (pour lequel il s'était endetté jusqu'aux yeux et même au-delà) le convainquirent d'essayer la terre battue pour son décollage, et il eut la joie de découvrir qu'elle était aussi lisse et douce qu'une poitrine de jeune fille. L'aérodrome possédait également une manche à air, bien entendu, laquelle était (bien entendu) aussi rapiécée qu'un caleçon de grand-père. Les terrains d'aviation de ce genre ont toujours une manche à air, cela fait partie de leur charme ambigu, comme le vieux biplan que l'on y voit toujours garé devant l'unique hangar.

Le comté de Cumberland est le plus peuplé du Maine, mais, à voir son aérodrome à faire paître les vaches, on ne s'en douterait jamais, et encore moins, se dit Dees à part soi, en ayant un entretien avec Ezra, le Stupéfiant Mécano Carburant au Gin. Lorsqu'il souriait, exhibant au grand complet les six dents qui lui restaient, il avait l'air d'un ancien figurant de *Deli-vrance*, le film de John Boorman.

L'aérodrome était situé non loin de l'opulente ville de Falmouth et ne survivait que grâce aux taxes et droits d'utilisation payés par les riches estivants qui l'utilisaient. Clark Bowie, la première victime du *Rapace Nocturne*, assurait le quart de nuit du contrôle aérien et possédait vingt-cinq pour cent des parts de l'aérodrome. Les autres employés se réduisaient à deux mécaniciens et à un second contrôleur: les contrôleurs vendaient également des cigarettes, des chips et des boissons non alcoolisées; l'homme assassiné, apprit Dees, préparait des cheeseburgers assez ignobles.

Mécaniciens et contrôleurs tenaient aussi le rôle de gardiens et de pompistes pour faire le plein des appareils. Il n'était pas rare qu'un contrôleur dût quitter précipitamment les toilettes (où il était en train de nettoyer les chiottes à grandes giclées de désinfectant) pour donner une autorisation d'atterrissage et pour décider, en une demi-seconde, de l'attribution d'une piste dans l'effrayant dédale des deux qu'il avait à sa disposition. Les conditions de travail étaient tellement

stressantes que pendant la pleine saison (en été), il arri-vait que le contrôleur de nuit ne puisse grignoter que six-sept heures de bon sommeil, entre minuit et sept heures du matin.

L'assassinat de Clark Bowie remontait à un mois, et le tableau que reconstitua le reporter était un mélange composite des éléments du mince dossier de Morrison et des embellissements beaucoup plus hauts en couleur d'Ezra, le Stupéfiant Mécano Carburant au Gin. Et même lorsqu'il eut apporté les indispensables retou-ches aux divagations de sa source principale, Dees resta persuadé que quelque chose d'extrêmement bizarre s'était passé, début juillet, dans ce petit aéro-drome merdique.

Le Cessna 337 immatriculé N 101 BL avait demandé par radio l'autorisation d'atterrir peu avant l'aube, le 9 juillet. Clark Bowie, qui assurait le quart de nuit depuis 1954, époque à laquelle les pilotes devaient par-fois remettre précipitamment les gaz à cause des vaches qui s'aventuraient de temps en temps sur l'uni-que piste, consigna l'appel à 4 h 32.

L'atterrissage eut lieu à 4 h 49. Bowie nota que le nom du pilote était Dwight Renfield et que l'appareil arrivait de Bangor, dans le Maine.

L'horaire était certainement juste, mais le reste n'était que foutaises (Dees avait vérifié à Ban-gor: jamais on n'y avait entendu parler d'un Skymaster immatriculé N 101 BL). Cependant, même si Bowie s'était douté de quelque chose, ça n'aurait probable-ment rien changé; on n'était pas très regardant sur la procédure, à Cumberland Airport.

Le nom qu'avait donné le pilote semblait le fruit d'une plaisanterie bizarre. Dwight était le prénom d'un acteur, Dwight Frye, qui venait juste de jouer, entre autres rôles, celui de Renfield, un malade mental baveux dont l'idole était le vampire le plus célèbre de tous les temps. Mais procéder à une demande d'auto-risation d'atterrissage en se présentant sous le nom du comte Dracula aurait pu éveiller les soupçons, même dans un patelin aussi endormi, supposa Dees.

Aurait pu; il n'en était pas tout à fait s°r. Une taxe d'atterrissage est une taxe d'atterrissage, et " Dwight Renfield " avait payé tout de suite, en liquide, ainsi que pour faire faire le plein de ses réservoirs; la somme avait été enregistrée dès le lendemain, avec la copie carbone du reçu émis par Bowie.

Dees n'ignorait pas la décontraction qui avait régné dans le contrôle du trafic aérien privé des petits aéro-dromes, au cours des années

cinquante et soixante, mais il restait tout de même étonné de la manière désinvolte dont on avait traité le Rapace Nocturne, à Cumberland Airport. On n'était tout de même plus dans les années soixante, mais à l'époque de la grande parano - trafic de drogue ou d'armes -, et toutes les saloperies interdites débarquaient soit dans les petits ports, apportées par de petits bateaux, soit dans les petits aérodromes, convoyées par de petits avions... des appareils comme le Cessna Skymaster du soi-disant Dwight Renfield.

D'accord, les taxes d'aéroport étaient toujours bonnes à prendre; Dees s'étonnait néanmoins que Bowie n'ait pas signalé l'absence de plan de vol à

Bangor, ne serait-ce que par précaution. Il ne l'avait pas fait. L'idée qu'il ait pu être soudoyé vint à l'esprit du journaliste, mais son informateur parfumé au gin lui assura que Clark Bowie était d'une honnêteté

à toute épreuve, et les deux flics de Falmouth avec les-queles Dees s'entretint par la suite le lui confirmèrent.

Il s'agissait probablement d'un simple cas de négligence, mais en fin de compte, c'était sans importance: les lecteurs de l'Inside View ne s'intéressaient pas à des questions aussi ésotériques que le comment et le pour-quoi des choses. Les lecteurs de l'Inside View se satisfaisaient de savoir ce qui s'était passé, le temps que ça avait pris, et si la personne à qui c'était arrivé avait eu le temps de hurler. Et ils s'intéressaient aussi aux pho-tos. Ils étaient avides de photos. De grandes photos contrastées, en noir et blanc si possible - du genre qui donnent l'impression de bondir de la page dans un essaim de points pour venir se clouer dans votre lobe frontal.

Ezra, le Stupéfiant Mécano Carburant au Gin, avait paru surpris et flatté

lorsque le reporter lui avait demandé où, à son avis, le soi-disant Renfield avait pu aller après son atterrissage.

" J'sais pas. Au motel, p't-êt'. A d° prendre un taxi.

* Vous êtes arrivé à quelle heure, déjà ? Sept heures du matin, le 9 juillet ?

* Ouais. Juste avant que Clark parte chez lui.

* Et le Cessna Skymaster était garé, attaché au sol et vide ?

* Ouais. Exactement au même endroit que le vôtre ", répondit Ezra avec un geste vers le Beechcraft. Dees recula un peu. Le mécanicien dégageait une odeur qui n'était pas sans rappeler un très vieux roquefort que l'on aurait fait macérer dans du gin Gilbey's.

" Clark a-t-il dit s'il avait appelé un taxi pour conduire le pilote dans un motel ? Parce qu'on dirait bien qu'il n'y en a pas à proximité.

* Non, pas un. Le plus proche, c'est le Sea Breeze, et c'est à trois kilomètres, ou un peu plus. " Ezra gratta le chaume qui lui hérissait le menton. " Mais je me rappelle pas que Clark ait dit un truc comme ça. "

Dees nota mentalement de ne pas oublier d'appeler les sociétés de taxis de la région; on ne sait jamais. A cette époque, il partait du principe raisonnable que son client préférerait dormir dans un lit, comme tout le monde.

" Pas de voiture de location, non plus ?

* Non, Clark a jamais parlé de limousine, et ça, il l'aurait sûrement dit. "

Dees acquiesça mais n'en décida pas moins d'appeler aussi ces sociétés. Il avait prévu d'interroger le reste du personnel, mais il n'en attendait pas grand-chose: le vieil ivrogne en constituait la majeure partie. Il avait pris un café avec Clark avant que le contrôleur ne parte, puis un deuxième le soir, à son retour, lorsqu'il était venu assurer son service de nuit. En dehors du Rapace Nocturne, Ezra semblait être la dernière personne à avoir vu Clark Bowie vivant.

L'objet de ces ruminations regarda au loin, l'air matois, se gratta les fanons du cou et reporta les yeux sur Dees. " Non, Clark a pas parlé de taxi ou de limousine, mais il a dit autre chose.

* Ah bon ?

* Ouais. " Ezra ouvrit la fermeture Eclair de l'une des poches de sa salopette grasseuse, en tira un paquet de Chesterfield, en alluma une et partit d'une de ces déprimantes quintes de toux comme en ont les vieillards. Il observa ensuite Dees, à travers les volutes de fumée, avec un air vaguement rusé. " «a veut p't-êt' rien dire, mais ça veut p't-êt' aussi dire quelque chose. Sûr que Clark, ça l'a étonné. Ouais, c'est sûr,

car c'était pas le genre à en l,cher une s'il avait rien à dire.

* qu'est-ce que c'était ?

* J'm'en souviens pas très bien. Parfois, vous savez, quand j'oublie des trucs, il suffit d'un portrait d'Alexan-der Hamilton pour me rafraîchir la mémoire.

* Celui d'Abraham Lincoln ne vous fait pas cet effet ? " demanda ironiquement Dees.

Au bout d'un moment (très court) de réflexion, Han-non admit que parfois Lincoln faisait l'affaire, et un portrait de ce gentleman passa donc du portefeuille de Dees à la main tremblotante d'Ezra. Dees se disait qu'un portrait de George Washington ' aurait sans doute suffi, mais il tenait à

ce que le mécanicien f't à cent pour cent de son côté. Et de toute façon, il le mettrait sur la note de frais.

" Je vous écoute.

* Clark a dit que le type devait sans doute aller à une soirée bougrement huppée.

* Oh ? Et pourquoi ? " demanda Dees, qui regrettait en fin de compte de ne pas avoir négocié un Washing-ton.

" Il a dit que le type avait l'air de sortir d'un paquet-cadeau. Smoking, cravate de soie, tout le bazar. " Ezra marqua un temps d'arrêt. " Clark a dit que le type portait aussi une grande cape. Rouge comme une voiture de pompier dedans, noire comme un cul de mule

dehors. quand le vent la soulevait, il a dit qu'on aurait cru une aile de chauve-souris. "

Une expression se mit soudain à briller en lettres de feu dans l'esprit de Dees: DANS LE MILLE !

Tu ne t'en doutes pas, mon pote le poivrot, mais tu 1. Hamilton: billet de dix dollars; Lincoln, de cinq; Washington, d'un dollar. (N.d.T.)

viens peut-être de prononcer des paroles qui te rendront célèbre.

" Avec toutes ces questions sur Clark, reprit Ezra, vous m'avez même pas d'mandé si j'avais rien vu de drôle.

* Et vous avez vu quelque chose de drôle ?

* «a se pourrait bien, ouais.

* quoi donc, mon ami ? "

Ezra gratta une fois de plus son menton r,peux de ses ongles longs et jaun

,tres, regarda Dees d'un air finaud du coin de son oeil injecté de sang, puis tira une nouvelle bouffée sur sa cigarette.

" Je vois qu'il faut remettre ça ", dit Dees qui fit apparaître un nouveau portrait de Lincoln tout en pre-nant grand soin de garder un ton aimable et un visage avenant. Il était en alerte rouge, et son instinct lui disait qu'il n'avait pas fini d'essorer le Stupéfiant Mécano Carburant au Gin. Pas tout à fait fini.

" «a me paraît pas exactement assez pour tout ce que je vous raconte ", observa Ezra avec un ton de reproche dans la voix. " Les gars pleins aux as comme vous doivent pouvoir faire mieux que dix billets, tout de même, non ? "

Dees consulta sa montre - une lourde Rolex rehaus-sée de diamants. " Bon sang ! Il se fait rudement tard !

Et dire que je n'ai pas encore eu le temps d'aller parler avec la police de Falmouth ! "

Avant qu'il ait pu seulement amorcer un demi-tour, le billet de cinq dollars disparut prestement de sa main pour aller rejoindre son jumeau dans la poche de la salopette de Hannon.

"Très bien, si vous avez autre chose à raconter, allez-y, lui dit Dees d'un ton d'o~ toute amabilité avait maintenant disparu. J'ai autre chose à faire. "

Le mécanicien parut réfléchir et gratta de nouveau ses fanons, émettant de petites bouffées d'odeur de vieux fromage. Puis il répondit, presque à

contrecœur:

" J'ai vu un gros tas de boue sous ce Skymaster. Juste au-dessous de la soute à bagages.

* Ah bon ?

* Ouais. J'ai donné un coup de botte dedans. "

Dees attendit. Il savait être patient.

" Un truc dégueulasse. Plein de vers. "

Dees ne pipa mot. Le renseignement était utile et intéressant, mais le vieux mécano n'avait sans doute pas tout dit.

" Et d'asticots. Ouais, des asticots. Comme quand y a quelque chose de crevé. "

Dees passa la nuit au Breeze Motel; dès huit heures le lendemain matin, il était en route pour Alderton, dans le nord de l'Etat de New York.

De tout ce que Dees ne comprenait pas, dans le com-portement de celui qu'il poursuivait, ce qui l'intriguait le plus était l'extraordinaire nonchalance dont le Rapace Nocturne faisait preuve. Dans le Maine et le Maryland, il avait pris tout son temps avant de tuer. Il n'avait passé qu'une nuit sur place, à Alderton, ville dans laquelle il avait débarqué deux semaines après avoir assassiné Clark Bowie.

Le Lakeview Airport d'Alderton était encore plus minuscule que le Cumberland: une seule piste d'atter-rissage en terre battue, et un unique b

,timent en dur, réunissant toutes les fonctions, qui n'était rien d'autre qu'une grange fraîchement repeinte. Aucun instrument pour l'approche mais une grande parabole pour que les fermiers aviateurs du coin ne ratent surtout pas des émissions aussi passionnantes que La Roue de la for-tune ou Murphy Brown.

Une chose plut beaucoup à Dees: la piste en terre était aussi douce que celle de Cumberland. Je vais finir par m'y habituer, se disait-il tandis qu'il reprenait impeccablement contact avec le sol et commençait les manoeuvres de freinage. Pas de coups de raquette sur des raccords de piste mal jointoyés, pas de nids-de-poule sur lesquels on rebondissait dangereuse-ment... ouais, il aurait pas de mal à s'y faire.

A Alderton, personne ne lui demanda de portrait de l'un ou l'autre exPrésident. Tout le patelin - une com-munauté qui ne comptait pas tout à

fait mille ,mes - était en état de choc, et pas seulement les quelques

employés à temps partiel qui, naguère avec feu Buck Kendall, s'occupaient de l'aérodrome (certainement déficitaire) de Lakeview presque bénévolement.

Il ne trouva personne qui s't quoi que ce f't, même pas un témoin du calibre d'Ezra Hannon. Le Stupéfiant Mécano était certes resté imprécis, mais au moins avait-il tenu des propos que l'on pouvait citer.

" Faut croire que c'était un sacré costaud, confia l'un des employés à mi-temps à Dees. Le vieux Buck, il pesait dans les cent vingt kilos et il était en général bien tranquille; mais fallait pas lui marcher sur les pieds, parce qu'il vous le faisait vite regretter. Je l'ai vu mettre un type K.-O., dans une attraction foraine venue pour une fête locale, y a deux ans. Ces combats ne sont pas très légaux, pour s'r, mais Buck avait pas un rond pour la traite de son petit Piper, alors il a boxé

avec le type de la foire. Il a ramassé deux cents dollars et les a apportés à la société de prêt deux jours avant qu'elle lui envoie les huissiers, je crois. "

Le temps-partiel secoua la tête, l'air sincèrement désolé, et Dees regretta de ne pas avoir sorti son appa-reil photo. Les lecteurs de l'Inside View auraient appré-cié ce visage allongé, plissé de rides et à l'expression chagrine. Faudra que je demande si ce vieux Buck n'avait pas un chien, se dit-il. Les lecteurs de l'Inside View adoreraient la photo du clébard du mort. Suffisait de faire poser l'animal sous le porche de la maison du défunt avec cette légende: D...BUT D'UNE LONGUE ATTENTE POUR BUFFY, ou un truc dans ce genre.

" C'est vraiment une honte ", fit Dees d'un ton qui sympathisait.

Le temps-partiel acquiesça. Le type a d° l'avoir par-derrrière. Je vois pas comment il a pu faire autrement. "

Dees ignorait sous quel angle Gerard " Buck " Ken-dall avait été attaqué, mais il savait en revanche que, cette fois, la gorge de la victime n'avait pas été déchi-quetée. On avait découvert deux trous, des trous qui auraient permis au soi-disant Dwight Renfield de sucer le sang du malheureux. Si ce n'est, d'après le rapport du médecin légiste, que les trous étaient situés non pas côte à côte, mais de part et d'autre de la gorge, le premier sur l'artère carotide et le second sur la veine jugulaire. Rien à voir avec les marques discrètes de Bela Lugosi ou avec les traces un peu plus sanglantes dans les films de Christopher Lee. Le rapport du méde-cin légiste parlait en centimètres, mais Dees commen-çait à s'y habituer et Morrison disposait de l'irrempla-çable

Libby Grannit pour expliquer ce que le langage sec du rapport ne révélait pas entièrement: soit le tueur avait une m,choire de la taille de celle d'un Grand-Pied - ces abominables hommes des bois mythiques de l'Oregon dont l'Inside View donnait régulièrement des nouvelles à

ses lecteurs -, soit il avait perforé la gorge de Kendall plus prosaÛquement, à l'aide d'un marteau et d'un clou.

LE RAPACE NOCTURNE MET SES VICTIMES EN PERCE AVANT DE BOIRE LEUR SANG, penseraient les deux hom-mes, le même jour, à deux endroits différents. Pas mal non ?

Le Rapace Nocturne avait demandé l'autorisation d'atterrir au Lakeview Airport peu après 22 h30 le 23 juillet. Kendall l'avait accordée et avait relevé un numéro d'immatriculation que Dees connaissait bien, maintenant: N

101 BL, écrivant le nom donné par le pilote " Dwite Renfield ". L'appareil était bien un Cessna Skymaster 337. Le fuselage rouge n'était pas mentionné, pas davantage que la cape écarlate comme une voiture de pompiers à l'intérieur et noire comme un cul de mule à l'extérieur, mais Dees était s'r que Buck les avait vus.

Le Rapace Nocturne avait atterri, tué cette armoire à glace de Buck Kendall, bu son sang et repris l'air dans son Cessna un peu avant l'arrivée de Jenna Ken-dall, venue apporter à son mari des gaufres fraîches, à cinq heures du matin. C'était elle qui avait découvert le corps exsangue.

Dees repassait ces détails dans son esprit, devant la tour de contrôle-hangar de bric et de broc de Lakeview Airport, lorsqu'il lui vint à

l'esprit que quand on don-nait son sang, on avait droit, tout au plus, à un jus d'orange et à un mot de remerciement, mais que quand on vous le prenait

- on vous le suçait, pour être pré-cis -, on faisait la manchette des journaux. Il laissa couler sur le sol le fond de sa tasse de café et se dirigea vers son avion, prêt à s'envoler pour le Maryland, non sans se demander si la main de Dieu n'avait pas légè-rement tremblé au moment o' il achevait ce qui était supposé constituer le chef-d'oeuvre de sa création.

Et maintenant, deux heures après avoir quitté le Washington National Airport, les choses avaient mal tourné, avec une soudaineté

déconcertante.

Les balises de la piste venaient de s'éteindre, mais Dees se rendit compte que l'aérodrome n'était pas le seul concerné par la panne: la moitié de Wilmington et Wrightsville dans son intégralité étaient également privés de lumière. Le système d'atterrissage aux instruments fonctionnait toujours; cependant, lorsqu'il s'empara du micro pour crier: " qu'est-ce qui se passe ? Wil-mington, parlez ! ", il eut pour seule réponse un grésillement d'électricité statique sous lequel des voix dis-tantes et fantomatiques échangeaient un babil incom-préhensible.

Il reposa brutalement le micro sur la fourche et la manqua; le micro tomba sur le plancher de l'avion, au bout de son cordon tirebouchonné, et Dees l'y laissa. Son geste avait été une réaction instinctive de pilote, rien de plus. Il savait ce qui venait de se passer avec autant de certitude qu'il savait que le soleil se couchait à l'ouest... ce qu'il allait faire très prochainement. La foudre avait évidemment frappé un transformateur à

proximité de l'aéroport. La question était de savoir s'il devait ou non tenter de se poser.

Tu avais l'autorisation ", dit une voix, à laquelle une autre répliqua immédiatement, et à juste titre, que ce n'était qu'une rationalisation illusoire. On apprenait ce que l'on devait faire dans une telle situation au cours de sa formation de pilote, et la logique et le manuel étaient d'accord pour dire que la solution consistait à se détourner sur l'aérodrome le plus proche et à essayer d'établir le contact radio.

Atterrir dans des conditions aussi bordéliques pouvait lui valoir un bl,me et une amende considérable.

Par ailleurs, s'il n'atterrissait pas sur-le-champ, il ris-quait de manquer le Rapace Nocturne. Il risquait aussi d'y laisser sa peau (voire celle de quelques autres per-sonnes), mais le reporter négligea d'inclure ce paramè-tre dans l'équation... jusqu'au moment o' une idée germa d'un coup dans son esprit; l'inspiration se pré-senta, comme souvent, sous la forme de manchettes de la presse à scandale:

UN H...ROÔQUE REPORTER SAUVE (mettez un chiffre aussi élevé que possible, c'est-à-dire vraiment impor-tant, les limites de la crédulité humaine étant d'une incroyable élasticité) PERSONNES DES GRIFFES DU RAPACE NOCTURNE D...

MENT.

Avale-moi ça, Toto le Péquenot, pensa Dees en continuant sa descente vers la piste 34.

Les balises se rallumèrent brusquement, comme si elles approuvaient sa décision, puis s'éteignirent de nouveau, non sans laisser une image rémanente sur sa rétine, tout d'abord bleue, puis virant ensuite au vert avocat malsain. Tout à coup, le grésillement d'électricité statique disparut et la voix de Toto le Péquenot s'éleva, suraigu; " Virez à tribord, N 471 B, virez à

tribord ! Bordel de Dieu ! Bordel de Dieu ! va y avoir une collision, je crois qu'on va avoir... "

L'instinct de survie de Dees était aussi affûté que celui d'un carnassier.

Il ne vit à aucun moment les feux stroboscopiques du 727 de Piedmont Airlines, trop occupé qu'il était à tirer sur le manche pour virer aussi sèchement que le permettait le Beechcraft - un virage aussi serré que l'hymen d'une vierge et le reporter ne serait que trop heureux de témoigner de la maniabilité du Beech, si jamais il se sortait de ce merdier - dès que les mots virez à tribord étaient sortis de la bouche de Toto. Il eut un instant l'impression physique de quelque chose d'énorme qui le frôlait, à

quelques centimètres au-dessus de l'appareil, et le Beech se mit à cabrioler si violemment que les trous d'air qu'il avait subis jusqu'ici lui parurent de la gnognotte. Un paquet de cigarettes jaillit de sa poche et se répandit partout dans l'habitacle. La partie éclairée de Wilmington parut s'incliner de manière affolante. Dees sentit son estomac qui lui repoussait le coeur dans la gorge - dans la bouche, oui ! De la salive lui coula des commissures des lèvres sur les joues, tandis que les cartes et les plans de vol s'égaillaient comme des oiseaux effarouchés. Dehors mugissait le tonnerre de gros moteurs à réaction se mêlant aux grondements naturels de l'orage. L'une des vitres du petit appareil implosa et un souffle de vent asthmatique s'engouffra par la brèche, envoyant tourbillonner tout ce qui n'était pas solidement attaché.

" Reprenez votre précédente altitude, N 471 B ! " hurlait Toto le Péquenot.

Dees se rendait parfaitement compte qu'il venait de bousiller une paire de pantalons à deux cents dollars en l'arrosant d'un bon demi-litre de pisse chaude, mais il se sentait partiellement rasséréné à l'idée que ce bon vieux Toto venait juste de saloper son caleçon à fleurs avec un

solide chargement de colombins grand format. A en juger par le son de sa voix, en tout cas.

Dees avait toujours sur lui, dans la poche droite de son pantalon, le classique couteau suisse; tenant le manche à balai de la main gauche, il entailla sa chemise juste au-dessus du coude gauche, et se fit une estafilade; puis, sans attendre, il s'entailla légèrement juste en dessous de l'oeil gauche. Il referma la lame et plaça le couteau dans le porte-cartes élastique de la portière, côté pilote. Faudra le nettoyer plus tard, se dit-il. Ne pas oublier, sinon je serais pas dans la merde. Il savait néanmoins qu'il n'oublierait pas, et si l'on songeait au nombre de mauvais pas dont s'était tiré le Rapace Noc-turne, il se disait qu'il n'avait pas trop à s'en faire.

Les lumières de la piste se rallumèrent, cette fois-ci pour de bon, espéra-t-il, en se rendant compte, à la manière dont elles vacillaient, que l'électricité prove-nait d'un générateur de dépannage. Il dirigea de nouveau le Beechcraft sur la piste 34. Le sang coulait le long de sa joue gauche et atteignait sa bouche; il en aspira un peu et recracha un mélange ros,tre sur son tableau de bord. Ne jamais rater une occasion; se contenter de suivre son instinct, et il vous ramène tou-jours à la maison.

Il regarda sa montre. Dans quatorze minutes, le soleil se coucherait. «a commençait à devenir rude-ment serré.

" Remontez, Beech ! hurla Toto le Péquenot. Remontez ! Vous êtes sourd ou quoi ? "

Dees, ne voulant pas un seul instant détacher les yeux des lumières de la piste, chercha le micro d'une main t,tonnante. Puis il remonta le long du cordon jusqu'à ce qu'il ait l'objet en main. Il appuya alors sur le bouton d'émission.

" Ecoute-moi bien, espèce de pauvre con, dit-il, les lèvres tellement retroussées qu'elles découvraient ses gencives, j'ai failli être transformé en bouillie genre fraise écrasée par un 727 parce que ta saloperie de générateur n'a pas été foutue de prendre le relais à

temps; résultat: je n'ai eu aucune liaison radio. Je ne sais pas combien de personnes ont failli être transformées en gelée de fraises dans le 727, mais je suis prêt à parier que toi, tu le sais, et que l'équipage le sait aussi très bien. La seule raison pour laquelle tout le monde est encore en vie est que le capitaine de cette péniche a eu la bonne idée de virer de bord à droite, et moi aussi, mais j'ai subi des dommages

matériels et physiques. Si tu ne me donnes pas l'autorisation d'atterrir tout de suite, je me pose tout de même. La seule différence est que si j'atterris sans autorisation, je te traîne devant la commission de la FAA. Non sans avoir auparavant veillé personnellement à ce que ton cul prenne la place de ta tête, et vice versa. Ai-je été bien clair, patron ? "

Il y eut un long silence rempli des habituels grésillements. Puis une toute petite voix, extraordinairement différente des meuglements précédents de Toto le Péquenot, s'éleva: " Autorisation d'atterrissage, piste 34, N 471 B. "

Dees sourit et mit le cap sur la piste.

Il appuya de nouveau sur le bouton du micro: " J'ai gueulé et j'ai dit des horreurs. Je suis désolé. «a ne m'arrive que lorsque je manque y laisser ma peau. "

Aucune réponse du sol.

" Va donc te faire empapaouter ", grommela Dees hors micro, poursuivant sa descente sans consulter sa montre, comme il était tenté de le faire.

Dees avait beau en avoir vu d'autres et en être fier, il ne servait à rien de se raconter des histoires; ce qu'il trouva à Duffrey lui ficha les boules. Le Cessna du Rapace Nocturne avait encore passé toute une jour-née

- le 31 juillet - sur le parking, mais ça, ce n'était que le hors-d'oeuvre.

C'était le sang qui fascinait ses fidèles lecteurs de l'Inside View, évidemment, et les choses étaient très bien ainsi, le monde pouvait tourner sans fin, amen, amen - Dees, cependant, avait de plus en plus conscience que le sang (ou plutôt l'évaporation du sang, comme dans le cas de ces pauvres Ray et Ellen Sarch) ne constituait que le tout début de l'histoire.

Dees arriva à Duffrey le 8 août, avec à ce moment-là à peine une semaine de retard sur le Rapace Nocturne. Il se demandait toujours où son client chiroptérien se réfugiait entre ses coups. A Disney World ? Dans les jardins Busch ? A Atlanta, pour voir jouer les Braves ? Ce genre de détail n'était pas de première importance pour le moment, alors que la poursuite n'était pas achevée, mais ils présenteraient un jour ou l'autre une certaine valeur. Ces informations deviendraient l'équi-valent des restes d'un festin - l'histoire du Rapace Nocturne - et

permettraient de prolonger un peu la fête sur plusieurs numéros, comblant ainsi l'insatiable appétit des lecteurs, qui pourraient retrouver les arô-mes du plat de résistance longtemps après qu'il aurait été digéré.

N'empêche, il existait des abîmes étranges et téné-breux dans cette histoire: des lieux dans lesquels un homme pouvait tomber et disparaître à

jamais. Pré-senté de cette façon, cela paraissait un peu idiot et ringard, mais le temps que Dees se figure ce qui s'était passé à Duffrey, il avait commencé à y croire vrai-ment... ce qui signifiait qu'une partie de l'histoire ne serait jamais imprimée, et pas seulement pour des rai-sons personnelles, mais parce qu'elle violait la seule et ironique règle que Dees respectait scrupuleusement: ne crois jamais ce que tu publies et ne publie jamais ce que tu crois, qui lui avait permis de garder intacte sa santé mentale au cours des années, tandis que les autres, autour de lui, perdaient la leur.

Il avait atterri au Washington National - un véritable aéroport, pour une fois - et loué une voiture pour par-courir les cent kilomètres qui le séparaient de Duffrey parce que, sans Ray Sarch et son épouse Ellen, il n'y avait plus d'aérodrome à Duffrey. Mis à part la soeur d'Ellen, Raylene, qui savait mettre à l'occasion les mains dans le cambouis avec efficacité, c'était au seul couple que se réduisait tout le personnel du terrain d'aviation. Celui-ci ne comportait qu'une seule piste, en terre battue imbibée d'huile de vidange (ce qui avait le double avantage de fixer la poussière et d'empêcher l'herbe de pousser), et un poste de contrôle à

peine plus grand qu'une cabine téléphonique accolé à la grosse caravane Jet Air dans laquelle vivaient les Sarch. Ils étaient tous deux retraités, tous deux pilotes, tous deux aussi durs à cuire et, à en croire ce que l'on disait d'eux, toujours amoureux fous l'un de l'autre après presque cinq décennies de vie conjugale.

qui plus est, apprit Dees, les Sarch surveillaient de très près le trafic aérien privé qui transitait par leur piste; ils avaient leur revanche personnelle à prendre dans la guerre contre la drogue. Leur fils unique était mort en Floride, dans les marais des Everglades, en essayant d'amerrir avec un Beechcraft volé sur une partie inondée paraissant parfaitement dégagée; il y avait à bord plus d'une tonne de cannabis.

L'étendue d'eau était bien dégagée... excepté une seule et unique souche.

Le Beechcraft 18 l'avait heurté, s'était retourné et avait explosé. Doug Sarch avait été éjecté, le corps carbonisé et fumant mais probablement toujours en vie, en dépit des efforts de ses parents pour croire le contraire. Les alligators l'avaient ensuite dévoré et les agents de la DEA, une semaine plus tard, n'avaient retrouvé que son squelette, auquel étaient encore attachés des lambeaux de chair grouillant d'asticots, une paire de jeans Calvin Klein calcinés et une veste de sport Paul Stuart-New York.

Dans l'une des poches, ils découvrirent un peu plus de vingt mille dollars en liquide; dans une autre, près d'une once de cocaïne péruvienne.

" C'était une affaire de drogue et les salopards qui l'avaient manigancée ont tué mon fils répétait tout le temps Ray Sarch, soutenu avec ferveur par sa femme. La haine qu'Ellen Sarch éprouvait pour les drogues et les dealers, s'entendit dire Dees à plusieurs reprises, n'avait d'équivalent que son chagrin et sa stupefaction quand elle cherchait à comprendre comment de tels individus avaient pu embobiner son fils. Le sentiment unanime, à Duffrey, était que l'assassinat relevait du règlement de comptes.

A la suite de la mort du garçon, les Sarch avaient donc fait preuve d'une vigilance sans faille pour tout ce qui pouvait ressembler, de près ou de loin, à du trafic de drogue. Ils avaient dérangé inutilement quatre fois la police d'Etat du Maryland, mais la police d'Etat du Maryland ne se formalisa pas, parce qu'elle était venue cinq autres fois pour quelque chose, dont deux pour de gros poissons. Le dernier à se faire prendre transportait trente livres de cocaïne bolivienne pure. Le genre de coup fumant qui fait facilement passer l'éponge sur quelques fausses alertes, car ce sont également ceux-là qui vous valent une promotion.

Or donc, tard dans la soirée du 30 juillet, arriva ce Cessna avec une immatriculation et des couleurs communiquées à tous les aéroports et aérodromes des Etats-Unis, y compris celui de Duffrey, un Cessna dont le pilote déclarait s'appeler Dwight Renfield, parti de Bayshore Airport's dans le Delaware - terrain qui n'a jamais entendu parler ni de lui, ni de son appareil; l'avion d'un homme qui était presque certainement un meurtrier.

" S'il s'était posé ici, il serait en taule, en ce moment ", avait déclaré

un contrôleur de Bayshore par téléphone à Dees. Mais celui-ci n'en était pas aussi sûr. Il éprouvait même des doutes sérieux sur la

question.

Le Rapace Nocturne avait atterri à Duffrey à 23 h 27, et non seulement le soi-disant Dwight Renfield avait signé le registre des mouvements des Sarch, mais il avait accepté de venir boire une bière dans leur cara-vane et de regarder avec eux une nouvelle diffusion de Gunsmoke sur TNT. Ellen Sarch avait raconté tout ça à la patronne du salon de beauté de Duffrey, le lende-main; cette patronne, Selida McCammon, s'était pré-sentée à Dees comme l'une des amies les plus proches de feu Ellen Sarch.

Lorsque le reporter lui demanda comment elle avait trouvé Ellen, Selida lui répondit: " Vaguement rêveuse. Un peu comme une gamine de dix-sept ans qui vient de tomber amoureuse, soixante ans de plus ou pas. Elle avait si bonne mine que j'ai cru qu'elle s'était maquillée, jusqu'au moment o~ j'ai commencé de lui faire sa permanente. Puis j'ai vu qu'elle était seulement... comment dire... " La coiffeuse haussa les épaules. Elle voyait bien ce qu'elle voulait exprimer, sans savoir comment le dire.

" Réchauffée ? " suggéra Dees, ce qui eut le don de faire rire Selida et de lui faire battre des mains.

" Réchauffée ! Oui, c'est ça ! Vous, vous êtes un écri-vain, pas de doute !

* Oh, j'écris divinement ", répondit Dees en lui adressant un sourire qu'il espérait chaleureux et plein de bonne humeur. Un sourire auquel il s'était entraîné quotidiennement, à une époque, et qu'il répétait encore régulièrement devant la glace de ce qu'il appelait son domicile - un appartement à New York - et devant celle des motels et hôtels qui étaient son véritable chez-lui. Il parut faire son effet, à voir la réaction instantanée de Selida, mais, à la vérité, Dees ne s'était jamais senti chaleureux ni de bonne humeur de toute sa vie. Enfant, il en était arrivé

à croire que ces émotions n'existaient pas, qu'elles n'étaient que mascarade et conventions sociales. Plus tard, il parvint à la conclusion qu'il s'était trompé; la plupart de ces émotions (les émotions Reader's Digest, comme il les appelait) étaient bien réelles, au moins pour beaucoup de gens. Peut-être même l'amour, le légendaire fauteur de tran-ses, existait-il réellement. Il était certes désolant qu'il ne puisse ressentir lui-même ces émotions, mais ce n'était pas la fin du monde. Il y avait aussi des gens avec le cancer, le sida ou les capacités mentales d'un perroquet qui aurait perdu la mémoire. A considérer les choses

ainsi, on se rendait rapidement compte que le fait d'être privé de petits c, lins n'était pas très grave. L'important, c'était de savoir faire jouer convenable-ment et quand il le fallait les muscles de son visage, et tout allait bien. «a n'avait rien de douloureux, c'était facile; quand on était capable de se souvenir de remon-ter sa braguette après avoir lansquiné, on pouvait se souvenir de sourire et de prendre un air chaleureux quand c'était ce que l'on attendait de vous. D'autant qu'un sourire engageant, avait-il fini par découvrir avec le temps, était le plus performant des outils dans une interview. Il arrivait bien, par moments, qu'une voix intérieure lui demand

, t ce qu'il pensait vraiment, lui, mais il préférait l'ignorer. Il n'avait qu'un désir, écrire ses articles et prendre des photos. Depuis tou-jours, il s'en sortait mieux avec une plume qu'avec un appareil photo, mais il n'en préférait pas moins les photos. Il aimait les tripoter. Voir comment elles figeaient les gens et révélaient leur vrai visage au monde entier, ou au contraire affichaient leur masque de manière tellement manifeste qu'elles les trahissaient complètement. Il appréciait surtout, dans les meilleu-res, les expressions de surprise et d'horreur. Et d'avoir été pris sur le fait.

En insistant un peu, il aurait admis que les photos donnaient une vue intérieure des choses largement suf-fisante, mais la question, pour le moment, n'était pas pertinente. Ce qui l'était ? Le Rapace Nocturne, son petit copain vampiresque, et la manière dont il était venu chambouler la vie de Ray et d'Ellen Sarch, une semaine plus tôt.

Après être descendu d'avion, le Rapace était entré dans un bureau o' était affiché un avis bordé de rouge de la FAA , avis qui laissait entendre que le pilote d'un certain Cessna Skymaster 337 immatriculé N 101 BL était peut-être un dangereux criminel, auteur de deux meurtres; qu'il se faisait appeler généralement Dwight Renfield. Le Skymaster immatriculé N 101 BL

avait atterri, Dwight Renfield avait signé le registre des mou-vements et très certainement passé la journée du len-demain dans la soute à bagages de son appareil. Mais alors, qu'avaient fait les Sarch, ce couple parano qui soupçonnait tout le monde ?

Les Sarch n'avaient rien dit, les Sarch n'avaient rien fait.

Rien, ce n'était pas tout à fait vrai, découvrit Dees.

Ray Sarch avait fait quelque chose: il avait invité le Rapace Nocturne à regarder un vieil épisode de Gunsmoke à la télévision et à boire une

bière en compagnie de sa femme. Les Sarch l'avaient traité comme un vieil ami. Et le lendemain, Ellen avait pris rendez-vous avec deux semaines d'avance au salon de beauté de son 1. Federal Aviation Authority: administration fédérale de l'avia-tion civile. (N.d.T.)

amie Selida McCammon, à la grande surprise de celle-ci, car les visites d'Ellen étaient toujours réglées comme du papier à musique. Elle avait donné des ins-tructions plus précises que d'habitude, demandant non seulement une coupe, mais une permanente et une légère couleur.

" Elle voulait paraître plus jeune ", confia Selida McCammon à Dees, essuyant du revers de la main la larme qui coulait sur sa joue.

Mais le comportement d'Ellen paraissait anodin, comparé à celui de son mari. Il avait en effet appelé la FAA au siège de Washington et demandé la diffusion d'un bulletin NOTAM 1 indiquant que Duffrey était tem-porairement retiré du réseau des terrains d'aviation en état d'activité. En d'autres termes, il avait baissé le rideau et mis la clé sous la porte.

Dans la journée, il avait été faire le plein d'essence pour sa voiture à la station Texaco et avait déclaré à Norm Wilson, le propriétaire, qu'il pensait avoir la grippe. Norm dit à Dees qu'il n'avait pas eu de mal à le croire, parce qu'il avait trouvé un air fatigué à Ray, qui lui avait paru soudain plus vieux que son ,ge.

Et dans la nuit, les deux sentinelles vigilantes furent consumées à mort.

On trouva Ray Sarch dans la petite salle de contrôle. Arrachée et jetée dans un coin, sa tête gisait sur un cou réduit à l'état de chicot déchiqueté, contemplant la porte ouverte, les yeux grands ouverts et vitreux, comme s'il y avait quelque chose à voir.

On avait découvert sa femme dans la chambre de la caravane. Elle était sur son lit, habillée d'un peignoir tellement neuf qu'elle le portait peut-être pour la pre-1. Notice to Airmen: bulletin d'information destiné awc pilotes.

(N.d. T.)

mière fois. Elle était vieille, avait confié un adjoint du shérif à Dees (le prix de cet enfoiré était beaucoup plus élevé que celui d'Ezra le Stupéfiant Mécano Carburant au Gin, puisqu'il lui avait fallu déboursier vingt-cinq dollars, mais ses renseignements valaient la

peine), cependant il suffisait de la regarder un instant pour comprendre qu'elle s'était couchée avec l'idée de faire l'amour. Le parfum country & western de l'histoire lui plut tellement qu'il nota tout ça dans son carnet. Ellen Sarch présentait les impressionnantes et caractéristi-ques perforations au cou, à hauteur de la jugulaire et de la carotide. Elle avait une expression calme sur le visage, les mains croisées sur l'estomac.

Bien qu'elle eût été complètement vidée de son sang, il n'y en avait que quelques gouttes sur l'oreiller, à côté d'elle, ainsi que sur le livre posé sur son sein: Lestat le vampire, d'Anne Rice.

Et le Rapace Nocturne ?

Peu avant minuit, dans la nuit du 31 juillet, ou juste après, c'est-à-dire le 1er août, il s'était littéralement envolé. Comme un oiseau.

Ou une chauve-souris.

Dees atterrit à Wilmington sept minutes avant le cou-cher officiel du soleil. Tandis qu'il réduisait les gaz, recrachant toujours le sang qui lui coulait dans la bou-che depuis sa blessure en dessous de l'oeil, un éclair bleu électrique zébra le ciel avec une telle intensité qu'il en resta quelques instants aveugle. La foudre fut suivie du coup de tonnerre le plus assourdissant qu'il eût jamais entendu; opinion subjective, mais cepen-dant confirmée lorsqu'une deuxième vitre, côté passa-ger, déjà endommagée pendant la presque collision avec le 727 de la Piedmont Airlines, explosa à

son tour en bombardant l'intérieur de la carlingue de diamants de pacotille.

Dans l'éclat aveuglant de lumière, il aperçut un b,ti-ment cubique et trapu en bord de piste, côté b,bord, empalé par la foudre. La construction explosa en expé-diant une colonne de feu dans le ciel laquelle, en dépit de son intensité, n'était rien en comparaison de l'éclair qui l'avait provoquée.

Comme si on avait amorcé un b,ton de dynamite avec une bombe nucléaire tactique, songea vaguement Dees. La gégène ! pensa-t-il soudain. C'est ta génératrice qui vient de sauter !

Les lumières, toutes les lumières, les blanches qui matérialisaient les limites de la piste et celles d'un rouge éclatant qui en signalaient la fin, s'éteignirent d'un coup, comme de vulgaires chandelles soufflées

par une rafale de vent. Dees se retrouva en un clin d'oeil propulsé à plus de cent vingt kilomètres à l'heure dans une obscurité totale.

L'onde de choc provoquée par l'explosion du principal générateur de l'aérodrome atteignit le Beechcraft comme un coup de poing - elle fit plus que le frapper, s'abattant sur lui comme le fléau d'un vanneur. L'appareil, qui avait à peine eu le temps de se rendre compte qu'il était de nouveau une créature terrestre rampante, se mit à dérapier follement vers tribord, s'éleva et retomba sur la roue droite. Celle-ci partit dans une série de rebonds sur quelque chose qui était, comprit Dees au bout d'un instant, les lumières de bord de piste.

A b,bord ! hurla le reporter. A b,bord, connard d'engin ! "

Il faillit entamer la manoeuvre, mais reprit son sang-froid à temps. S'il tirait le manche à b,bord à cette vitesse, il était bon pour un tonneau au sol. Il n'explo-serait probablement pas, vu le peu de carburant qu'il lui restait, mais on ne savait jamais. Ou bien, le Beech pouvait partir en morceaux, avec par exemple Richard Dees de la taille aux pieds encore attaché sur son siège et secoué de tressaillements prenant une direction, et Richard Dees de la taille à la tête en prenant une autre, avec derrière lui un chapelet d'intestins coupés comme des casseroles derrière une voiture de jeunes mariés, et laissant échapper, sur le béton de la piste, un rein ici, un autre là, semblables à d'énormes fientes d'oiseau.

Sors-toi de là ! s'encouragea-t-il, sors-toi de là, pauvre con, sors-toi de là !

quelque chose - sans doute le réservoir d'appoint en gazole de la gégène, supposa-t-il quand il eut le temps de faire des suppositions - explosa alors, repoussant le Beech encore plus loin à tribord, mais du coup, la roue tribord quitta l'alignement des rampes lumineuses et l'appareil se retrouva en train de rouler avec une relative douceur, la roue b,bord en limite de piste et la roue tribord sur l'accotement étroit entre les feux et le fossé qui courait le long de la piste 34. Le Beech tremblait encore de toutes ses membrures, mais de manière acceptable, et Dees comprit qu'il roulait sur un pneu à plat, celui de tribord, lacéré par les feux qu'il avait écrasés.

Il ralentissait, c'était ce qui comptait, et l'avion finit par comprendre qu'il était bel et bien une chose d'une nature différente maintenant, une chose qui appartenance à la terre. Dees commençait à se détendre lorsqu'il aperçut un Learjet, du modèle que les pilotes appellent Gros Albert à cause de sa volumineuse carlingue, se profiler dans l'axe du

Beechcraft, stupidement garé sur la piste: le pilote s'y était arrêté avant de gagner la piste 5 - sur ordre de Toto le Péquenot, évidemment - pour laisser atterrir d'urgence son Beechcraft.

Dees fonçait droit dessus; il vit les hublots éclairés, des visages qui le regardaient, bouche bée, comme autant d'idiots regardant un tour de magie dans un asile. Sans réfléchir, il poussa le palonnier à fond à droite, faisant quitter d'un bond la piste à la roue droite et se jetant dans le fossé. Il n'évita le Learjet que de quelques centimètres. Dees entendit des hurlements étouffés sans en avoir vraiment conscience, car toute son attention était concentrée sur les pétards qui semblaient exploser sous son nez tandis que l'appareil essayait de retrouver son appartenance à

l'élément aérien, sans pouvoir y parvenir, avec ses volets baissés et ses moteurs tournant au ralenti, mais essayant tout de même. L'avion fit un bond convulsif dans la lumière mourante de l'explosion secondaire de la génératrice, et se retrouva en train de déraper sur une piste de service; le reporter aperçut un instant le terminal, ses angles éclairés par les ampoules de secours alimentées par batterie, il aperçut des avions garés -

l'un d'eux était très certainement le Skymaster du Rapace Noc-turne -, silhouettes aussi noires que si elles avaient été emballées dans un crêpe mortuaire se détachant sur la sinistre lueur orangée du couchant, maintenant visible entre les cumulus qui se déchiraient.

Je vais me retourner ! cria-t-il dans sa tête, tandis que le Beech s'efforçait de rouler; l'aile b,bord fit jaillir une gerbe d'étincelles du sol et son extrémité se brisa, allant rouler dans les buissons, o' la chaleur provoquée par la friction déclencha un début d'incendie qui se propagea aux herbes humides.

Puis le Beechcraft s'immobilisa, et les bruits se réduisirent au bourdonnement neigeux d'électricité statique de la radio, au minuscule crépitement des bou-teilles de boisson gazeuse déversant leur contenu sur le plancher de l'appareil, côté passager, et au frénétique martèlement du coeur de Dees. Il défit la boucle de son harnais et se dirigea vers l'écoutille de pressurisation avant même d'avoir vérifié qu'il était bien encore en vie.

Le reporter se rappela les événements qui se déroulèrent ensuite avec une précision quasi cinématographique; mais de ce qui se passa entre l'instant o' l'avion s'immobilisa sur la piste de service et celui o' il entendit les premiers cris dans le terminal, il ne conserva qu'un

souvenir clair: comment il avait fait brusquement demi-tour pour récupérer son appareil photo. Il ne pouvait quitter le Beech sans lui; le Nikon, qui lui tenait presque lieu de femme, était ce que Dees avait de plus précieux. Il l'avait acheté dans une boutique de Toledo quand il avait dix-sept ans et ne s'en était jamais séparé. Il l'avait complété par de nouveaux objectifs, depuis, mais le boîtier était toujours le même, mis à part les quelques inévitables éraflures dues à l'usage. Le Nikon attendait dans sa poche en plastique, derrière le siège du pilote. Dees le retira, s'assura qu'il était intact, et se le passa autour du cou avant de se pencher pour franchir l'écouille.

Il sauta à terre, chancela et faillit tomber, retenant l'appareil photo pour qu'il ne heurte pas le dallage de béton. Il y eut un dernier et sourd grondement de tonnerre, mais seulement un, cette fois, distant et nullement menaçant. La brise lui effleurait d'une main légère et douce le visage... Mais se révélait beaucoup plus glacée au-dessous de la ceinture.

Le reporter grimaça. La façon dont il avait compissé son pantalon quand le Beech avait failli heurter le 727 en plein vol ne figurerait pas non plus dans l'article.

Puis un cri aigu, perçant, même, lui parvint du terminal, un cri où se mêlaient angoisse et horreur. Ce fut comme si on venait de le gifler. Il revint aussitôt à lui-même. Il se mobilisa de nouveau sur son objectif et consulta sa montre. Elle ne fonctionnait plus. C'était une de ces amusantes antiquités à remontoir, et il avait dû oublier de tourner la petite molette.

Le soleil était-il couché ? Il faisait foutrement noir, d'accord, mais avec tous ces cumulus qui se déchiraient et se reformaient autour de l'aérodrome, il était difficile de dire où on en était.

Un autre cri lui parvint - non, pas un cri, un hurlement - accompagné d'un bruit de verre brisé.

Il décida que la question du coucher de soleil était secondaire.

Il courut, ayant vaguement conscience que les réservoirs d'appoint de la génératrice brôlaient toujours et que l'air empestait l'essence. Il essaya d'accélérer, mais il avait l'impression d'allonger sa foulée dans du ciment frais. Le terminal se rapprochait avec une exaspérante lenteur.

" Je vous en supplie, non ! NON, JE VOUS EN SUPPLIE, NON ! JE VOUS EN SUP..."

Le hurlement monta en spirale dans le ciel et fut soudain coupé par une vocifération horrible, bestiale. Pas tout à fait inhumaine, cependant, mais c'était peut-être justement ce qu'il avait de plus effroyable. Dans la lumière anémique des lampes de sécurité du terminal, Dees aperçut une masse noire derrière un deuxième vitrage qui se brisait, dans la partie du b

,timent qui faisait face au parking - la paroi était presque entièrement vitrée. La masse sombre en jaillit pour aller s'éta-ler sur la piste avec un bruit mou; le reporter vit que c'était un homme.

La tempête s'éloignait, mais les éclairs continuaient à sillonner le ciel à

un rythme irrégulier; au moment où Dees arrivait à hauteur du parking, haletant, il vit enfin l'avion du Rapace Nocturne, l'immatriculati~Gn, N

101 BL audacieusement affichée sur l'empennage. Les lettres et les chiffres paraissaient noirs, dans cette lumière, mais il savait qu'ils étaient rouges, et de toute façon c'était sans importance. Il y avait une pellicule noir et blanc à forte sensibilité dans l'appareil et un flash à

déclenchement automatique, lorsque la lumino-sité était trop faible.

La porte de la soute du Skymaster pendait, grande ouverte, comme la bouche d'un cadavre. Au-dessous, s'étalait un gros tas de boue dans laquelle grouillaient et s'agitaient des choses. Dees l'aperçut, regarda mieux et s'immobilisa. Il était maintenant en proie non seulement à la peur, mais aussi à la joie, une joie sauvage, cabriolante. quelle chance que tout se soit passé ainsi !

Oui, d'accord, mais ne parlons pas chance, songea-t-il. Ne prononçons pas le mot. Ne parlons même pas d'intuition.

Exact. Ce n'était pas un hasard s'il était resté coincé dans ce trou à rats merdique de motel avec son clima-tiseur bruyant, ce n'était pas une intuition - pas exac-tement une intuition, en tout cas - qui l'avait fait se pendre pendant des heures au téléphone, à appeler des aérodomes grands comme des mouchoirs de poche pour leur donner le numéro d'immatriculation du Rapace Nocturne, mais un pur instinct de reporter, qui commençait à

payer en ce moment. Sauf que ce n'était pas une vulgaire prime, un petit bénéf, mais le gros lot, l'Eldorado, le fabuleux Graal des journalistes !

De précipitation, il faillit s'étrangler avec la courroie de l'appareil photo, lorsqu'il voulut le prendre. Il jura. Se débarrassa de la courroie.

Cadra.

Un double hurlement lui parvint du terminal: une femme et un enfant. A peine si Dees les remarqua. L'idée qu'il s'y déroulait un massacre fut suivie immédiatement de celle que le massacre ne ferait que rendre ses articles plus copieux. Puis les deux idées s'évanouirent pendant qu'il prenait quatre photos rapides du Cessna, s'assurant de bien cadrer la porte de la soute et le numéro sur l'empennage. Le moteur de débobi-nage ronronnait.

Il courut. Encore du verre brisé. Encore un bruit sourd et mou, puis un nouveau corps éjecté sur le béton comme une poupée de chiffon qui aurait été bourrée d'un liquide épais et noir, genre sirop pour la toux. Dees scruta la scène, vit des mouvements confus, le tourbillonnement de quelque chose qui aurait pu être une cape... mais il se tenait encore trop loin. Il se tourna, prit encore deux clichés de l'avion, en gros plan. La soute béante et le tas de boue sortiraient admirablement au tirage.

Enfin, il fit demi-tour et courut vers le terminal. Le fait qu'il n'était armé que d'un Nikon ne lui traversa pas l'esprit.

Il s'arrêta après une dizaine de mètres. Trois corps gisaient sur le sol: deux adultes, un homme et une femme, et celui d'une personne de sexe féminin qui était soit une toute petite femme, soit une adolescente d'environ treize ans. Difficile à dire, quand la tête manque.

Dees prit six clichés rapides, et le flash lança ses éclairs blancs, tandis que le moteur émettait ses brefs ronronnements satisfaits.

Il gardait un compte précis des photos prises. La pellicule comptait trente-six poses; il l'avait exposée onze fois, il en restait donc vingt-cinq. Il avait bien d'autres films au fond d'une de ses poches, ce qui était parfait... s'il avait le temps de recharger. Il valait mieux cependant ne pas trop compter là-dessus; dans un contexte comme celui-ci, il fallait mitrailler tant que le sujet en valait la peine. Il était peut-

être à un banquet, mais du genre restauration rapide.

Dees atteignit le terminal et ouvrit violemment la porte.

Lui qui croyait avoir tout vu n'avait jamais rien contemplé de

semblable.

Jamais.

" Combien ? gémit une voix dans sa tête. Combien y en a-t-il ? Six ? Huit ? Une douzaine, peut-être ? "

Impossible à dire. Le Rapace Nocturne avait transformé le petit terminal privé en abattoir. Des cadavres et des fragments humains gisaient un peu partout. Il vit un pied dans une chaussure Converse noire; le prit en photo. Un buste déchiqueté - clic-clac. Là, gisait un homme en salopette graisseuse encore en vie; un ins-tant, le reporter eut la délirante impression qu'il s'agis-sait d'Ezra, le Stupéfiant Mécano Carburant au Gin de Cumberland Airport, mais celui-là ne se contentait pas de perdre ses cheveux; il avait la tête fracassée verticalement, du front au menton. Le nez, coupé en deux, rappela à Dees, pour quelque raison absurde, une sau-cisse de Francfort grillée et fendue, prête à être glissée entre deux tranches de pain. Clic-clac.

Et soudain, sans qu'il le contrôlât, quelque chose en lui se rebella et cria: «a suffit ! d'une voix impérieuse impossible à ignorer et encore moins à nier.

«a suffit, on arrête, terminé !

Il vit alors une flèche peinte sur le mur, avec écrit dessous TOILETTES.

Dees courut dans cette direction, l'appareil photo lui battant la poitrine.

Les toilettes Messieurs se trouvaient être les premiè-res sur son chemin, mais auraient-elles été réservées aux Martiens qu'il y serait tout de même entré. Il pleu-rait à gros sanglots violents et rauques. Il avait toutes les peines du monde à croire que c'était lui qui émettait ces sons. Cela faisait des années qu'il n'avait pas pleuré - depuis qu'il était môme, en vérité.

Il fonça à travers les portes battantes, dérapa comme un skieur sur le point de perdre l'équilibre et saisit le rebord du deuxième lavabo de la rangée.

Il se pencha dessus et tout le contenu de son estomac gicla en une cataracte puante, rejaillissant en partie sur son visage et en partie en grumeaux brun,tres sur le miroir. Il eut juste le temps de sentir les relents du poulet créole qu'il avait mangé, sans l,cher le télé-phone,

dans la chambre du motel - juste avant de met-tre dans le mille et de foncer jusqu'à son avion - avant de vomir de nouveau avec un horrible bruit r,peux de machine emballée sur le point de déclarer forfait.

Bordel, pensa-t-il, bordel de Dieu, c'est pas un homme, c'est pas possible que ce soit un homme...

C'est à cet instant qu'il entendit le bruit.

Un bruit qu'il avait déjà entendu des milliers de fois, un bruit tout à fait courant dans la vie de n'importe quel Américain... un bruit qui le remplissait pourtant, en ce moment, d'une répulsion et d'une terreur grandissantes, au-delà de tout ce qu'il avait pu vivre dans le genre.

Le bruit d'un homme qui soulage sa vessie.

Mais bien qu'il p't voir les trois urinoirs des toilettes dans le miroir constellé de vomissures, personne ne se tenait devant.

Il se dit: Les vampires n'ont pas de vessie...

Sur quoi il aperçut un liquide rouge,tre qui heurtait la porcelaine de l'urinoir du milieu et s'écoulait avec des tourbillons par les trous de l'évacuation.

Aucun filet d'urine dans l'air; il ne devenait visible que lorsqu'il touchait la porcelaine.

C'est alors qu'il se matérialisait.

Le reporter resta pétrifié, les mains soudées au rebord du lavabo, la bouche, la gorge, le nez et les sinus encore irrités du go't et de l'odeur

,cres du poulet créole, et contempla la chose à la fois prosaÔque et incroyable qui se produisait sous ses yeux.

Je regarde un vampire qui pisse, pensa-t-il vaguement.

On aurait dit qu'il n'en finissait pas; l'urine san-glante venait heurter la porcelaine, devenait visible et tourbillonnait vers la bonde. Dees restait planté là, tou-jours accroché au lavabo dans lequel il avait vomi, les yeux fixés sur le reflet du miroir, ayant l'impression d'être quelque rouage paralysé à l'intérieur d'une machine en panne.

Je suis un homme mort, ou à peu près, songea-t-il.

Dans le miroir, il vit la poignée chromée s'abaisser d'elle-même. L'eau cascada bruyamment.

Dees entendit un froissement suivi d'un claquement et comprit que c'étaient les mouvements d'une cape... comprit aussi que, s'il se retournait, il pourrait se dispenser du " ou à peu près " de sa dernière pensée. Il ne bougeait toujours pas, les paumes collées au lavabo.

Une voix grave et sans ,ge s'adressa à lui directe-ment dans son dos. Le propriétaire de cette voix était tellement proche que Dees sentait son haleine froide sur son cou.

" Vous m'avez suivi ", dit la voix sans ,ge.

Dees poussa un gémissement.

" Si, reprit la voix, comme si le reporter venait de nier. Je vous connais, figurez-vous. Je sais tout de vous.

Maintenant, écoutez-moi attentivement, mon trop curieux ami, car je ne le répéterai pas: ne me suivez plus. "

Dees poussa un nouveau gémissement, une sorte de ululement canin, et sentit du liquide couler de nouveau dans son pantalon.

" Ouvrez votre appareil photo ", ordonna la voix sans ,ge.

Mon film ! se révolta quelque chose en Dees. Mon film ! C'est tout ce que j'ai ! Tout ce que j'ai ! Mes pho-tos !

Nouveau claquement sec d'ailes de chauve-souris géante. La cape. Dees avait beau ne rien voir, il sentait que le Rapace Nocturne s'était encore rapproché.

" Tout de suite. "

Non, son film n'était pas tout ce qu'il avait.

Il avait aussi sa vie.

Telle qu'elle était.

Il se représenta faisant brusquement demi-tour et voyant ce que le miroir était incapable de lui montrer; se représenta découvrant le Rapace Nocturne, son ami chiroptérien, monstre grotesque constellé de sang, de fragments de chair et de cheveux arrachés; il se repré-

senta tirant cliché

après cliché tandis que ronronnait le moteur de débobinage... mais il n'y aurait rien sur la pellicule.

Rien du tout.

Parce qu'on ne pouvait pas les photographier non plus.

" Vous existez vraiment ", croassa-t-il, toujours sans bouger, comme s'il ne pouvait décidément pas déta-cher ses mains du lavabo.

" Vous aussi ", fit la voix r,peuse et sans ,ge. Dees crut sentir des effluves de cryptes anciennes et de tom-beaux scellés dans son haleine. " Du moins, pour le moment. Ceci est votre dernière chance, mon ex-futur biographe trop curieux. Ouvrez cet appareil... ou c'est moi qui vais le faire. "

D'une main qui lui paraissait totalement engourdie, Dees ouvrit le Nikon.

De l'air effleura son visage glacé; on aurait dit qu'il était chargé de lames de rasoir. Un instant, il vit une longue main blanche striée de sang, des ongles déchi-quetés et soutachés de crasse.

Puis le film sortit de l'appareil et se déroula molle-ment.

Il y eut un autre claquement sec, une autre bouffée d'haleine puante. Un instant, le reporter crut que le Rapace Nocturne allait tout de même le tuer. Finale-ment, toujours dans le miroir, il aperçut la porte des toilettes qui s'ouvrait toute seule.

Il n'a pas besoin de moi, pensa Dees. Il doit avoir bu tout son so'l ce soir. Il vomit derechef, cette fois-ci directement sur le reflet de son visage hagard.

La porte se referma, dans le sifflement feutré du groom.

Dees resta exactement là o' il se trouvait pendant les trois minutes suivantes, environ; y resta jusqu'à ce que le ululement des sirènes atteignît le terminal, y resta jusqu'à ce qu'il entendît la toux suivie de gron-dements d'un moteur d'avion qui démarrait.

Le moteur d'un Cessna Skymaster 337, très certai-nement.

Puis il sortit des toilettes, les jambes raides comme des échasses, heurta le mur opposé du corridor, rebon-dit dessus et retourna dans le

hall du terminal. Il glissa sur une flaque de sang et faillit s'étaler.

" Ne bougez pas, monsieur ! cria un flic derrière lui, à pleins poumons. Ne bougez pas d'ici ! Un mouvement, et vous êtes mort ! "

Dees ne tenta même pas de se tourner.

" Je suis journaliste, tête de noeud ", dit-il, exhibant son appareil photo d'une main et sa carte de presse de l'autre. Il s'avança jusqu'aux vitres brisées, le film voilé pendant toujours du boîtier du Nikon comme un long serpent brun, et regarda le Cessna qui accélérât sur la piste 5. Un moment, ce ne fut qu'une forme noire se détachant sur les flammes tourbillonnantes du générateur et de ses réservoirs d'appoint, une forme qui ressemblait étrangement à une chauve-souris; puis l'avion fut en l'air et disparut presque aussitôt tandis que le flic collait si brutalement le reporter au mur que son nez se mit à saigner. Mais il s'en fichait, il se fichait d'ailleurs de tout, et quand les sanglots réussirent à franchir la boule qu'il avait dans la gorge et à éclater de nouveau, il ferma les yeux.

Il revit alors l'urine ensanglantée du Rapace Nocturne heurtant la porcelaine, devenant visible et tourbillonnant dans l'évacuation.

Il songea qu'il allait la voir jusqu'à la fin de ses jours.

Fin de la nouvelle

popsy

Sheridan roulait au pas le long du bâtiment anonyme abritant le centre commercial lorsqu'il vit l'enfant pousser les deux battants de la porte d'entrée sous l'enseigne au néon annonçant COUSINTOWN. Un petit garçon de cinq ans tout au plus. Sheridan lut sur son visage une expression qu'il savait maintenant reconnaître à coup sûr: le petit s'efforçait de retenir ses larmes mais n'y arriverait plus très longtemps.

Sheridan suspendit un instant le cours de ses pensées; comme toujours, il ressentait une légère bouffée de dégoût de lui-même... Néanmoins, chaque fois qu'il enlevait un enfant, la sensation perdait un peu de son acuité.

La première fois, il n'en avait pas dormi d'une semaine. Il n'arrêtait pas de penser au gros Turc hui-leux qui se faisait appeler Monsieur Sorcier et de se demander ce qu'il faisait de ces gosses.

" Ils font une petite croisière, monsieur Sheridan ", lui avait dit le Turc,

sauf que dans sa bouche cela don-nait plutôt: Ouné pétite cmoisième, monsieur Shemi-dan. Le Turc avait souri. Et dans votre propre intérêt, vous feriez mieux de ne plus m'interroger à ce sujet, disait ce sourire - il le disait haut et fort, et sans le moindre accent.

Sheridan n'avait donc plus rien demandé, mais ça ne l'avait pas empêché de se poser des questions dans son coin. Il s'était torturé, il avait retourné

l'affaire dans tous les sens en regrettant de ne pas pouvoir recommencer de zéro, changer le cours des événements et se détourner de la tentation. La deuxième fois, ça s'était presque aussi mal passé... La troisième un peu moins mal, et à partir de la quatrième il avait complètement cessé de se poser des questions sur cette fameuse crroiisièrre et sur ce qui attendait ces petits gosses au bout du voyage.

Sheridan gara sa camionnette sur un des emplace ments situés juste en face de l'entrée de la galerie mar-chande; ceux-là étaient toujours libres, car réservés aux handicapés. Il avait des plaques d'immatriculation spéciales, de celles que les autorités délivraient aux invalides; comme ça, il n'attirait pas l'attention des vigiles du centre commercial, et ces places de parking étaient vraiment bien pratiques.

Tu veux toujours faire comme si tu n'étais pas en chasse, mais un ou deux jours avant, tu piques toujours des plaques pour handicapés.

Mais tout ça, c'était des conneries; il était dans le pétrin, et ce gosse pouvait l'en tirer.

Il descendit de voiture et se dirigea vers le gamin; celui-ci regardait en tous sens, l'air de plus en plus paniqué. C'est bien ça, songea-t-il, cinq ans; peut-être même six - drôlement maigrichon, voilà tout. Sous la lumière crue du néon qui traversait le vitrage des por-tes, il paraissait p,le et plutôt mal en point. Sheridan se dit qu'il était peut-être malade, après tout; mais le plus probable, c'est qu'il était mort de peur. Sheridan n'avait pas de mal à reconnaître cette expression, parce qu'il l'avait vue bien des fois dans son miroir, depuis plus d'un an.

Il levait des yeux pleins d'espoir sur les passants, certains pénétrant dans le centre commercial tout impatients d'acheter, tandis que d'autres en sortaient chargés de sacs, l'air hébétés, presque drogués par ce qu'ils prenaient sans doute pour du contentement.

Le gosse, avec son jean et son T-shirt à l'effigie des Penguins de

Pittsburgh, appelait au secours; il demandait qu'on le remarque, qu'on voie qu'il avait un problème. Il attendait qu'on lui pose la bonne question - Tu as perdu ton papa, petit ? ferait très bien l'affaire; il cherchait un ami.

Ne cherche plus, pensa Sheridan en s'approchant. Tu m'as trouvé, fiston -

moi je vais être ton ami.

Il était presque arrivé à la hauteur du gosse quand il vit un des vigiles du centre remonter lentement la galerie, en direction des portes d'entrée.

Il fouillait dans sa poche, sans doute à la recherche de son paquet de cigarettes. Il allait sortir, apercevoir le gamin, et ce serait la fin d'une affaire que Sheridan considérerait déjà comme réglée.

Merde, se dit-il, mais il avait au moins évité qu'en sortant ce flic ne le surprenne en train de parler au gamin, ce qui aurait été bien pire.

Sheridan battit en retraite et se mit à fouiller dans ses poches avec ostentation, comme pour s'assurer qu'il avait toujours ses clés. Son regard passa rapide-ment du gosse au vigile et inversement. Le petit s'était mis à

pleurer. Il ne braillait pas, non, pas encore, mais il versait de grosses larmes que le néon CENTRE COM-MERCIAL DE COUSINTOWN teintait de reflets rouges à mesure qu'elles roulaient sur ses joues lisses.

La fille de l'accueil agita le bras pour attirer l'attention du flic et lui adressa la parole. Jolie, brune, dans les vingt-cinq ans; lui avait les cheveux blond sable et une moustache. En le voyant poser ses coudes sur le comptoir et sourire à l'hôtesse, Sheridan trouva qu'ils faisaient très publicité pour cigarettes, comme celles qu'on trouve au dos des magazines.

Pendant que lui, il était aux abois, ces deux-là taillaient une bavette.

Voilà qu'elle le regardait en battant des cils, maintenant. Comme c'était mignon, tout ça !

Sheridan décida brusquement de courir le risque. La poitrine de l'enfant se soulevait rapidement; dès qu'il se mettrait à hurler,

quelqu'un le remarquerait. L'idée de passer à l'acte avec un flic à moins de vingt mètres ne l'enchantait pas vraiment; mais s'il ne payait pas sous vingt-quatre heures ses dettes de jeu chez Mr Reg-gie, il pouvait s'attendre à

voir débarquer chez lui une paire d'armoires à glace bien décidées à l'opérer des bras et à lui rajouter impromptu quelques coudes par-ci, parlà.

Il se dirigea vers le gosse, qui dut voir arriver un grand type en chemise tout ce qu'il y a de plus banal et en pantalon kaki, un type avec un visage ordinaire qui, au premier abord, avait l'air plutôt sympa. Sheri-dan se pencha sur le petit garçon, les mains posées sur les cuisses juste au-dessus des genoux, et le vit lever vers lui une frimousse p,le et terrorisée. Il avait des yeux vert émeraude dont la teinte était encore accen-tuée par les larmes.

" Tu as perdu ton papa, petit ? lui demanda-t-il gen-timent.

* Non, mon Popsy, fit l'autre en s'essuyant les yeux.

Mon papa est pas là et... et je trouve plus mon Popsy ! "

Là-dessus le môme fondit en larmes, et une femme qui marchait vers la porte d'entrée leur jeta un regard vaguement intéressé.

" Tout va bien ", lui dit Sheridan. La femme pour-suivit son chemin. Il passa un bras réconfortant autour des épaules du petit et l'attira légèrement vers la droite... en direction de sa camionnette. Puis il lança un coup d'oeil à l'intérieur du supermarché.

Le vigile avait à présent la tête penchée et complè-tement tournée vers la fille de l'accueil. Apparemment, il s'en passait de belles entre ces deux-là... ou du moins ça n'allait pas tarder. Sheridan se détendit. Au train o~

allaient les choses, on aurait pu braquer la banque de la galerie marchande que le garde n'y aurait vu que du feu. Il commença à se dire que c'était dans la poche.

" Je veux mon Popsy ! pleurnicha le gamin.

* Mais oui, bien s°r. T'inquiète pas, on va le trou-ver. "

Il le tira un peu plus vers la droite.

L'enfant leva vers lui un visage brusquement plein d'espoir.

" C'est vrai ? C'est vrai, monsieur ?

* Mais naturellement ! fit Sheridan avec un grand sourire. Trouver les Popsy perdus, on peut dire que c'est une spécialité chez moi.

* Ah bon ? " Le gosse réussit à lui faire un pauvre sourire, mais ses larmes coulaient toujours.

"Je t'assure. " Sheridan vérifia à nouveau que le garde (qui ne les aurait presque plus dans son champ de vision en admettant qu'il relève la tête) était toujours sous le charme. Rassuré, il demanda au petit: " Com-ment était-il habillé, ton Popsy, fiston ?

* Avec son costume. Il met presque toujours son cos-tume. Je l'ai vu qu'une seule fois en jean. " Comme si Sheridan avait besoin de savoir tout ça.

" Je parie qu'il était noir, ce costume. "

Les yeux du gosse s'avivèrent et lancèrent des éclairs rouges sous la lumière du néon, comme si ses larmes s'étaient changées en sang.

" Vous l'avez vu alors ! O~ ça ? " Oubliant ses larmes, il fit mine de retourner à toute allure vers la porte d'entrée, et Sheridan dut se retenir de lui mettre tout de suite le grappin dessus. Pas un bon plan, ça. Surtout pas de scène. Ne rien provoquer que des témoins puis-sent se rappeler par la suite. Avant tout, le faire grim-per dans la camionnette. Elle avait du verre-miroir sur toutes les vitres, sauf le pare-brise; même à une distance de quinze centimètres, pas moyen de voir quoi que ce soit à

l'intérieur.

Il effleura le bras du petit. " C'est pas là-dedans que je l'ai vu, fiston, mais là-bas, tu vois ? "

Il indiqua l'autre bout du gigantesque parking, avec ses innombrables bataillons de voitures. Il y avait là une route et, plus loin, le double jambage jaune de l'enseigne McDonald's.

" Mais voyons, qu'est-ce qu'il irait faire là-bas, Popsy ? demanda le garçonnet comme si soit Sheridan, soit Popsy - voire les deux - avait complètement perdu la tête.

* J'en sais rien, moi. " Il réfléchissait rapidement, les pensées s'enchaînant les unes aux autres à toute allure, comme un train express; c'était toujours comme ça quand il fallait passer aux choses sérieuses, au stade o', faute de faire le nécessaire, on pouvait se planter dans les grandes largeurs. Popsy. Ni p'pa ni papa: Popsy. Le gosse avait rectifié

lui-même. Sheri-dan décréta que ça voulait dire grand-papa. " Mais je suis presque s'r que c'était lui. Un gars plus tout jeune avec un costume noir.

Des cheveux blancs... une cra-vate verte...

* Non, Popsy avait sa cravate bleue, coupa le gamin.

Il sait que c'est celle que je préfère.

* D'accord, elle était peut-être bleue, concéda She-ridan. Avec cet éclairage, on peut se tromper. Allez, monte dans la camionnette, je vais t'y amener.

* Mais vous êtes s'r que c'était Popsy ? Parce que je ne vois vraiment pas ce qu'il irait faire dans un endroit o' on... "

Sheridan haussa les épaules. " Ecoute, petit, si t'es s'r que c'était pas lui, t'as qu'à le chercher tout seul. T'arriveras peut-être à le retrouver, qui sait ? " Sur ces mots, il se remit brusquement en marche en direction de la camionnette.

Le même ne mordait pas à l'hameçon. Sheridan fut tenté de rebrousser chemin et de retenter sa chance, mais tout ça n'avait déjà que trop duré - fallait se faire le plus discret possible quand on les abordait; sinon, ses vingt ans de taule, on les avait bien cherchés. Valait peut-être mieux essayer un autre centre commercial. Celui de Scoterville, par exemple. Ou bien...

" Monsieur, monsieur, attendez ! " C'était le gosse. Il y avait de la panique dans sa voix. On entendit un martèlement sourd de baskets au pas de course.

" Attendez ! Je lui ai dit que j'avais soif, alors il a d°

croire qu'il devait aller me chercher à boire. Attendez ! "

Sheridan se retourna, souriant. " Tu sais, j'allais pas te laisser tomber

comme ça, fiston. "

Il le guida jusqu'à la camionnette, qui avait quatre ans et une carrosserie bleue du genre passe-partout. Puis il ouvrit la portière et sourit à

nouveau au petit, qui le regarda d'un air méfiant, deux grands yeux verts noyés dans un petit visage tout p,le.

" Si vous voulez bien passer au salon ", fit Sheridan.

Le gosse obtempéra; il ne le savait pas mais, à partir du moment o ́ la portière claqua, il appartenait corps et biens à Briggs Sheridan.

Il n'avait pas de problèmes avec les nanas; quant à l'alcool, il pouvait s'arrêter quand il voulait. Non, son problème à lui, c'étaient les cartes -

tous les jeux de cartes pourvu qu'on commence par y échanger ses biftons contre des jetons. Il avait perdu comme ça un boulot après l'autre, toutes ses cartes de crédit, et la maison que lui avait laissée sa mère. Il n'était jamais allé en prison, du moins pas encore, mais le jour o ́ il avait eu pour la première fois des ennuis avec Mr Reg-gie, il s'était dit qu'en comparaison la prison était s ́re-ment une partie de plaisir.

Ce soir-là, il avait un peu perdu la boule. Et décou-vert que finalement mieux valait perdre d'entrée de jeu. Parce que alors on se décourageait; on rentrait chez soi regarder un moment les variétés à la télé, et puis on allait se coucher. Tandis que, quand on commençait par gagner un peu, on suivait. Et ce soir-là, Sheridan avait suivi; pour se retrouver avec dix-sept mille dol-lars de dettes. Il avait eu peine à le croire; il était rentré hébété, presque grisé par l'énormité de la somme. Sur le chemin du retour, au volant de sa voi-ture, il n'arrêtait pas de se dire que ce n'était pas sept cents, ni même sept mille, mais dix-sept mille dollars qu'il devait à Mr Reggie. Chaque fois qu'il s'efforçait d'y penser, il se mettait à pouffer de rire et montait le volume de l'autoradio.

Mais le lendemain soir, quand les deux gorilles - ceux qui lui feraient aux bras toutes sortes d'articula-tions nouvelles et intéressantes s'il ne payait pas - l'avaient introduit dans le bureau de Mr Reggie, là, il n'avait pas vraiment pouffé de rire.

" Je paierai, bégaya-t-il aussitôt. Ecoutez, je paierai, pas de problème, donnez-moi deux-trois jours, une semaine maximum, deux à tout casser.

* Ta conversation m'ennuie, Sheridan, dit Mr Reg-gie.

* Mais je...

* Tais-toi. Si je te donne une semaine, je sais très bien ce que tu vas faire. Taper un ami de deux ou trois cents dollars, s'il te reste un ami à

taper. Sinon, tu iras braquer un caviste... en admettant que tu en aies le cran. J'en doute, mais tout est possible. " Mr Reggie se pencha en avant, posa son menton sur ses mains et sourit. Il sentait l'eau de toilette Ted Lapidus. " Et si tu réussis à mettre la main sur deux cents dollars, tu vas en faire quoi ?

* Vous les donner ", bafouilla de nouveau Sheridan.

Il en aurait mouillé son pantalon. " Vous les donner tout de suite !

* Tu parles ! Tu iras tout droit au champ de courses pour essayer de leur faire faire des petits. Ce que tu me donneras à la place, c'est un tas de prétextes ban-cals. Tu es dedans jusqu'au cou, l'ami. Et même bien plus haut que ça. "

Sheridan se mit à pleurer.

" Ces gars-là peuvent t'expédier à l'hôpital pour un bon bout de temps, reprit-il d'un ton pensif. Avec un tube dans chaque bras et un dans les trous de nez. "

Sheridan se mit à sangloter.

" Voilà tout ce que je peux faire pour toi, ajouta Mr Reggie en poussant vers lui une feuille de papier pliée en deux. Tu pourrais peut-être t'entendre avec ce type. Il se fait appeler Monsieur Sorcier, mais il ne vaut pas mieux que toi. Et maintenant, du vent. Mais sois s^r qu'on reviendra te chercher dans une semaine, et à ce moment-là j'aurai ton compte sur mon bureau.

Soit tu le soldes, soit j'envoie mes petits copains te bricoler un peu. Et comme dit l'autre, une fois lancés, ils en ont jamais assez. "

Sur le bout de papier était inscrit le vrai nom du Turc. Sheridan alla le trouver et s'entendit raconter l'histoire des gosses et des crroisièrrres.

Monsieur Sorcier lui cita par ailleurs un chiffre considérable-ment plus élevé que sa dette de jeu envers Mr Reggie. Et c'était là que Sheridan s'était mis à écumer les cen-tres commerciaux.

Il quitta le parking principal du centre commercial de Cousintown, s'arrêta pour laisser passer les voitures, puis s'engagea dans l'accès au McDonald's. Le gosse était assis à l'extrême bord du siège passager, les mains posées sur les genoux de son jean, les yeux désespérément aux aguets.

Sheridan s'approcha du bâtiment, fit un grand écart pour éviter la voie qui le traversait de part en part et continua à rouler.

" Pourquoi vous passez par derrière ? s'enquit le gamin.

* Il faut prendre l'autre entrée. T'affole pas, petit. Je crois bien l'avoir vu par là.

* C'est vrai ? Vraiment vrai ?

* J'en suis pratiquement sûr, oui. "

Une expression d'extrême soulagement envahit les traits du petit et, l'espace d'un instant, Sheridan eut pitié de lui - après tout, il n'était quand même pas un monstre, ni un obsédé, quoi ! Seulement, il devait un peu plus de fric à chaque fois, et ce salaud de Mr. Reggie n'avait strictement aucun scrupule à le mener tout droit à la corde. Cette fois-ci, ce n'était plus dix-sept mille, ni vingt mille, ni même vingt-cinq mille dollars qu'il devait. Non, cette fois c'était trente-cinq mille unités à trouver s'il ne voulait pas se faire rajouter quel-ques coudes supplémentaires d'ici au samedi suivant.

Il arrêta la camionnette derrière le bâtiment, près du compacteur d'ordures. Personne n'était venu s'y garer. Parfait. Il y avait une poche élastique dans la contre-porte, pour les cartes et autres objets du même genre. Sheridan y plongea la main gauche et en res-sortit une paire de menottes en acier bleui dont les mâchoires étaient ouvertes.

" Pourquoi on s'arrête ici, monsieur ? " La nuance apeurée qui perçait dans sa voix n'était plus tout à fait la même qu'avant; elle exprimait à

présent: finale-ment, perdre mon Popsy dans la galerie marchande n'était peut-être pas ce qui pouvait m'arriver de pire.

" On ne s'arrête pas vraiment ", répondit Sheridan avec désinvolture. A l'occasion de sa deuxième expédition similaire, il avait appris qu'on ne devait surtout pas sous-estimer les gosses, même ceux de six ans, quand ils avaient la trouille. Après lui avoir expédié un coup de pied dans les parties, le deuxième moutard avait bien failli se faire la malle. " Je viens de me rappeler que j'avais oublié mes lunettes en prenant le

volant. Un truc comme ça, je peux y laisser mon permis. Elles sont dans cet étui, là, par terre. Elles ont glissé de ton côté. Tu me les passes, tu veux bien ? "

Le même se pencha pour ramasser l'étui, qui était en réalité vide. Sheridan se courba à son tour et, d'un seul geste, net et sans bavure, referma une des menot-tes sur sa main libre. C'est alors que les ennuis com-mencèrent.

Lui qui venait justement de se dire qu'on commettait une grave erreur en sous-estimant les gos-ses, même ceux de six ans !

Celui-ci se débattait comme un chat sauvage; il se tortillait ! Une vraie anguille. Et avec ça, une force que Sheridan n'aurait jamais soupçonnée, vu son gabarit. L'enfant se mit à ruer et cogner. Puis il se jeta sur la portière, haletant, en poussant de drôles de petits cris d'oiseau. Il saisit la poignée et la portière s'ouvrit à la volée, mais le plafonnier ne s'alluma pas pour autant:

Sheridan l'avait cassé après cette fameuse deuxième expédition.

Il le rattrapa par le col de son T-shirt à l'emblème des Penguins et le ramena de force à l'intérieur. Puis il tenta d'accrocher l'autre menotte à

la barre derrière le siège du passager, mais manqua son coup. Le gosse le mordit à la main, deux fois, et le sang jaillit. Bon Dieu, il avait des dents comme des lames de rasoir ! La douleur s'épanouit en profondeur et étendit un ten-tacule d'acier jusqu'en haut de son bras. Il lui donna un coup de poing sur la bouche, et le gosse s'affala contre le dossier, sonné; le sang de Sheridan lui macu-lait les lèvres et le menton avant de dégouliner sur le col côtelé de son T-shirt. L'homme referma la seconde menotte autour de l'accoudoir, puis se laissa retomber dans son siège en suçant le dos de sa main droite.

«a faisait vraiment très mal. Il écarta sa main de sa bouche et l'observa à

la faible lueur du tableau de bord. Deux marques en creux, irrégulières et longues de deux à trois centimètres, qui portaient des jointures et remontaient vers le poignet. Le sang y formait deux maigres ruisselets.

Toutefois, il ne ressentit pas le besoin de cogner à nouveau le gosse, et pas parce qu'il avait peur d'abîmer la marchandise du Turc, même si ce dernier l'avait bien prévenu, avec son accent chan-tant - et en faisant un peu trop d'histoires. La maw-rchandise endommagée perd

de sa valeur.

Non, il ne reprochait pas au petit de se défendre - il en aurait fait autant à sa place. Il allait devoir désinfecter la plaie le plus tôt possible, et peut-être même se faire vacciner - il avait lu quelque part que les morsures humaines étaient les plus dangereuses de toutes. Mais ça ne l'empêchait pas d'admirer le cran de ce môme.

Il enclencha la première et contourna le bâtiment de briques avant de passer sous la vitrine déserte du drive-in, puis de regagner la bretelle d'accès. Là, il prit à gauche. Le Turc avait une grande maison style ranch à Taluda Heights, à la périphérie de la ville. Il s'y rendrait par des chemins détournés, au cas où. Près de cinquante kilomètres. Entre trois quarts d'heure et une heure.

Il dépassa un panneau annonçant MERCI DE VOTRE

VISITE AU SUPERBE CENTRE COMMERCIAL DE COUSIN-TOWN, prit une nouvelle fois à gauche et laissa sa camionnette monter progressivement jusqu'à soixante à

l'heure, c'est-à-dire dans les limites de la vitesse autorisée. Puis il pêcha un mouchoir dans sa poche arrière, l'enroula autour de sa main droite et se concentra sur la lumière des phares, qui traçaient la piste des quarante mille dollars promis par le Turc.

" Vous allez le regretter ", déclara le gamin.

Sheridan tourna la tête et lui jeta un regard impatient; le gosse le tirait d'un rêve où il venait de marquer vingt points gagnants et où Mr Reggie rampait à ses pieds, suant comme un porc, en le suppliant d'arrêter s'il ne voulait pas le mettre complètement sur la paille.

Le petit s'était remis à pleurer, et ses larmes avaient toujours les mêmes reflets rouges. Sheridan se demanda pour la première fois s'il n'était pas malade... peut-être même anormal. «a lui était complètement égal du moment que ce n'était pas contagieux et que Monsieur Sorcier le payait avant de s'en apercevoir.

" quand mon Popsy vous retrouvera, vous allez le regretter, explicita le garçon.

* C'est ça ", fit Sheridan. Il alluma une cigarette. Au bout d'un moment, il abandonna la nationale 28 et bifurqua sur une route à deux voies, goudronnée mais dépourvue de signalisation au sol. A leur gauche s'étendait une vaste zone marécageuse et sur leur droite une

forêt ininterrompue.

Le gamin tira sur ses menottes et laissa échapper un sanglot.

" Laisse tomber. «a ne t'avancera à rien. "

Le gosse se remit quand même à tirer. Et cette fois-ci, son geste s'accompagna d'une sorte de grincement récalcitrant qui inquiéta Sheridan.

Il tourna la tête et constata avec stupéfaction que la barre de métal qui flânquait le siège - une barre qu'il avait soudée lui-même ! - était toute tordue. Merde alors ! songea-t-il. Déjà qu'il a des dents en lames de rasoir, voilà qu'en plus il est fort comme un boeuf !

Il se gara sur l'accotement instable et lança:

" Arrête !

* Non!"

Encore une fois, le gosse tira un coup sec et Sheridan vit la barre métallique plier un peu plus. Bon Dieu, mais comment un gosse pouvait-il faire un truc pareil ?

C'est la panique, se morigéna-t-il. C'est ça qui l'en rend capable.

Pourtant, aucun des autres n'avait réussi à faire ça, et dans l'ensemble ils étaient en meilleur état que ce même.

Sheridan ouvrit la boîte à gants située au milieu du tableau de bord et en sortit une seringue hypodermique. C'était le Turc qui lui avait donné ça en lui recommandant de s'en servir seulement en cas de nécessité absolue.

Les drogues, avait-il dit - enfin, les drogues - pouvaient endommager la marchandise.

" Tu vois ça ? "

Le même opina.

" Tu veux que je m'en serve ? "

L'autre secoua la tête. Ses yeux écarquillés étaient pleins de terreur.

" Bravo. Tu es très malin. «a te mettrait dans le cirage. " Un temps. Il n'avait pas tellement envie de lui annoncer la suite - merde, il était plutôt sympa comme type, quand il n'était pas le dos au mur - mais il le fallait. " Peut-être même que ça te tuerait. "

Le petit le regarda fixement, la lèvre tremblotante, le teint p,le comme de la cendre de papier journal.

" Si t'arrêtes de tirer sur la menotte, je range la seringue, O.K. ?

* O.K., murmura le gamin.

* Promis ?

* Oui. " Le petit fronça le nez, découvrant des dents blanches dont l'une était tachetée de sang. Le sang de Sheridan.

" Tu me le jures sur la tête de ta mère ?

* J'en ai pas.

* Merde ", conclut Sheridan, dégo°té. Il redémarrà et repartit, un peu plus vite maintenant, et pas seule-ment parce qu'il avait enfin quitté la grand-route. Ce morveux lui filait la chair de poule. Il n'avait qu'une envie, le remettre entre les mains du Turc, prendre son fric et disparaître.

" Vous savez, monsieur, mon Popsy est très fort.

* Ah oui ? " Sheridan songea: Tu parles ! Je parie qu'il est le seul vieux de la maison de retraite à pouvoir soulever tout seul son propre bandage herniaire.

" Il me retrouvera.

* Mais oui, mais oui.

* Il sent o° je suis. Avec son nez. "

Sheridan voulait bien le croire. En tout cas, lui il le sentait, ce gosse.

La peur avait une odeur, il l'avait appris au fil de ses expéditions successives; mais celle que dégageait le môme, il avait du mal à y croire: un mélange de transpiration, de boue et d'acide à batterie en train de mijoter.

L'homme entrouvrit sa vitre. Sur la gauche, le maré-cage s'étendait à

perte de vue. Le clair de lune morcelé en éclats argentés miroitait sur l'eau stagnante. " Mon Popsy peut voler dans les airs.

* Ouais, et je te parie qu'il vole encore mieux quand il s'est enfilé quelques bouteilles de gnôle.

* Mon Popsy, il...

* Tu la fermes un peu, fiston, d'accord ? "

L'enfant se tut.

Cinq ou six kilomètres plus loin, le marais s'élargis-sait pour se transformer en vaste étang asséché. She-ridan tourna à gauche et s'engagea dans un chemin de terre battue. Encore sept kilomètres et il prendrait à

droite, sur la départementale 41; de là ce serait tout droit jusqu'à Taluda Heights.

Il jeta un regard à l'étang, qui formait une grande étendue plate nappée d'argent sous le clair de lune... et brusquement la lune disparut. Masquée par quelque chose.

Un bruit se fit entendre au-dessus d'eux; on aurait dit des draps claquant au vent sur une corde à linge.

" Popsy ! s'écria l'enfant.

* Boucle-la. Ce n'est qu'un oiseau. "

Pourtant, il n'était pas tranquille. Pas tranquille du tout. Il regarda le gosse et vit qu'il montrait de nouveau les dents. Des dents très blanches et très grosses.

Non... pas grosses. Ce n'était pas exactement ça. Plu-tôt très longues.

Surtout les deux d'en haut, de chaque côté. Les... comment disait-on, déjà ? Les canines.

Subitement, il se remit à penser à toute allure, une pensée après l'autre, comme s'il avait pris des amphé-tamines.

Je lui ai dit que j'avais soif.

qu'est-ce que Popsy irait faire dans un endroit où on (? mange, c'est ça qu'il allait dire, mange .)

Il me retrouvera. Il sent où je suis. Avec son nez. Mon Popsy peut voler.

Soif je lui ai dit que j'avais soif il est allé me chercher quelque chose à boire il est allé me chercher qUELqU'UN à boire il est allé...

quelque chose se posa maladroitement sur le toit de la camionnette en produisant un choc sourd.

" Popsy ! " s  cria à nouveau le petit, presque déli-rant de joie. Et d'un seul coup, Sheridan ne vit plus la route - une formidable aile membraneuse où l'on voyait battre des veines recouvrait le pare-brise d'un bord à

l'autre.

Mon Popsy peut voler.

Sheridan poussa un cri et écrasa la pédale de frein dans l'espoir de faire dégringoler la chose qui avait atterri à l'avant de son toit. A sa droite s  leva de nouveau le même grincement de métal torturé, cette fois suivi d'un claquement sec. Un instant plus tard, les doigts du gosse se plantaient dans son visage et lui déchiraient la joue.

"Il m'a pris, Popsy! piaillait le gamin de sa voix d'oiseau en levant la tête vers le toit. Il m'a pris, il m'a pris, le méchant monsieur m'a pris ! "

Ce n'est pas du tout ça, fiston, songea Sheridan, qui chercha à t,tons la seringue hypodermique et la trouva. Je ne suis pas un mauvais bougre, c'est juste que je me suis attiré des ennuis; bon Dieu, dans d'autres circonstances, je pourrais être ton grand-père...

Mais au moment où la main de Popsy, qui était plus une serre qu'une main, brisait la vitre latérale et lui arrachait la seringue - emportant deux doigts par la même occasion -, il comprit que ce n  tait pas vrai.

Popsy eut vite fait d'arracher à son cadre la portière tout entière, côté conducteur; les charnières apparurent: deux bouts de métal luisant, désormais inutiles. L'homme vit une cape gonflée par le vent, une espèce de pendentif, une cravate - en effet, elle était bleue.

Popsy le projeta hors du véhicule en lui plantant profondément ses

serres dans les épaules, où elles transpercèrent veste et chemise pour s'enfoncer dans sa chair. Les yeux verts de Popsy devinrent brusquement écarlates, comme des roses rouge sang.

" Nous étions simplement allés au centre commercial pour acheter à mon petit-fils quelques-unes de ces figurines qu'on voit à la télé ", murmura Popsy. Son haleine évoquait un quartier de viande grouillant de mouches. " Tous les enfants veulent jouer avec. Vous auriez dû le laisser tranquille. Vous auriez dû nous laisser tranquilles. "

Sheridan se faisait à présent secouer comme une poupée de chiffon. Il poussa un hurlement aigu et fut secoué encore plus fort. Puis il entendit Popsy demander à son petit-fils d'un ton plein de sollicitude s'il avait toujours soif; ce dernier répondit que oui, qu'il avait très soif, que le méchant monsieur lui avait fait peur et qu'il avait la gorge vraiment sèche. L'espace d'une seconde, Sheridan entrevit l'ongle du pouce de Popsy, juste avant qu'il disparaisse sous son propre menton. Un ongle irrégulier, épais et brutal. qui lui trancha la gorge avant qu'il ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait. La dernière chose qu'il vit avant que sa vision s'obscurcisse définitivement, ce fut d'abord le gamin qui mettait ses mains en coupe pour recueillir le liquide - tout comme lui, Sheridan, pour boire au robinet de la cour quand il était petit - et enfin Popsy qui lui caressait les cheveux doucement, avec tout l'amour d'un aOeul.

Traduction de Hélène Collon.

Fin de la nouvelle

«a vous pousse dessus

L'automne de la Nouvelle-Angleterre, avec sa fine couche d'humus que l'on commence à voir par endroits au milieu des herbes folles et des verges d'or, attend déjà la neige, qui ne doit pourtant pas arriver avant un mois.

Les feuilles s'accumulent aux bouches d'égout, la grisaille du ciel ne se dissipe jamais et les tiges de maÔs se tiennent en rangs plus ou moins inclinés, comme des bataillons de soldats qui auraient trouvé quelque moyen fantastique de mourir debout. Les citrouilles, certaines s'affaissant sur elles-mêmes, rongées par le pourrissement, s'empilent contre des remi-ses crépusculaires et dégagent une odeur rappelant l'haleine des vieilles femmes. Il ne fait ni froid ni chaud, à cette époque de l'année, il n'y a rien qu'une atmosphère blême mais sans cesse agitée courant sur les guérets, au-dessous d'un ciel blanc dans

lequel des formations d'oiseaux en V tirent de l'aile vers le sud. Ce vent soulève la poussière des bascôtés, sur les rou-tes secondaires, pour en faire des derviches tourneurs, divise les champs épuisés comme un peigne divise une chevelure et va renifler les carcasses des vieilles voitu-res montées sur des cales dans les arrière-cours.

La maison Newall, sur la route vicinale 3, domine cette partie de Castle Rock qu'on appelle la Courbe. Pour quelque raison mystérieuse, il est impossible d'éprouver la moindre sympathie pour cette b,tisse. Elle présente un aspect cadavéreux que le manque d'une bonne couche de peinture n'explique qu'en par-tie. La pelouse, sur le devant, est un fouillis de bosses auxquelles le gel ne tardera pas à donner des formes encore plus grotesques. De fines volutes de fumée s'élè-vent de la boutique de Brownie, au pied de la colline. Autrefois, la Courbe était un quartier assez animé

de Castle Rock, mais cette époque est révolue, depuis la fin de la guerre de Corée. Sur l'antique kiosque à musi-que, de l'autre côté de la rue, deux petits enfants font rouler un camion de pompiers entre eux. Ils ont le visage fatigué et les traits tirés, presque quelque chose de vieillards.

Leurs mains paraissent réellement fendre l'air, tandis qu'ils poussent le camion, ne s'interrom-pant que pour s'essuyer le nez, qu'ils ont perpétuelle-ment enchifrené.

Dans le magasin préside Harley McKissick, corpu-lent, la figure cramoisie, tandis que deux vieux, John Clutterbuck et Lenny Partridge, sont assis près du poêle, les pieds en l'air. Paul Corliss, lui, est penché sur le comptoir. Il règne dans la boutique une odeur de choses anciennes - relents de salami et de papier tue-mouches, de café et de tabac, de sueur et de Coca-Cola brun foncé, de poivre et de clous de girofle, ainsi que de lotion capillaire O'Dell, produit qui ressemble à du sperme et transforme les tignasses en sculptures. Une affiche constellée de crottes de mouches et annon-çant une fête du haricot avec festin à la clé ayant eu lieu en 1986

est restée accrochée dans la vitrine, à côté d'une autre consacrée à " Country " Ken Corriveau, qui devait se produire lors de la foire du comté

de Castle en 1984. La lumière et la chaleur de presque dix étés avaient ravagé cette dernière et Ken Corriveau (qui a abandonné la musique country depuis au moins cinq ans et vend maintenant des Ford à

Chamberlain) a un aspect à la fois délavé et grillé. Au fond du magasin, trône un énorme congélateur vitré venu de New York en 1933, et partout domine le parfum vague et pénétrant du café en grains.

Les vieux observent les enfants et poursuivent, à voix basse, une conversation décousue. John Clutterbuck, dont le petit-fils Andy s'est lancé dans une entreprise d'autodestruction à l'alcool, cet automne, vient d'aborder la question de la décharge de la ville. Elle empeste comme le diable, pendant l'été, affirme-t-il. Personne ne le contredit - rien n'est plus vrai - mais personne ne s'intéresse pourtant au sujet, non plus, parce que l'été est fini, que c'est l'automne, et que le gros poêle à mazout dégage une telle chaleur que tout le monde est gagné par la léthargie.

D'après le thermomètre Winston, derrière le comptoir, il fait 27 degrés. Le front de Clutterbuck présente une impressionnante dépression au-dessus du sourcil gauche, témoignage de l'accident de voiture qu'il eut en 1963. Les petits enfants lui demandent parfois la permission de la toucher. Le vieux Clut a gagné pas mal d'argent, aux dépens des estivants qui ne veulent pas croire que le trou, dans sa tête, est capable de contenir toute l'eau d'un gobelet de taille moyenne.

" Paulson ", dit Harley McKissick d'un ton calme.

Une vieille Chevrolet vient de s'arrêter derrière l'antiquité bouffeuse d'huile dans laquelle roule Lenny Partridge. Sur les flancs du véhicule, maintenu par un épais ruban adhésif, s'étale un panneau de carton sur lequel on peut lire: GARY PAULSON - CANNAGE DE CHAISES - BROCANTE ACHAT-VENTE, avec le numéro de téléphone en dessous. Gary Paulson en descend avec lenteur, vieil homme habillé d'un pantalon d'un vert décoloré, aux basques et au fond qui flottent sur lui. Il prend une canne dans la voiture, accroché fermement à la portière qu'il ne lâche que lorsque la canne est solidement plantée dans le sol, comme il aime. Une poignée de plastique blanc, venue d'une bicyclette d'enfant, est enfilée sur le pommeau sombre de la canne, comme un préservatif. Il laisse derrière lui des petits ronds sans vie dans la poussière, tandis qu'il se dirige précautionneusement vers la boutique.

Les enfants, sous le kiosque, lèvent le nez pour l'observer, et suivent son regard qui s'est un instant tourné (avec crainte, semble-t-il) vers la masse branlante et crépitante de la maison Newall, sur la crête, au-dessus d'eux. Puis ils retournent à leur camion de pompiers.

Joe Newall fit ses premières acquisitions à Castle Rock en 1904 et continua d'y être propriétaire jusqu'en 1929, mais c'est dans la ville industrielle voisine de Gates Falls qu'il avait fait fortune. Ce personnage décharné, à

la figure apoplectique et coléreuse et aux yeux jaunes, commença par acheter, à la First National Bank d'Oxford, une grande parcelle de terrain dans le quartier de la Courbe, à l'époque où ce n'était qu'un village, mais actif et prometteur, combinant l'exploitation forestière et la fabrication de meubles. La banque le détenait à la suite d'une saisie sur les biens de Phil Budreau effectuée par le shérif Nickerson Campbell. Phil Budreau, que ses voisins aimaient bien, non sans le prendre pour un peu timbré, battit en retraite à Kittery, où il passa les douze années suivantes à bricoler dans le secteur des autos et des motos. Puis il partit en France combattre les Boches et tomba d'un avion pendant une mission de reconnaissance (c'était du moins ce qui se disait) et se tua.

Le terrain resta en friche pendant le plus clair de ces années, Joe Newall, installé dans une maison de location de Gates Falls, étant trop occupé à

faire fortune. Il était plus connu pour ses méthodes de réduction de personnel que pour la manière dont il avait redressé son entreprise, après l'avoir rachetée pour une bouchée de pain alors qu'elle courait à la ruine, en 1902. Les ouvriers l'appelaient Joe le Vireur, car il suffisait de manquer un seul quart pour être illico fichu à la porte, sans autre forme de procès.

Il épousa Cora Leonard, la nièce de Carl Stowe, en 1914. Cette union avait un grand mérite - aux yeux de Newall, en tout cas: Cora était en effet la seule parente vivante de Carl et il ne faisait aucun doute qu'elle recevrait un joli paquet le jour où Carl casserait sa pipe (dans la mesure où

Joe resterait en bons termes avec lui, bien entendu, ce qu'il entendait bien faire par tous les moyens, le vieux chnoque ayant été un sacré renard dans le temps, mais passant pour s'être quelque peu ramolli avec l'âge). Il y avait d'autres usines dans la région que l'on pouvait acheter pour une bouchée de pain et remettre en état... pourvu que l'on disposât du nerf de la guerre, cela va de soi. Joe ne tarda pas à avoir le nerf de la guerre en question, car l'oncle Carl eut la bonne idée de mourir moins d'un an après le mariage.

Cette union avait donc bien du mérite - aucun doute là-dessus. Cora,

en revanche, n'en avait pas beaucoup. Elle avait davantage la silhouette d'un sac de grains que d'une femme, avec un tour de hanche décamétrique, des fesses gigantesques mais une poitrine aussi plate que celle d'un garçon, au-dessus de laquelle s'élevait un cou ridicule, surmonté d'une tête démesurée qui oscillait comme un étrange tournesol décoloré. Ses joues pendaient mollement; ses lèvres étaient comme deux tranches de foie et son visage avait la vacuité de la pleine lune en hiver. D'énormes taches de transpiration s'épalaient régulièrement sous ses bras, même en février, et il se dégageait d'elle, en permanence, l'odeur humide correspondante.

Joe entreprit la construction d'une maison pour sa femme sur le terrain Budreau en 1915; une année plus tard, tout paraissait fini. Elle était peinte en blanc et comprenait douze pièces et bon nombre d'angles bizarres. On n'appréciait pas tellement Joe Newall, à Castle Rock, en partie parce qu'il ne gagnait pas son argent sur place, en partie parce que Budreau, son prédécesseur, avait été l'homme le plus charmant qui fût (quoiqu'un peu cinglé, ne manquait-on jamais de rappeler, comme si sa folie et sa gentillesse allaient de pair et comme si l'oublier aurait été

une faute mortelle), mais surtout, surtout, parce qu'il avait fait construire sa maison par une entreprise qui n'était pas de la ville. Peu avant la pose des gouttières et des descentes d'eaux pluviales, une main anonyme traça sur la porte d'entrée, à la craie jaune, un dessin obscène accompagné d'un terme anglo-saxon monosyllabique.

En 1920, Newall avait fait fortune. Ses trois usines de Gates Falls tournaient à plein régime, s'étant engraisées de l'industrie de guerre et bénéficiant des commandes en provenance de la nouvelle classe moyenne. Il entreprit la construction d'une nouvelle aile pour sa maison. La plupart des habitants de la Courbe la déclarèrent inutile - ils n'étaient que deux, à habiter là-haut - et presque tous considéraient qu'elle ne faisait qu'enlaidir encore plus un édifice qui était déjà d'une laideur défiant toute description. Cette nouvelle aile dominait le corps principal d'un étage et n'avait aucune vue, puisqu'elle donnait sur la crête de la colline, à l'époque couverte de pins éparpillés.

La nouvelle que le couple allait bientôt avoir un enfant arriva subrepticement, par Gates Falls, la source la plus probable en étant Doris Gingercroft, l'assistante du Dr Robertson, à l'époque. Si bien qu'on pouvait considérer que la nouvelle aile avait pour but de célébrer l'heureux événement. Au bout de six ans d'une union sans nuages, quatre ans après s'être installée à Castle Rock, quartier de la Courbe, et période durant laquelle on ne l'avait vue que de loin, sur le

pas de sa porte, ou à

l'occasion cueillant des fleurs - cro-cus, roses sauvages, carottes sauvages, sabots-de-Vénus, castillèjes - dans le champ, derrière la demeure, après tout ce temps, Cora Leonard Newall avait conçu.

Elle ne faisait jamais ses courses dans la boutique de Brownie: Cora allait pour cela au Kitty Korner Store, dans le centre de Gates Falls, tous les jeudis après-midi.

En janvier 1921, Cora donna naissance à un monstre privé de bras, avec, racontait-on, un minuscule ensemble de doigts parfaitement formés dépassant de l'une de ses orbites. Il mourut moins de six heures après que d'inutiles contractions eurent fait voir la lumière du jour à un visage rouge et privé de toute humanité. Joe Newall ajouta une coupole à l'aile dix-sept mois plus tard, à la fin du printemps 1922 (dans le Maine, le printemps n'a pas de début; seulement une fin, qui fait suite directement à

l'hiver). Il continua de tout acheter ailleurs qu'à Castle Rock et à

ignorer complètement l'existence du magasin de " Brownie " McKissick. Il ne franchissait pas davantage le seuil de l'église méthodiste de la Courbe.

L'enfant malformé issu du sein de son épouse fut enterré dans la concession des Newall, à Gates, et non pas à Homeland. On lisait, sur l'inscription de la minuscule pierre tombale:

SARAH TAMSON TABITHA FRANCINE NEWALL

14 JANVIER 1921

DIEU FASSE QU'ELLE REPOSE EN PAIX

Au magasin, on parlait de Joe Newall, de la femme de Joe et de la maison de Joe à portée d'oreille du fils de Brownie, Harley, lequel, s'il n'était pas assez âgé pour se raser (les germes de la sénescence n'en étant pas moins enfouis en lui, hibernant, attendant, rêvant, peut-être), était néanmoins assez grand pour transporter les cageots de légumes et les sacs de pommes de terre jusqu'à l'étal du bord de la route, quand on le lui demandait.

Mais c'était surtout de la maison qu'ils parlaient; ils la considéraient comme un affront à leur sensibilité et un scandale pour les yeux. "

Mais ça vous pousse dessus ", observait parfois Clayton Clutterbuck (le père de John). Jamais personne ne répondait. C'était une affirmation totalement dépourvue de sens... tout en étant en même temps un fait établi. Il suffisait de se tenir dans la cour de Brownie, simplement en train d'examiner les fraises pour essayer de repérer la plus jolie cagette lorsque c'était la saison des fraises, et tôt ou tard, on se retrouvait les yeux tournés vers la mai-son au sommet de la colline à la manière dont une girouette se tourne vers le nord à l'approche d'un bliz-zard de mars. Tôt ou tard il fallait regarder, et au fur et à mesure que passait le temps, c'était plutôt tôt que tard pour la plupart des gens. Parce que, comme le disait si bien Clay Clutterbuck, la maison de Newall vous poussait dessus.

En 1924, Cora tomba dans l'escalier qui reliait la nouvelle aile à la coupole, et se rompit le cou. D'après une rumeur qui courut la ville (et dont l'origine aurait été à chercher dans une vente de charité de ces dames), elle aurait été entièrement nue à ce moment-là. Elle fut enterrée à

côté de son monstre d'enfant quasi mort-né.

Joe Newall qui, comme la plupart des gens le recon-naissaient maintenant, avait sans aucun doute des ori-gines juives, continuait de faire de l'argent à la pelle. Il fit construire deux hangars et une étable sur la col-line, édifices reliés à la maison par l'intermédiaire de la nouvelle aile. L'étable fut achevée en 1927, et sa destination devint presque aussitôt évidente; il avait apparemment décidé de se transformer en gentleman-farmer. Il acheta seize vaches à un type de Mechanic Falls, ainsi qu'une trayeuse mécanique flambant neuve, toujours au même type. On aurait dit une pieuvre métallique, racontaient ceux qui avaient pu y jeter un coup d'oeil, à l'arrière du camion de livraison, lorsque le chauffeur s'était arrêté chez Brownie boire une bière, avant de grimper sur la colline.

Les vaches et la trayeuse installées, Joe engagea un demeuré de Motton pour prendre soin de son investis-ement. Pour quelle raison cet industriel à la réputation d'homme dur et intraitable avait-il agi ainsi, voilà qui plongea tout le monde dans des abîmes de perplexité - il perdait les pédales, telle paraissait être la seule réponse -, mais le fait est qu'il acheta les vaches et que, bien entendu, elles crevèrent toutes.

L'officier de santé vétérinaire du comté vint voir les vaches, et Joe lui montra un certificat d'un vétérinaire (un vétérinaire de Gates Falls, ne manquaient pas de souligner les gens, une expression entendue dans le

regard) disant que les vaches étaient mortes de ménin-gite bovine.

" Ce qui veut dire pas de chance, en anglais, com-menta Joe.

* Est-ce une plaisanterie ?

* Prenez ça comme vous voulez, tout va bien.

* Faites taire ce crétin, voulez-vous ? lui demanda l'officier du comté.

Il regardait en direction du simple d'esprit qui, appuyé à la boîte aux lettres de Newall, poussait des gémissements tandis que des larmes coulaient sur ses grosses joues sales. De temps en temps, il s'envoyait une solide claque, comme s'il croyait que tout était sa faute.

" Il va bien lui aussi.

* Rien de ce que je vois ici ne me paraît aller très bien, répliqua l'officier, en particulier les seize vaches crevées qui traînent sur le dos, avec leurs pattes qui dépassent comme des poteaux. Je les vois d'ici.

* Profitez-en, parce que vous ne les verrez pas de plus près. "

L'officier de santé vétérinaire du comté jeta le certificat du veto de Gates Falls par terre et le piétina de sa botte. Puis il regarda Joe Newall, tellement cramé que les petites veines éclatées, sur son nez, en étaient violacées. "J'exige de voir ces vaches. Tirez-en une jusqu'ici, si vous préférez !

* Non.

* Vous n'êtes pas le propriétaire de la planète, Newall. J'aurai un mandat de la cour.

* Essayez toujours. "

L'officier de santé repartit aussitôt, sous le regard de Joe. Au bout de l'allée, le simple d'esprit, habillé d'une salopette crottée commandée sur le catalogue de Sears & Roebuck, toujours appuyé sur le montant de la boîte aux lettres, continuait de ululer. Il resta là pendant toute cette chaude journée d'août, hurlant à pleins poumons, son visage plat et mongoloïde tourné vers le ciel jaune. " Il meuglait comme un veau à la lune ", commenta le jeune Gary Paulson.

L'officier de santé s'appelait Clem Upshaw, et venait de Sirois Hill. Il aurait pu laisser tomber, une fois un peu calmé, mais Brownie McKissick, qui l'avait sou-tenu pour sa nomination au poste qu'il

occupait (et qui lui laissait descendre un nombre appréciable de bières), le poussa au contraire à agir. Le papa d'Harley n'était pas du genre à sortir facilement les griffes - il n'en avait pas besoin, en général - mais il avait voulu profiter de l'occasion pour adresser un message sur la notion de propriété

privée à Newall. Celui-ci devait comprendre que si celle-ci était une grande chose, une grande chose américaine, une propriété, toute privée qu'elle fût, n'en était pas moins située sur le territoire d'une ville, et que, pour les gens de Castle Rock, la communauté venait toujours en premier, même pour les riches qui pouvaient s'offrir d'ajouter une aile à

leur maison quand la fantaisie leur en prenait. Clem Upshaw alla donc à

Lackery, alors siège du comté, et obtint le mandat du tribunal.

Pendant qu'il le sollicitait, arriva un grand camion qui passa devant le simple d'esprit ululant et se rendit jusqu'à l'étable. Lorsque l'officier revint avec son mandat, il ne restait plus qu'une vache qui le regardait de ses grands yeux noirs vitreux, sous la paille qui la recouvrait. Clem aboutit à la conclusion qu'au moins celle-ci était morte de méningite bovine et s'en alla. Le camion revint prendre la dernière vache.

En 1928, Joe entreprit la construction d'une nouvelle aile. C'est à dater de ce jour que les hommes qui se retrouvaient chez Brownie en arrivèrent à

la conclusion que le type était fou. Intelligent, peut-être, mais fou.

Benny Ellis prétendit que Joe avait fait sauter l'oeil unique de sa fille et le conservait dans un liquide qu'il appelait " formol ", dans un pot, sur la table de la cuisine, en compagnie des doigts amputés prélevés dans l'autre orbite. Benny était un grand dévoreur de bandes dessinées d'horreur, ces magazines où l'on voit, sur la couverture, des dames nues emportées par des fourmis géantes et autres scènes de cauchemar, et cette histoire s'inspirait manifestement de ses lectures. Bien entendu, on ne tarda pas à trouver des gens dans tout Castle Rock - et pas seulement parmi ceux de la Courbe - pour jurer qu'elle était vraie jusque dans les moindres détails.

La deuxième aile fut achevée en août 1929 et, deux jours plus tard, dans un bruit de ferraille et de crissements de pneus, une vieille guimbarde précédée de deux arcs au sodium s'enfourna dans l'allée

privée de Newall, et le cadavre d'un gros putois puant, gonflé par la putréfaction, alla s'écraser au-dessus d'une des fenêtres de la nouvelle construction. Il y eut sur les vitres une projection de débris sanguinolents qui des-sinèrent un motif rappelant vaguement un idéogramme chinois.

Au mois de septembre suivant, un incendie ravagea le fleuron de l'empire industriel de Newall, une filature de Gates Falls, provoquant cinquante mille dollars de dég.ts. En octobre, le marché s'effondrait. En novem-bre, Joe Newall se pendit à une poutre de l'une des pièces inachevées - sans doute destinée à devenir une chambre - de l'aile la plus récente. L'odeur de résine que dégageait le bois neuf était encore pénétrante. Il fut découvert par Cleveland Torbutt, son directeur adjoint et son associé

(c'était du moins ce qu'on disait) dans un certain nombre d'entreprises cotées à Wall Street, lesquelles, à ce moment-là, ne valaient pas un pet de lapin. L'autopsie fut naturellement confiée au coroner du comté, qui se trouvait être le frère de Clem Upshaw, Noble.

On enterra Joe à côté de sa femme et de sa fille, le dernier jour de novembre, par une matinée froide, sous un soleil éclatant. Une seule personne de Castle Rock assista à l'enterrement: Alvin Coy, qui conduisait le fourgon mortuaire de Hay & Peabody. Alvin raconta que l'une des personnes présentes était une jeune femme à la jolie silhouette, habillée d'un manteau en raton laveur et portant un chapeau cloche noir. Mor-dant dans un cornichon pris directement au tonnelet, Alvin afficha un sourire avantageux devant ses copains et ajouta que c'était un sacré beau brin de fille. Elle ne présentait pas la moindre ressemblance avec Cora Leo-nard Newall ou quiconque de ce côté-là de la famille, et n'avait pas fermé les yeux pendant la prière.

Gary Paulson entra dans le magasin avec une exquise lenteur et referma soigneusement la porte der-rière lui.

" Salut, dit Harley McKissick d'un ton neutre.

* On m'a dit que t'avais gagné une dinde au loto, la nuit dernière, ajouta le vieux Clut, qui bourrait sa pipe.

* Ouais ", répondit Gary, ,gé de quatre-vingt-quatre ans. Comme les autres, il se souvenait d'une époque o' la Courbe était un quartier fichtrement plus animé. Il avait perdu deux fils dans deux guerres - les deux avant cette sale affaire du Vietnam - et trouvé ça dur. Son troisième, un brave garçon, s'était tué dans un acci-dent, lorsque son

auto avait percuté un camion trans-portant des grumes du côté de Presque Isle, en 1973. Dieu sait pourquoi, il avait mieux supporté cette disparition-ci. Gary avait parfois la bave qui lui coulait au coin de la bouche, depuis quelque temps, et émettait des claquements de lèvres fréquents, dans ses efforts pour la rattraper avant qu'elle n'atteigne son menton. Il ne savait pas grand-chose de ce qui se passait à l'heure actuelle, mais il savait par contre que devenir vieux est une manière lamentable de passer les dernière-s années de sa vie.

" Un café ? proposa Harley.

* Merci, non. "

Lenny Partridge, qui ne se remettra probablement jamais de l'étrange accident de voiture, deux automnes auparavant, au cours duquel il a eu les côtes cassées, ramène ses pieds sous lui de façon à laisser son aîné passer et s'installer avec précaution dans la chaise du coin (Gary en a fait le cannage lui-même, en 1982). Paulson claque des lèvres, ravale sa salive, et replie ses mains déformées sur le pommeau de sa canne. Il paraît fatigué, un peu hagard.

" Vous allez voir ce qu'y va tomber comme flotte, annonce-t-il finalement.

J'ai mal partout.

* C'est une saison pourrie ", dit Paul Corliss.

Un silence s'installe. La chaleur du poêle remplit le magasin - le magasin qui fermera à la mort de Brow-nie, ou peut-être même avant, si la plus jeune de ses filles a gain de cause -, elle le remplit et enrobe les os des vieillards, ou du moins essaie, et va peser contre les vitres sales, avec leurs anciennes affiches tournées vers la cour dans laquelle se dressaient des pompes à essence jusqu'à ce que Mobil les fasse ôter, en 1977. Des vieux qui ont presque tous vu leurs enfants partir dans des endroits o

l'on gagnait mieux sa vie. Le magasin n'a pratiquement plus d'activité, si ce n'est auprès de quelques habitants du coin et de touristes occasionnels, qui s'imaginent que des vieillards comme ceux-ci, assis auprès du poêle dans leurs Thermolactyl, même en juillet, sont aussi curieux qu'une espèce en voie de disparition. Le vieux Clut avait toujours pro-clamé que les gens allaient revenir dans ce quartier de Castle Rock, mais depuis deux ans, les choses n'ont fait qu'empirer - on dirait que toute la ville est en train de mourir.

" quel est le type qui construit une nouvelle aile sur la foutue maison Newall ? " demande finalement Gary.

Tous le regardent. Pendant quelques instants, la grosse allumette de cuisine que le vieux Clut vient d'enflammer brûle d'une flamme mystique au-dessus de sa pipe, se carbonisant peu à peu. La pointe de soufre devient grise et se recroqueville. Finalement, Clut la plonge dans le fourneau et aspire.

" Une nouvelle aile ? demande Harley.

* Ouais. "

Une volute bleue s'élève de la pipe de Clut et dérive vers le poêle, au-dessus duquel elle se déploie comme un délicat filet de pêcheur. Lenny Partridge redresse le menton pour tendre les fanons de son cou sur lesquels il passe lentement la main, produisant un bruit r,peux et sec.

" En tout cas, personne que je connaisse ", dit Harley d'un ton qui indique que cela inclut toutes celles d'une certaine importance, au moins dans cette partie du monde.

" Ils n'ont pas vu un seul acheteur depuis 1981 ", rappelle le vieux Clut.

Par " ils " il entend la Southern Maine Weaving et la Southern Maine Bank, mais aussi davantage: il veut dire les Italoques du Massachusetts. La Southern Maine Weaving fit l'acquisition des trois usines de Joe, ainsi que de sa maison sur la colline, environ un an après son suicide; mais de l'avis des hommes rassemblés autour du poêle, chez Brownie, ce nom n'est qu'un écran de fumée... ou bien ce qu'ils appellent parfois la Justice, comme dans la phrase:

Elle a obtenu un jugement de la cour qui fait qu'il ne peut même pas voir ses propres enfants à cause de la Justice. Ces hommes haÛssent la Justice lorsqu'elle se mêle de leur vie et de celle de leurs amis, mais elle les fascine sans réserve quand ils spéculent sur la manière dont certaines personnes s'en servent pour faire réussir leurs inf,mes projets mercantiles.

La Southern Maine Weaving, alias la Southern Maine Bank, alias les Italoques du Massachusetts, a connu une longue et profitable période de prospérité gr,ce aux usines que Joe Newall avait autrefois sauvées de la fermeture, mais c'est la manière dont ils n'ont pas été capables de se débarrasser de la maison qui fascine les vieux assis toute la journée chez Brownie.

" C'est comme une crotte de nez qui te reste collée au bout des doigts ", avait une fois observé Lenny Partridge, et tous avaient gravement opiné. " Même ces Macaronis de Malden et Reere ne sont pas fichus de se débarrasser de ce boulet. "

Le vieux Clut et son petit-fils, Andy, ne se parlent plus, pour le moment, et tout ça à cause d'une dispute sur le propriétaire actuel de l'horrible maison de Joe Newall... même s'il existe sans aucun doute d'autres raisons, plus souterraines et plus personnelles - il y en a toujours - à cette f

,cherie. La dispute a commencé un soir, après que le grand-père et son petit-fils, tous deux veufs, maintenant, se furent régelés d'un plat d'excellents spaghettis au domicile du plus jeune.

Andy, qui n'avait pas encore perdu son boulot dans les forces de police de la ville, voulut à toute force convaincre son grand-père que la Southern Maine Weaving n'avait plus, depuis des années, le moindre intérêt dans l'ancienne propriété de Newall, que le pro-priétaire actuel en était la Southern Maine Bank et que la banque et la filature n'avaient aucun rapport, en dehors d'une similitude de nom. Le vieux John avait traité Andy d'innocent, et contre-attaqué en disant que tout le monde savait bien que l'entreprise et la banque n'étaient que les prête-noms des Italoches du Massa-chusetts, et que la seule différence entre elles était effectivement un mot. Les deux sociétés prenaient simplement soin de dissimuler leurs liens les plus évidents derrière un rideau de paperasses administratives -

autrement dit des arguties juridiques: la Justice.

Le jeune Clut eut le mauvais goût d'en rire. Le vieux Clut devint tout rouge, jeta sa serviette sur la table et se leva. Rigole donc ! dit-il. Ne te gêne pas. Y a qu'une chose qu'un ivrogne sait mieux faire que rigoler de quel-que chose qu'il ne comprend pas, c'est pleurer sans savoir pourquoi.

Cette réplique rendit cette fois Andy furieux, et il grommela quelque chose qui revenait à dire que s'il buvait, c'était la faute de Melissa; sur quoi John lui demanda s'il allait continuer longtemps à se disculper en accusant une morte. Andy devint blanc comme un linge et dit à son grand-père de fichier le camp de chez lui, ce que fit le vieux, qui n'y est pas retourné

depuis. D'ailleurs, il n'y tient pas; mis à part les mots terribles qu'ils se sont lancés, il ne supporte pas de voir son petit-fils dégringoler comme

il le fait.

Spéculations ou pas, une chose restait certaine: cela faisait maintenant onze ans que la maison sur la colline était vide; personne ne l'avait occupée bien longtemps, et la banque Southern Maine était en général l'orga-nisme financier qui, par l'intermédiaire des agences immobilières de la région, se retrouvait à la recherche de clients pour ce genre d'affaires.

" Les derniers à l'avoir achetée étaient bien ces gens qui venaient du nord de l'Etat de New York, non ? ", demande Paul Corliss, qui ouvre si rarement la bouche que tout le monde se tourne vers lui. Même Gary.

" Oui, m'sieur, répond Lenny. C'était un couple char-mant. Le mari disait qu'il allait peindre la grange en rouge et en faire une sorte de boutique pour vendre des antiquités, non ?

* Exact, opine le vieux Clut. Puis leur gosse a voulu jouer avec le fusil qu'il...

* Les gens sont tellement étourdis ! le coupe Harley.

* Il s'est tué ? demande Lenny. Le garçon ? "

Un silence accueille la question. Personne, semble-t-il, ne le sait.

Finalement, comme à contrecœur, Gary prend la parole: " Non, mais il est resté aveugle. Ils ont déménagé pour Auburn. Ou peut-être Leeds.

* C'étaient des gens sympathiques, observe Lenny.

J'ai réellement cru qu'ils pouvaient réussir. Mais ils s'étaient entichés de cette maison. Ils croyaient que les gens se payaient leur tête, quand on leur disait qu'elle portait malheur, parce qu'ils étaient d'Ailleurs (il garda un silence méditatif). Ils ont peut-être changé d'avis, maintenant, o' qu'ils se trouvent. "

Il y a un nouveau silence; les vieux pensent à ce couple venu du nord de l'Etat de New York, ou peut-être aux défaillances de leurs sens et de leurs organes. Dans la pénombre, derrière le poêle, le mazout gargouille. On entend un volet claquer pesamment, quel-que part, dans l'air agité de l'automne.

" Y a bien une nouvelle aile en construction là-haut ", reprend Gary. Il

parle d'un ton calme mais appuyé, comme si quelqu'un avait mis en doute cette affirmation. " Je l'ai vue arriver par River Road. Presque toute la charpente est terminée. On dirait que le foutu machin va faire dans les trente mètres de long sur dix de large. Je l'avais pas encore remarqué. De l'érable de bonne qualité, avec ça, on dirait. O' diable les gens trouvent-ils encore du bel érable comme ça, par les temps qui courent ? "

Personne ne répond. Personne ne le sait.

Finalement, d'un ton hésitant, Paul Corliss hasarde:

" T'es s'r que tu parles pas d'une autre maison, Gary ? Est-ce que tu crois pas que...

* que merde! oui, le coupe Gary, tout aussi calme-ment mais de manière encore plus tranchante. C'est à la maison Newall, une nouvelle aile à la maison Newall, toute la partie en charpente est déjà montée, et si tu ne me crois pas, t'as juste qu'à sortir et à aller voir toi-même. "

Après ca, il n'y a plus rien à ajouter: tout le monde le croit. Ni Paul ni personne d'autre ne se précipite dehors pour aller se tordre le cou et voir la nouvelle aile qui vient s'ajouter à la maison Newall. La question revêt une certaine importance et il n'est donc pas question de se précipiter. Il y a encore un moment de silence (Harley McKissick s'était dit plus d'une fois que si le silence avait vraiment été d'or, ils auraient tous d'° en avoir plein les poches). Paul va se chercher un Orange Crush dans l'armoire réfrigérée contenant les sodas; il donne soixante cents à Harley et Harley déclenche la sonnette de sa caisse. Lorsque ensuite il fait claquer le tiroir, il se rend compte que l'atmosphère du magasin a quelque peu changé.

Il y a d'autres questions à discuter.

Lenny Partridge tousse, grimace et se presse la poi-trine, à l'endroit o' ses côtes cassées ne se sont jamais bien rafistolées, puis il demande à Gary quand doit avoir lieu l'enterrement de Dana Roy.

" Demain, à Gorham. C'est là o' sa femme se trouve déjà. "

Lucy Roy est morte en 1968; Dana qui, jusqu'en

1978, a travaillé comme électricien dans l'entreprise US Gypsum de

lent familièrement " Gyp Em " sans intention péjorative) ', est mort deux jours auparavant d'un cancer de 1. Gyp 'em: " Filoute-les. (N.d.T.)

l'intestin. Il a passé toute sa vie à Castle Rock et aimait à raconter qu'il n'avait quitté le Maine que trois fois en quatre-vingts ans, une fois pour aller rendre visite à une tante, dans le Connecticut, une autre pour aller voir les Red Sox de Boston jouer à Fenway Park (" et ils ont perdu, ces crétins ", ajoutait-il toujours) et la dernière pour assister à une convention des électriciens à Portsmouth, dans le New Hampshire. " Foutue perte de temps, oui (il répétait également toujours cela, à ce stade de son histoire). Rien que des beuveries et des pleurnicheries, rien d'intéressant dans les pleurniche-ries, et encore moins dans le reste. " Dana Roy avait été le compagnon de ces vieillards, et sa disparition provoque chez eux un mélange de chagrin et de triomphe.

" Ils lui ont sorti plus d'un mètre de tuyau, ajoute Gary. «a n'a rien changé pour lui. Il était bouffé de partout.

* Lui connaissait Joe Newall, dit soudain Lenny. Il était là-haut avec son père quand le père Roy a branché l'électricité chez Joe. Il devait pas avoir plus de six ou huit ans, à mon avis. Je me souviens qu'il a dit que Joe lui avait donné une sucette, une fois, mais qu'il l'avait jetée par la portière de la voiture en rentrant chez lui avec son père. Il disait qu'elle avait un drôle de goût amer. Puis après, quand toutes les filatures se sont remises à tourner - ça devait être vers la fin des années trente -, il a été chargé de refaire l'électricité. Tu te rappelles, Harley ?

* Ouais. "

Maintenant que la conversation est revenue sur Joe Newall par le biais de Dana Roy, les hommes restent assis en silence, à la recherche, parmi leurs souvenirs, d'anecdotes concernant les deux hommes. Mais lorsque, finalement, le vieux Clut prend la parole, c'est pour déclarer quelque chose qui les surprend tous:

" C'est le grand frère de Dana Roy, Will, qui a jeté le putois crevé sur la maison, à l'époque. J'en suis presque sûr.

* Will ? fait Lenny, soulevant un sourcil. J'aurais jamais pensé que Will Roy était un type à faire un truc pareil. "

D'un ton calme, Gary Paulson confirme. " Si, si, c'était bien Will.

Tous se tournent pour le regarder.

" Et c'est sa femme qui a donné une sucette à Dana, le jour où il y est allé avec son père, reprit Gary. Pas Joe, Cora. Et Dana pouvait pas avoir six ou huit ans; c'est à l'époque de la Crise de 29 qu'on a lancé le putois, et Cora était déjà morte. Non, Dana se souvenait peut-être de quelque chose, mais il ne pouvait pas avoir plus de deux ans. C'est vers 1916 qu'il a eu cette sucette, parce que c'est cette année-là que son père a branché la maison. Il n'y est jamais remonté. Frank, lui - le deuxième de la famille, qui est mort depuis dix ou douze ans -, devait avoir six ou huit ans, possible. Frank avait vu ce que Cora avait fait au petit, ça, je le sais, mais pas quand il en a parlé à Will. Peu importe. Finalement, Will a décidé de faire quelque chose. Mais la femme était morte, alors il s'en est pris à la maison que Joe avait fait construire pour elle.

* «a, on s'en fout, fait Harley, fasciné. Ce que je veux savoir, c'est ce qu'elle a fait à Dana. "

Gary répond lentement, avec un ton de vieux sage. " Je ne peux que vous répéter ce que Frank m'a dit un soir qu'il avait bu quelques bières. La femme a donné la sucette au petit d'une main et a mis l'autre dans sa culotte, juste sous les yeux du grand.

* C'est pas vrai ! " s'exclame le vieux Clut, ne pouvant s'empêcher d'être scandalisé.

Gary se contente de le regarder de ses yeux jaunissants et délavés, sans rien dire.

Nouveau silence, ponctué par les claquements du volet et les sifflements du vent. Les enfants qui jouaient sous le kiosque avec un camion de pompiers sont partis ailleurs, et cet après-midi sans profondeur continue à se dérouler inexorablement, dans la même lumière que celle d'une peinture de Andrew Wyeth, blanche, immobile, débordant d'ineptie. La terre a livré sa maigre récolte et attend inutilement la neige.

Gary aurait bien voulu leur parler de la chambre de malade du Cumberland Memorial Hospital où Dana Roy gisait, mourant, une morve noire lui plâtrant les narines et dégageant une odeur de poisson abandonné au soleil. Il aurait voulu leur parler de la sensation de fraîcheur que donnaient les carreaux bleus, les infirmières aux cheveux retenus en chignon par des filets, des jeunesses, pour la

plupart, avec de jolies jambes, des seins bien fermes, n'ayant aucune idée que 1923 avait été une année bien réelle, aussi réelle que la douleur qui rôde dans les os des vieux. Il a le sentiment qu'il aurait aimé épiloguer sur les méfaits du temps, et peut-

être même sur les méfaits de certains lieux, et expliquer pourquoi Castle Rock est maintenant comme une dent noire de carie, près de tomber. Plus que tout, il aurait voulu leur faire sentir que Dana Roy donnait l'impression qu'on lui avait bourré la poitrine de foin et qu'il essayait de respirer à

travers ça, et qu'on aurait dit qu'il avait commencé à se décomposer. Il ne déclare cependant rien de tout cela, parce qu'il n'aurait su comment l'exprimer, et se contente donc de ravalé sa salive en silence.

" Personne n'aimait beaucoup le vieux Joe, observe le vieux Clut, dont le visage s'éclaire soudain. Mais y a pas, il vous pousse dessus ! "

Personne ne répond.

Dix-neuf jours plus tard, une semaine avant que la première neige ne vienne recouvrir la terre inutile, Gary Paulson fit un rêve à caractère sexuel surprenant - un rêve qui était presque un souvenir.

Le 14 août 1923, alors qu'il passait au volant du camion de la ferme de son père, Gary Martin Paulson, âgé de treize ans, aperçut Cora Leonard Newall qui revenait de prendre le courrier, au bout de l'allée de sa maison. Elle tenait le journal d'une main. Elle vit Gary et se baissa pour attraper l'ourlet de sa robe de sa main libre. Elle ne souriait pas. Son épouvantable visage lunaire resta pâle et dépourvu d'expression tant-dis qu'elle relevait sa robe et lui révélait son sexe - c'était la première fois qu'il contemplait le mystère qui faisait l'objet de tant de discussions enfiévrées avec les garçons de son âge qu'il fréquentait. Puis, toujours sans sourire, le regardant simplement d'un air grave, elle se mit à donner des coups de reins dans sa direction au moment où il passa devant elle. Il glissa une main entre ses jambes; quelques instants plus tard, il éjaculait dans son caleçon de flanelle.

« avait été son premier orgasme. Depuis, il avait fait l'amour à bon nombre de femmes, à commencer par Sally Ouelette, en dessous du pont - le Tin Bridge - en 1926, et à chaque fois qu'il s'était approché de l'orgasme, depuis - absolument à chaque fois -, il avait revu Cora Newall: Cora, debout à côté de sa boîte aux lettres, sous un ciel chaud couleur de métal, Cora relevant sa robe pour lui révéler une maigre touffe blonde de poils sous le renflement crémeux de son ventre, Cora

et sa fente d'exclamation aux lèvres rouges s'éclaircissant vers le plus délicat des roses

(Cora) corail. Néanmoins, ce n'est pas la vue de son vagin en dessous de ce débordement chaotique de tripes qui l'a hanté pendant toutes ces années, si bien que toutes les femmes devenaient Cora au moment du soulagement; ou plutôt, ce n'est pas seulement cela. Ce qui le rendait systématiquement fou de désir lorsqu'il y repensait (et quand il faisait l'amour, il ne pouvait s'en empêcher) était la façon dont elle avait donné des coups de reins dans sa direction... un, deux, trois coups de reins. Cela, et l'absence d'expression sur son visage, une neutralité si absolue qu'elle frisait la débilité mentale, comme si elle avait constitué la somme limitée de ce que savaient et désiraient les jeunes hommes en matière de sexe - une obscure pulsion toute de tension, un Eden limité aux reflets rose Cora.

Cette expérience avait à la fois donné sa forme et ses limites à sa vie sexuelle, mais il n'en avait jamais parlé à personne, même s'il en avait ressenti plus d'une fois la tentation, après avoir bu un coup de trop. Il l'avait thésaurisée. Et c'est de cet incident qu'il rêve, le pénis en érection parfaite pour la première fois depuis pres-que neuf ans, tandis qu'éclate un petit vaisseau sanguin dans son cerveau, et que se forme un caillot qui le tue paisiblement, lui épargnant quatre semaines ou quatre mois de paralysie, de tuyaux souples dans les bras, de cathéters, d'infirmières silencieuses aux cheveux rete-nus par un filet et aux beaux seins fermes. Il s'éteint pendant son sommeil, son pénis se recroqueville et le rêve s'évanouit comme l'image rémanente d'un écran de télé que l'on coupe dans une pièce obscure. Ses compères, si l'un d'eux avait été

présent, auraient pro-bablement été surpris d'apprendre quelles furent ses dernières paroles, prononcées dans un hoquet, mais clairement articulées:

" La lune ! "

Le lendemain de son enterrement, à Homeland, une nouvelle coupole commençait à s'élever sur la nouvelle aile de la maison Newall.

Fin de la nouvelle

Dentier claqueur

Regarder dans cette vitrine était comme plonger, au travers d'un panneau de verre sale, dans le deuxième tiers de son enfance, soit les

années entre sept et qua-torze ans, pendant lesquelles ce genre de bidules l'avait fasciné. Hogan se pencha un peu plus, oubliant le vent, dont les gémissements devenaient plus insistants, et le bruit de grêle sèche du sable contre les vitres. Le pré-sentoir était rempli de fabuleuses cochonneries, dont la plupart étaient probablement fabriquées à TaÔwan ou en Corée; le champion du lot, en revanche, ne fai-sait aucun doute: il s'agissait d'un dentier claqueur, le plus énorme qu'il ait jamais vu.

C'était également le premier qu'il voyait doté de pieds, des pieds chaussés de grandes chaussures de clown orange surmontées de guêtres blanches. Un vrai bijou.

Hogan se tourna vers la grosse femme, derrière le comptoir. Elle portait comme haut un T-shirt préten-dant, en gros caractères qui ondulaient au gré

de ses énormes seins, que le Nevada était le pays de Dieu et comme bas, un jean qui avait nécessité plusieurs mètres carrés de toile pour lui couvrir les fesses. Elle vendait un paquet de cigarettes à un jeune homme au visage blême, dont les cheveux blonds étaient retenus en catogan par un lacet de chaussure de tennis; il avait l'expression d'un rat intelligent et payait en petite mon-naie qu'il comptait laborieusement d'une patte cras-seuse.

" S'il vous plaît, madame ", dit Hogan.

Elle le regarda brièvement, mais à ce moment-là la porte du magasin s'ouvrit brusquement et un homme décharné, portant un foulard qui lui dissimulait la bou-che et le nez, fit son apparition, accompagné d'un tourbillon de sable poudreux qui alla secouer la pin-up sur le calendrier Valvoline accroché au mur. Le nouveau venu tirait un Caddie sur lequel s'empilaient trois cages grillagées. On voyait une tarentule dans celle du des-sus. Dans celles du bas se trouvaient des serpents à sonnettes; ils s'enroulaient et se déroulaient avec agi-tation, faisant crépiter leurs crécelles.

" Ferme donc cette foutue porte, Scooter ! O` t'as été élevé, dans une étable ? " beugla la femme derrière le comptoir.

Il lui jeta un regard rapide; il avait les yeux rouges et irrités par le sable. " Eh, l,che-moi un peu, tu veux ? Tu vois pas que j'en ai plein les mains ? T'es aveugle, ou quoi ? Bordel ! " Il tendit un bras par-dessus son chargement et fit claquer la porte. Le tourbillon de sable retomba sur le sol et l'homme entraîna son Cad-die vers la réserve, dans le

fond, tout en grommelant.

" Ce sont les derniers ? demanda la femme.

* Oui, à part Wolf (il prononçait woof). Je vais l'atta-cher dans l'appentis, derrière les pompes.

* Pas question ! s'emporta la grosse femme. Wolf est notre attraction vedette, au cas o' tu l'aurais oublié. Fais-le rentrer ici. D'après la radio, ça va être encore pire, en attendant l'amélioration. Bien pire.

* A qui crois-tu faire avaler ça ? " L'homme décharné (son mari, supposa Hogan) la regardait avec une expression o' se confondaient truculence et fati-gue, les poings sur les hanches. " Cette foutue bestiole n'est qu'un vulgaire coyote du Minnesota, comme n'importe qui peut s'en rendre compte, en le regardant d'un peu près. "

Il y eut une rafale de vent plus violente qui fit gémir les chéneaux du Scooter's Grocery & Roadside Zoo et envoya des draperies de sable crépiter contre les vitres. «a empirait, et Hogan espérait simplement arriver à

passer. Il avait promis à Lita et à John qu'il serait de retour à la maison à sept heures, huit heures au plus tard, et il aimait tenir ses promesses.

" Occupe-toi de lui ", dit la grosse femme d'un ton toujours irrité, se tournant à nouveau vers le jeune homme à face de rat.

" Madame ? l'appela une deuxième fois Hogan.

* Juste une minute, attendez votre tour ", répondit Mrs Scooter. Elle parlait comme si elle était submergée de clients impatientes, alors qu'il n'y avait que Hogan et l'homme à face de rat dans le magasin.

" Il manque dix cents, mon mignon ", dit-elle au jeune homme blond après avoir jeté un coup d'oeil aux pièces, sur le comptoir.

Le garçon la regarda avec de grands yeux innocents.

" Je suppose que vous voulez pas m'en faire crédit ?

* Je ne pense pas que le pape fume des Merit 100, mais même à lui, je ne ferais pas crédit. "

L'expression d'innocence enfantine disparut. Le gar-çon à face de rat la

regarda un instant avec un mépris boudeur (un air qui lui convenait beaucoup mieux, son-gea Hogan), puis reprit, avec lenteur, la fouille de ses poches.

Laisse tomber et tire-toi d 'ici, se dit Hogan. Tu n'arri-veras jamais à

Los Angeles à huit heures si tu ne te bouges pas rapido, tempête de sable ou pas. Dans cette baraque on ne connaît que deux vitesses: lent et arrêt.

Tu as fait le plein, tu as payé, alors considère que t'affaire est réglée et reprends la route avant que ça ne devienne pire.

Il allait suivre les bons conseils de son hémisphère cérébral gauche...

puis il regarda le dentier claqueur dans l'étalage, le dentier claqueur sur ses grands pieds orange de clown. Et ces guêtres blanches ! C'était vraiment à mourir... Jack va adorer ça, lui fit observer son hémisphère droit.

Et pour dire toute la vérité, mon vieux pote de Bill, s'il s'avère que Jack n'en veut pas, toi, tu le veux. Pas exclu que tu revoies un jour ou l'autre un dentier claqueur quelque part, dans la vie, rien n'est impossible, mais un dentier claqueur qui marche, avec des grands panards orange ?

M'étonnerait.

C'est son hémisphère droit qu'il écouta, ce jour-là... et tout le reste s'ensuivit.

Le gosse au catogan continuait, en vain, l'exploration de ses poches; son expression s'assombrissait au fur et à mesure. Hogan n'était pas un fou du tabac -

son père, qui fumait deux paquets par jour, était mort d'un cancer du poumon - mais il se voyait déjà attendre encore une heure. " Hé, mon gars ! "

Le jeune homme se tourna et Hogan lui lança une pièce de vingt-cinq cents.

* Oh, merci, mon vieux !

* N'en parlons plus. "

Le jeune homme conclut sa transaction avec la plan-tureuse Mrs Scooter, mit le paquet de cigarettes dans une poche et les quinze cents restants dans une autre. Il n'offrit pas à Hogan, qui s'y attendait plus ou moins, de lui rendre la monnaie. Les garçons et les filles de cet acabit étaient légion, par les temps qui couraient; ils encombraient les grand-routes d'un océan à l'autre, roulant leur bosse au gré du hasard. Peut-être y en avait-il toujours eu, mais Hogan trouvait la génération actuelle à la fois désagréable et un peu inquiétante, comme les crotales que Scooter remisait maintenant dans la pièce du fond.

Les serpents de ces petites ménageries minables de bord de route comme celle-ci ne pouvaient tuer per-sonne; on récupérait leur venin deux fois par semaine, pour le vendre aux laboratoires qui en tiraient des médicaments. Les labos pouvaient compter dessus tout autant que les laboratoires de la Croix-Rouge sur les alcoolos qui, chaque mardi et jeudi, viennent vendre leur sang. Les crotales étaient cependant capables de vous faire fichtrement mal, si on s'approchait trop près et si on les excitait.

Voilà, songea Hogan, ce que les jeunes vagabonds actuels avaient en commun avec eux.

Mrs Scooter dériva le long de son comptoir en direc-tion de Hogan, les lettres, sur son T-shirt, ondulant à la fois verticalement et horizontalement à chacun de ses pas. " Kès'-vous voulez ? " demanda-t-elle d'un ton encore agressif. Les gens de l'Ouest avaient la réputa-tion d'être accueillants, et après les vingt ans qu'il y avait passés comme représentant, Hogan pensait que cette réputation était méritée, dans l'ensemble; mais cette femme avait autant de charme qu'un commerçant de Brooklyn qui en est à sa troisième attaque à main armée de la quinzaine.

Hogan se dit que ce genre de personnage était en passe de faire lui aussi partie du paysage de l'Ouest nouvelle version, comme les jeunes vagabonds.

Triste mais vrai.

" Combien co'te-t-il ? " demanda Hogan avec un geste, à travers la vitrine sale de l'étalage, en direction de ce qu'une affichette identifiait comme le DENTIER CLAqUEUR JUMBO - EN PLUS IL MARCHE ! L'étagère sur laquelle il traînait portait d'autres " farces et attrapes " du même acabit, tire-doigts chinois, chewing-gums au poivre, poudre à éternuer du Dr Trucmuche, cigarettes détonantes " à éclater de rire ! " affirmait l'emballage -

plutôt le meilleur moyen de se faire sauter une ou deux incisives, songea Hogan -, lunettes à rayons X, vomi en plastique (très réaliste!), systèmes à produire des bruits incongrus.

" Chais pas, répondit Mme Scooter. Je me demande où est passée la boîte. "

Le dentier était le seul objet de la vitrine à ne pas se trouver dans son emballage, mais il était sans aucun doute de taille jumbo, de taille super jumbo, se dit même Hogan, cinq fois plus grand que le dentier cla-queur à

remontoir qui l'avait tellement amusé quand il était enfant, dans le Maine.

Il suffirait d'enlever les pieds grotesques, et on aurait l'impression d'avoir affaire au r,telier de quelque Goliath biblique, avec ses canines gigantesques et ses incisives comme des piquets de tente s'enfonçant dans des gencives d'un rouge assez improbable. Un remontoir dépassait de l'une des gencives. Un gros élastique maintenait les dents serrées.

Mrs Scooter souffla la poussière du dentier claqueur et le retourna pour examiner la semelle des chaussures de clown, à la recherche d'une étiquette de prix. Il n'y en avait pas. " Je n'en sais rien, dit-elle avec une expression furieuse, comme si elle soupçonnait Hogan d'avoir retiré l'étiquette. Y a que Scooter pour avoir acheté une telle cochonnerie, ici. Elle doit traîner là

depuis que Noé a débarqué de l'Arche. Il faut que je lui demande. "

Hogan en eut soudain assez de la femme et du Scoo-ter's Grocery & Roadside Zoo. C'était un dentier cla-queur incomparable, et Jack l'aurait sans doute adoré, mais il avait promis: au plus tard, huit heures.

" «a ne fait rien, dit-il. C'était juste par...

* Elles coûtent en principe quinze dollars quatre-vingt-quinze, ces quenottes, croyez-moi si vous voulez, fit la voix de Scooter, derrière eux.

Les dents ne sont pas en plastique, mais en métal peint en blanc. Elles pourraient vous faire drôlement mal si elles mar-chaient... mais elle les a laissées tomber par terre, il y a vingt-deux ans, un jour où elle faisait la poussière des étagères, et elles sont cassées.

* Oh, dit Hogan, déçu, c'est trop bête. Je n'avais jamais vu de dentier comme celui-ci, avec des pieds.

* Oh, on en trouve beaucoup comme ça, maintenant, dans les boutiques de Las Vegas et de Dry Spring.

Mais je n'en ai jamais vu un de cette taille. C'était à

crever de rire de le voir marcher et donner des coups de mâchoires comme un crocodile. Dommage que la patronne l'ait fichu par terre. "

Scooter jeta un coup d'oeil à sa femme, mais celle-ci contemplait le vent qui soulevait le sable. Elle arborait une expression qui restait indéchiffrable pour Hogan: de la tristesse ? du dégoût ? les deux ?

L'homme se tourna de nouveau vers Hogan. " Je vous le laisse pour trois dollars cinquante, s'il vous intéresse. De toute façon, on veut se débarrasser de ce genre de produits. On va mettre des cassettes vidéo de location sur ce présentoir. " Il referma la porte de la réserve, derrière lui. Il avait abaissé le foulard, le gardant autour du cou. Il avait le visage hagard, trop émacié. Hogan crut deviner, sous son bronzage d'homme du désert, les indices d'une maladie grave.

" Tu peux pas faire un prix pareil, Scooter ! protesta la grosse femme en se tournant vers lui - en se jetant presque sur lui.

* Ta gueule, tu veux ? répliqua Scooter. Tu me fais mal aux seins.

* Je t'ai dit de rentrer Wolf...

* Myra, si tu veux le foutre dans la réserve, tu te prends par la main et tu vas le chercher, vu ? " Il avança vers elle en disant cela, et Hogan fut surpris - stupéfait, même - de voir qu'elle cédait. " C'est juste qu'un corniaud de coyote du Minnesota. Trois dollars tout rond, et le dentier est à vous, l'ami. Ajoutez-en un, et vous pouvez emporter le Wolf à Myra par la même occasion. A cinq, je vous refile toute la boutique. Elle vaut plus un pet de lapin depuis qu'il y a l'autoroute, de toute façon. "

Le jeune aux cheveux longs, debout près de la porte, avait ouvert le paquet de cigarettes que Hogan l'avait aidé à acheter et suivait cette comédie avec une expression méchante et amusée. Ses petits yeux gris-vert brillaient en allant de Scooter à sa femme.

" Va au diable ", dit Myra d'un ton bourru. Hogan se rendit compte qu'elle avait les larmes aux yeux. " Puisque tu veux pas aller chercher

ce pauvre chou, je vais y aller. Elle passa d'un pas décidé devant lui, le frôlant d'un sein de la taille d'un rocher - qui, songea Hogan, aurait aplati le petit homme si jamais il y avait eu collision.

" Ecoutez, dit-il, je crois que je vais laisser tomber.

* Oh, ne faites pas attention à Myra. J'ai un cancer et elle n'arrête pas de rab,cher. C'est pas mon pro-blème si c'est pas facile pour elle.

Emportez ce foutu dentier. J'parie que vous avez un môme à qui il va plaire. D'ailleurs, c'est sans doute juste un rouage un peu déplacé.

J'parie qu'un type un peu bricoleur pour-rait le refaire marcher et claquer des dents. "

Il regarda autour de lui, l'air impuissant et rêveur. On entendit soudain le vent siffler plus fort, lorsque le jeune homme ouvrit pour sortir. Il avait décidé que le spectacle était terminé, probablement. Un nuage de poussière fine tourbillonna dans l'allée centrale de la boutique, entre les boîtes de conserve et les aliments pour chiens.

" J'étais pas mal bricoleur moi-même, dans le temps ", ajouta Scooter sur le ton de la confiance.

Hogan resta un long moment sans réagir. Il ne trou-vait rien - absolument rien, pas la moindre chose - à dire. Il regardait le dentier claqueur géant sur son éta-gère rayée et poussiéreuse, pris d'un besoin désespéré de rompre le silence (maintenant que Scooter se tenait en face de lui, il voyait ses yeux agrandis et cernés, des yeux dans lesquels on lisait de la souffrance et les effets d'une drogue puissante... du Darvon, peut-être de la morphine), et il proféra les premières paroles qui lui vinrent à

l'esprit:

" Bon sang, il n'a pas l'air cassé. "

Il prit l'objet. Les dents étaient effectivement en métal - elles étaient trop lourdes pour que ce soit autre chose - et quand il regarda entre les gencives légère-ment écartées, il fut surpris par la taille du ressort principal du mécanisme. Sans doute en fallait-il un semblable pour à la fois le faire marcher et claquer des dents. Au fait, qu'est-ce que Scooter avait dit, déjà ? que l'appareil pourrait lui faire fichtrement mal, s'il fonctionnait. Hogan éprouva la résistance du ruban de caoutchouc, puis l'enleva. Il regardait toujours le den-tier pour ne pas être confronté aux yeux sombres et douloureux de Scooter.

Finalement, il prit le remontoir et risqua un coup d'oeil. Il fut soulagé de voir que l'homme émacié souriait un peu, maintenant.

" Je peux ? demanda-t-il.

* Bien s'r, l'ami. Essayez. "

Hogan sourit et tourna le remontoir. Au début, tout se passa bien; il y eut une série de petits bruits clique-tants, et il vit le ressort s'enrouler.

Puis, au troisième tour il y eut un spronk! bruyant et la clé se mit à tourner à vide dans son logement.

" Vous voyez ?

* Oui ", dit Hogan. Il posa le dentier claqueur sur le comptoir. Il resta planté là, sur ses invraisemblables pieds orange, immobile.

Du bout d'un doigt à la peau épaisse, Scooter donna un coup sur les molaires fermées, du côté gauche. Les m,choires se desserrèrent. Un pied orange se dressa, et fit un demi-pas nonchalant. Puis les dents arrêterent leur mouvement, et le dentier claqueur tomba sur le côté, reposant comme un sourire de travers sur le remontoir, au milieu de nulle part. Au bout d'un ins-tant, les deux m,choires se refermèrent lentement avec un cliquetis. Ce fut tout.

Hogan, qui n'avait jamais eu la moindre prémonition de sa vie, se sentit soudain rempli d'une certitude à la fois surnaturelle et angoissante. Dans un an, cet homme sera depuis huit mois dans sa tombe et si quelqu'un s'avise d'exhumer son cercueil et d'en soulever le couvercle, il verra des dents comme celles-ci dépassant de sa tête desséchée comme un piège émaillé.

Il plongea son regard dans les yeux de Scooter, qui brillaient comme deux éclats de jais dans une monture terne, et soudain, la question ne fut pas de savoir s'il avait ou non envie de filer d'ici: il devait impérative-ment fiché le camp.

" Eh bien, dit-il (espérant avec anxiété que l'homme n'allait pas lui tendre la main), faut que j'y aille. Bonne chance, monsieur. "

Scooter tendit bien la main, mais pas pour serrer la sienne. Au lieu de cela, il fit claquer l'élastique autour du dentier claqueur (Hogan se demanda pourquoi, puisqu'il ne fonctionnait pas), le posa sur ses pieds

marrants de clown, et le poussa sur la surface éraflée du comptoir. "

Merci, c'est gentil. Et prenez ce dentier. C'est gratuit.

* Oh... eh bien, merci, mais je ne sais si je peux...

* Mais si, vous pouvez. Emportez-le pour le donner à votre fils. Il sera content de l'avoir sur son étagère, même s'il ne marche pas. Je m'y connais un peu en petits garçons. J'en ai élevé trois.

* Comment avez-vous su que j'avais un fils ? " demanda Hogan.

Scooter lui adressa un clin d'oeil. Grimace à la fois terrifiante et pathétique. " Je l'ai vu à votre tête. Allez-y.

Prenez-le. "

Il y eut une bourrasque de vent plus violente, et les planches du b,timent gémirent. La poussière de sable heurtait les vitres comme une neige ultra-fine. Hogan prit le dentier par les pieds, aussi surpris que la pre-mière fois par son poids.

" Tenez ", dit Scooter, qui tira de sous le comptoir un sac en papier presque aussi froissé et plissé que son propre visage. " Fichez-le là-dedans. Vous avez une belle veste de sport; si vous le mettez dans la poche, ça va la déformer. "

Il posa le sac sur le comptoir, comme s'il comprenait que Hogan n'avait pas envie de lui effleurer la main.

" Merci ", dit Hogan, qui mit le dentier claqueur dans le sac et en roula le haut sur lui-même. " Merci aussi de la part de Jack. C'est mon fils. "

Scooter sourit, révélant un dentier tout aussi faux (mais de proportions beaucoup plus modestes) que celui du sac. " A votre service, monsieur.

Faudra être prudent, au volant, tant que ça soufflera. «a devrait aller mieux lorsque vous arriverez dans les collines.

* Je sais, répondit Hogan en s'éclaircissant la gorge.

Merci encore. J'espère que... que vous... vous en sorti-rez bientôt.

* Ce serait chouette, mais à mon avis ce n'est pas ce qu'on lit dans les cartes, hein ?

* Euh... bon. " Hogan se rendit compte, à son grand chagrin, qu'il ne savait pas comment conclure leur entretien. " Faites attention à vous.

* Vous aussi ", répondit Scooter en acquiesçant.

Hogan battit en retraite jusqu'à la porte, l'ouvrit, et dut s'y accrocher pour ne pas se la faire arracher des mains par le vent. Un sable très fin vint lui picoter le visage et il plissa les yeux.

Il sortit, referma la porte, et releva le pan de sa belle veste de sport pour se protéger la bouche et le nez, lorsqu'il descendit du porche et se dirigea vers le camping-car Dodge aménagé, garé juste après les pom-pes à

essence. Le vent lui ébouriffait les cheveux et lui piquait les joues. Il était sur le point d'ouvrir la por-tière, lorsqu'on le tira par le bras.

" Monsieur, hé, monsieur ! "

Il se tourna. C'était le blondinet blême à face de rat. Il rentrait les épaules pour lutter contre le vent, seule-ment habillé d'un T-shirt et d'un jean 501 décoloré. Derrière lui, Mrs Scooter tirait un animal galeux au bout d'une chaîne de force en direction de l'arrière-boutique. Wolf, le coyote du Minnesota, avait l'air d'un chiot de chien-loup à demi mort de faim - le plus moche de la portée, en plus.

" quoi ? cria Hogan - qui savait très bien quoi.

* Pouvez pas me prendre ? " cria à son tour le gosse, pour lutter contre le vent.

Hogan n'avait pas l'habitude d'embarquer les auto-stoppeurs - en tout cas pas depuis un certain après-midi, cinq ans auparavant. Il s'était arrêté

pour faire monter une jeune fille, à la sortie de Tonopah. Telle qu'il l'avait vue au bord de la route, on aurait dit l'une de ces pauvres orphelines aux grands yeux tristes des campagnes de l'Unicef, une gosse qui aurait perdu ses père et mère et sa meilleure amie dans un incendie huit jours avant. Une fois à bord, Hogan avait remar-qué la peau abîmée et les yeux fous d'une droguée de longue date. Mais il était déjà trop tard; elle lui avait collé un pistolet contre la tempe et lui demandait son portefeuille. L'arme était vieille et rouillée. On avait enroulé de l'adhésif d'électricien autour de la poignée. Hogan doutait qu'elle f't chargée, ou qu'elle p't faire feu, si elle l'était... Mais il avait

une femme et un môme qui l'attendaient à Los Angeles et, même s'il avait été

célibataire, fallait-il risquer sa vie pour cent quarante dollars ? Ce n'était pourtant pas ce qu'il s'était dit, alors qu'il commençait tout juste à s'en sortir dans son nouveau boulot, et que cent quarante dollars lui paraissent beaucoup plus importants qu'aujourd'hui. Il donna son portefeuille à la fille, dont le petit ami était déjà garé à côté du van (à

l'époque, un simple Ford Econoline, rien à voir avec le Dodge aménagé selon ses spécifications), dans une Chevrolet Nova bleue cou-verte de boue. Hogan demanda à la fille de lui laisser au moins son permis de conduire et les photos de Lita et de Jack. " Va te faire foutre, connard ", avait-elle répondu en le giflant de toutes ses forces avec le portefeuille, avant de courir jusqu'à la voiture bleue.

Rien que des ennuis, les auto-stoppeurs.

La tempête, cependant, ne faisait qu'empirer, et le gosse n'avait même pas une veste. qu'est-ce qu'il devait lui répondre ? Va te faire foutre, connard ? Va te plan-quer sous un rocher avec les lézards en attendant que ça passe ?

" Bon, d'accord.

* Merci, vieux ! Merci beaucoup ! "

Le blondinet courut jusqu'à l'autre portière, s'aperçut qu'elle était verrouillée, et attendit patiemment, rentrant les épaules jusqu'aux oreilles dans le vent qui faisait tourbillonner les pans de sa chemise comme une voile, dans son dos, révélant une peau fine et bouton-neuse.

Hogan se retourna pour jeter un coup d'oeil au Scoo-ter's Grocery & Roadside Zoo. Son propriétaire se tenait près de la vitrine et le regardait; il leva la main, paume ouverte, d'un geste solennel. Hogan lui répondit sur le même mode, puis monta dans le Dodge et déverrouilla la portière côté passager.

Le gosse monta et dut se servir de ses deux mains pour refermer. Le vent hurlait autour du van, le faisant même légèrement osciller sur sa suspension.

" Houlà ! " fit le blondinet en passant les doigts dans sa chevelure en désordre - il venait de perdre le lacet qui la retenait en catogan, et elle

pendait en mèches plates sur ses épaules. " Une sacrée tempête, hein ?
«a va barder !

* Ouais ", répondit Hogan. Une console séparait les sièges, à l'avant - des sièges abusivement appelés " du capitaine " dans les brochures publicitaires - et Hogan déposa le sac en papier dans l'un des compartiments. Puis il tourna la clé de contact, et le moteur se mit aussitôt à ronronner agréablement.

Le gosse se tourna sur son siège et étudia l'arrière du véhicule, admiratif. Il comprenait un lit (actuelle-ment replié en banquette), un petit poêle à gaz, plu-sieurs compartiments dans lesquels Hogan rangeait ses valises d'échantillons, et un minuscule cabinet de toi-lette à

l'arrière.

" Pas dégueu, mon vieux ! s'exclama le blondinet.

Tout le confort. O` allez-vous ?

* Los Angeles. "

Le même sourit. " Hé, c'est super ! Moi aussi ! " Il sortit le paquet de Merit qu'il venait juste d'acheter et dégagea une cigarette.

Hogan avait allumé les phares et engagé le " drive " de la boîte automatique. Il revint au point mort et se tourna vers son passager. "

Mettons les choses bien au point, dit-il.

* Pas de problème, mon vieux, répondit le gosse en prenant son expression de parfaite innocence.

* Tout d'abord, en règle générale, je ne prends pas d'auto-stoppeurs. Je garde un mauvais souvenir de l'un d'eux, ça remonte à quelques années.

Disons que ça m'a un peu vacciné. Je vous amène jusqu'aux collines de Santa Clara, mais c'est tout. Il y a un routier de l'autre côté de la route, le Sammy's. C'est tout près de l'autoroute. C'est là que vous descendrez. On est bien d'accord ?

* Oui, bien s`r, d'accord. " Toujours les mêmes grands yeux innocents.

" Ensuite, si vous ne pouvez pas vous empêcher de fumer, c'est ici que

vous descendez. D'accord là

aussi ? "

Pendant un bref instant, Hogan aperçut l'autre expression du gosse (et il avait beau ne le connaître que depuis quelques minutes, il était prêt à

parier qu'il n'en avait que deux), un regard mauvais, sur ses gar-des. Puis ce furent de nouveau les grands yeux inno-cents et il ne fut plus qu'un pauvre petit réfugié du Monde des Machos. Il glissa la cigarette derrière son oreille et montra ses mains vides à Hogan. Le geste fit remonter la manche courte de son T-shirt, et Hogan vit qu'il portait quelques mots tatoués sur le biceps gauche: DEF LEPPARD 4-EVER.

" Pas de sèches, dit le même. Vu.

* Parfait. Je m'appelle Bill Hogan. (Il lui tendit la main.)

* Bryan Adams ", répondit le blondinet, serrant rapidement la main de Hogan.

Celui-ci repassa la vitesse et s'engagea lentement sur la bretelle qui rejoignait la Route 46. A un moment donné, son regard effleura une cassette posée sur le tableau de bord. Il s'agissait de Reckless, par Bryan Adams.

Evidemment, pensa-t-il. Tu es Bryan Adams comme moi je suis Bruce Springsteen. Et on s'est arrêtés tous les deux chez Scooter pour se procurer un peu de matériel pour notre futur album, pas vrai, Toto ?

Lorsqu'il s'engagea sur la nationale, il se surprit à repenser à la fille, celle qu'il avait ramassée à la sortie de Tonopah et qui l'avait giflé avec son propre porte-feuille avant de s'enfuir. Il commençait à éprouver de très désagréables pressentiments.

Puis une rafale de vent essaya de refouler le Dodge sur la voie de gauche, et il se concentra sur la conduite.

Ils roulèrent en silence pendant un moment. Hogan jeta une fois un coup d'oeil à sa droite, et vit que le gosse, la tête rejetée en arrière, avait les yeux fermés; peut-être dormait-il, peut-être somnolait-il ou peut-être faisait-il simplement semblant pour ne pas avoir à faire la conversation.

C'était parfait; Hogan n'avait pas envie de parler, lui non plus. Tout

d'abord parce qu'il ne savait ce qu'il aurait pu raconter à Mr Bryan Adams de Nulle-Part, U.S.A. On pouvait en être sûr: le jeune Mr Adams ne travaillait pas dans le secteur de l'étiquetage et des lecteurs de codes-barres, produits que vendait Hogan. Sûr aussi qu'arriver à maintenir le van sur la voie de droite devenait de plus en plus difficile.

Comme l'avait prévu Mr Scooter, la tempête empiétait La route se réduisait à une perspective fantomatique et brouillée, coupée d'ondulations de sable à intervalles irréguliers. Ces reliefs faisaient office de ralentisseurs et forçaient Hogan à ne pas dépasser les quarante kilomètres à l'heure et à

naviguer en se fiant aux reflets de ses phares sur les marqueurs catadioptriques du bord de la route.

De temps en temps surgissait, au milieu des tourbillons de sable, la silhouette d'une voiture ou d'un camion, sortes de fantômes préhistoriques aux yeux ronds et aveuglants. L'un de ces véhicules, une Lincoln Mark IV

grande comme une péniche, ou presque, roulait au beau milieu de la chaussée. Hogan klaxonna et serra tellement à droite qu'il sentit le sable de l'accolement sous ses pneus; ses lèvres s'écartèrent en un ricanement d'impuissance. Au moment où il était sûr d'être obligé de se jeter dans le fossé, la Lincoln fit une embardée qui la ramena sur la voie de gauche et Hogan put passer. Il crut entendre son pare-chocs arrière frotter contre celui de la Mark IV mais, étant donné le vacarme que faisait le vent, il se dit qu'il devait avoir été le jouet de son imagination. Il aperçut un instant le conducteur - un homme, âgé au crâne chauve, crispé et raide sur son volant, qui scrutait la route, devant lui, avec une concentration quasi démente. Hogan brandit le poing dans sa direction, mais le vieux chnoque ne lui jeta même pas un coup d'oeil. Il n'a même pas dû se rendre compte que j'étais là, pensa Hogan, et encore moins que nous avons failli nous rentrer dedans.

Pendant quelques secondes, il crut bien, néanmoins, qu'il allait quitter la route; il sentait le sable du bas-côté le tirer, il sentait le Dodge qui commençait à s'incliner. Son instinct le poussait à redresser en donnant un coup de volant à gauche, mais au lieu de cela, il appuya sur l'accélérateur et continua tout droit, sentant la sueur venir imprégner sa dernière chemise propre, sous les bras. Finalement, la traction sur le côté droit diminua et il sentit qu'il reprenait le contrôle du véhicule. Il laissa échapper un long soupir.

" Un as du volant, ma parole ! "

Il s'était tellement concentré sur sa conduite qu'il en avait oublié son passager, et dans sa surprise il faillit redresser trop brutalement, ce qui n'aurait pas arrangé les choses. Il tourna la tête et vit le blondinet qui le regardait. Ses yeux gris-vert luisaient d'un éclat déran-geant; on n'y décelait aucune trace de somnolence.

" Juste un coup de chance, répondit Hogan; s'il y avait eu la place de se garer, je l'aurais fait, mais je connais ce tronçon de route. «a passe ou ça casse. Une fois qu'on sera dans le secteur des collines, les choses iront mieux. "

Il n'ajouta pas qu'il leur faudrait peut-être trois heu-res pour couvrir les cent dix kilomètres qui les sépa-raient encore du secteur en question.

" Vous êtes représentant, non ?

* Tout juste. "

Il aurait préféré que le jeune se taise, pour mieux se concentrer sur la conduite. Devant se profilaient comme des spectres blêmes dans un aquarium trouble les antibrouillards d'un nouveau véhicule. Un Iroc Z avec des plaques de Californie. Le Dodge et le Z se croisèrent à la même vitesse que deux très vieilles dames dans le couloir d'un hospice. Du coin de l'oeil, Hogan vit le gosse prendre la cigarette derrière son oreille et commencer à

jouer avec. Bryan Adams, tu parles. Pourquoi lui avoir donné un faux nom ?

Voilà un truc qui avait l'air de sortir tout droit d'un vieux film des années quarante, du genre de ceux qui passent en toute fin de soirée, un polar en noir et blanc dans lequel le voyageur de commerce (probablement joué par Ray Milland) ramasse le jeune délinquant (joué par Nick Adams, disons) qui vient juste de s'évader du pénitencier de Gabbs ou Deeth ou d'un endroit de ce genre...

qu'est-ce que vous vendez, mon pote ?

* Des étiquettes.

* Des étiquettes ?

* Exactement. Celles avec le code universel de prix.

C'est un petit bloc avec un certain nombre de barres réglées d'avance. "

La réaction du gosse surprit Hogan. Il acquiesça et observa: " Oui, je sais. Il y a un bidule avec un oeil électronique pour les lire dans les supermarchés, et le prix apparaît sur la caisse, comme par magie, hein ?

* Oui, sauf que ce n'est pas de la magie et que ce n'est pas un oeil électronique, mais un lecteur laser. J'en vends aussi. Des gros et des portables.

* Super, mec. " Il y avait une pointe de sarcasme dans la voix du blondinet; à peine marquée, mais bien réelle.

" Bryan ?

* Ouais ?

* Je m'appelle Bill, pas mon vieux, pas mon pote, et s'õrement pas mec.
"

Il regrettait de plus en plus vivement de ne pas pou-voir remonter le temps jusqu'au moment o`, devant l'épicerie-zoo de Scooter, il avait accepté de prendre le gosse; maintenant, il refuserait. Les Scooter étaient des braves gens, qui l'auraient laissé attendre la fin de la tempête, dans la soirée.

Mrs Scooter lui aurait peut-être même donné cinq dollars pour servir de baby-sitter à la tarentule, aux serpents à sonnettes et à Wolf, le Stupéfiant Coyote du Minnesota. Hogan aimait de moins en moins ces yeux gris-vert. Il sentait leur regard peser sur son visage comme de petites pierres.

" Ouais, Bill. Bill dit Mister'tiquettes. "

Il ne répondit pas. Le gosse croisa les mains, les replia vers l'extérieur, bras tendus, et fit craquer ses articulations.

" C'est comme ma vieille maman le disait - ce n'est peut-être pas grand-chose, mais au moins on peut vivre. Pas vrai, Mister'tiquettes ? "

Hogan grogna vaguement et se concentra sur la conduite. L'impression d'avoir commis une gaffe s'était maintenant transformée en certitude.

Lorsqu'il avait ramassé la fille, l'autre fois, Dieu l'avait laissé s'en sortir indemne. Je vous en prie, encore une fois, mon Dieu, d'accord ?

Mieux encore, faites que je me sois trompé sur ce gosse, que ce soit juste de la parano à cause des basses pressions, du vent violent, et d'une coïncidence de noms qui, au fond, n'aurait rien d'extraordinaire.

Un énorme camion Mack arriva dans l'autre direction; le bouledogue chromé

qui ornait sa calandre paraissait percer la poussière de ses yeux scrutateurs. Hogan serra à droite jusqu'à ce qu'il sente le sable du bascôté s'emparer avidement de ses roues. La longue remorque en métal argenté

du Mack remplissait tout le côté gauche du paysage; elle défilait à quinze centimètres du Dodge - peut-être moins - et semblait ne jamais vouloir finir.

L'alerte terminée, le blondinet reprit la parole:

" Vous devez vous en sortir pas si mal que ça, Bill. Un van comme celui-ci a bien dû vous coûter dans les trente billets. Alors, pourquoi...

* Beaucoup moins que ça. " Hogan ne savait pas si

" Bryan Adams " sentait la tension qu'il y avait dans sa voix, mais lui, en revanche, ne sentait que ça. " J'ai fait une grande partie des aménagements moi-même.

* Peut-être, mais vous ne crevez sûrement pas de faim. Alors pourquoi vous faire chier dans ce merdier ?

Pouvez pas prendre l'avion, comme tout le monde ? "

Hogan s'était souvent posé la question, en roulant sur les interminables lignes droites entre Tampa et Tucson ou Las Vegas et Los Angeles, une question qu'il était inévitable de se poser quand il n'y a rien à la radio, sinon du rock synthétique en conserve ou des vieilleries usées jusqu'à la corde, et que l'on vient d'écouter pour la énième fois sa dernière cassette, quand il n'y a rien à voir sinon des kilomètres et des kilomètres de désert raviné à la végétation rare et rabougrie, propriété de l'Oncle Sam.

Il aurait pu répondre qu'il avait un meilleur contact avec ses clients et leurs besoins en voyageant ainsi dans la région où ils habitaient et faisaient affaire, ce qui était vrai, mais telle n'était pas la raison. Il aurait aussi pu dire que faire enregistrer ses valises d'échantillons, trop

volumineuses pour être glissées sous un siège d'avion, puis les attendre autour des tapis roulants d'aéroport, à l'arrivée, était toujours une aventure, comme le jour où l'une d'elles, contenant cinq mille étiquettes d'une boisson gazeuse, s'était retrouvée à Hilo, autrement dit à Hawaï au lieu de Hillside, dans l'Arizona. Cela aussi était vrai, mais n'était pas non plus la raison.

La raison ? En 1982, il s'était trouvé à bord d'un vol local de Western Pride qui s'était mal terminé: l'avion s'était écrasé dans la nature, à

environ vingt-cinq kilo-mètres au nord de Reno. Les deux hommes d'équipage étaient morts dans l'accident, ainsi que six des dix-neuf passagers. Hogan s'en était tiré avec une fracture de la colonne vertébrale qui lui avait valu de passer six mois allongé et dix mois supplémentaires dans un cor-set tellement rigide que son épouse Lita l'avait sur-nommé la Dame de Fer. On dit (mais qui, on ?) que lorsqu'on tombe de cheval, il faut remonter tout de suite en selle. William I. Hogan estimait, pour sa part, que c'était une connerie; et à l'exception d'un vol (deux Valium, agrippé au siège à s'en faire blanchir les articulations) pour aller assister aux funérailles de son père, à New York, il n'était jamais remonté dans un avion depuis.

Il s'arracha soudain à ses pensées, prenant conscience de deux choses: il avait eu la route à lui depuis qu'il avait croisé le Mack, et le blondinet le regardait toujours avec la même expression dérangeante dans les yeux, attendant qu'il réponde à sa question.

" J'ai un très mauvais souvenir d'un voyage en avion. Depuis, je m'en suis tenu à peu près exclusivement aux engins de transport qui ont toujours la ressource de se mettre sur le bas-côté si le moteur tombe en rideau.

* Pas de doute, t'es condamné aux mauvaises expériences, le mec Bill ", dit le même. Il avait pris un ton de regret feint. " Parce que tu vas pas tarder à en connaître une autre.

Il y eut un claquement métallique sec. Hogan tourna la tête et ne fut pas surpris de voir que le blondinet tenait à la main un couteau à cran d'arrêt dont la lame brillante mesurait bien vingt centimètres.

Oh, merde ! pensa Hogan. Maintenant que les choses étaient claires, que le décor était en place, il ne se sentait plus tellement effrayé. Seulement fatigué. Oh, merde ! Et dire que je ne suis qu'à six cents kilomètres de la maison. Bordel !

" Gare-toi, mec. Bien gentiment.

* qu'est-ce que tu veux ?

* Si vraiment tu ne connais pas la réponse, mon vieux, c'est que t'es encore plus crétin que t'en as l'air. "

Un petit sourire retroussait ses lèvres et le tatouage maladroit de son bras ondulait sous l'effet des tressaillements de son biceps. " Je veux ton fric, et je crois bien que je veux aussi ton bordel ambulante, au moins pour un moment. Mais t'en fais pas; y a ce routier, pas loin, dont tu m'as parlé. Sammy's. Près de l'autoroute.

Tu trouveras bien quelqu'un pour te prendre. Ceux qui ne s'arrêtent pas vont te regarder comme de la crotte de chien quand on a marché dedans, évidemment, et il faudra faire le bon chien-chien avec les autres, mais je suis sûr que quelqu'un finira bien par te faire monter. Et maintenant, gare-toi. "

Hogan se rendit compte, un peu surpris, qu'il se sentait non seulement fatigué, mais aussi en colère. Avait-il été en colère, la fois précédente, lorsque la fille lui avait piqué son portefeuille ? Il ne s'en souvenait pas.

" Joue pas à ce petit jeu à la con avec moi, répondit-il en se tournant vers le même. Je t'ai embarqué quand tu en as eu besoin, et t'as pas eu à faire le bon chien-chien. Sans moi, tu serais encore en train de bouffer de la poussière avec le pouce levé. Alors range ce machin. Nous... "

Le blondinet porta un coup soudain avec le couteau et Hogan sentit la brûlure d'une estafilade sur sa main droite. Le Dodge fit une embardée, puis tressauta en passant sur un de ces cordons de sable comme des ralentisseurs.

" J'ai dit: Gare-toi ! Ou bien tu fais de la marche à

pied, mecton, ou bien tu te retrouves dans le fossé avec la gorge ouverte et l'un de tes bidules à lire les prix dans le cul. Et tu veux que je te dise ? Je vais fumer sans m'arrêter jusqu'à Los Angeles et j'éteindrai ça-

que cigarette en l'écrasant sur ton putain de tableau de bord. "

Hogan jeta un coup d'oeil sur sa main et vit la diagonale de sang qui allait de l'articulation de son petit doigt à celle du bas de son pouce. Et il sentait de nouveau la colère monter en lui... Non, ce n'était pas de

la colère, mais de la rage, et si sa fatigue n'avait pas disparu, elle était enfouie quelque part au milieu de ce tourbillon rouge irrationnel. Il essaya d'évoquer men-talement Lita et Jack pour atténuer la violence de ce sentiment, mais leur image restait brouillée et floue. Il y avait bien une représentation claire dans son esprit, mais ce n'était pas la bonne: le visage de la fille, à la sortie de Tonopah, la fille à la bouche ricanante en dessous de ses grands yeux tristes d'affiche pour l'Uni-cef, la fille qui avait dit: Va te faire foutre, connard ! avant de le gifler à l'aide de son propre portefeuille.

Il appuya sur l'accélérateur et le Dodge bondit en avant. L'aiguille du compteur dépassa le cinquante.

Le gosse le regarda, tout d'abord surpris, puis intri-gué, et enfin en colère. " qu'est-ce que tu fabriques, mec ? Je t'ai dit de te garer ! Tu veux te retrouver avec les tripes sur les genoux, ou quoi ?

* Je sais pas ", répondit Hogan. Il continua d'appuyer sur l'accélérateur, et l'aiguille passa au-dessus de soixante. Le van franchit une série de dunes miniatures, tremblant de partout comme un chien fié-vreux. " Et toi, même, qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

Te rompre le cou, par exemple ? Un coup de volant, et c'est fait. J'ai attaché ma ceinture de sécurité, moi. Pas toi. "

Les yeux gris-vert du même s'étaient agrandis, et on y lisait un mélange de peur et de rage. Normalement, disaient-ils, tu aurais du te garer. C'est ainsi, normale-ment, que les choses doivent se passer quand je tiens un couteau - tu sais pas ça ?

" T'oseras pas faire un accident ", dit le blondinet, mais Hogan sentit qu'il cherchait surtout à se convain-cre lui-même.

" Et pourquoi pas, hein ? répondit Hogan en se tour-nant de nouveau vers le même. Je suis à peu près s'r de m'en sortir, et je suis très bien assuré.

C'est toi qui as déclenché les hostilités, petit con. qu'est-ce t'en penses ?

* Tu... " commença le soi-disant Bryan, dont les yeux s'élargirent soudain encore plus et qui parut per-dre tout intérêt pour Hogan. " Attention ! "

hur-la-t-il.

Hogan regarda vivement devant lui et vit quatre énormes phares se précipitant vers eux au milieu de la merde volante dans laquelle ils avançaient. Un camion-citerne, transportant de l'essence ou du propane. Un klaxon, puissant comme une sirène de brume, déchira l'air: WHONK!WHONK!

WHONNNNK!

Le van s'était déporté sur la gauche pendant que Hogan essayait de négocier avec le blondinet. C'était maintenant lui qui roulait au milieu de la chaussée. Il donna un violent coup de volant vers la droite, sachant que ça n'y changerait rien, qu'il était déjà trop tard. Mais le chauffeur du camion avait lui aussi réagi; comme Hogan la fois précédente, il serrait tant qu'il pouvait sur sa droite. Les deux véhicules se frôlèrent à un cheveu au milieu des tourbillons de sable. De nou-veau, les roues droites du Dodge mordirent dans le sable, et Hogan comprit que, ce coup-ci, il n'avait plus la moindre chance de ramener le van sur la route, pas à

soixante-dix kilomètres à l'heure. Tandis que la sil-houette énorme et sombre du gros camion-citerne (CARTER'S FARM SUPPLIES & ORGANIC FERTILIZER, lisait-on sur ses flancs) disparaissait, il sentit le volant devenir mou entre ses mains, tandis que le véhicule était de plus en plus entraîné vers la droite. Et du coin de l'oeil, il vit le même qui se penchait, brandissant le couteau.

qu'est-ce qui te prend ? T'es pas cinglé ? eut-il envie de crier -

questions stupides, même s'il avait eu le temps de les poser. Evidemment qu'il était cinglé, ce blondinet, il suffisait de bien regarder ses yeux gris-vert pour s'en rendre compte tout de suite. Hogan avait lui-même été

cinglé de le prendre en stop, pour com-mencer, mais ce n'était plus le moment de le regretter; il avait à faire face à une situation urgente et s'il s'offrait le luxe de s'imaginer que cela ne pouvait pas lui arriver, à

lui - s'il s'abandonnait ne f't-ce qu'une seconde à ce genre de divagation

-, il allait selon toute vraisemblance se retrouver demain dans un fossé, la gorge ouverte, les yeux désorbités par les charognards. Tout cela était bien réel, parfaitement concret.

Le gosse s'efforça, du mieux qu'il put, de planter sa lame dans le cou de Hogan, mais le Dodge avait com-mencé de pencher de côté,

s'enfonçant de plus en plus profondément dans le sable qui comblait à demi le fossé. Hogan se recula autant qu'il put, l,chant com-plètement le volant, et crut même avoir paré le coup, jusqu'au moment o' il sentit un liquide chaud lui couler dans le cou. La lame lui avait ouvert la joue de la tempe à la m

,choire. Son bras droit décrivit un arc dans une tentative pour s'emparer du poignet du même; c'est alors que la roue avant gauche du van heurta un rocher de la taille d'une cabine téléphonique couchée, et que le véhicule s'envola brutalement, mon-tant très haut, comme dans une cascade de ces films spectaculaires que le blondinet devait adorer. Il avait l'air de rouler en l'air, ses roues tournant toujours, le compteur de vitesse indiquant qu'il filait encore à cinquante kilomètres à l'heure; Hogan sentit la ceinture de sécurité se bloquer et s'enfoncer douloureusement dans sa poitrine et son ventre. Il avait presque l'impres-sion de revivre l'accident d'avion - et aujourd'hui, comme autrefois, il n'arrivait pas à

se fourrer dans la tête que c'était à lui que cela arrivait.

Le gosse fut propulsé dans tous les sens, mais ne l,cha pas son arme. Sa tête alla heurter le toit quand celui-ci échangea sa place avec le plancher. Sa main gauche s'agitait follement, et Hogan se rendit compte, avec une stupéfaction sans bornes, que le blondinet avait toujours l'intention de le poignarder. C'était un vrai serpent à sonnettes, aucun doute, sauf qu'on avait oublié de le purger de son venin.

Puis le Dodge retomba sur le sol dur du désert, arra-chant au passage le porte-bagages, et la tête du gosse alla frapper de nouveau le toit, plus violemment ce coup-ci. Le couteau lui sauta des mains. Les armoires, à

l'arrière, s'ouvrirent en grand et répandirent un peu partout livres d'échantillons et lecteurs d'étiquettes laser. Hogan avait vaguement conscience d'un hurle-ment suraigu et inhumain - celui de la tôle du toit glissant sur le sol de gravier du désert, de l'autre côté du fossé - et se dit: «a doit être l'impression qu'on a quand on est enfermé dans une boîte de conserve et que quelqu'un s'y attaque avec un ouvre-boîte.

Le pare-brise explosa et se plia vers l'intérieur, opa-cifié et zébré d'un million de craquelures zigzagantes. Hogan ferma les yeux et leva les bras pour se protéger le visage tandis que le van continuait de rouler sur lui-même, rebondissant suffisamment longtemps de son côté pour faire éclater la vitre de la portière et laisser entrer une rafale de

cailloux et de terre avant de se redresser. Il oscilla comme s'il allait verser à nouveau, du côté passager, puis s'immobilisa.

Hogan resta plusieurs secondes comme il était, sans bouger, les yeux exorbités, les mains agrippées aux accoudoirs du " fauteuil du capitaine ", se sentant d'ailleurs un peu comme le capitaine Kirk après une attaque de Klingon. Il avait conscience d'avoir beaucoup de terre et de débris de verre sur les genoux ainsi que quelque chose d'autre, qui restait indéterminé. Il avait aussi conscience du vent, qui continuait à souffler sa poussière par les vitres brisées.

Puis son champ de vision fut temporairement bouché par un objet se déplaçant rapidement. L'objet en question était une mixture de peau blanche, de terre brune, d'articulations à vif et de sang bien rouge. Un poing, qui frappa directement son nez. La douleur fut immédiate et intense, comme si quelqu'un venait de lui tirer une fusée de détresse directement dans la tête. Un instant il ne vit plus rien, aveuglé par un grand éclair blanc. Il commençait tout juste à reprendre ses esprits lorsque les mains du gosse se refermèrent sur son cou l'empêchant de respirer.

Le blondinet, Mr Bryan Adams de Nulle-Part (U.S.A.), se penchait sur la console séparant les sièges; le sang qui coulait de la bonne demi-douzaine de coupures différentes qui entaillaient son crâne lui dessinait des peintures de guerre sur le front et les joues. Hogan lisait la fureur absolue de la folie dans les yeux gris-vert qui le fixaient.

" Regarde un peu ce que tu as fait, connard ! Regarde ce que tu m'as fait ! "

Hogan tenta de se dégager, et réussit à avaler une gorgée d'air pendant l'instant où l'étreinte du gosse se desserra; mais avec sa ceinture de sécurité non seulement fermée, mais bloquée, d'après ce qu'il ressentait, il ne disposait que d'un minimum d'espace de manœuvre. Les mains se refermèrent presque aussitôt sur sa gorge, les pouces s'enfonçant cette fois dans sa trachée-artère, lui coupant toute respiration.

Hogan essaya de soulever les mains, mais les bras du gosse, rigides comme des barreaux, lui bloquaient le passage; il essaya d'en desserrer l'étau à

coups de poing, inutilement. Un autre vent de tempête s'était élevé - rugissant, suraigu, sous son propre crâne.

"Regarde ce que t'as fait, pauvre connard! Je saigne ! "

La voix du blondinet, soudain lointaine.

Il est en train de me tuer, pensa Hogan, et une voix répondit: Exact, va te faire foutre, taré.

«a raviva sa colère. A t,tons, il chercha sur ses genoux l'objet qui y pesait, au milieu de la terre et des débris de verre. Un sac en papier avec un objet volu-mineux à l'intérieur - il n'arrivait pas à se rappeler de quoi il s'agissait exactement. Il referma la main dessus et son bras décrivit un arc dont le point d'impact fut la m,choire du gosse, qu'il heurta avec un bruit sourd. Le même poussa un cri de surprise, ses mains se rel-,chèrent immédiatement et il retomba en arrière.

Hogan avala convulsivement une grande bouffée d'air et entendit un bruit rappelant le sifflement d'une bouilloire. C'est moi qui fais ce bruit ? Mon Dieu, c'est moi ?

Il inspira à nouveau, un air plein de poussière qui lui br°la la gorge et le fit tousser, mais ce n'en était pas moins le paradis. Il regarda son poing et vit la forme du dentier claqueur imprimée contre le papier du sac.

Et soudain, il le sentit qui bougeait.

Il y avait quelque chose de tellement humain dans ce mouvement que Hogan poussa un cri et laissa retomber le sac; il avait l'impression d'avoir saisi une m,choire qui aurait essayé de lui parler.

Le sac en papier heurta le dos du gosse et alla rouler sur le plancher moquetté du van, alors que " Bryan Adams ", encore sonné, se remettait péniblement à genoux. Hogan entendit l'élastique se rompre. Puis le cliquetis inimitable des dents elles-mêmes, s'ouvrant et se refermant.

C'est juste qu'l rouage un peu déplacé. Je suis s°r que quelqu'un d'un peu bricoleur pourrait le refaire marcher et claquer des dents, avait dit à

peu-près Scooter.

Ou peut-être qu'un bon choc a suffi. Si jamais je m'en sors et que je repasse par là, faudra que j'explique à Scooter que pour réparer un dentier claqueur, il suffit de faire trois tonneaux avec son van et de s'en servir ensuite pour frapper un auto-stoppeur psychotique qui

essaie de vous étrangler: c'est si simple que même un enfant y parviendrait.

Les dents claquaient à l'intérieur du sac déchiré qui, agité de soubresauts, avait l'air d'un poumon amputé refusant de mourir. Le même s'en éloigna sans même le regarder - s'en éloigna en direction du fond du van, secouant la tête pour s'éclaircir les idées. Le mouvement dispersait les fines gouttelettes de sang des plaies de son crâne.

Hogan trouva la fermeture de sa ceinture et appuya sur le bouton. Il ne se passa rien. Le petit carré rouge qui déclenchait le mécanisme ne bougea même pas, et la ceinture resta aussi bloquée qu'un muscle tétanisé, s'enfonçant dans le matelas de graisse qui lui cerclait la taille, au-dessus du pantalon, et coupant sa poitrine d'une diagonale paralysante. Il se mit à gigoter d'avant en arrière sur son siège, avec l'espoir de débloquer le système. Cela ne fit qu'augmenter l'afflux de sang à son visage et il sentit ses bajoues s'agiter comme un pan de papier peint déchiré, mais ce fut tout.

Un vent de panique commença à souffler sous son hébétude première, et il se tordit le cou pour voir ce que mijotait le blondinet.

Rien de bon, comprit-il. Le même avait repéré son couteau, au fond du Dodge, posé sur une pile de manuels d'instructions et de brochures. Il le prit, chassa les cheveux qui lui retombaient sur les yeux, et se retourna pour regarder vers Hogan. Il souriait et il y avait quelque chose dans ce sourire qui fit que les couilles du voyageur de commerce se recroquevillèrent et se plissèrent jusqu'à lui donner l'impression de s'être fait mettre deux noyaux de pêche dans le caleçon.

Enfin, nous y voici ! disait ce sourire. Pendant une minute ou deux j'ai été inquiet, sérieusement inquiet, même, mais tout va finalement rentrer dans l'ordre. Il y a eu un peu d'improvisation pendant un moment, mais maintenant on en revient au scénario tel que je l'ai écrit.

" Alors, collé au siège comme tes étiquettes, vieux ?

demanda le blondinet, parlant fort pour couvrir le bruit du vent. C'est bien ça, hein ? Une bonne chose, d'avoir bouclé ta ceinture de sécurité, c'est sûr. Une bonne chose pour moi. "

Il essaya de se relever, y parvint presque, et retomba, trahi par ses genoux. L'expression de surprise qui se peignit sur son visage lui agrandit tellement les yeux qu'elle aurait été comique, en d'autres circonstances.

Il rejeta de nouveau ses cheveux poisseux de sang en arrière et entreprit de ramper vers Hogan, tenant le couteau dans sa main gauche par son manche en imitation d'os. Le tatouage " Def Leppard " ondulait au rythme de son biceps anémique, rappelant à Hogan la manière dont les lettres, sur le T-shirt de Myra- LE NEVADA EST LE PAYS DE DIEU - roulaient à chacun de ses mouvements.

Hogan prit la boucle de la ceinture de sécurité à deux mains et appuya des deux pouces sur le mécanisme avec autant d'enthousiasme que le même en avait mis à lui enfoncer les siens dans la trachée-artère. Toujours pas la moindre réaction. Le système était paralysé. Il se tordit de nouveau le cou pour voir où en était son passager.

Il venait d'arriver à hauteur de la banquette, lorsqu'il s'immobilisa soudain. Une fois de plus, son visage adopta une comique expression de stupéfaction. Il regardait droit devant lui, autrement dit en direction du plancher du van, et Hogan se souvint soudain du dentier. Il continuait à

s'éloigner en claquant.

Il abaissa à son tour les yeux, à temps pour voir le dentier claqueur jumbo sortir, d'un pas martial, de l'ouverture du sac en papier sur ses grands pieds orange marrants. Molaires, incisives et canines se refermaient et s'ouvraient à un rythme rapide, avec le même bruit que de la glace pilée dans un shaker. Les pieds, surmontés des élégantes guêtres blanches, paraissaient presque bondir sur la moquette grise. Hogan pensa soudain à

Fred Astaire se déplaçant sur une scène en faisant des claquettes - Fred Astaire avec une canne sous le bras et un canotier incliné d'un air canaille sur un œil.

" Oh, merde ! s'exclama le gosse avec un petit rire.

C'est pour cette saloperie que tu marchandais, là-bas ?

Ben mon vieux ! Mais c'est rendre service au monde que de te refroidir, Mister'tiquettes ! "

La clé, pensa Hogan. Le remontoir, sur le côté du dentier... il ne tourne pas.

Il eut soudain un nouvel éclair de prémonition et comprit exactement ce qui allait se passer. Le gosse allait vouloir l'attraper.

Le dentier s'arrêta brusquement d'avancer et de claquer. Il resta immobile sur le plancher légèrement incliné du Dodge, m,choires entrouvertes. Bien que dépourvu d'yeux, il paraissait observer le blondinet d'un air railleur.

" Un dentier claqueur ", s'émerveilla Mr Bryan Adams de Nulle-Part (U.S.A.). Il tendit la main droite, exactement comme Hogan l'avait prévu.

" Mords-le ! hurla-t-il, coupe-moi les doigts de ce salopard tout de suite ! "

Le gosse releva brusquement la tête, de la surprise dans ses yeux gris-vert. Il contempla Hogan un instant, bouche bée, avec de nouveau son expression imbécile de stupéfaction démesurée, et éclata de rire. Il s'esclaf-fait en ululements suraigus, complément parfait des hurlements du vent qui circulait dans le Dodge et agi-tait les rideaux comme de longues mains de fantôme.

" Mors-le ! Mords-le ! Mooords-le ! " répéta le gosse sur un air de comptine, comme si c'était la réplique finale de la meilleure blague qu'il e't jamais entendue.

" Hé, Mister'tiquettes, je croyais que c'était moi qui m'étais cogné la tête ! "

Le blondinet prit le couteau à cran d'arrêt entre ses dents, par le manche, et glissa l'index de sa main gauche entre les dents du dentier claqueur. " Mange-le ! "

dit-il d'une voix étouffée par la poignée qu'il serrait entre ses dents. Il pouffait de rire et agitait le doigt dans les m,choires démesurées. " Mange-le, vas-y, mange-le ! "

Le dentier ne bougea pas; ses deux pieds ne bougè-rent pas. La prémonition qui s'était emparée de Hogan se dissipa comme un rêve au réveil. Le gosse agita encore une fois l'index entre les dents, voulut le reti-rer... et se mit à hurler à pleins poumons. " Oh, merde !

MERDE ! BORDEL DE MERDE ! "

Le coeur de Hogan bondissait dans sa poitrine et il ne comprit pas tout de suite qu'en dépit de ses cris, le gosse, en réalité, riait, et riait de lui. Le dentier n'avait absolument pas bougé.

Le blondinet prit le dentier claqueur pour l'examiner de plus près tout

en reprenant le cran d'arrêt de son autre main; il agita la grande lame devant lui comme un professeur agitant sa règle devant un mauvais élève.

" Tu ne dois pas mordre les gens, dit-il, c'est très vil... "

L'un des pieds orange fit soudain un pas en avant dans la paume crasseuse.

Les m,choires s'écartèrent en même temps et, avant que Hogan ne se rende bien compte de ce qui se passait, se refermèrent sur le nez du gosse.

Cette fois-ci, Bryan Adams cria pour de bon - cri de douleur et de stupéfaction mêlées. Il donna des coups au dentier de sa main droite pour le chasser, mais il s'était refermé sur son nez et le coinçait aussi solide-ment que Hogan était coincé sur son siège par sa cein-ture de sécurité. Du sang et des débris cartilagineux jaillirent en filets rouges entre les canines. Le blondinet se renversa sur le dos et pendant quelques instants, Hogan ne vit qu'une masse confuse de bras et de jam-bes qui s'agitaient violemment; puis il aperçut le reflet de la lame du cran d'arrêt.

Le gosse hurla à nouveau et bondit en position assise. Ses cheveux, très longs, lui retombaient en rideau devant la figure. Le dentier les fendait comme le gouvernail de quelque étrange navire. Bryan avait réussi à glisser la lame du couteau entre les dents et ce qui restait de son nez.

" Tue-le ! " hurla Hogan d'une voix enrouée. Il avait perdu l'esprit; à un certain niveau, il comprenait qu'il devait forcément avoir perdu l'esprit, mais pour le moment, c'était sans importance. " Vas-y, tue-le ! "

Bryan Adams hurla - un son perçant, prolongé, comme un sifflement de surpression - et fit pivoter le couteau. La lame cassa, mais non sans avoir réussi à écarter légèrement les m,choires sans corps. Le den-tier tomba sur ses genoux. Une bonne partie du nez du gosse l'accompagna.

D'une secousse, il rejeta sa chevelure en arrière. Ses yeux gris-vert louchaient, dans son effort pour voir le chicot déchiqueté qui restait à la place de son nez; un rictus de douleur lui étirait la bouche, et les tendons, dans son cou, s'arquaient comme des c,bles.

Il tendit la main vers le dentier claqueur. Celui-ci recula prestement

sur ses pieds de clown. Il se mit à hocher - comme on hoche la tête -, à aller et venir et à sourire en direction du gosse qui se tenait assis, les fesses sur les mollets; son T-shirt était imbibé de sang.

Il dit alors quelque chose qui fut, pour Hogan, la confirmation qu'il avait (lui-même) bel et bien perdu l'esprit. Il n'y avait que dans les fantasmes nés d'un délire que l'on pouvait proférer de telles paroles.

" Rends-boi bon nez, zaloperie ! "

De nouveau, il tendit la main vers le dentier claqueur qui, cette fois, au lieu de reculer, fonça au contraire en avant, sous la main tendue, entre les jambes écartées du garçon; puis il y eut un tchump ! mat lorsqu'il se referma sur le renflement qui déformait la toile de son jean, juste à

l'endroit où s'arrêtait la fermeture Eclair de la braguette.

Les yeux de Bryan Adams s'ouvrirent démesuré-ment, comme sa bouche. Il leva les bras à hauteur des épaules, mains écartées, et un instant on aurait dit un imitateur bizarre d'Al Jolson se préparant à entonner " Mammy ". Le cran d'arrêt vola par-dessus son épaule et alla atterrir à l'arrière du van.

" Bordel ! Bordel de Dieu ! Boooordel ! "

Les pieds orange piétinaient à un rythme rapide, comme dans une danse "

western " endiablée. Les m,choires roses du dentier claqueur hochaient des dents à toute allure, comme si elles disaient oui ! oui ! oui ! puis s'agitaient tout aussi vite de gauche à droite, comme si elles rétorquaient, non ! non ! non !

" Boooooooooom... "

Lorsque la toile du jean commença à se déchirer - et au bruit, il n'y avait pas qu'elle qui cédait -, Bill Hogan s'évanouit.

Il revint à lui par deux fois. La première dut se situer peu de temps après son évanouissement, car la tempête hurlait toujours, dehors comme dans le Dodge, et la lumière n'avait pratiquement pas changé. Il voulut regarder derrière lui, mais un élancement monstrueusement douloureux lui remonta le long de la nuque. Le coup du lapin, et probablement pas aussi grave qu'il aurait pu l'être... ou qu'il allait l'être demain.

En supposant, cela va de soi, qu'il soit encore en vie demain.

Merde, le même. Faut être s'r qu'il est mort.

Te casse pas la tête. Evidemment, qu'il est mort.

Sinon, c'est toi qui le serais.

C'est alors qu'il entendit un nouveau bruit venant de derrière lui - le claquement régulier du dentier.

C'est à mon tour. Il en a terminé avec le gosse, mais il a encore faim, alors il vient me bouffer.

Il mit de nouveau les mains sur la boucle de la ceinture de sécurité, mais le mécanisme était définitivement bloqué et il avait l'impression, de toute façon, de ne plus avoir de force dans les doigts.

Le dentier se rapprochait progressivement - au bruit, il devait se trouver juste derrière son siège - et dans son esprit en proie à la confusion, il avait l'impression qu'il avançait au rythme d'une ritournelle: Cliquetis-cliquetis-cliquetis-clac ! C'est nous les dents, nous voici de retour !

Vois comme on marche, vois comme on mord, on l'a mangé, on va t'manger!

Hogan ferma les yeux.

Le cliquetis s'arrêta.

Il n'y avait plus que les gémissements incessants du vent et les crépitements du sable contre la tôle froissée du Dodge.

Il attendit. Au bout d'un long, très long moment, il entendit un seul clic ! suivi d'un bruit minuscule de tissu qui se déchire. Il y eut un silence, puis la même séquence se reproduisit.

qu'est-ce qu'il fabrique ?

A la troisième reprise du bruit, il sentit un léger mouvement dans le dos de son siège et comprit. Le dentier l'escaladait. Les dents se hissaient dessus, il ne savait comment, pour le rejoindre.

Il revit le dentier se refermer sur le renflement du jean du blondinet et s'efforça de s'évanouir de nouveau. Du sable volait par le pare-brise

brisé, venant lui cha-touiller les joues et le front.

Clic... riiip... Clic... riiip... clic... riiip.

Le dernier était très près. Il aurait bien voulu ne pas baisser les yeux, mais fut incapable de s'en empêcher. De l'autre côté de sa hanche droite, là où le siège rejoignait le dossier, il aperçut un grand sourire blanc.

Il avançait avec une épouvantable lenteur. se poussant des pieds (pieds que Hogan ne distinguait pas encore), prenant un petit repli du capitonnage du siège entre ses incisives; puis les mâchoires lâchèrent et se soulevèrent convulsivement d'un cran.

Cette fois-ci, c'est sur la poche du pantalon de Hogan que les dents s'accrochèrent, et il s'évanouit de nouveau.

Lorsqu'il revint à lui pour la deuxième fois, le vent était tombé et il faisait presque noir; l'atmosphère avait pris une nuance violette étrange, une couleur qu'il n'avait jamais vue auparavant dans le désert. Les tourbillons de sable qui couraient encore à sa surface, dans l'encadrement déformé du pare-brise en miettes, avaient l'air de fantômes d'enfants jouant à se poursuivre.

Il resta un instant incapable de se rappeler les événements qui l'avaient conduit à se retrouver dans cette fâcheuse posture; son dernier souvenir net était le coup d'oeil qu'il avait jeté à sa jauge d'essence, qui se rapprochait de la zone rouge, et d'avoir vu, en relevant la tête: SCOOTER'S

GROCERY & ROADSIDE ZOO - ESSENCE - CASSE-CROUTE - BIERES FRAICHES - SERPENTS A SONNETTES VIVANTS !

Il comprit qu'il pouvait s'en tenir pendant quelque temps à cette amnésie, s'il le voulait; que son inconscient pourrait même arriver à lui masquer certains souvenirs dangereux de façon permanente. Mais il pouvait être tout aussi dangereux de ne pas se les rappeler. Très dangereux. Parce que...

Le vent poussa une rafale. Du sable vint crépiter contre les tôles sérieusement endommagées, côté

conducteur. On aurait presque dit le bruit

(de dents ! de dents ! de dents !)

La fragile pellicule d'amnésie vola en éclats, laissant tout se déverser sur lui; il se sentit soudain pris d'une sueur glacée. Il laissa échapper un couinement enroué

lorsqu'il se souvint du bruit

(tchump . ~1) produit par le dentier claqueur lorsqu'il s'était refermé sur les couilles du blondinet, et il porta les mains à son entrejambe, roulant des yeux exorbités, à la recherche des dents à pattes.

Il ne les vit pas, mais il remarqua avec quelle aisance ses épaules avaient suivi le mouvement de ses mains. Il regarda ses genoux et releva les mains; la ceinture de sécurité ne le retenait plus prisonnier. Elle gisait en deux morceaux sur la moquette grise. Le crochet métallique de la partie supérieure se trouvait toujours pris dans le mécanisme de verrouillage, mais un peu plus haut, la sangle n'était que fibres déchiquetées. Elle n'avait pas été coupée, mais rongée.

Il regarda dans le rétroviseur et vit autre chose; les portes arrière du Dodge étaient grandes ouvertes, et il n'y avait plus qu'une vague silhouette humaine dessi-née en rouge sur la moquette grise, là o' s'était tenu le gosse. Mr Bryan Adams de Nulle-Part (U.S.A.) avait disparu.

Tout comme le dentier claqueur.

Hogan descendit lentement du véhicule, comme un vieillard affligé d'une polyarthrite à un stade avancé. Il constata que s'il gardait la tête toujours dans la même position, ça n'allait pas trop mal. Mais si jamais il avait le malheur de la tourner dans une direction ou une autre, les boulons explosifs se mettraient à sauter les uns après les autres dans son cou, sa nuque, ses épaules et le haut de son dos. La seule idée de renverser la tête en arrière lui était insupportable.

Il marcha lentement jusqu'à l'arrière du van, faisant passer lentement la main sur la surface bosselée à la peinture rayée, sentant (et entendant) du verre se briser sous ses pas. Il resta un long moment immobile à la hauteur de la roue arrière, redoutant ce qui pouvait se trouver derrière le véhicule. Il avait peur de voir le gosse accroupi, tenant le cran d'arrêt dans sa main gauche, affichant son sourire vide. Il ne pouvait cepen-dant pas s'éterniser ici, maintenant sa tête sur ses épau-les courbatues comme s'il s'agissait d'une grosse bou-teille de nitroglycérine, alors que l'obscurité devenait plus profonde, et il finit par tourner à l'angle du véhi-cule.

Personne. Le blondinet était réellement parti. C'est du moins ce qu'il

crut tout d'abord.

Il y eut un petit coup de vent qui fit danser les che-veux de Hogan sur son visage tuméfié, puis il tomba complètement. A ce moment-là, il entendit un bruit de frottement r,peux venant d'une vingtaine de mètres plus loin; il leva les yeux et vit les semelles des chaus-sures de tennis du gosse qui disparaissaient par-dessus le rebord d'une rigole à sec. Les tennis formaient un V amorphe. Ils s'arrêtèrent un instant de bouger, comme si ce qui tirait le corps avait besoin de reprendre des forces avant de continuer, puis ils reprirent leur mou-vement, avançant par petites saccades.

Une image d'une limpidité effroyable, insupportable, vint soudain à

l'esprit de Hogan. Il vit le dentier cla-queur géant, avec ses pieds orange marrants, se tenant sur le rebord de la rigole, avec ses guêtres tellement chicots, debout dans la lumière violette électrique qui s'était répandue sur ces étendues désertiques, à l'ouest de Las Vegas. Les dents s'étaient refermées sur une mèche épaisse de la tignasse blonde du gosse.

Le dentier claqueur repartait.

Le dentier claqueur repartait en entraînant Mr Bryan Adams jusqu'à Nulle-Part (U.S.A.).

Hogan se tourna dans l'autre direction et marcha

* lentement jusqu'à la route, tenant son chargement de nitroglycérine bien droit sur ses épaules. Il lui fallut cinq minutes pour négocier le fossé, et quinze de plus pour se faire prendre par un automobiliste; finalement il y parvint. Mais pendant tout ce temps, il ne regarda pas une seule fois en arrière.

Neuf mois plus tard, par une belle journée chaude de juin, Bill Hogan s'arrêta une deuxième fois au Scoo-ter's Grocery & Roadside Zoo... lequel avait entre-temps changé de nom. MYRA'S PLACE, voici ce qu'on lisait maintenant. Et en dessous: ESSENCE - BIERES FRAICHES - VID...OS. Encore un peu plus bas était repré-senté un loup - ou peut-être un simple coyote -

mon-trant ses canines à la lune. Wolf lui-même, le Stupé-fiant Coyote du Minnesota se vautrait dans une cage placée dans l'ombre du porche. Il avait les pattes arrière complètement allongées et le museau posé sur les pattes avant. Il ne bougea pas lorsque Hogan des-cendit de voiture pour faire le plein. Aucune trace des serpents à sonnettes et de

la tarentule.

" Salut, Wolf", dit-il en escaladant les marches. L'animal en cage roula sur le dos et regarda Hogan, laissant pendouiller sur le côté de sa gueule, de manière tout à fait séduisante, une longue langue rouge.

Le magasin, à l'intérieur, paraissait plus grand et plus clair. Hogan supposa que cela tenait au fait que le ciel, à l'extérieur, était moins menaçant que la fois précédente, mais il n'en était rien; on avait lavé

toutes les vitres, pour commencer, et cela faisait une différence sensible. Un nouveau revêtement en pin, qui dégageait encore une fraîche odeur de résine, recouvrait maintenant les murs. Un bar avec cinq tabourets trônait dans le fond du magasin. La vitrine des farces et attrapes était toujours là, mais les cigarettes explosives, les appareils à produire des bruits incongrus et autres poudres à éternuer du Dr Machin avaient disparu, remplacés par des cassettes vidéo. Ecrit à la main, un panneau précisait: FILMS CLASS...S X DANS L'ARRIERE-BOUTIQUE - INTERDITS

AUX MOINS DE 18 ANS.

Une femme, à la caisse, se tenait de profil par rapport à Hogan, faisant des comptes sur une calculette. Un instant, il crut qu'il s'agissait de la fille de Mr et Mrs Scooter - le complément féminin des trois garçons que Scooter disait avoir élevés. Puis elle leva la tête et Hogan se rendit compte qu'il s'agissait de Mrs Scooter en personne. Il trouvait difficile d'admettre qu'il avait bien affaire à la femme dont les gigantesques mamelles menaçaient de faire craquer les coutures de son T-shirt - LE

NEVADA EST LE PAYS DE DIEU - mais il n'y avait pas d'erreur possible. Mrs Scooter avait perdu plus de vingt kilos et teint ses cheveux en un beau ch

,tain clair brillant. Seules les rides dues au soleil, au coin des yeux et de la bouche, étaient les mêmes.

" Vous avez pris de l'essence ? demanda-t-elle.

* Oui. Pour quinze dollars. (Il lui tendit un billet de vingt, et elle fit sonner la caisse.) «a a pas mal changé, depuis la dernière fois que je suis passé.

* Ouais. J'ai fait quelques transformations après la mort de Scooter ", répondit-elle en tirant un billet de cinq du tiroir. Elle commença à le

lui tendre, le regarda réellement pour la première fois et hésita. " Dites...

vous n'êtes pas ce type qui a failli y rester pendant la tempête, l'an dernier ? "

Il acquiesça et lui tendit la main. " Bill Hogan. "

Sans hésiter elle lui tendit la sienne par-dessus le comptoir et la lui serra énergiquement, quoique brièvement. La mort de son mari semblait l'avoir mise dans de meilleures dispositions... ou peut-être cela tenait-il simplement à ce que la fin de cette longue attente était venue.

" Je suis désolé, pour votre mari. Il m'avait fait l'effet de quelqu'un de sympathique.

* Scoot ? Ouais, c'était quelqu'un de bien, avant de tomber malade. Et vous ? Complètement guéri ? "

Hogan acquiesça. " J'ai porté une minerve autour du cou pendant environ six semaines - c'était pas la première fois, d'ailleurs - mais ça va, maintenant. "

Elle regardait la cicatrice qui balafrait sa joue droite.

" C'est lui qui vous a fait ça ? Le gosse ?

* Ouais.

* Il vous a pas raté.

* Non.

* J'ai entendu dire qu'il avait été blessé pendant l'accident, et qu'il s'était traîné dans le désert pour mourir (elle regarda Hogan avec un air rusé). C'est vrai ? "

Hogan eut un début de sourire.

" En gros, oui.

* JT raconte - JT, c'est notre flic, ici - que les bêtes sauvages l'avaient sérieusement entamé. Les rats du désert n'ont aucune éducation, pour ça.

* Je ne suis pas très au courant de ce qui s'est passé.

* JT disait que même sa propre mère n'aurait pas reconnu le gosse. (Elle posa la main sur sa poitrine.)

que je meure si je mens ! "

Hogan éclata de rire. Au cours des mois qui avaient suivi la tempête, c'était quelque chose qui lui arrivait plus souvent. Il avait parfois l'impression que, depuis ce jour, il voyait la vie sous un angle légèrement diffé-rent.

" Encore une chance qu'il ne vous ait pas tué, reprit Mrs Scooter. Vous vous en êtes sorti vraiment de jus-tesse. Dieu devait être avec vous.

* Certainement, répondit Hogan, se tournant vers la vitrine aux cassettes vidéo. Je vois que vous avez renoncé aux farces et attrapes.

* Ces cochonneries ? Et comment ! C'est la première chose que j'ai faite après... (soudain, ses yeux s'agrandirent)... bon sang de bonsoir ! J'ai quelque chose qui vous appartient ! Si jamais j'avais oublié, j'parie que le fantôme de Scooter serait venu me tirer par les pieds, la nuit ! "

Hogan fronça les sourcils, étonné, mais déjà la femme faisait le tour du comptoir. Sur la pointe des pieds, elle prit quelque chose sur l'étagère au-dessus du présentoir à cigarettes. C'était, constata Hogan sans l'ombre d'une surprise, le dentier claqueur géant. Elle le posa à côté de la caisse enregistreuse.

Il contempla ce sourire pétrifié et insouciant avec un puissant sentiment de déjà-vu. Il était de nouveau là, le plus grand dentier claqueur du monde, sur ses grands pieds orange marrants, à côté du présentoir aux confi-series, tranquille comme Baptiste, lui souriant comme pour dire: Salut, toi ! Tu m'avais oublié ? Moi pas, mon ami. Pas du tout !

" Je l'ai trouvé sur le porche, le lendemain, après la tempête, expliqua Mrs Scooter avec un petit rire. C'est bien de Scooter, ça, de vous donner un truc gratuit et de vous le mettre dans un sac avec le fond troué. J'ai failli le jeter, mais il m'a dit qu'il vous en avait fait cadeau et que je n'avais qu'à le ranger quelque part. qu'un voyageur de commerce qui est passé une fois a toutes les chances de repasser un jour... et justement, vous voici.

* Oui, me voici. "

Il prit le dentier et passa le doigt entre les m,choires entrouvertes. Il le glissa jusque sur les molaires du fond et, dans sa tête, entendit le

blondinet, Mr Bryan Adams de Nulle-Part (U.S.A.), chantonner Mords-le !

Mords-le ! Mooooords-le !

Les dents du fond portaient-elles encore les traces couleur de rouille du sang du garçon ? Hogan avait l'impression de voir vaguement quelque chose, mais ce n'était peut-être qu'une ombre.

" Je l'ai mis de côté parce que Scooter m'a dit que vous aviez un fils. "

Il acquiesça. " En effet. " Et, pensa-t-il, ce fils a tou-jours son père.

Gr,ce à l'objet que je tiens à la main. Ce que j'aimerais savoir, c'est s'il est revenu jusqu'ici sur ses petites jambes parce que c'était chez lui, son foyer, en somme... ou bien parce qu'il savait ce que Scooter savait ? que tôt ou tard, un homme qui voyage finit toujours par revenir o

il a déjà été, tout comme un meurtrier revient sur la scène de son crime ?

" Si vous le voulez toujours, dit-elle, il est à vous. "

Un instant, elle garda une expression solennelle, puis éclata de rire. " Bon sang, je crois que je l'aurais foutu en l'air, si je ne l'avais pas oublié là-haut ! Evidem-

ment, il est toujours cassé. "

Hogan tourna le remontoir fiché dans la gencive. Il fit deux tours en produisant de petits cliquetis nor-maux, puis continua à vide. Cassé. Bien s'r, qu'il était cassé. Et continuerait de l'être jusqu'au moment o il déciderait de fonctionner pendant un petit moment. Et la question n'était pas de savoir comment il était revenu jusqu'ici, elle n'était pas de se demander pour quelle raison, car le dentier claqueur était revenu ici pour y attendre Mr William I. Hogan. Il avait attendu Mister'tiquettes .

Non, la bonne question était celle-ci: qu'est-ce qu'il voulait ?

Il passa de nouveau le doigt entre les dents au sourire d'acier et murmura: " Mords-moi. Veux-tu me mordre ? "

Les dents restèrent bien tranquilles sur leurs super-ripatons orange et sourirent.

" A mon avis, il parle pas, commenta Mme Scooter.

* Non, en effet ", répondit Hogan, qui se reprit soudain à penser au même.

Mr Bryan Adams de Nulle-Part (U.S.A.). Des comme lui, il y en avait beaucoup, à l'heure actuelle. Et pas mal d'adultes, aussi, roulant leur bosse au hasard comme des papiers gras poussés par le vent, le long des nationales, toujours prêts à vous piquer votre portefeuille, à lancer: Va te faire foutre, connard ! et à ficher le camp. On pouvait arrêter de prendre des auto-stoppeurs (ce qu'il avait fait) et mettre un système d'alarme dans sa maison (ce qu'il avait également fait), mais ce n'en était pas moins un monde dur, un monde dans lequel il arrivait parfois aux avions de s'écraser, dans lequel des cinglés débarquaient n'im-por-te o ù à

l'improviste, dans lequel une petite assurance supplémentaire n'était pas forcément un luxe. Il avait une femme, après tout.

Et un fils.

Ce ne serait pas si mal, si Jack avait un dentier claqueur géant trônant sur son bureau. Si jamais quelque chose arrivait.

Juste au cas o ù.

" Merci de l'avoir mis de côté, dit-il en prenant délicatement le dentier claqueur par les pieds. Je crois que mon fils va être enchanté de l'avoir, même s'il est cassé.

* C'est Scoot qu'il faut remercier, pas moi. Vous voulez un sac ? (Elle sourit.) J'en ai en plastique, sans trou dans le fond, garanti ! "

Hogan secoua la tête et glissa le dentier claqueur dans la poche de sa veste de sport. " Je vais le porter comme ça, répondit-il en lui rendant son sourire. Histoire de l'avoir à portée de la main.

* Comme vous voudrez. " Tandis qu'il repartait vers la porte, elle lui lança: " Revenez me voir ! Je fais des sandwiches au poulet sensationnels !

* Je n'en doute pas, et je repasserai ", promit Hogan.

Il sortit et resta quelques instants debout dans le chaud soleil du désert, au bas de l'escalier, souriant. Il se sentait bien; il se sentait souvent bien, depuis quelque temps. Il en était arrivé à penser que ce

n'était pas plus mal comme ça.

Sur sa gauche, Wolf, le Fabuleux Coyote du Minne-sota, se mit sur ses pattes, passa la truffe entre les croisillons du grillage et aboya. Dans la poche de Hogan, le dentier claqueur cliqueta une fois. Le son émis était faible, mais il ne s'y était pas trompé... et il l'avait senti bouger. Il tapota sa poche. " Du calme, mon gros ", dit-il doucement.

Il traversa d'un pas vif le périmètre de la station-service, monta derrière le volant de son nouveau van Chevrolet et partit en direction de Los Angeles. Il avait promis à Lita et à Jack d'être de retour à sept heures, huit au plus tard, et il n'était pas homme à ne pas tenir ses promesses.

Fin de la nouvelle

Dédicaces

Loin des portiers, des limousines, des taxis et des portes à tambour de l'entrée du Palais, l'un des hôtels les plus anciens et les plus sélects de New York, de l'autre côté de l'immeuble, se trouve une autre porte, petite, discrète et qu'à peu près personne ne remarque.

C'est vers celle-ci que se dirigeait à sept heures moins le quart, un matin, Martha Rosewall, le sourire aux lèvres et un grand sac à provisions à la main. Si la présence du sac était habituelle, celle du sourire l'était beaucoup moins. Elle n'était nullement malheureuse dans son travail: se retrouver responsable du service du ménage pour les étages dix à douze du Palais aurait pu sembler à certains une bien médiocre promotion. mais pour une femme qui avait porté des robes taillées dans des sacs de riz et de farine pendant sa jeunesse à Babylon, dans l'Alabama, il s'agissait d'une situation importante et tout a fait gratifiante. Peu importe le poste que l'on occupe, d'ailleurs: que l'on soit mécanicien ou star de cinéma, les matins ordinaires, les gens arrivent en général au travail avec une expression ordinaire sur le visage; un air de dire: Je 1. Il y a ici un jeu de mots important pour la compréhension du texte mais intraduisible en français: dedication veut en effet dire à la fois "

dédicace " et " dévouement, sacrifice (N.d.T.) ne suis pas encore complètement réveillé, et pas grand-chose d'autre. Pour Martha Rosewall, cependant, il ne s'agissait pas d'un matin ordinaire.

Les choses avaient commencé de sortir de l'ordinaire pour elle lorsqu'en rentrant chez elle, la veille, elle avait trouvé le paquet que son fils lui avait envoyé de l'Ohio. Ce qu'elle espérait et attendait

depuis si longtemps s'était enfin produit ! Elle n'avait dormi que par intermittence, ne cessant pas de se lever pour aller vérifier qu'elle n'avait pas rêvé, que la chose était bien réelle et n'avait pas disparu. Elle avait d'ailleurs fini par la mettre sous son oreiller, comme un enfant la dent qu'il vient de perdre.

Elle ouvrit la porte de service de l'hôtel avec sa clé, descendit trois marches et rejoignit un long couloir peint d'un vert fracassant dans lequel stationnaient des chariots chargés de hautes piles de linge fraîchement lavé et repassé. Leur odeur de propre emplissait le couloir - odeur que Martha avait toujours plus ou moins associée à celle du pain qui sort du four. Les mélodies insipides de la Musak lui parvenaient, atténuées, du hall de réception de l'hôtel, mais c'était un bruit qu'elle n'entendait pas davantage, depuis longtemps, que le bourdonnement des ascenseurs de service ou le tinte-ment de la porcelaine dans la cuisine.

A mi-chemin du couloir se trouvait une porte marquée
RESPONSABLES DU

SERVICE DU M...NAGE. Elle y entra, accrocha son manteau, et passa dans la grande salle où les chefs de service (onze en tout) prenaient leur pause-café, réglaient les problèmes d'approvisionnement et s'efforçaient de tenir à jour les bordereaux qui s'accumulaient sans cesse. De l'autre côté

de cette pièce, avec son énorme bureau, son tableau de service qui couvrait tout un mur et ses cendriers qui débordaient en permanence, se trouvait un vestiaire; les murs étaient en béton brut de décoffrage; il comportait des bancs, des casiers individuels et deux longues tiges d'acier auxquelles étaient attachés ces portemanteaux qu'on ne peut voler.

Au fond du vestiaire, une porte donnait sur les douches et les toilettes.

Cette porte s'ouvrit, et Darcy Saga-more en sortit, enveloppée dans un peignoir de bain en tissu-éponge duveteux du Palais et dans un nuage de vapeur. Il lui suffit de regarder le visage de Martha pour qu'elle se précipite vers elle en riant, bras ouverts.

" C'est arrivé, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle. Tu l'as !

C'est écrit sur ta figure ! En toutes lettres ! "

Martha ne se doutait pas qu'elle allait pleurer, lorsque ses larmes

jaillirent. Elle prit Darcy dans ses bras et enfouit son visage dans les cheveux mouillés de son amie.

" Tout va pour le mieux, ma chérie, dit Darcy. «a fait du bien de pleurer, vas-y, soulage-toi.

* C'est que je suis tellement fière de lui, Darcy, si bêtement fière !

* Il y a de quoi ! C'est pour ça que tu pleures, et c'est très bien... mais je veux le voir dès que tu auras fini (elle l'écarta d'elle et lui sourit).

«a peut tout de même attendre un peu, cependant. Si jamais je mouillais cette petite merveille, tu serais capable de m'arra-cher les yeux. "

C'est ainsi qu'avec toute la révérence avec laquelle on manipule un objet d'une grande sainteté (ce qui, pour Martha Rosewall, était le cas), elle retira de son grand sac à provisions bleu le premier roman écrit par son fils. Elle l'avait soigneusement enveloppé dans du papier de soie et glissé

dans son uniforme de travail en nylon brun. Elle déplia avec soin le papier de soie afin que son amie puisse voir la merveille en question.

Darcy admira longuement la couverture, sur laquelle on voyait trois marines, dont l'un avait la tête bandée, chargeant en direction d'une colline tout en faisant feu. Les Feux de la gloire, tel était le titre, imprimé en lettres incendiaires rouge-orange; et au-dessous de l'image, on lisait: Roman de Peter Rosewall.

" C'est bien, c'est vraiment magnifique, mais montre-moi le reste, maintenant ! " Darcy avait parlé comme quelqu'un qui ne veut pas s'éterniser sur ce qui est simplement intéressant et désire aller directement à l'essentiel.

Martha acquiesça et se rendit sans hésiter à la page de garde avec sa dédicace. Darcy lut en silence: Je dédie ce livre à ma mère, Martha Rosewall. Sans toi, Maman, je n'aurais jamais pu le faire. En dessous de la dédicace imprimée, était ajouté à la main, d'une écriture inclinée d'un style un peu suranné: Et ce n'est pas un mensonge. Je t'aime, Maman ! Pete.

" C'est absolument adorable, commenta Darcy en s'essuyant les yeux du revers de la main.

* Mieux que ça, lui répondit Martha en emballant de nouveau le livre dans le papier de soie, c'est vrai. " Elle sourit et, dans ce sourire, sa

vieille amie Darcy Sagamore vit plus que de l'amour. Elle vit du triomphe.

Après avoir pointé en sortant, à quinze heures, Martha et Darcy faisaient souvent un arrêt à La Pâtisserie, le salon de thé de l'hôtel; dans les grandes occasions, elles se rendaient au Cinq, le petit bar tranquille à

côté du hall d'entrée, où l'on servait des boissons plus fortes; et jamais, sans doute, occasion n'avait été aussi grande qu'aujourd'hui. Darcy installa confortablement son amie dans un box, devant un bol rempli de crackers, et alla tenir un bref conciliabule avec Ray, qui officiait au bar cet après-midi-là. Martha le vit sourire à Darcy, acquiescer et joindre le pouce et l'index de sa main droite en un geste d'approbation. Darcy avait un petit air satisfait en revenant au box, et Martha lui jeta un regard soupçonneux.

" qu'est-ce qui se passe ?

* Tu verras. "

Cinq minutes plus tard, Ray arrivait avec un seau à glace monté sur pied qu'il plaça à côté de leur table. Il contenait une bouteille de champagne Perrier-Jouët et deux verres glacés.

" Eh bien alors ! " s'exclama Martha, d'un ton à la fois alarmé et amusé.

Elle se tourna vers son amie, surprise.

" Chut ! " dit Darcy. Il faut dire au crédit de Martha que celle-ci lui obéit.

Ray ouvrit la bouteille, posa le bouchon à côté de Darcy et lui versa un peu de champagne. Elle lui fit signe d'arrêter et adressa un clin d'oeil à

Ray.

" Amusez-vous bien, mesdames, dit-il en envoyant un baiser du bout des doigts à Martha. Et félicitations pour ton fils, ma chérie. " Puis il s'éloigna avant que Martha, toujours sous le coup de la stupéfaction, ait eu le temps de répondre.

Darcy remplit les deux verres et leva le sien, bientôt imitée par Martha.

Il y eut un léger tintement de cristal. " Buwons au début de carrière de Peter ", dit Darcy. Les deux femmes prirent une gorgée de champagne.

Darcy vint faire tinter son verre une nouvelle fois contre celui de Martha.

" Et à Peter lui-même. " Elles burent de nouveau, et Darcy vint effleurer le verre de son amie une troisième fois avant qu'elle l'ait reposé. " Et à

l'amour d'une mère.

* Amen, mon chou ! " répondit Martha. Sa bouche souriait, mais pas ses yeux. Elle s'était contentée de tremper ses lèvres dans le champagne pour les deux premiers toasts; cette fois, elle vida la coupe.

Darcy avait commandé le champagne afin de pouvoir célébrer la percée que venait d'effectuer le fils de Martha dans le domaine dont il semblait être digne, mais pas seulement pour cela. La réplique de Martha le matin même -

mieux que ça, c'est vrai - l'avait intriguée, ainsi que l'expression de triomphe qu'elle avait lue sur son visage.

Elle attendit que Martha en soit à sa troisième coupe de champagne avant de lui demander: " que voulais-tu dire, à propos de la dédicace ?

* quoi ?

* Oui, que c'était non seulement adorable, mais vrai. "

Martha garda si longtemps le silence que Darcy crut qu'elle n'allait jamais répondre. Puis elle laissa échapper un soupir dans lequel il y avait tellement d'amertume que c'en était choquant - du moins pour Darcy. Elle n'aurait jamais imaginé que la joyeuse petite Martha Rosewall puisse être aussi amère, en dépit de la vie difficile qui avait été la sienne. La nuance triomphale n'avait cependant pas disparu de son expression, créant un étrange contrepoint.

" Son livre va devenir un best-seller et les critiques vont se jeter dessus, dit enfin Martha. Je le crois, mais pas parce que c'est Pete qui le dit. Je le crois parce que c'est ce qui est arrivé...

* Aqul?

* Au père de Pete, répondit Martha, qui croisa les mains sur la table et regarda Darcy calmement.

* Mais... ", commença celle-ci, sans aller plus loin.

Johnny Rosewall n'avait jamais écrit un livre de sa vie, bien entendu. Les reconnaissances de dettes et les Je te pisse au cul, à la bombe sur les murs de brique étaient davantage dans son style. Martha avait l'air de sous-entendre...

C'est pas la peine d'ergoter, pensa Darcy. Tu as par-faitement compris ce qu'elle voulait dire . elle était peut-être mariée à l'époque o' elle est tombée enceinte de Peter, mais son père biologique doit être quelqu'un de plus intellectuel.

Sauf que ça ne cadrerait pas. Darcy n'avait jamais rencontré Johnny, mais elle avait vu une demi-douzaine de photos de lui dans l'album de Martha et elle connaissait fort bien Pete - tellement bien, même, que durant ses quatre dernières années d'études, elle en était venue à le considérer aussi un peu comme son fils. Et la ressemblance entre le garçon venu si souvent chez elle et l'homme de l'album de photos...

" D'accord, Johnny est le père biologique de Pete, dit Martha, comme si elle lisait dans l'esprit de son amie. Il suffit de voir son nez et ses yeux pour s'en rendre compte. Simplement, il n'est pas son père naturel...

Donne-moi encore un peu de ces petites bulles. «a des-cend tout seul. "

Maintenant qu'elle était légèrement grise, le Sud commençait à refaire surface dans les intonations de Martha, comme un enfant qui sort en douce de sa cachette.

Darcy versa le reste de champagne dans la coupe de Martha; celle-ci la prit par le pied, la leva et regarda à travers le liquide, prenant plaisir à

voir comment il transformait en or la lumière tamisée du Cinq. Puis elle but un peu, reposa le verre et partit de nouveau de son rire amer et haché.

" Tu n'as pas la moindre idée de ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

* Non, mon chou, pas la moindre.

* Eh bien, je vais t'expliquer. Après tout ce temps, j'ai besoin de le dire

à quelqu'un, maintenant plus que jamais, maintenant qu'il a publié son livre et réussi, et après toutes ces années à se préparer à l'événement.

Dieu sait que je ne pourrai jamais le lui dire, surtout pas à lui ! Mais c'est normal; les enfants qui ont de la chance ne savent jamais à quel point leur mère les a aimés, ni les sacrifices qu'elles ont faits, non ?

* Sans doute pas, répondit Darcy. Ecoute, Martha, mon chou, tu devrais peut-être te demander si tu tiens vraiment à me raconter ce que...

* Non, ils n'en ont pas idée. " Darcy se rendit compte que son amie n'avait pas entendu un seul mot de ce qu'elle avait dit. Martha Rosewall se trouvait loin, dans un monde qui n'était qu'à elle. Lorsque son regard revint se poser sur Darcy, un petit sourire particulier - un sourire que Darcy n'aimait pas trop - soulevait les coins de sa bouche. " Non, pas la moindre idée, répéta-t-elle. Si tu veux vraiment savoir ce que signifie le mot sacrifice, je crois qu'il faut demander à une mère. qu'est-ce que tu en penses, Darcy ? "

Mais Darcy ne pouvait que secouer la tête, sans savoir que répondre. Martha acquiesça, toutefois, comme si Darcy venait de tomber d'accord avec elle, et commença à parler.

Elle n'eut pas besoin de revenir sur les faits essentiels; cela faisait onze ans que les deux femmes travaillaient au Palais, et leur amitié était presque aussi ancienne.

Le plus essentiel de ces faits essentiels, aurait dit Darcy (du moins jusqu'à cet après-midi au Cinq), était que Martha avait épousé un pas-grand-chose, un homme qui s'intéressait davantage à la bouteille et à la drogue - sans parler de la première venue qui roulait des hanches sous son nez - qu'à la femme qu'il avait épousée.

Martha n'était à New York que depuis quelques mois lorsqu'elle l'avait rencontré, un vrai Petit Chaperon rouge perdu dans les bois, et était enceinte de deux mois lorsqu'elle avait répondu oui. Enceinte ou pas, avait-elle raconté par la suite à Darcy, elle avait longuement réfléchi avant d'épouser Johnny. Elle éprouvait de la gratitude pour le fait qu'il ne l'avait pas laissée tomber (même alors, elle n'était pas sottée au point de ne pas savoir que bien des hommes auraient pris la poudre d'escampette moins de cinq minutes après avoir entendu les mots " je suis enceinte "

tomber de sa bouche), mais elle n'en était pas moins consciente de ses défauts. Elle se faisait une idée assez juste de l'opinion que sa mère et

son père - surtout son père - auraient eue de Johnny Rosewall, avec sa grosse Ford Thunderbird noire et ses chaussures bicolores, ache-tées après avoir vu Memphis Slim porter exactement les mêmes, un jour qu'il passait à

L'Apollo.

Au troisième mois de sa grossesse, Martha avait fait une fausse couche. Au bout de cinq mois de plus, elle en était arrivée à considérer qu'elle devait faire passer son mariage par profits et pertes - surtout par pertes.

Il y avait eu trop de nuits où il était rentré à une heure impossible, trop d'excuses qui ne tenaient pas debout, trop d'yeux cernés. " quand Johnny est so'l, disait-elle, il est capable de tomber amoureux de ses deux

poings. "

" Il a toujours été bel homme, avait-elle dit un jour à Darcy, mais un salopard bel homme reste toujours un salopard. "

Avant d'avoir pu prendre ses cliques et ses claques, elle s'était rendu compte qu'elle était de nouveau enceinte. Cette fois, la réaction de Johnny fut immé-diate et hostile: il la frappa au ventre avec un manche à balai pour essayer de la faire avorter. Deux soirs plus tard, Johnny et deux de ses amis - des types qui par-tageaient ses go'ts pour les vêtements tapageurs et les chaussures bicolores - essayèrent de cambrioler un magasin de spiritueux sur la 116e Rue Est. Le propriétaire avait un fusil de chasse sous le comptoir. Il le sortit. Johnny Rosewall, lui, exhiba un calibre 32 nickelé qu'il avait dégoté on ne sait où, le pointa sur l'homme et appuya sur la détente. L'arme explosa dans son poing, et un des fragments du barillet pénétra dans son cerveau par l'oeil droit, le tuant sur le coup.

Martha avait continué de travailler au Palais jus-qu'au septième mois (c'était bien longtemps avant de connaître Darcy Sagamore) - c'est-à-dire jusqu'au moment où Mrs Proulx lui avait dit de rentrer chez elle avant d'accoucher dans le couloir du dixième ou dans l'ascenseur de la lingerie.

Tu es une bonne petite tra-vailleuse et tu pourras retrouver ton poste ensuite, si tu veux, lui avait dit en substance Roberta Proulx, mais pour le moment, je ne veux plus te voir, ma fille.

Martha était donc rentrée chez elle et avait mis au monde, deux mois

plus tard, un beau garçon de sept livres à qui elle avait donné le nom de Peter, lequel Peter avait écrit, le moment venu, un roman intitulé Les Feux de la gloire, dont tout le monde, y compris le Club du Livre du Mois et Universal Picture, prédisait qu'il lui vaudrait la fortune et la célébrité.

Tout cela, Darcy le savait depuis longtemps. Le reste - à savoir la partie incroyable de cette histoire -, elle l'apprit cet après-midi et ce soir-là, au Cinq, devant deux coupes de champagne et avec un exemplaire en prépublication du roman de Peter dans le sac de toile aux pieds de Martha Rosewall.

" Bien entendu, on habitait dans le centre, dit Mar-tha, perdue dans la contemplation du champagne qu'elle faisait tourbillonner dans la coupe. Sur Station Street, du côté de Station Park. J'y suis retournée, depuis. C'est encore pire qu'avant, bien pire, même, et pourtant c'était déjà moche, à

l'époque.

" Il y avait une vieille inquiétante qui vivait à l'épo-que dans le coin; les gens l'appelaient Mama Delorme et il y en avait plus d'un qui aurait juré que c'était une sorcière, une bruja. Moi, je n'y croyais absolument pas, et j'ai demandé une fois à Octavia Kinsolving, qui habi-tait dans le même immeuble que moi et Johnny, com-ment les gens pouvaient avaler de telles insanités à l'époque o' l'on balance des satellites artificiels autour de la Terre et o' on fabrique des médicaments qui guérissent presque toutes les maladies. Octavia avait été à l'école - à la Juilliard School -

et n'habitait là que parce qu'elle était soutien de famille pour sa mère et ses trois jeunes frères. J'avais pensé qu'elle serait d'accord avec moi, mais elle a juste secoué la tête et éclaté de rire.

" Me dites pas que vous croyez à la sorcellerie !

"- Non, elle répond, mais je crois en cette bonne femme. Elle est différente. Sur mille femmes, ou dix mille - ou un million - qui prétendent être brujas, il n'y en a qu'une qui l'est vraiment; si cela est vrai, alors Mama Delorme en est une.

" «a m'a juste fait rire. Les gens qui n'ont pas besoin de brujas peuvent s'offrir le luxe d'en rire, tout comme ceux qui n'ont pas besoin de prier peuvent rigoler de la prière. Je parle d'une époque o' je venais de me marier et o' je m'imaginais encore que je pourrais faire revenir Johnny dans le droit chemin. Non mais, tu te rends compte ! "

Darcy acquiesça.

" C'est ensuite que j'ai fait la fausse couche. Je pense que c'est avant tout à Johnny que je la devais, même si, à l'époque, j'avais du mal à le reconnaître. Il me battait la plupart du temps, et buvait tout le temps. Il dépensait l'argent que je lui donnais et en prenait en plus dans mon porte-monnaie. Le jour où je lui ai dit arrêter de me piquer mon fric, il a pris l'air offensé et m'a répondu qu'il n'avait jamais fait ça - cette fois, il était à jeun. quand il était soûl, il se contentait de rire.

" J'ai envoyé une lettre à ma maman - c'était dur de le faire, et j'avais honte, et j'ai pleuré en l'écrivant, mais il fallait que je sache ce qu'elle en pensait. Dans sa réponse, elle me dit de fiche le camp, de partir tout de suite avant qu'il m'envoie à l'hôpital, ou pire encore.

Ma soeur aînée, Cassandra, qu'on appelait toujours Kissy, fit encore mieux. Elle m'envoya un billet d'autocar Greyhound avec écrit sur l'enveloppe, au rouge à

lèvres: TIRE-TOI TOUT DE SUITE ! "

Martha prit une gorgée de champagne.

" Finalement, je ne l'ai pas fait. J'aime me raconter que c'était parce que j'avais trop de dignité. Aujourd'hui, j'ai tendance à penser que c'était de l'orgueil mal placé. Toujours est-il que je suis restée. Puis, après avoir perdu le bébé, je suis de nouveau tombée enceinte, sauf que je ne le savais pas. Je n'avais jamais mal au coeur, le matin, tu comprends... La première fois non plus, d'ailleurs.

* Me dis pas que tu es allée voir ta Mama Delorme parce que tu étais enceinte ? " fit Darcy. Sur le coup, elle avait supposé que son amie avait été demander à la sorcière de la faire avorter, d'une manière ou d'une autre.

" Non. J'ai été la voir parce que Octavia m'avait dit que Mama Delorme pourrait me dire à coup sûr ce qu'était le produit que j'avais trouvé dans la poche de Johnny. De la poudre blanche dans une petite bouteille de verre.

* Oh, oh " commenta sobrement Darcy.

Martha sourit sans conviction. " Tu veux savoir ce que c'est que de toucher le fond ? demanda-t-elle. Pro-bablement pas, mais je vais te le dire tout de même. On croit l'avoir touché quand son homme boit et n'a pas d'emploi stable. Mais ce n'est que le premier degré. Il y a pire:

quand il boit, n'a pas de boulot, et te cogne dessus. Pire encore, le jour où tu fouilles dans ses poches, espérant y trouver un dollar pour aller acheter du papier-toilette au supermarché du coin, et que tu découvres à la place une petite bouteille de poudre blanche avec une cuillère. Mais le pire de tout, c'est quand tu regardes la petite bouteille et que tu espères que la poudre blanche est de la cocaïne et non de l'héro.

* Tu as été avec chez Mama Delorme ? "

Martha eut un rire apitoyé.

"Avec la bouteille ? Sûrement pas, ma vieille ! D'accord, la vie n'était pas très marrante, mais je n'avais pas envie d'y laisser ma peau. Si jamais il était revenu de je ne sais où et n'avait plus retrouvé ses deux grammes, il m'aurait transformée en chair à pâté. J'en ai mis un tout petit peu dans l'emballage en Cellophane d'un paquet de cigarettes, puis j'ai été voir Octavia, et Octavia m'a dit d'aller consulter Mama Delorme. C'est ce que j'ai fait.

* De quoi avait-elle l'air ? "

Martha secoua la tête, incapable d'expliquer à son amie à quoi ressemblait Mama Delorme, incapable de lui faire comprendre à quel point avait été

étrange la demi-heure qu'elle avait passée dans cet appartement du second, ni pour quelle raison elle avait dégringolé quatre à quatre l'escalier de guingois, ensuite, affolée à l'idée d'être suivie par la femme. Le logis de la bruja était plongé dans la pénombre et exhalait une odeur forte, faite d'un mélange de cire fondue, de vieux papier peint, de cannelle, de sachets d'herbes en décomposition. Sur un mur, une image de Jésus; sur celui d'en face, celle de Nostradamus.

" C'était une drôle de frangine, je te garantis, reprit Martha au bout d'un moment. Même encore

aujourd'hui, je n'ai aucune idée de l'âge qu'elle pouvait avoir: soixante-dix, quatre-vingt-dix ou cent dix. Elle avait une cicatrice rose, tre qui partait de son nez, coupait son front et disparaissait dans ses cheveux. On aurait dit une brûlure. Du coup, elle avait la paupière droite qui retombait comme si elle clignait constamment de l'oeil. Elle était installée dans un fauteuil à

bascule avec un tricot sur les genoux. J'étais à peine entrée qu'elle me disait: " Ma fille, j'ai trois choses à

te dire. La première est que tu ne crois pas en moi. La deuxième, que la bouteille que tu as trouvée dans la veste de ton mari est pleine d'héroïne White Angel. La troisième, que tu es enceinte de trois semaines d'un garçon auquel tu donneras le nom de son père naturel. "

Martha regarda autour d'elle pour vérifier que personne n'était venu s'installer à portée d'oreille et, ras-surée sur ce point, se pencha vers Darcy qui la regardait dans un silence fasciné.

" Plus tard, lorsque je me suis remise à fonctionner normalement, je me suis dit que pour les deux premières affirmations, elle m'avait fait un numéro que n'importe quel magicien de cabaret serait capable de faire - tu sais, ces types avec un turban sur la tête, qui lisent soi-disant dans les pensées des autres. Si Octavia l'avait appelée pour lui annoncer ma venue, elle avait très bien pu lui dire aussi pour quelle raison je voulais la voir. Explication on ne peut plus simple. Et pour quelqu'un comme Mama Delorme, ce genre de détails était important, car lorsqu'on veut se faire une réputation de bruja, il faut se comporter comme une bruja.

* C'est logique.

* Pour ce qui est de me dire que j'étais enceinte, ça pouvait être un coup de chance. Ou encore... il y a des femmes qui sentent ça, tu sais bien. "

Darcy acquiesça. " J'avais une tante qui était très forte pour deviner quand une femme était enceinte; elle s'en rendait compte, parfois, avant même que l'autre le sache, et même si la femme en question n'en avait rien à faire d'être en cloque, si tu vois ce que je veux dire. "

Martha acquiesça et éclata de rire.

" Elle disait que ça changeait leur odeur, continua Darcy, et que dans certains cas, on arrivait à percevoir cette odeur dès le lendemain du jour où c'était arrivé, si l'on avait le nez assez fin.

* Ouais, j'ai entendu dire la même chose, mais dans mon cas, ça ne tient pas. Elle le savait, c'est tout et en dessous de ce qui en moi essayait de me faire croire que ce cinéma, c'était du pipeau, tout au fond de moi, je savais qu'elle savait. Etre avec elle, c'était croire en la sorcellerie, au moins en sa sorcellerie. C'était une impression que l'on ne perdait pas comme on perd un rêve en s'éveillant, ou comme on arrête de croire à un bon prestidigitateur quand on n'est plus sous le charme.

* qu'est-ce que tu as fait ?

* Eh bien, figure-toi qu'il y avait une chaise au can-nage plus ou moins enfoncé, près de la porte; encore une chance, parce que lorsqu'elle m'a sorti ce que je t'ai dit, j'ai vu tout tourner et j'ai senti mes genoux qui flageolaient. Et s'il n'y avait pas eu la chaise, je me serais assise par terre !

" Elle a attendu que je reprenne mes esprits tout en se remettant à son tricot. On aurait dit qu'elle avait déjà assisté à ça une bonne centaine de fois. Je me dis que c'était sans doute le cas.

" Lorsque mon coeur a recommencé à battre à peu près normalement, je lui ai dit tout de go que j'allais quitter mon mari.

" " Non, elle me dit, c'est lui qui va vous quitter. Vous vous arrangerez pour le faire partir, c'est tout. Accrochez-vous. Il y aura un peu d'argent. Vous allez croire qu'il a fait le bébé, mais non.

" - Comment ? " j'ai répondu, mais on aurait dit que je pouvais pas dire autre chose que ça, comment-comment-comment, on aurait cru John Lee Hooker sur un vieux disque de blues. Même maintenant, vingt-six ans après, je sens encore l'odeur de chandelle et de pétrole qui venait de la cuisine, celle du papier peint moisi qui se décollait des murs - on aurait dit un vieux fromage. Je la revois encore, toute petite et fragile dans sa vieille robe bleue à pois blancs devenus jaunes, comme les vieux journaux. Elle était minuscule, et il émanait d'elle une telle puissance, comme une lumière brillante, brillante... "

Elle se leva, alla jusqu'au bar, échangea deux mots avec Ray et revint avec un grand verre d'eau à la main, qu'elle vida presque d'un seul coup.

" «a va mieux ? demanda Darcy.

* Oui, un peu ", répondit Martha avec un hausse-ment d'épaules et un sourire. Je crois que c'est pas la peine que j'insiste là-dessus. Si tu avais été là, tu l'au-rais senti. Tu aurais senti ce qui se dégageait d'elle.

" " Comment je sais ce que je sais et pourquoi tu as commencé par épouser ce b,ton merdeux, tout ça est sans importance pour le moment, m'a dit Mama Delorme. Ce qui compte, maintenant, c'est de trouver le père naturel de l'enfant. "

" A l'écouter, on aurait pu penser qu'elle voulait dire que j'avais été

baiser à droite et à gauche, mais l'idée de me mettre en colère contre elle ne m'est même pas venue à l'esprit. J'étais trop déboussolée pour ça. " que voulez-vous dire ? ", je lui ai demandé. " C'est Johnny, le père naturel de l'enfant. "

" Elle a fait un drôle de bruit comme un reniflement, et elle a eu un geste de mépris de la main, comme si elle me disait peuuh ! " Y a rien de naturel chez ce type. "

" Alors elle s'est penchée vers moi, et j'ai commencé à avoir la frousse.

C'est fou ce qu'elle avait l'air de savoir, et des choses qui n'étaient pas joliesjolies, en plus.

" "Pour qu'une femme ait un bébé, il faut que l'homme tire son coup, ma fille, tu sais ça. "

" A mon avis, c'est pas de cette façon que c'est décrit dans les livres de médecine, mais j'avais la tête qui faisait oui oui, comme si elle avait tendu des mains invisibles dans la pièce et me la faisait bouger.

" "Oui, elle continue en hochant aussi la tête, c'est comme ça que Dieu l'a voulu... comme un mouvement de va-et-vient. L'homme tire son coup et le même sort de sa quéquette, donc les enfants viennent surtout d'eux. Mais c'est la femme qui les porte et qui accouche et qui les élève, donc les enfants sont surtout à elle. C'est comme ça que marche le monde, mais il y a des exceptions à toutes les règles, des exceptions qui prouvent la règle, et là c'est le cas. L'homme qui t'a fichue enceinte sera pas le père naturel de cet enfant, et il ne le serait pas même s'il était encore dans les parages. Il l'aurait en horreur et il le battrait à mort avant son premier anniversaire, y a toutes les chances, parce qu'il aurait compris que c'est pas le sien. Un homme peut pas toujours le sentir ou le voir, mais il finit par y arriver, si l'enfant est trop différent... et celui-ci sera aussi différent de cette crevure ignorante de Johnny Rosewall que le jour de la nuit. Alors dis-moi, ma fille, qui est le père naturel de ce même ? " et elle se penche encore plus vers moi.

" Moi, j'étais incapable de faire autre chose que de secouer la tête et de dire que je comprenais rien à ce qu'elle racontait. Mais je crois qu'il y avait quelque chose en moi, un truc qu'on a tout au fond de la tête, un truc qu'on approche que quand on rêve - qui savait. C'est peut-être moi qui reconstruis tout ça à cause de ce que j'ai appris depuis, mais je crois pas. J'ai l'impression que pendant un instant, son nom a tra-versé mon esprit.

" J'ai dit: " Je ne sais pas ce que vous voulez que je dise; je ne comprends rien à cette histoire de pères naturels ou pas naturels. Je ne suis même pas sûre d'être enceinte, mais si je le suis, c'est forcément de Johnny, car je n'ai jamais couché avec un autre homme ! "

" Elle est restée une minute sans rien dire, et puis elle a souri. Un sourire comme un rayon de soleil, qui m'a un peu rassurée. " Je ne voulais pas te faire peur, mon chou. C'était pas ça du tout que j'avais à l'esprit.

C'est simplement que j'ai eu la vision, et que des fois, c'est très fort.

Je vais aller nous préparer du thé, ça te calmera. Il te plaira. C'est un mélange spécial. "

" J'aurais bien aimé lui répondre que je n'avais pas du tout envie de prendre le thé, mais on aurait dit que je n'arrivais pas à parler. Comme si c'était un effort trop grand d'ouvrir la bouche, comme si je n'avais plus la moindre force dans les jambes.

" Sa cuisine était minuscule, toute graisseuse et noire comme un four. De ma chaise à côté de la porte, je l'observais. Elle a mis une cuillerée de thé dans une vieille théière ébréchée, et elle a fait chauffer de l'eau dans une bouilloire, sur le gaz. J'étais là à me dire que je ne voulais surtout pas boire un thé spécial chez cette femme, ni rien prendre qui venait de cette cuisine toute graisseuse. Voilà ce que j'allais faire: en avaler une petite gorgée pour ne pas avoir l'air impolie et ficher le camp dès que possible - et ne jamais revenir.

" Mais elle a sorti deux petites tasses en porcelaine aussi blanches que de la neige, qu'elle a mises sur un plateau avec du sucre, de la crème et des pains au lait tout frais. Le thé sentait bon, il était chaud et fort. Il m'a plus ou moins réveillée, et le temps d'y penser j'en avais déjà bu deux tasses et j'avais mangé un des pains au lait.

" Elle en a bu une tasse et nous avons parlé de choses plus courantes - les gens de la rue que nous connaissions, le coin de l'Alabama d'où je venais, les endroits où j'aimais aller faire mes courses, des trucs comme ça. Puis j'ai regardé ma montre et j'ai vu qu'une heure et demie venait de passer. J'ai voulu me lever, mais j'ai été prise d'une sorte d'étourdissement et je suis retombée sur ma chaise. "

Darcy la regardait, les yeux ronds.

" " Vous m'avez droguée ", je lui dis, et j'avais peur, mais c'était une peur vague et lointaine.

" " Je veux t'aider, ma fille, elle me répond, mais tu ne veux pas me donner ce que j'ai besoin de savoir pour ça, et je sais fichtrement bien que tu ne feras pas ce que tu dois faire même quand tu me l'auras donné, qu'il faut que je te pousse un peu. Alors, j'ai arrangé ça. Tu vas nous faire un petit somme, c'est tout, mais avant, tu vas nous dire quel est le nom de son père naturel. "

" Toujours sur ma chaise dont le fond cédaît, avec le bruit de la circulation qui me parvenait de la rue, je l'ai alors vu aussi clairement que je te vois en ce moment, Darcy. Il s'appelait Peter Jefferies, et il était aussi blanc que je suis noire, aussi grand que je suis petite, aussi instruit que je suis ignorante. On était aussi différents que deux personnes peuvent l'être, sauf sur un point: on venait tous les deux de l'Alabama, moi de Babylon, le pays des feignants, tout près de la Floride, et lui de Birmingham. Il ne savait même pas que j'existais; pour lui, j'étais juste la négresse qui fai-sait le ménage de sa suite, toujours la même, au onzième étage de l'hôtel. Moi, de mon côté, je ne m'intéressais à

lui que pour ne pas me mettre dans son chemin, parce que je l'avais entendu parler et vu faire, et que je savais très bien quel genre d'homme il était.

Ce n'était pas simplement le genre de type qui ne veut pas se servir d'un verre après un Noir s'il n'a pas été lavé à fond; ça, je l'ai vu tellement souvent que ça ne me dérange plus. Si on creusait un peu le personnage, le fait d'être noir ou blanc n'avait plus rien à voir avec l'affaire. Il appartenait à la tribu des enfants de salauds, et y en a de toutes les couleurs.

" Tu sais quoi ? Il ressemblait à Johnny, à beaucoup de points de vue. Ou à

ce que Johnny aurait pu être, s'il avait été plus malin et s'il avait fait des études, et si Dieu avait pensé à lui donner une bonne dose de talent, au lieu d'une caboche à se piquer la ruche et d'un nez à fourrer les chattes mouillées.

" Non, je ne pensais qu'à une chose, m'écarter de son chemin, rien d'autre.

Mais lorsque Mama Delorme s'est penchée sur moi, tellement près que j'ai cru que j'allais étouffer avec l'odeur de cannelle qui montait d'elle, c'est son nom qui m'est venu à l'esprit, tout de suite. " Peter Jefferies, je lui ai dit. Peter Jefferies, l'homme qui descend au 1163 quand il

n'écrit pas ses livres, en Alabama. C'est son père naturel. Mais il est blanc ! "

" Elle s'est penchée encore plus près et elle m'a dit:

" Non, mon chou. En dedans, là où ils vivent, tous les hommes sont noirs.

Tu ne me crois pas, mais pourtant c'est vrai. Il est minuit chez tous les hommes, quelle que soit l'heure du jour que le bon Dieu a fait. Mais un homme peut faire de la lumière avec sa nuit, et c'est pour ça que ce qui sort d'un homme pour faire un bébé est blanc. Le naturel n'a rien à voir avec la couleur. Maintenant, ferme les yeux, mon chou, parce que tu es fatiguée, tellement fatiguée... Maintenant ! Ne résiste pas ! Tout de suite ! Mama Delorme ne te fera rien d'autre, mon chou. Je vais simplement te mettre quel-que chose dans la main. Non, ne regarde pas, referme simplement la main dessus. " J'ai obéi, et j'ai senti un objet carré, en verre ou en plastique.

" " Tu te souviendras de tout lorsque le moment sera venu de te souvenir.

Pour l'instant, dors. Chuuuut... Dors... Chuuuut... "

" Et c'est ce que j'ai fait, continua Martha. Après quoi, je me revois dévalant ces escaliers comme si j'avais le diable aux trousses. Je ne sais pas devant quoi je m'enfuyais, mais ça n'y changeait rien, je fonçais. Je n'y suis revenue qu'une fois, et je ne l'ai pas revue. "

Martha se tut, et les deux femmes regardèrent autour d'elles comme si elles venaient de partager un rêve. Le Cinq avait commencé à se remplir; il était presque cinq heures et les cadres sup arrivaient pour prendre un verre après le travail. Aucune des deux n'eut envie de le dire explicitement, mais elles sentirent soudain le besoin, l'une et l'autre, de se trouver ailleurs. Elles ne portaient plus leur uniforme, mais elles ne sentaient que trop bien qu'elles n'appartenaient pas à la société de ces hommes à

porte-documents qui ne parlaient que d'actions, d'obligations et de dépôts à terme.

" J'ai un ragoût et un pack de six bières à la maison, dit Martha, soudain intimidée. On pourrait réchauffer le premier et mettre les autres au frais... si tu veux connaître la suite.

* Je crois qu'il faut que je connaisse la suite, mon chou, répondit

Darcy, riant un peu nerveusement.

* Et moi, il faut que je te la raconte, répondit Martha, mais sans rire, ni même sourire.

* Faut juste que j'appelle mon mari, pour lui dire que je serai en retard.

* Fais donc. " Et pendant que Darcy téléphonait, Martha vérifia une fois de plus que le précieux livre était bien au fond de son sac.

Le ragoût, auquel elles firent honneur, prit une bonne claque, et elles burent une seule bière chacune. Martha demanda de nouveau à Darcy si elle voulait entendre la suite, et Darcy répondit que oui.

" Parce qu'il y a des choses qui sont pas bien jolies.

Je dois être franche avec toi là-dessus. C'est même pire que ce que tu trouves dans les revues que les hommes seuls laissent traîner lorsqu'ils quittent leur chambre. "

Darcy voyait très bien de quel genre de revues il s'agissait, mais n'arrivait pas à imaginer son amie, un petit bout de femme toujours impeccable, ayant le moindre rapport avec les images qu'on y voyait. Elle alla chercher deux autres bières, et Martha reprit son récit.

" Je n'étais pas encore complètement réveillée en arrivant chez moi, et comme je n'avais qu'un souvenir très vague de ce qui s'était passé chez Mama Delorme, j'ai décidé que le mieux - et le plus sûr - était de faire comme si tout ça n'avait été qu'un rêve. Mais la poudre que j'avais prise dans la bouteille de Johnny n'en était pas un; je l'avais toujours dans la poche de ma robe, bien enveloppée dans son papier de Cellophane. Je n'avais qu'une envie, c'était de m'en débarrasser, bruj ou pas. Je n'avais pas l'habitude de fouiller dans les poches de Johnny, mais lui avait celle d'explorer les miennes, au cas où il y traînerait un dollar ou deux.

" Mais il y avait une autre chose dans ma poche. En l'examinant, je compris que je l'avais déjà vue, sans pouvoir me rappeler exactement ce qui s'était passé.

" C'était une petite boîte carrée en plastique avec une ouverture sur le dessus qui permettait de voir dedans. Et dedans, il y avait seulement une espèce de champignon tout desséché - sauf que d'après ce qu'Octavia m'avait dit de la vieille femme, il pouvait s'agir d'une espèce mortelle, du genre de ceux qui te fichent de telles coliques que

tu préférerais mourir d'un coup.

" J'ai décidé de tout balancer dans les toilettes avec la poudre, mais au moment de le faire, j'en ai été inca-pable. On aurait dit que la bruja était là, dans la pièce, pour m'en empêcher. J'avais même peur de regarder dans le miroir, comme si elle pouvait être derrière moi.

" A la fin, j'ai balancé le White Angel dans l'évier de la cuisine, et j'ai mis la petite boîte dans le placard qui était juste au-dessus. Je me suis mise sur la pointe des pieds pour la pousser complètement au fond. Après quoi, je l'ai complètement oubliée. "

Elle s'interrompt quelques instants, tambourinant nerveusement sur la table, avant de reprendre. " Je crois qu'il faut que je t'en dise un peu plus sur Peter Jefferies. Le roman de Pete, mon Pete, parle du Vietnam et de ce qu'il a vécu là-bas pendant la guerre; les livres de Peter Jefferies parlent de ce qu'il appelait la Deuxième Grande, quand il avait trop bu et qu'il faisait la fête avec ses amis. Il a écrit le premier alors qu'il était encore à l'armée, et il a été publié en 1946. Son titre était Les Feux du ciel. "

Darcy la regarda pendant un long moment sans répondre, puis dit: " T'es sérieuse ?

* Tout à fait. Tu vois peut-être o' je veux en venir.

Tu commences peut-être à mieux comprendre ce que la bruja voulait dire, avec ses histoires de père naturel. Les Feux du ciel, Les Feux de la gloire.

* Mais ton fils a peut-être lu le livre de Mr Jefferies, et donc il est possible que...

* Bien s'r, c'est possible, dit Martha, avec le même geste de dénégation de la main qu'avait eu la bruja, mais ce n'est pas comme ça que ça s'est passé. Je ne vais pas essayer de t'en convaincre, rassure-toi. Ou bien tu me croiras, ou bien tu ne me croiras pas, quand j'aurai terminé. Je veux juste te parler un peu de cet homme.

* Vas-y.

* Je l'ai vu très souvent, lorsque j'ai commencé à travailler au Palais, c'est-à-dire à partir de 1957, jusqu'en 1958, à peu près, à l'époque o' il a commencé à avoir des ennuis avec son foie et son coeur. A voir comme il picolait et vivait, c'était même étonnant qu'il ait tenu le coup

aussi longtemps. Il n'est descendu qu'une demi-douzaine de fois à l'hôtel en 1969, et je n'ai pas oublié combien il paraissait mal en point. Il n'avait jamais été gros, mais il avait tellement perdu de poids qu'il était presque squelettique. Ce qui ne l'empêchait pas de continuer à boire, tout jaune qu'il était. Il m'est arrivé de l'entendre tousser et dégonfler dans la salle de bains, et parfois même pleurer tellement il avait mal, et je me disais: Bon ça y est, il va bien se rendre compte du mal qu'il se fait; il va arrêter, maintenant. Mais il n'a pas arrêté. En 1970, il n'est venu que deux fois. Il y avait un homme avec lui pour l'aider, le soutenir quand il marchait. Il continuait de boire, alors que n'importe qui, en le voyant, aurait pu dire que c'était la dernière chose à faire pour lui.

" C'est en février 1971 qu'il est venu pour la dernière fois; c'était un autre qui l'accompagnait - je crois qu'il avait dû mettre le premier sur les genoux. Il se déplaçait en fauteuil roulant. Lorsque je suis venue nettoyer la salle de bains, j'ai vu quelque chose que l'on avait mis à

sécher sur le rail qui tient le rideau de la douche. Une culotte contre l'incontinence. Autrefois, il était bel homme, mais il ne restait plus rien de cette époque.

Les toutes dernières fois que je l'ai vu, il avait l'air complètement ravagé. Tu vois ce que je veux dire ? "

Darcy acquiesça. On voit de telles créatures dans les rues, parfois, un sac marron sous le bras, ou engoncées dans leur vieux manteau élimé.

"Il descendait toujours au 1163, tu sais, la suite d'angle qui donne sur le Chrysler Building, et c'était toujours moi qui faisais sa chambre. Au bout d'un moment, il m'appelait même par mon nom, mais ça ne veut pas dire grand-chose, puisque nous portons notre nom accroché à la blouse et qu'il savait lire. Je suis même prête à parier qu'il ne m'a jamais vraiment regardée. Jusqu'en 1960, il laissa toujours deux dollars sur la télé, en quittant l'hôtel. Puis trois dollars, jusqu'en 1964. Tout à la fin, c'était cinq. Pour l'époque, c'étaient d'excellents pourboires, mais ce n'était pas à moi qu'il les donnait; il ne faisait que suivre une coutume. Les habitudes sont importantes pour des gens comme lui. Il donnait des pourboires comme il tenait une porte pour laisser passer une femme; comme il mettait ses dents de lait pour la petite souris sous son oreiller, quand il était même, sans doute. La seule différence, c'était que j'étais la souris chargée du net-toyage et non la souris qui apportait une pièce...

" Il venait parler à ses éditeurs ou parfois aussi aux gens du cinéma et de la télé; il réunissait ses amis, des personnes de l'édition, des agents littéraires ou des écrivains comme lui - et ils faisaient la fête. Toujours la bringue. Je le savais surtout par toutes les cochonneries qu'il fallait nettoyer le lendemain: des douzaines de bouteilles vides (du Jack Daniel's, surtout), des millions de mégots, des serviettes mouillées empilées dans le lavabo et la baignoire et des restes de nourriture un peu partout. Une fois, j'ai trouvé tout un plat de crevettes géantes dans les toilettes. Il y avait des ronds de verres sur tous les meubles et des gens qui ronflaient sur les canapés, et la moquette au besoin.

" «a, c'était la plupart du temps; mais des fois, la bringue se continuait encore à l'heure où je devais commencer le ménage, à dix heures et demie.

Il me laissait entrer et je nettoyais ce que je pouvais entre les gens. Il n'y avait jamais de femmes dans ces soirées. Elles étaient exclusivement réservées aux mecs, et ils ne faisaient rien que boire et parler de la guerre. Comment ils étaient partis à la guerre. Où ils étaient allés pendant la guerre. qui avait été tué pendant la guerre.

qui ils avaient connu durant la guerre. Ce qu'ils avaient vu pendant la guerre et dont ils ne pouvaient pas parler avec leur femme (même s'ils se fichaient complètement qu'une femme de ménage noire laisse traîner une oreille). Parfois - mais pas souvent -, ils jouaient aussi très gros au poker, mais ça ne les empêchait pas de continuer de parler de la guerre tout en battant les cartes, en les distribuant, en mettant de l'argent et en bluffant. Cinq ou six types, le visage tout rouge comme ils sont quand ils ont les amygdales qui baignent, assis autour d'une table à plateau de verre, le col défait, la cravate dénouée, avec plus d'argent empilé devant eux qu'une femme comme moi pourra en gagner de toute sa vie. Et cette façon qu'ils avaient de parler de leur guerre ! On aurait dit des jeunes filles parlant de leurs amoureux et de leurs amants. "

Darcy se dit surprise que la direction n'ait pas mis Jefferies à la porte, écrivain célèbre ou non; l'hôtel passait pour être intransigeant sur ce genre de questions et l'être devenu encore plus au cours des dernières années - c'était du moins ce qu'elle avait entendu dire.

" Non, pas du tout, dit Martha avec un faible sourire.

Tu n'y es pas du tout. Tu t'imagines que l'écrivain et ses amis se comportaient comme un de ces groupes de rock qui s'amuse à tout casser et à balancer les fauteuils par les fenêtres. Jefferies n'était pas

un vulgaire troufion comme mon Pete; il avait fait West Point; il avait commencé la guerre comme lieutenant et terminé

major. Il était de la haute, de l'une de ces familles du Sud qui ont de grandes maisons pleines de peintures et o' tout le monde fait du cheval et a l'air noble. Il savait ficeler son noeud de cravate de quatre manières différentes et faire le baisemain aux dames. De la haute, tout ce qu'il y a de plus de la haute. "

Le sourire de Martha changea et se teinta d'un peu d'amertume et de dérision en prononçant ces mots.

" Le ton montait un peu parfois, sans doute, mais lui et ses amis ne devenaient jamais réellement tapa-geurs - il y a une différence, mais c'est difficile à expli-quer -, en tout cas, ils ne devenaient jamais incontrô-lables. Si quelqu'un de la chambre voisine se plaignait - comme c'est une suite d'angle, il n'y en a qu'une qui la touche - et si quelqu'un de la réception appelait Mr Jefferies pour demander qu'ils la mettent un peu en veilleuse, ils le faisaient toujours. Tu com-prends ?

* Oui.

* Et c'est pas tout. Un grand hôtel en arrive à tra-vailer pour des gens comme lui. Il les protège. Ils peu-vent faire la bringue tranquillement, se so'ler, jouer aux cartes, prendre des drogues.

* Il en prenait, lui ?

* Fichtre, je n'en sais rien. Dieu sait qu'à la fin, ce n'étaient pas les drogues qui manquaient, mais elles étaient du genre qui ont des étiquettes de pharmacie '

1. Aux U.S.A., les médicaments sont vendus au détail par le pharmacien (mettant par exemple dans une fiole le nombre de pilules voulu pour la durée prescrite du traitement), qui rédige l'étiquette en rappelant le mode de prise de l'ordonnance. (N.d.T.)

dessus. Tout ce que je veux dire, c'est que quand on est de la haute - en tout cas, selon l'idée de la haute que se font les gentlemen sudistes -, on a droit à certains privilèges. Cela faisait des années qu'il descendait au Palais et tu vas peut-être supposer que c'est important pour la direction d'avoir un auteur célèbre dans sa clientèle; mais c'est parce que tu n'es pas ici depuis aussi longtemps que moi. qu'il soit célèbre était important pour eux, c'est vrai, mais ce n'était que la cerise sur le g,teau. Ce qui était réellement important était le fait qu'il

descendait chez eux depuis toujours, et que son père, qui était un grand propriétaire foncier du côté de Porterville, descendait déjà régulièrement dans leur hôtel. A l'époque, il y avait à la direction des gens qui croyaient à la tradition. Je sais que ceux de maintenant disent qu'ils y croient, et c'est peut-être vrai quand ça les arrange, mais dans le temps, ils y croyaient réellement. quand ils apprenaient que Mr Jefferies arrivait de Birmingham par le Southern Flyer, t'aurais dû voir comment on te vidait la chambre voisine - ou alors, c'est qu'il n'y avait plus une chambre de libre dans l'hôtel. On ne lui a jamais fait payer cette chambre vide; ils essayaient juste de lui éviter l'embar-ras d'avoir à dire à ses copains de la mettre un peu en veilleuse. "

Darcy secoua lentement la tête. " C'est ahurissant.

* Tu ne me crois pas, hein ?

* Oh, si, je te crois... mais c'est tout de même ahu-rissant. "

Le sourire chargé d'amertume et de dérision vint de nouveau flotter sur les lèvres de Martha. " Y a jamais rien de trop bon pour les gens de la haute... pour ces Sudistes, avec leur charme à la Clark Gable... en tout cas, y avait jamais rien de trop bon pour eux. Fichtre ! même moi, je me rendais compte qu'il avait de la classe, qu'il n'était pas du genre à se mettre à la fenêtre pour hurler ou à raconter des histoires cochonnes à ses amis.

" «a ne l'empêchait pas de détester les Noirs, va pas t'imaginer des choses... Tu te souviens de ce que je t'ai dit: qu'il appartenait à la tribu des enfants de salauds. question de haÛr les gens, Peter Jefferies pratiquait l'égalité. Il se trouvait à New York lorsque John Ken-nedy a été

assassiné, et il n'a rien trouvé de mieux que de fêter ça avec ses amis.

Ils étaient tous là, et la bam-boula a continué le lendemain. J'avais du mal à ne pas ficher le camp, à entendre les horreurs qu'ils se racontaient, comme quoi tout irait parfaitement bien si seulement quelqu'un se chargeait de son foutu frangin qui n'avait qu'un désir, voir tous les gosses blancs baiser tandis que braillaient les Beatles sur la stéréo et que les gens de couleur - c'est surtout comme ça qu'ils nous appelaient, j'avais en horreur cette manière hypocrite et insultante de parler -

couraient dans les rues avec une télé sous chaque bras.

" «a a pris une telle tournure que j'ai bien cru que j'allais me mettre à

hurler. Je n'arrêtais pas de me dire de la fermer, de faire mon boulot et de filer dès que possible; je n'arrêtais pas de me dire que ce type était le père naturel de Pete et d'oublier tout le reste; je n'arrêtais pas de me dire que Pete n'avait que trois ans et que j'avais besoin de ce boulot, que je le perdrais si je l'ouvrais.

" C'est alors que l'un d'eux a dit: " Et quand nous aurons eu Bobby, faudra s'occuper de leur drogué de petit frère ! " Un autre a ajouté: " Comme ça, on aura tous les types de la tribu et on pourra fêter sérieusement ça ! "

" " Ouais, a dit Mr Jefferies, et quand on aura planté la dernière tête sur le dernier donjon du ch,teau, on va faire une telle foire qu'il faudra louer le Madison Square Garden ! "

" J'ai été obligée de sortir. J'avais mal à la tête et des crampes à

l'estomac à force de me retenir de parler. J'ai laissé la chambre à moitié

nettoyée, un truc que je n'avais jamais fait avant. Mais des fois, être noir a des avantages; il ne se rendait pas compte que j'étais là, et il s'est encore moins rendu compte que j'étais partie.

Aucun ne s'en est rendu compte. "

De nouveau, elle eut son sourire chargé d'amertume et de dérision.

" Je ne comprends pas comment tu peux trouver de la noblesse à un tel homme, même en plaisantant, observa Darcy, ou dire qu'il est le père naturel de ton enfant, en dépit de ce qui a pu se passer. Pour moi, il me fait l'effet d'un monstre.

* Pas du tout ! protesta vivement Martha. Ce n'était pas un monstre, mais un homme. A certains points de vue - à beaucoup de points de vue, en fait -

c'était un homme mauvais, mais un homme tout de même. Et il avait ce quelque chose qu'on peut appeler noblesse sans être obligé de faire la grimace, même si ça appa-raissait surtout dans les choses qu'il écrivait.

* Tu parles... répondit Darcy, regardant son amie les sourcils froncés. Tu les as lus au moins, ses livres ?

* Je les ai tous lus, mon chou. Il n'en avait écrit que trois à l'époque o~

j'ai été voir Mama Delorme, à la fin de 1959, et j'ai lu les deux premiers.

J'ai fini par le rattraper, car il écrivait encore plus lentement que je ne lisais (elle sourit). Et je lis lentement ! "

D'un air dubitatif, Darcy regarda les trois étagères de livres de Martha.

On y voyait des ouvrages de Rita Mae Brown et Alice Walker, Linden Hills de Gloria Naylor et Yellow Back Radio Broke-Down d'Ishmael Reed, mais la bibliothèque était surtout composée de romans à l'eau de rose en poche et de policiers d'Aga-tha Christie.

" On dirait pas que les romans de guerre sont ta tasse de thé, Martha, si tu vois ce que je veux dire.

* Evidemment, je le sais. " Elle se leva et alla cher-cher deux nouvelles bières. " Je vais te dire quelque chose de rigolo, Darcy: si ce type avait été gentil, je n'aurais probablement jamais rien lu de lui. Et quelque chose de plus rigolo encore: s'il avait été gentil, je crois que ses livres n'auraient pas été aussi bons.

* qu'est-ce que tu veux dire ?

* Je ne sais pas très bien. Ecoute-moi, c'est tout.

* D'accord.

* Je n'avais pas attendu l'assassinat de Kennedy pour me rendre compte du genre de type qu'il était. Je l'ai su dès l'été de 58. C'est à cette époque que j'ai vu la mauvaise opinion qu'il avait de la race humaine en général -

pas de ses amis, il se serait fait tuer pour eux, mais de tous les autres.

" Les gens ne pensent qu'à faire du fric ", disait-il souvent - faire du fric, faire du fric, tout le monde faisait du fric. A les écouter, lui et ses amis, faire du fric était vraiment une occupation ignoble, sauf lorsqu'ils jouaient au poker et qu'il y en avait un gros tas éparpillé sur la table. Moi, j'aurais dit qu'eux aussi faisaient du fric, non ? qu'ils en faisaient même beaucoup, lui y compris.

" Y avait pas mal de choses moches sous son vernis de gentleman sudiste; il pensait que les gens qui essaient de faire du bien ou

d'améliorer les choses n'étaient que des comiques, il haÛssait les Noirs et les Juifs et il disait qu'il fallait détruire les Russes à coups de bombes atomiques avant qu'eux ne nous le fassent. " Pourquoi pas, hein ? " ajoutait-il. D'après lui ils fai-saient partie de ce qu'il appelait " la lignée sous-humaine de la race ". Si j'ai bien compris, pour lui, ça voulait dire les Juifs, les Noirs, les Italiens, les Indiens - bref, tous ceux qui ne passaient pas leurs vacances sur les Outer Banks.

" Je l'ai entendu raconter toutes ces ,neries, toutes ces horreurs prétentieuses, et évidemment, j'ai com-mencé à me demander pourquoi c'était un écrivain célèbre. J'ai voulu savoir ce que les critiques lui trouvaient, mais je voulais savoir encore plus ce que les gens ordinaires comme moi lui trouvaient - les gens gr,ce auxquels ses livres devenaient des best-sellers dès leur sortie. J'ai donc décidé d'aller vérifier moi-même et j'ai été à la bibliothèque municipale emprunter son premier livre, Les Feux du ciel.

" Je m'attendais à ce que ça soit quelque chose comme dans l'histoire des Habits neufs de l'empereur, mais non. Il était question de cinq hommes et de ce qu'il leur arrivait pendant la guerre, et de ce qui arri-vait en même temps à leur femme et à leur petite amie, au pays. En voyant sur la couverture que ça parlait de la guerre, j'ai commencé à rouler des yeux et à me dire que ça devait etre comme toutes ces histoires barbantes qu'ils se racontaient.

* C'était pas ça ?

* J'ai lu les premières vingt ou trente pages et je me suis dit: C'est pas si terrible. C'est pas aussi mauvais que ce que je craignais, mais il se passe rien. Puis j'en ai encore lu trente pages et alors... comment dire ?

Je me suis perdue dedans. Lorsque j'ai regardé l'heure, il était presque minuit, et j'avais lu deux cents pages. Là je me suis dit: Faut aller au lit, Martha, ma fille. Tout de suite, parce que cinq heures et demie, c'est dans pas longtemps. J'ai tout de même lu trente pages de plus, en dépit de mes yeux qui se fermaient, et il était une heure moins le quart quand j'ai finalement été me bros-ser les dents. "

Elle se tut, le regard perdu, au-delà de la fenêtre, sur l'immensité de la nuit, les yeux embués, à l'évo-ca-tion de ses souvenirs, ses lèvres serrées lui fronçant légèrement la bouche. Elle eut un petit mouvement de tête.

" Je n'arrivais pas à comprendre comment un type qui pouvait être aussi ennuyeux quand on l'écoutait parler pouvait écrire de telle

manière qu'on n'arrivait pas à refermer son livre, qu'on ne voulait même pas qu'il finisse. Comment un sale type sans coeur comme lui arrivait à faire des personnages tellement vivants qu'on pleurait à leur mort. Lorsque Noah se fait renverser par un taxi et meurt, à la fin des Feux du ciel, alors qu'il vient juste de revenir de la guerre, j'ai pleuré. Je n'arrivais pas à comprendre qu'un type aussi amer et cynique que Jefferies arrive à faire pleurer quelqu'un sur quelque chose qui n'était même pas réel, des choses qu'il avait inventées dans sa tête. En plus, il y avait autre chose dans son livre... Une sorte de...

rayon de soleil. Bien sûr, il y avait beaucoup de souffrances et de choses affreuses, mais il y avait aussi de la douceur... de l'amour... "

Elle fit sursauter Darcy en éclatant brusquement de rire.

" A l'époque, on avait à l'hôtel un gentil petit gars, Billy Beck, qui faisait portier quand il n'était pas à ses cours d'anglais, à l'université

Fordham. On parlait par-fois, tous les deux, Billy Beck et moi...

* Il était noir ?

* Bon Dieu, non ! (Elle rit à nouveau.) Ce n'est qu'en 1965 qu'il y a eu le premier portier noir au Palais. Les Noirs pouvaient être porteurs, grooms ou au garage, mais pas question d'avoir un portier noir. C'était mal vu. «a n'aurait pas plu à des gens du gratin comme Mr Jefferies.

" Bref, j'ai demandé à Billy comment ça se faisait que ce type écrivait des livres aussi sensationnels alors qu'il était un tel salopard dans la vie.

Il m'a demandé si je connaissais l'histoire du discjockey taillé comme une armoire à glace avec une voix de fillette, et je lui ai répondu que je ne comprenais rien à ce qu'il voulait dire. Alors il a ajouté qu'il ne connaissait pas la réponse à ma question, et a raconté quelque chose qu'un prof lui avait dit à propos de Thomas Wolfe. Il paraît que certains écrivains, comme Wolfe, justement, valent pas un pet de lapin - jusqu'au moment où ils s'assoient à un bureau et prennent une plume. Le prof disait qu'une plume, pour eux, était comme la cabine téléphonique qui changeait Clark Kent en Superman. que Thomas Wolfe était comme... (elle hésita, puis sourit). . comme un carillon à vent divin. Tout seul, un carillon à vent n'est rien; mais dès que le vent souffle, il fait un bruit merveilleux.

" Je crois que Peter Jefferies était comme ça. Il fai-sait partie du gratin, parce qu'il avait été élevé comme quelqu'un du gratin, mais ce

n'était pas quelque chose qui venait de lui et dont il pouvait tirer gloire. Comme si Dieu ne l'avait déposé sur son compte que pour le dépenser. Je vais te dire quelque chose que tu ne croi-ras sans doute pas: après avoir lu ses deux premiers livres, j'ai commencé à me sentir désolée pour lui.

* Désolée ?

* Oui. Parce que les livres étaient magnifiques, tan-dis que le type qui les avait écrits était moche comme le péché. Il était vraiment comme mon Johnny, mais en un certain sens, Johnny avait plus de chance; lui n'avait jamais rêvé d'une vie meilleure, tandis que Mr Jefferies, si. Ses livres étaient ses rêves; dans ses livres, il se permettait de croire au monde dont il se moquait et qu'il méprisait quand il était éveillé. "

Elle demanda à Darcy si elle ne voulait pas une autre bière. Darcy refusa.

" Si tu changes d'avis, gueule un coup. Parce que tu risques de changer d'avis, vu que c'est à partir d'ici que ça commence à devenir gratiné. "

" Encore autre chose, à propos de ce type, reprit Martha. Il n'avait rien de sexy. En tout cas s'rement pas dans le sens courant du terme, quand on parle d'un homme sexy.

* Tu veux dire qu'il était...

* Non, ni homosexuel, ou gay, comme il paraît qu'il faut dire aujourd'hui.

Il n'était pas attirant pour les hommes, mais il n'était pas non plus particulièrement attirant pour les femmes. Au cours de toutes ces années, ça ne m'est arrivé que deux ou trois fois de faire sa chambre et de trouver des mégots de cigarettes avec du rouge à lèvres dessus dans les cendriers, et une odeur de parfum sur l'oreiller. L'une de ces fois-là, j'ai ramassé

un crayon à mascara dans la salle de bains, qui avait roulé derrière la porte. Je pense qu'il s'agissait de call-girls, rien qu'au parfum qui empestait les oreillers, qui n'était pas du genre d'une femme hon-nête, mais deux ou trois fois en tant d'années, ça n'est vraiment pas beaucoup, hein ?

* Vraiment pas ", répondit Darcy, pensant à toutes les petites culottes retrouvées sous des lits, à tous les préservatifs flottant dans des toilettes dont on n'avait pas tiré la chasse, à tous les faux cils ayant

glissé sous des oreillers.

Martha resta quelques instants silencieuse, perdue dans ses pensées, puis releva la tête. " Je vais te dire...

Ce type était séduisant pour lui-même. «a paraît dingue, mais c'est vrai. C'était pourtant pas le foutre qui lui manquait - j'ai assez souvent changé ses draps pour le savoir. "

Darcy acquiesça.

" Et il avait toujours un petit pot de crème hydra-tante dans la salle de bains, ou parfois sur sa table de nuit. Je pense qu'il devait s'en servir pour se branler.

Histoire de pas s'enflammer la queue. "

Les deux femmes se regardèrent et éclatèrent en même temps d'un rire hystérique.

" T'es bien s're que ça n'était pas pour autre chose, mon chou ? demanda finalement Darcy.

* J'ai dit crème hydratante et pas vaseline ! " répondit Martha. Ce fut trop; pendant les cinq minutes suivant, les deux amies rirent jusqu'à en avoir les larmes aux yeux.

Mais ce n'était pas réellement drôle, et Darcy le savait bien. Et lorsque Martha reprit son récit, elle se contenta d'écouter, ayant toutes les peines du monde à croire ce qu'elle entendait.

" C'était peut-être une semaine après ma visite à Mama Delorme, ou peut-

être deux. Je ne m'en souviens pas exactement. Tout ça s'est passé il y a tellement longtemps... Je commençais à être à peu près s're d'être enceinte

- je ne vomissais pas, ni rien comme ça, c'était juste une question de sensations. «a ne vient pas de là o' tu pourrais croire. C'est comme si tes gencives ou tes doigts de pied ou le bout de ton nez savaient ce qui se passe avant toi. Ou tu te mets à avoir envie de manger chinois à trois heures de l'après-midi et tu te dis, mais qu'est-ce qui me prend ? et pourtant, tu le sais bien. Je n'ai rien dit à Johnny; je savais bien qu'il allait bien falloir l'avertir, tôt ou tard, mais j'avais la frousse de le faire.

* Tu m'étonnes !

* J'étais dans la chambre de Jefferies, un matin, et pendant que je faisais le ménage, je pensais à Johnny et à la meilleure façon de lui annoncer la nouvelle. Jefferies était parti, sans doute pour un rendez-vous avec ses éditeurs. Son grand lit double était défait des deux côtés, mais ça ne prouvait rien; il avait un som-meil agité. Parfois, il m'arrivait de trouver le drap du dessous complètement sorti de sous le matelas.

" J'ai enlevé le couvre-lit et les deux couvertures - c'était un frileux, qui dormait toujours le plus chaude-ment couvert possible -, puis j'ai commencé à tirer le drap du dessus, et je l'ai tout de suite vu. Son sperme, presque entièrement séché.

" Je suis restée un long moment à le regarder... combien de temps, je ne sais pas. C'est comme si j'étais hypnotisée. Je le voyais, allongé tout seul ici après le départ de ses amis, dans l'odeur de tabac froid et de sa propre sueur... Je le voyais, allongé sur le dos et commençant à faire l'amour à la Veuve Pouce et à ses quatre filles. Je l'ai vu aussi clairement que je te vois, Darcy; la seule chose que je n'ai pas vue, c'est ce qui se passait dans sa tête, le genre de cinéma qu'il se faisait... et si je pense à la façon dont il parlait quand il n'écrivait pas ses livres, je suis bien contente de n'avoir pas vu ça. "

Darcy la regardait, pétrifiée, sans rien dire.

" Et tout d'un coup, j'ai eu... cette sensation qui s'est emparée de moi. "

Elle se tut, réfléchit, puis secoua lentement la tête. " Plutôt une compulsion, comme de vouloir manger chinois à trois heures de l'après-midi, ou une crème glacée et des cornichons en pleine nuit... qu'est-ce que tu voulais, toi, Darcy ?

* Moi ? Du bacon grillé, répondit Darcy, dont les lèvres étaient tellement engourdis qu'elle les sentait à peine. Mon mari est sorti, mais il n'en a pas trouvé et m'a ramené à la place de la couenne de porc - je me suis jetée dessus. "

Martha acquiesça et reprit la parole. Trente secondes plus tard, Darcy partait en courant pour la salle de bains. Elle hoqueta, puis vomit toute la bière qu'elle avait bue.

Pense au bon côté de la chose, se dit-elle en tirant maladroitement la chasse, comme ça, tu n'auras pas mal à la tête... Comment vais-je

pouvoir la regarder dans les yeux ? Comment je vais faire ? - telle fut sa seconde pensée.

Finalement, ce ne fut pas un problème. quand elle se tourna, elle vit Martha qui la regardait depuis l'enca-drement de la porte, l'air inquiète et pleine de sollici-tude.

" «a va aller ?

* Oui. " Darcy essaya de sourire et, à son grand sou-lagement, eut la sensation de le faire naturellement.

" Je... c'est juste que...

* Je comprends, crois-moi, je comprends, s'em-pressa Martha. Est-ce que je dois finir, ou en as-tu assez entendu ?

* Finis, répondit Darcy d'un ton décidé, prenant son amie par le bras. Mais allons dans le salon, pas dans la cuisine. Pas question de seulement voir le frigo !

* Amen ! "

Une minute plus tard, elles se retrouvèrent installées sur le canapé fatigué mais confortable du séjour.

" Tu en es bien s're, mon chou ? "

Darcy acquiesça.

" Très bien. "

Martha, cependant, garda le silence encore quelques instants, regardant sans les voir ses mains qu'elle tenait serrées sur ses genoux, inspectant le passé comme un commandant de sous-marin inspecterait des eaux hos-tiles avec son périscope. Elle finit par relever la tête, se tourner vers Darcy et reprendre son récit.

" J'ai passé le reste de la journée à travailler dans une sorte de brouillard. J'étais comme hypnotisée. Les gens m'adressaient la parole et je leur répondais, mais j'avais l'impression de les entendre à travers une paroi de verre et de leur parler de même. Je me souviens que je me suis dit: Bon, d'accord, elle m'a hypnotisée, la vieille. Elle m'a fait une suggestion posthypnotique, comme dans les numéros de music-hall o' un hypnoti-seur annonce: quelqu'un va vous dire le mot chewing-gum, et vous allez vous mettre à quatre pattes et aboyer, et le

type qui a été hypnotisé

le fait, même s'il n'entend le mot chewing-gum qu'au bout de dix ans. Elle a du mettre quelque chose dans le thé et m'a hypnotisée et m'a dit de faire ça. Cette chose horrible.

" Je savais aussi pourquoi elle l'avait fait - c'était une vieille assez superstitieuse pour croire aux eaux mira-culeuses, ou qu'on peut ensorceler un homme en met-tant une goutte du sang de ses règles sur son talon, pendant qu'il dort, ou Dieu sait quoi encore... Si une femme comme cette vieille avec sa lubie sur les histoi-res de père naturel savait hypnotiser, tout pouvait s'expliquer, car elle y croyait. Et je lui avais donné le nom de ce père naturel, non ?

" Il ne me vint jamais à l'esprit que je m'étais à peu près rien rappelé de ma visite chez Mama Delorme, jusqu'au moment o' j'avais fait ce que j'avais fait dans la chambre de Mr Jefferies. Mais le soir même, tout me revint.

" Tant bien que mal, je terminai ma journée. Ce qui veut dire que je n'ai pas pleuré, je n'ai pas fait de scène ni rien comme ça. Ma soeur Kissy avait fait bien pire lorsqu'elle avait été chercher de l'eau dans le vieux puits, un soir, et qu'une chauve-souris s'était prise dans ses cheveux.

J'avais juste cette impression de me trou-ver derrière une paroi de verre et je me suis dit que si c'était tout, je pouvais tenir.

" Puis, une fois arrivée à la maison, je me suis brus-quement mise à avoir soif. Jamais je n'avais eu aussi soif de toute ma vie - on aurait dit que j'avais une tempête de sable dans la gorge. Je me suis mise à boire de l'eau; on aurait dit que je n'en avais jamais assez. Ensuite, j'ai commencé à cracher. Juste cracher, cra-cher, cracher. Ensuite j'ai eu des nausées. J'ai foncé dans la salle de bains, je me suis regardée dans la glace, j'ai tiré la langue pour voir s'il y avait une trace de ce que j'avais fait, quelque chose, et évidemment il n'y avait rien. Alors, tu te sens mieux ? je me suis dit.

" Mais non. Je me sentais plus mal. Je me suis mise à genoux devant les toilettes et j'ai fait comme toi, Darcy, sauf qu'il y en avait beaucoup plus. J'ai vomi, vomi jusqu'à ce que je sois sur le point de tomber dans les pommes. Je pleurais. je suppliais Dieu de me par-donner, de faire que j'arrête de vomir avant de perdre le bébé... et je me réveiais debout dans sa chambre avec les doigts dans la bouche, sans même penser à ce que je faisais - je te le dis, je me voyais vraiment le faire,

comme si je me regardais dans un film. Et j'ai encore vomi.

" Mrs Parker m'a entendue et est venue jusqu'à la porte me demander si j'allais bien. «a m'a aidée à me reprendre un peu, et quand Johnny est arrivé, ce soir-là, le pire était passé. Il était soûl et ne cherchait qu'un prétexte pour se bagarrer; moi, je ne voulais pas lui en donner, mais ça l'a pas empêché de me donner un coup de poing dans l'oeil. Après il a fichu le camp. J'étais presque contente qu'il m'ait frappée, parce que du coup je pensais à autre chose.

" Le lendemain, quand je suis arrivée dans la suite de Mr Jefferies, il était installé dans le salon, en pyjama, et griffonnait sur l'un de ses bloc-notes de papier jaune. Il en a toujours eu une pile d'avance, attachés ensemble par un gros élastique, jusqu'à la fin.

Mais la dernière fois qu'il est descendu au Palais, je ne les ai pas vus, et j'ai compris qu'il s'était résigné à

mourir. «a ne m'a pas fait le moindre chagrin. "

Elle se tourna vers la fenêtre du salon; L'expression de son regard, dépourvue de pitié comme de pardon, n'exprimait qu'une froideur absolue.

" Lorsque j'ai vu qu'il n'était pas sorti, je me suis sentie soulagée: cela voulait dire que je pouvais remet-tre le ménage à plus tard. Il n'aimait pas nous avoir dans les jambes quand il travaillait, et j'espérais que cela pourrait attendre l'arrivée d'Yvonne, à trois heures. C'est pourquoi je lui ai dit que je reviendrais plus tard. " Faites-le maintenant, il m'a répondu, mais sans faire de bruit. J'ai une saloperie de mal de tête et une sacrée bonne idée. La combinaison des deux me crève. "

" Dans toute autre circonstance, je suis sûre qu'il m'aurait dit de revenir plus tard, j'en jurerais. J'avais presque l'impression d'entendre la vieille Mama rigo-ler.

" J'ai commencé par aller ranger la salle de bains; j'ai changé les serviettes, mis une savonnette neuve - et pendant tout ce temps je me disais: On ne peut tout de même pas hypnotiser quelqu'un qui ne veut pas l

'être, ma vieille. quoi que ce soit que tu aies mis dans mon thé et quoi que ce soit que tu m'aies dit de faire, et quel que soit le nombre de fois que tu m'aies dit de le faire, j'ai vu dans ton jeu, ma vieille, et tu ne

m'auras plus.

" Je suis allée dans la chambre et j'ai regardé le lit; je m'attendais à ce qu'il me fasse l'effet d'un placard sombre sur un enfant qui a peur du Père fouettard, mais je n'ai vu qu'un lit tout bête. J'ai compris que je n'allais rien faire et ça a été un soulagement. J'ai donc ouvert le lit, et il y avait encore une petite flaque col-lante, en train de sécher, comme s'il s'était réveillé en train de bander pas plus d'une heure avant et s'était soulagé.

" Je l'ai regardée, attendant de voir si j'allais encore ressentir quelque chose de particulier, mais rien. C'était juste les débordements d'un type qui avait une lettre et pas de boîte aux lettres pour la mettre dedans, comme toi et moi on en a vu des centaines de fois. La vieille n'était pas plus bruja que moi. J'étais peut-être enceinte, ou peut-être pas, mais si c'était le cas, c'était de Johnny. Je n'avais jamais couché avec personne d'autre que lui et ce n'était pas ce que je trouvais sur les draps d'un Blanc - ni ça, ni autre chose - qui allait y changer quoi que ce soit.

" La journée était nuageuse; mais à l'instant même où je me suis fait cette réflexion, le soleil a fait son apparition, comme si Dieu venait de dire Amen au pro-blème. Je ne me souviens pas de m'être jamais sentie aussi soulagée. J'étais là à réciter une prière de grati-tude, et tout le temps que je remerciais Dieu, je raclais la flaque sur le drap, me flanquais le truc collant dans la bouche et l'avalais.

" C'était comme si j'avais été à l'extérieur de moi-même, en train de me regarder. Et quelque chose en moi disait: T'es cinglée de faire ça, ma fille, mais tu es encore plus cinglée de le faire alors qu'il est juste dans la pièce à côté; il peut se lever à tout moment pour venir ici ou pour aller dans la salle de bains, et te voir. Vu l'épaisseur des tapis, dans cet hôtel, tu ne l'entendras même pas arriver. Et tu pourras dire adieu à

ton boulot ici - ou dans n'importe quel autre grand hôtel de New York, sans doute. Une fille prise à faire un truc pareil n'a aucune chance de retrouver un poste de femme de chambre, même dans un hôtel de troisième catégorie.

" Mais ça n'y changeait rien. Je continuai jusqu'au bout - ou jusqu'à ce que quelque chose, au fond de moi, ait décidé que ça suffisait - puis je suis restée plantée là à regarder le drap. Je n'entendais aucun bruit en provenance de l'autre pièce, et j'eus tout d'un coup la certitude qu'il se tenait juste derrière moi, dans l'entrée. Je savais quelle allait être l'expression de son visage. Y avait autrefois une foire d'attractions qui

revenait tous les mois d'août, à Babylon, quand j'étais gamine, et on voyait en particulier un homme - je sup-pose que c'en était un -, soi-disant le chaînon man-quant dans l'évolution à en croire le baratin du boni-menteur; il se tenait tapi dans son coin, et on lui jetait un poulet vivant. Le type lui arrachait la tête d'un cou de dents. Un jour, mon frère aîné - celui qui est mort dans un accident de voiture à Biloxi - a dit qu'il voulait aller voir le monstre. Mon père a répondu que ça lui plaisait pas trop, mais qu'il ne voulait pas le lui défen-dre, vu que Brad avait dix-neuf ans et était presque un homme, maintenant. Kissy et moi, on voulait lui demander à quoi le monstre ressemblait, quand il est revenu, mais en voyant la tête qu'il faisait, on n'a jamais osé. C'était cette expression que j'avais peur de voir sur la tête de Jefferies, si jamais je me retournais et qu'il était là, dans l'encadrement de la porte. Tu vois ce que je veux dire ? " Darcy acquiesça.

" J'étais s're qu'il se tenait derrière moi, j'en étais absolument s're.

Finalement j'ai réussi à trouver assez de courage pour me retourner, me disant que j'allais le supplier de ne rien dire au chef de service, le supplier à genoux, s'il le fallait, mais il n'y avait personne. C'était juste mon coeur coupable, depuis le début. J'ai été jeter un coup d'oeil par la porte: il était toujours dans le salon, en train d'écrire furieusement sur ses feuilles de papier jaune. Alors je me suis dépêchée de changer les draps et de rafraîchir la chambre, comme je faisais toujours, mais la sensation d'être derrière une paroi de verre était revenue, plus forte que jamais.

" Je me suis débarrassée des serviettes et des draps comme on fait d'habitude, directement par la porte de la chambre - la première chose ou presque que j'ai apprise, à l'hôtel, est qu'on ne passe jamais par le salon d'une suite quand on porte le linge sale. Puis je suis revenue dans le salon, pour lui dire que je le ferais plus tard, quand il aurait fini de travailler. Mais quand je l'ai vu, j'ai été tellement surprise que je suis restée clouée sur place.

" Il allait et venait dans sa chambre à une telle vitesse que son pyjama de soie jaune lui battait les mollets. Il se prenait les cheveux à pleines mains et tirait dessus. On aurait dit un savant fou, comme dans les bandes dessinées, avec ses yeux hagards. Sur le coup, j'ai cru qu'il avait vu ce que j'avais fait, en fin de compte, et que ça l'avait tellement rendu malade qu'il en était à moitié fou.

" Mais en réalité, ça n'avait rien à voir avec moi... c'est du moins ce que lui pensait. C'est la seule fois, de toutes ces années, où il m'a parlé

pour me dire autre chose que de régler le climatiseur ou de lui donner un autre oreiller; et il m'a parlé parce qu'il en avait besoin. Il lui était arrivé quelque chose - un truc monu-mental - et à mon avis, il fallait qu'il en parle à quelqu'un pour pas devenir cinglé.

" " J'ai la tête qui éclate, il commence.

" - Je suis désolée, monsieur Jefferies, je dis. Voulez-vous que j'aille chercher de l'aspiri...

" - Non, non, ce n'est pas ça. C'est cette idée. C'est comme si j'avais été

à la pêche à la truite et avais attrapé un espadon à la place. Voyez-vous, j'écris des livres pour gagner ma vie.

" - Oui, monsieur Jefferies, je sais. J'en ai lu deux, je les ai trouvés magnifiques.

" - Vraiment ? " Il m'a regardée comme si j'étais devenue folle. " C'est très gentil de votre part de me dire ça. quand je me suis réveillé, ce matin, j'avais une idée. "

" Et moi, je me disais: Tu parles que t'avais une idée ! Une idée d'une telle énergie qu'elle en a jailli sur les draps. Mais elle n'y est plus, ce n'est pas la peine de s'inquiéter. J'ai failli lui éclater de rire au nez -

mais je me dis qu'il ne l'aurait probablement même pas remarqué.

" "J'ai commandé un petit déjeuner, il continue en me montrant le chariot du service, près de la porte, et en mangeant, j'ai pensé à ma petite idée.

J'ai tout d'abord cru que je pourrais en tirer une petite nouvelle.

Il y a un magazine, le New Yorker, vous savez - bref, peu importe. " Il n'allait tout de même pas expliquer ce qu'était le New Yorker à une négrillonne comme moi. "

Darcy sourit.

" " Mais le temps de finir mon déjeuner, c'était déjà une longue nouvelle.

Et ensuite... pendant que j'es-sayais d'organiser quelques éléments (il a éclaté de son petit rire aigu), je ne crois pas avoir eu une idée aussi bonne en dix ans. Ou peut-être jamais. Croyez-vous qu'il pourrait être possible pour deux frères jumeaux - des jumeaux ordinaires, pas des

vrais -

de se retrouver chacun dans un camp, pendant la Seconde Guerre mondiale ?

"- Euh, peut-être pas dans le Pacifique. " Dans d'autres circonstances, je crois que je n'aurais pas eu le culot de lui répondre, Darcy. Je serais juste restée plantée là, à le regarder avec des yeux ronds. Mais j'avais toujours l'impression d'être derrière ma paroi de verre, ou comme si le dentiste m'avait fait une piqûre de novocaïne et que l'effet ne soit pas encore dissipé.

" Il s'est mis à rire comme si c'était la chose la plus marrante qu'il ait jamais entendue. " Ah ah ! Non, s'entend pas là, ça n'aurait sûrement pas pu se passer là... mais en Europe, si. Et le hasard aurait très bien pu les mettre face à face dans la bataille des Ardennes.

"- Oui, peut-être ", j'ai répondu, mais déjà il s'était remis à marcher à

toute vitesse et à se tirer sur les cheveux, avec l'air de plus en plus cinglé. " Je sais bien que tout ça fait terriblement mélo, il dit, et qu'on dirait une de ces histoires idiotes bonnes à faire pleurer Mar-got, mais l'idée de jumeaux... on pourrait expliquer ça rationnellement... on voit bien que... (il se tourna vers moi) ... L'histoire aurait-elle un impact dramatique ?

"- Oui, monsieur. Tout le monde aime les histoires de frères qui ne savent pas qu'ils sont frères.

"- C'est fichtrement vrai. Et on peut ajouter ceci... " Là-dessus, il s'est brusquement arrêté et il a fait vraiment une drôle de tête. Une tête bizarre, mais j'ai parfaitement compris. On aurait dit qu'il venait de se rendre compte qu'il faisait quelque chose de complètement idiot, comme un type qui attrape son rasoir électrique et se rend compte, tout d'un coup, qu'il vient de se mettre de la crème à raser sur la figure. Il parlait à

une négresse - une négresse femme de ménage dans un hôtel, pour qui un bon livre ne pouvait être qu'une histoire de Barbara Cartland. Il avait oublié

que j'avais lu deux de ses livres...

* Ou il avait cru que c'était une flatterie pour avoir un plus gros pourboire, murmura Darcy.

* Ouais, voilà qui aurait bougrement bien cadré avec sa conception de la nature humaine. Bref, à son expression, j'ai vu qu'il se rendait compte à

qui il parlait, c'est tout.

" " Je crois que je vais prolonger mon séjour, il dit. Avertissez-les à la réception, d'accord ? " Sur quoi il se tourne pour se remettre à aller et venir et se cogne au chariot. " Et sortez-moi ce machin-là des pattes, voulez-vous ?

" - Est-ce que vous préférez que je revienne plus tard pour finir...

" - Oui, oui, c'est ça, revenez plus tard faire ce que vous avez à faire; mais pour le moment, soyez gentille, et faites-moi tout disparaître, vous y comprise. "

" Et c'est ce que j'ai fait, et je n'ai jamais été aussi soulagée de ma vie que lorsque j'ai refermé la porte derrière moi, après avoir poussé le chariot dans le couloir. Il avait pris un jus de fruits et des oeufs brouillés au bacon. J'ai vu qu'il y avait un champignon sur l'assiette, au milieu des restes d'oeufs et de bacon. En le voyant, j'ai ressenti comme une décharge dans la tête. Je me suis souvenue du champignon que la Mama Delorme m'avait donné, dans sa petite boîte de plastique. C'était la première fois que je me le rappelais depuis ce jour-là. Comment je l'avais retrouvé dans ma poche, et comment je l'avais rangé au fond du placard.

Celui qui traînait dans l'assiette avait le même aspect, tout ridé et comme desséché, comme si ç'avait été un champignon vénéneux et pas un champignon normal, de ceux qui te rendent bougrement malade. "

Elle regarda Darcy sans ciller.

" Il en avait mangé une partie. Un peu plus de la moitié, j'aurais dit. "

" C'était Mr Buckley qui tenait la réception, ce jour-là, et j'ai été lui dire que Mr Jefferies voulait prolonger son séjour. Il m'a répondu que ça ne présentait aucun problème, même si Mr Jefferies avait prévu de quitter l'hôtel le jour même.

" Ensuite, je suis descendue aux cuisines pour parler avec Bedelia Aaronson

- tu dois te souvenir d'elle, non ? - et je lui ai demandé si elle n'avait pas vu quelqu'un d'inconnu traîner dans le coin, ce matin. Bedelia m'a

demandé ce que je voulais dire, et je lui ai répondu que je ne savais pas exactement; elle a voulu en savoir davantage, mais je lui ai dit que je préférerais ne rien ajouter. Bref, elle m'a dit qu'elle n'avait vu personne, pas même le livreur qui n'arrêtait pas de venir pour faire la cour à la petite qui prenait les commandes du service des chambres.

" J'étais sur le point de repartir, lorsqu'elle me dit:

" A moins que tu veuilles parler de cette vieille dame noire. "

" Je m'arrête et je lui demande de qui il s'agit.

" " Eh bien, dit Bedelia, je suppose qu'elle venait de la rue et qu'elle cherchait les toilettes. «a arrive une ou deux fois par jour. Souvent les nègres n'osent rien demander parce qu'ils ont peur de se faire mettre à la porte par les gens de l'hôtel, même s'ils sont bien habillés... ce qui est souvent le cas, comme tu le sais bien. Bref, cette pauvre vieille est arrivée dans le secteur... " Elle s'arrête et me regarde mieux. " «a ne va pas, Mar-tha ? On dirait que tu vas tomber dans les pommes !

" - Mais non, je dis. Et qu'est-ce qu'elle a fait ?

" - Juste tourner en rond; elle regardait les chariots de petit déjeuner comme si elle ne comprenait pas où elle se trouvait. La pauvre vieille !

Elle avait au moins quatre-vingts ans. On aurait dit qu'elle allait s'envoler au premier coup de vent, comme un cerf-volant... Viens t'asseoir ici, Martha. Tu ressembles de plus en plus au portrait de Dorian Gray, dans ce film...

" - De quoi avait-elle l'air ? Dis-moi !

" - Mais je te l'ai déjà dit: une vieille femme. Elles se ressemblent toutes, je trouve. Sauf que celle-là avait une cicatrice sur la figure, qui lui remontait jusque dans les cheveux. On... "

" Je n'en ai pas entendu davantage, parce que c'est à ce moment-là que je me suis évanouie pour de bon.

" On m'a laissée quitter le travail de bonne heure, et dès que j'ai été de retour à la maison, j'ai eu de nouveau cette envie de cracher et de boire, de boire, sans doute jusqu'à ce que je me retrouve encore à dégueuler tripes et boyaux dans les chiottes, comme la fois précédente. Mais sur le moment, je suis simplement restée assise près de la fenêtre, à regarder dans la rue et à me parler.

" Elle ne m'avait pas seulement hypnotisée, je l'avais déjà compris; c'était plus fort que de l'hypnose. Je n'étais pas encore très s'ûre de croire à la sorcellerie, mais elle m'avait fait quelque chose, aucun doute là-dessus, peu importait ce que c'était: je devais m'en débarrasser. Il n'était pas question de quitter mon tra-vail, pas avec un mari qu'était un bon à rien et un polichinelle dans le tiroir. Je ne pouvais même pas demander à être changée d'étage. J'aurais pu, un an ou deux auparavant, mais je savais qu'il était question de me nommer assistante du chef d'étage pour le sec-teur dix à douze, ce qui voulait dire une augmentation de salaire. Et surtout, cela signifiait que j'avais toutes les chances d'être reprise après la naissance du bébé.

" Ma mère disait toujours qu'il faut supporter ce qu'on ne peut pas guérir.

J'ai pensé un instant aller revoir la vieille Mama et lui demander de m'en débar-rasser, mais quelque chose me disait qu'elle refuserait; elle s'était faite à l'idée que c'était mieux pour moi d'avoir ce bébé, et s'il y a une chose que j'ai apprise, Darcy, c'est que s'il y a bien un cas o' il est impossible de faire changer d'avis aux gens, c'est quand ils se sont fourré

dans la tête qu'ils agissent pour ton bien.

" Je restais là, assise, à regarder dans la rue, avec tous ces gens qui allaient-et venaient... je crois que j'ai somnolé. Pas plus d'un quart d'heure, mais quand je me suis réveillée, j'avais compris autre chose. La Mama voulait que je continue à faire ce que j'avais déjà fait deux fois, et je n'aurais pas pu si Jefferies était retourné

à Birmingham. C'était pour ça qu'elle était venue dans les cuisines du service aux chambres et avait mis le champignon dans son assiette - voilà comment il avait eu son idée. C'est devenu en plus un sacré roman, Frères dans la nuit. Le sujet était exactement ce qu'il m'avait dit ce jour-là, deux jumeaux, l'un américain et l'autre allemand, qui se trouvent face à face pendant la bataille des Ardennes. De tous ses livres, c'est celui qui s'est le plus vendu. "

Elle se tut un instant, puis ajouta: " C'est ce que j'ai lu dans sa notice nécrologique. "

" Il est resté une semaine de plus. Tous les jours, je le trouvais dans le salon de la suite, penché sur son bureau, en train d'écrire sur un bloc de papier jaune, encore en pyjama. Chaque jour, je lui demandais s'il voulait que je revienne plus tard, et à chaque fois il me répondait de

faire la chambre sans bruit. Pas une fois il n'a relevé le nez en me parlant. Et chaque jour, je me disais que maintenant ça suffisait, je ne le ferais pas, et chaque jour, le foutre était sur le drap, encore frais, et toutes les promesses et toutes les prières que j'avais pu faire volaient en éclats -

et je recommençais. Ce n'était pas comme quand on lutte contre un désir très fort, quand on discute avec soi-même, qu'on transpire et qu'on tremble; mais plutôt comme si j'avais fermé les yeux une minute, pour m'apercevoir, en les rouvrant, que c'était déjà arrivé. Et chaque jour, il se tenait la tête comme si tout ça le tuait. Ah, on faisait une sacrée paire, tous les deux ! C'était lui qui avait mes nausées matinales, et moi ses vapeurs de la nuit !

* qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Darcy.

* C'était surtout la nuit que je repensais à ce que je faisais, que je crachais et buvais de l'eau; j'ai même d° vomir encore une ou deux fois.

Mrs Parker était tellement inquiète que j'ai fini par lui dire que je me croyais enceinte, mais que je ne voulais pas que mon mari le sache tant que j'en étais pas sûre.

" Johnny Rosewall, ce fils de garce, avait beau être imbu de sa personne comme c'est pas possible, il aurait fini par soupçonner qu'il se passait quelque chose s'il n'avait pas eu d'autres chats à fouetter, le plus gros d'entre eux étant le coup du magasin d'alcools qu'il montait avec ses amis.

Je n'étais évidemment pas au courant, mais j'étais bien contente de ne pas l'avoir dans les pattes. «a me rendait les choses un peu plus faciles.

" Puis un matin, je suis arrivée au 1163, et Mr Jef-feries n'était plus là.

Il avait plié bagage et était reparti dans l'Alabama finir son livre et penser à sa guerre.

Oh, Darcy, tu n'imagines pas à quel point je me suis sentie heureuse !

Comme Lazare, quand il s'est rendu compte qu'il allait avoir droit à une deuxième chance ! J'ai eu l'impression, ce matin-là, que tout allait rentrer dans l'ordre, comme dans un roman - j'allais parler du bébé à

Johnny, il allait rentrer dans le droit chemin, renoncer à la drogue, prendre un boulot stable. Il allait devenir un bon mari et un bon père

pour son fils - j'étais déjà sûre que ce serait un garçon.

" Je suis passée dans la chambre de Mr Jefferies et j'ai trouvé le lit sens dessus dessous, comme d'habitude, les couvertures par terre et les draps en boule. Je me suis avancée en me disant que je rêvais encore et j'ai dégagé le drap. Je me disais: Bon, eh bien, si je dois le faire encore...

mais ce sera la dernière fois.

" Sauf que la dernière fois était déjà arrivée. Il n'y avait aucune trace sur le drap. Je ne sais pas quel sort lui avait jeté la vieille bruja, mais c'était fini. C'est bon, je me suis dit. Je vais avoir le bébé, il va avoir son livre, et on sera tous les deux débarrassés de la sorcière. Je m'en fiche pas mal, des pères naturels, pourvu que Johnny soit un bon père pour le gosse. "

" C'est ce que j'ai dit à Johnny le soir même, reprit Martha, qui ajouta avec ironie: On ne peut pas dire qu'il se soit montré enchanté, comme tu sais. "

Darcy acquiesça.

" Il m'a donné des coups avec la pointe du manche à balai, cinq fois au moins... Il était là, debout, et moi par terre, réfugiée dans un coin, pleurant... il hurlait:

" T'es cinglée, ou quoi ? Pas question d'avoir un môme ! T'es complètement cinglée ! " Sur quoi il a fait demi-tour et a fichu le camp.

" Je suis restée comme ça un moment, pensant à ma première fausse couche; j'étais morte de frousse à l'idée que les douleurs reviennent et d'en faire une deuxième. J'ai pensé à ma mère, à la lettre où elle me disait de quitter Johnny avant qu'il m'expédie à l'hôpital, à Kissy, qui m'avait envoyé un billet d'autocar avec PARS TOUT DE SUITE ! écrit sur l'enveloppe.

Et quand j'ai compris que je n'allais pas faire de fausse couche, je me suis relevée et j'ai fait ma valise pour fiche le camp de là - tout de suite, avant qu'il revienne. Mais j'avais à peine ouvert la porte de la penderie que ce que m'avait dit Mama Delorme m'est revenu en mémoire: que ce n'était pas moi qui allais quitter Johnny, mais le contraire; qu'il fallait que je m'accroche; qu'il y aurait un peu d'argent. que j'allais croire qu'il avait massacré le bébé, mais qu'il n'aurait pas réussi.

" C'était comme si elle avait été là en personne, à me dire ce qu'il fallait chercher, ce que je devais faire. Dans le placard, au lieu de prendre mes affaires, je me mis à fouiller dans celles de Johnny. Je trouvai deux ou trois trucs dans cette même fichue veste de sport o

j'avais découvert l'héroïne. C'était sa veste préférée, et je crois bien qu'elle en disait largement assez sur ce qu'était son propriétaire. Elle était en satin brillant, voyante et miteuse à la fois. Je l'avais en horreur. Non, ce ne fut pas une bouteille de poudre que je trouvai, mais un rasoir dans une poche et un petit revolver dans l'autre. J'ai pris le revolver, un modèle bon marché, et je l'ai examiné; j'avais la même impression que lorsque j'étais dans la chambre de la suite de Mr Jefferies

- l'impression d'agir dans un état d'hébétude, comme lorsqu'on est mal réveillé.

" Je suis allée dans la cuisine et j'ai posé le revolver sur le bout du plan de travail qu'il y avait à côté de la cuisinière. Puis j'ai ouvert le placard du haut, et je me suis mise à chercher à t,tons, parmi les boîtes de thé et les épices. Tout d'abord, je n'ai pas trouvé ce qu'elle m'avait donné et j'ai été prise d'une de ces paniques étouffantes comme on en a en rêve, c'était effrayant ! Ma main a fini par tomber sur la boîte en plastique.

Je l'ai ouverte et j'ai pris le champignon, une chose répugnante, trop lourde pour sa taille et dégageant de la chaleur. J'avais l'impression de tenir un morceau de chair pas encore tout à fait morte. Ce truc que j'ai fait dans la chambre de Mr Jefferies... eh bien, je te le dis, je préférerais le recommencer deux cents fois plutôt que de toucher encore une fois ce champignon.

" Tenant le revolver dans la main gauche, j'ai serré

le champignon dans ma main droite. Je l'ai senti qui s'écrabouillait dans ma paume et ai eu l'impression...

ça paraît impossible à croire, je sais... j'ai eu l'impression qu'il criait. Peux-tu avaler ça ? "

Lentement, Darcy fit " non " de la tête. En réalité, elle ne savait pas trop si elle y croyait ou non, mais une chose était sûre: elle n'avait aucune envie d'y croire.

" Oui, eh bien moi non plus, je n'arrive pas à avaler ça. Mais c'est l'impression que j'ai eue. Et il y a encore une chose que tu ne vas pas

croire, mais que moi je crois, parce que l'ai vue: il a saigné. Ce champignon a saigné. J'ai vu un petit filet de sang couler de mon poing et tomber sur ce revolver de quatre sous. Mais il a disparu en touchant le barillet.

" Au bout d'un moment, ça s'est arrêté. J'ai ouvert le poing, m'attendant à

avoir du sang plein la main, mais il n'y avait que le champignon, tout ratatiné, qui avait gardé l'empreinte de mes doigts. Plus de sang nulle part. J'ai commencé à me dire que je n'avais rien fait, en réalité, seulement que rêver debout, lorsque cette foutue cochonnerie s'est mise à

tressaillir dans ma main. Un instant, on aurait dit que ce n'était plus du tout un champignon, bien plutôt un pénis minus-cule, bien vivant. J'ai pensé au sang qui avait jailli de ma main, et à ce qu'avait dit la Mama, sur les bébés qui sortent du pénis des hommes. Il a encore tressailli - si, si, je t'assure -, j'ai poussé un cri et je l'ai jeté à la poubelle. C'est alors que j'ai entendu Johnny qui mon-tait. Je me suis précipitée pour remettre le revolver à sa place et je me suis jetée dans le lit, tout habillée, même mes chaussures, et j'ai tiré les couvertures sur moi. quand il est entré, j'ai bien vu qu'il allait faire des histoires. Il tenait une tapette à battre les tapis à la main. Si je ne savais pas d'où il la sortait, je savais très bien ce qu'il comptait en faire.

" "Le bébé, y en aura pas, qu'il me fait. Amène-toi par ici.

"- Non, y aura pas de bébé, et t'as pas besoin de ça non plus, je réponds.

Alors range-le. Tu lui as déjà réglé son compte, au bébé, salopard. "

" Je savais que c'était risqué, de le traiter comme ça, mais j'ai pensé que du coup, il me croirait, et ça a marché. Au lieu de me flanquer une raclée, il a affiché son grand sourire idiot de taré. Je te le dis, jamais je ne l'ai autant haï qu'à ce moment-là.

" " T'es s'œ ? qu'il me fait.

"- Tout à fait.

" - Oœ tu l'as mis ?

" - qu'est-ce que tu crois ? Il doit se balader quelque part dans les égouts, à l'heure qu'il est. "

" Il s'est alors approché et il a voulu m'embrasser, tu te rends compte !

M'embrasser ! Je me suis détour-née et il m'en a collé une, mais pas bien fort.

" " Tu vas voir que j'avais raison, il me dit. On aura tout le temps de faire des mômes, plus tard. "

" Sur quoi, il est reparti. Deux jours plus tard, lui et ses copains ont voulu faire leur coup, au magasin d'alcools. Son revolver lui a explosé

dans les mains et l'a tué.

* Tu crois que tu avais ensorcelé le revolver, c'est ça ? demanda Darcy.

* Non, répondit calmement Martha. Pas moi, elle... en se servant de moi, en quelque sorte. Elle avait com-pris que je ne ferais rien pour m'en sortir, alors elle a arrangé les choses.

* N'empêche, tu crois quand même que le revolver était ensorcelé.

* C'est pas aussi simple ", répliqua Martha, toujours aussi calmement.

Darcy alla se chercher un verre d'eau dans la cui-sine; elle avait soudain la bouche très sèche.

" C'est là que finit l'histoire, en fait, reprit Martha à son retour.

Johnny est mort, et j'ai eu Pete. Ce n'est que lorsque j'ai été enceinte jusqu'aux oreilles et qu'il a fallu que j'arrête de travailler que je me suis rendu compte que j'avais beaucoup d'amis. Si je m'en étais doutée plus tôt, je crois que j'aurais quitté Johnny... mais peut-être pas. On a beau dire, personne ne sait ce qui fait tourner le monde.

* Tu ne m'as pas tout dit, non ?

* Il reste encore deux choses... deux petites choses ", répondit Martha d'une manière qui pouvait faire pen-ser qu'elles n'étaient pas si petites que ça, se dit Darcy.

" Je suis retournée chez Mama Delorme environ qua-tre mois après la naissance de Pete. Je n'en avais pas envie, mais je l'ai fait. J'avais mis un billet de vingt dans une enveloppe. Ce n'est pas que j'avais les moyens, mais ça lui appartenait, en quelque sorte. Il faisait sombre. L'escalier paraissait plus étroit encore que la première fois et plus je montais, plus je sentais cette odeur de bougie, de papier peint qui se

décolle et de cannelle.

" L'impression d'agir comme dans un rêve, d'être derrière une paroi de verre, m'envahit pour la dernière fois. Je frappai à la porte. Pas de réponse; je recom-mençai. Comme elle ne répondait toujours pas, je me suis mise à genoux pour glisser l'enveloppe sous la porte. Et sa voix m'est parvenue, comme si elle aussi était à genoux juste de l'autre côté du battant. Je crois que je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie que lorsque j'ai entendu cette voix, vieille et cassée, qui filtrait par-dessous la porte; on aurait dit qu'elle venait d'outre-tombe.

" "«a sera un superbe garçon, elle me dit. Comme son père. Comme son père naturel.

" - Je vous ai apporté quelque chose. " C'est à peine si j'entendais ma voix, tant elle était étranglée.

" " Glisse-le dessous, ma mignonne ", elle m'a dit dans un murmure. J'ai poussé l'enveloppe sous la porte, et elle l'a tirée de l'autre côté. Je l'ai entendue qui la déchirait, et j'ai attendu. Juste attendu.

" "«a suffira, elle a murmuré. Va-t'en d'ici, ma mignonne, et ne reviens jamais voir Mama Delorme, tu m'entends ? "

"Je me suis relevée et j'ai fichu le camp à toute vitesse. "

Martha alla prendre un livre sur l'une des étagères et le posa sur la table. Darcy fut aussitôt frappée par la similitude entre l'illustration de la jaquette et celle du livre de Peter Rosewall. Il s'agissait des Feux du ciel de Peter Jefferies, et on voyait deux G.I. chargeant sur un nid de mitrailleuses ennemi; l'un d'eux tenait une grenade, l'autre tirait avec un M-1.

Martha prit son grand sac de toile bleue, en sortit le livre de son fils, retira le papier qui l'enveloppait et le posa avec tendresse à côté de celui de Peter Jefferies. Les Feux du ciel, Les Feux de la gloire. Mis côte à côte, la ressemblance était frappante.

" C'est ça, l'autre chose... dit Martha.

* Oui, fit Darcy d'un ton dubitatif, ils ont l'air pareils. Et l'histoire elle-même ? Est-ce que... "

Elle s'arrêta, un peu confuse, et regarda son amie par en dessous; elle fut soulagée de voir que Martha souriait.

" Tu veux savoir si mon fils n'aurait pas copié le bouquin de ce salopard ?

demanda Martha, sans la moindre rancœur dans le ton.

* Oh, non ! protesta Darcy, avec peut-être un peu trop de véhémence.

* En dehors du fait qu'ils parlent tous les deux de la guerre, ils sont complètement différents. Aussi différents que la nuit et le jour... que le noir et le blanc ! (Elle marqua une pause.) Mais il se dégage, de temps en temps, une impression qui est la même dans les deux... quelque chose qu'on n'arrive pas réellement à saisir. C'est ce grand soleil dont je t'ai parlé... l'impression que le monde est infiniment mieux que ce dont il a l'air, en particulier que ce dont il a l'air pour tous les petits malins qui trouvent que la bonté est une perte de temps.

* Il est tout de même possible, dans ce cas, que ton fils ait été inspiré par Peter Jefferies... il a pu lire ses livres, et...

* Bien sûr. Je pense même qu'il les a lus; ça me paraîtrait normal, indépendamment du fait qu'il y a cette ressemblance. Mais il y a quelque chose d'autre, quelque chose qui est plus difficile à expliquer.
"

Elle prit le livre de Peter Jefferies, le regarda pensivement un instant, puis leva de nouveau les yeux vers Darcy.

" J'ai acheté cet exemplaire environ un an après la naissance de Pete. Il venait à peine de sortir, et le libraire a dû le commander spécialement. Et quand Mr Jefferies est venu pour l'un de ses séjours à New York, j'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai demandé de me le dédicacer. Je craignais qu'il ne soit vexé, mais je crois qu'il s'est en réalité senti un peu flatté. Regarde. "

Elle ouvrit *Les Feux du ciel* à la page de la dédicace.

Darcy commença à lire celle qui était imprimée et ressentit une étrange impression de déjà-lu: Je dédie ce livre à ma mère, Althea Dixmont Jefferies, la femme la plus remarquable que j'aie jamais connue. Et en dessous, Jefferies avait écrit à la main, d'une encre noire qui commençait à p

,lir: " Pour Martha Rosewall, qui met de l'ordre dans mon bazar et ne se plaint jamais. " Dessous encore, il avait signé, ajoutant simplement la date: Août 1961.

La formulation de la dédicace manuscrite lui parut tout d'abord méprisante, puis mystérieuse. Mais elle n'eut pas le temps d'y réfléchir davantage; Martha venait d'ouvrir le livre de son fils et de le placer à côté de celui de Jefferies. Elle relut également la dédicace imprimée: Je dédie ce livre à ma mère, Martha Rosevall. Sans toi, je n'aurais jamais pu le faire, Maman. En dessous, avec une pointe fine de marker, il avait ajouté: Et ce n'est pas un mensonge ! Je t'aime, Maman. Pete.

En réalité, elle ne lut pas vraiment ces mots; elle les étudia, plutôt. Ses yeux allaient et venaient d'une page à l'autre, de celle datée d'août 1961

à celle d'avril 1985.

" Tu vois ? " dit doucement Martha.

Darcy acquiesça. Elle voyait.

C'était la même écriture fine, penchée, d'un style quelque peu suranné... de même que, compte tenu des variations tenant à

l'amour et à la familiarité, étaient identiques les signatures elles-mêmes.

Seul le ton des messages changeait, pensa Darcy- mais là, la différence était aussi claire qu'entre le jour et la nuit, le blanc et le noir.

Fin de la nouvelle

Le Doigt télescopique

Lorsque commencèrent les grattements, Howard Mitla se trouvait seul dans l'appartement du quartier de queens qu'il partageait avec sa femme. Howard était l'un des experts-comptables agréés les moins connus de New York.

Violet Mitla, l'une des assistantes dentaires également les moins connues de la même ville, avait attendu la fin des informations pour se rendre au magasin du coin afin d'y acheter une pinte de crème glacée. Jeopardy venait à la suite des informations, mais le jeu ne l'intéressait pas; elle prétendait que c'était à cause du présentateur, Alex Trebek, qui avait une tête d'escroc à la religion, mais Howard avait deviné la vérité: Jeopardy la faisait se sentir idiote.

Les grattements provenaient de la salle de bains, juste de l'autre côté

du hall minuscule par où l'on gagnait la chambre. Howard se tendit aussitôt. Il ne pouvait s'agir d'un cambrioleur ou d'un drogué qui se serait introduit ici; non, pas avec le grillage de gros calibre dont il avait fermé ses fenêtres, deux ans auparavant, à ses propres frais. On aurait plutôt dit le bruit d'une souris tombée dans la baignoire ou le lavabo voire même celui d'un rat.

Il attendit, écoutant les premières questions de l'émission, avec l'espoir que les grattements disparaîtraient tout seuls, mais en vain. A la page de publicité, il se leva à contrecœur et se rendit jusqu'à la porte de la salle de bains qui, étant entrouverte, permettait de mieux entendre encore.

Très certainement une souris ou un rat. Bruit de petites pattes contre la porcelaine.

" Bon Dieu ", grommela Howard en repartant vers la cuisine.

Dans le petit espace entre la gazinière et le réfrigérateur, se trouvaient divers ustensiles de nettoyage - un balai à franges, un seau avec de vieux chiffons dedans et un balai accompagné d'une petite pelle posée contre le manche. Il prit le balai d'une main, le plus près possible de la brosse, et la pelle de l'autre. Ainsi armé, il traversa de nouveau le séjour pour gagner, sans enthousiasme, la porte de la salle de bains. Il tenait l'oreille et écouta.

Scratch, scratch, scritchi-scratch.

Un tout petit bruit. Probablement pas un rat. C'était pourtant ce qu'il ne pouvait s'empêcher d'évoquer dans sa tête; non seulement un rat, mais un rat de New York, une bestiole horrible, hirsute, avec de minuscules yeux noirs, de longues moustaches comme des antennes et des dents saillantes dépassant d'une mâchoire supérieure en forme de V. Un rat qui savait se tenir.

Le bruit était vraiment insignifiant, presque délicat, mais néanmoins...

Derrière lui, Alex Trebek déclara: " Ce fou russe a été empoisonné, revolversé, poignardé et étranglé - le tout dans la même nuit.

* C'était Lénine ? réagit l'un des candidats.

* C'était Raspoutine, tête de piaf ", murmura Howard Mitla. Il prit la pelle à poussière dans la main qui tenait le balai, et glissa ensuite sa main libre dans la salle de bains pour ouvrir la lumière. Puis il entra et se dirigea vivement vers la baignoire, coincée dans un coin de la

pièce, en dessous de la fenêtre sale protégée par une grille. Il avait les rats et les souris en horreur, il détestait toutes ces bestioles à fourrure qui couinent, courent partout et mordent même, parfois, mais il savait, depuis son enfance passée à Hell's Kit-chen, que lorsqu'il fallait se débarrasser de l'une d'elles, le mieux était d'agir vite. Il ne servait à rien de rester dans son fauteuil et d'ignorer le bruit; Violet s'était tapé deux bières pendant les informations, et elle irait aux toilettes dès son retour du magasin. Si jamais elle trouvait une souris dans la baignoire, elle allait pousser les hauts cris... et exiger de lui, de toute façon, qu'il fasse son devoir d'homme et l'en débarrasse. Dare-dare.

La baignoire était vide, et ne contenait que la pomme de la douche, dont le tuyau gisait sur l'émail comme un serpent mort.

Les grattements s'étaient arrêtés, soit au moment où Howard avait branché

la lumière, soit quand il était entré dans la pièce, mais voici qu'ils reprenaient. Juste derrière lui. Il se tourna, fit les trois pas qui le séparaient du lavabo, brandissant le balai.

Lorsque le poing qui tenait le manche fut à la hauteur de son menton, il se pétrifia littéralement sur place. Sa mâchoire inférieure tomba, comme si plus rien ne la retenait. S'il s'était regardé, dans le miroir taché

d'éclaboussures de dentifrice, il aurait vu briller des filets de bave qui lui faisaient comme une toile d'araignée entre la langue et la mâchoire supérieure.

Un doigt venait de surgir de l'orifice de vidange du lavabo.

Un doigt humain.

Un instant, le doigt resta immobile, comme s'il se rendait compte qu'il venait d'être surpris. Puis il se remit à bouger, cherchant son chemin, sur la porcelaine rose, avec des tressaillements de ver de terre. Il atteignit la bonde de caoutchouc blanc, passa par-dessus, puis retrouva la porcelaine.

En fin de compte, c'étaient bien les minuscules griffes d'une souris qui avaient produit le bruit de grattement: l'ongle qui, à l'extrémité de ce doigt, tapotait le lavabo en décrivant des cercles.

Howard laissa échapper un cri étranglé et, affolé, lâcha le balai pour courir jusqu'à la porte de la salle de bains. Il la rata, heurta la paroi

carrelée, rebondit dessus et revint à la charge - avec succès cette fois -, claquant la porte derrière lui. Il se retrouva adossé contre le battant, respirant fort. Son coeur cognait en morse, une ponctuation virulente et sans timbre, haut dans le côté de sa gorge.

Il ne demeura ainsi que quelques instants, probable-ment, car lorsqu'il reprit conscience des choses, Alex Trebek cornaquait encore les trois candidats du jeu à travers les pièges de la première partie; mais il n'avait eu, pendant ces quelques instants, aucun sens du pas-sage du temps, ne sachant pas o' il était, ni même qui il était.

Ce qui le tira de sa torpeur fut le son électronique nasillard annonçant un double carré. " C'est la catégo-rie Espace et Aviation, disait Alex. Vous disposez actuellement de sept cents dollars, Mildred. Combien souhaitez-vous miser? " Mildred, une timide, bre-douilla quelque chose d'incompréhensible.

Howard revint dans le séjour sur des cannes qui flageolaient, tenant encore la pelle à la main. Il la regarda un moment, puis la laissa tomber sur le tapis, qu'elle heurta avec un bruit étouffé.

" Je n'ai pas vu ce que j'ai vu ", dit-il d'une petite voix tremblotante, se laissant choir dans son fauteuil.

" Très bien, Mildred. POUr cinq cents dollars: Ce site d'essai de l'armée de l'air portait autrefois le nom de Miroc Proving Ground. "

Howard regarda l'écran; Mildred, une petite femme gauche, avec un appareil auditif gros comme un radio-réveil dans l'oreille, réfléchissait profondément.

" Non, je n'ai pas vu ça ", répéta-t-il, avec un peu moins de conviction.

" qu'est-ce qu'est... Vandenberg Air Base ? demanda Mildred.

* qu'est-ce qu'est Edwards Air Base, tête de buse ", la corrigea Howard.

Puis, tandis qu'Alex Trebek confir-mait sa correction, il ajouta: " Non, je n'ai rien vu du tout. "

Sauf que Violet allait rentrer d'un instant à l'autre, et qu'il avait abandonné le balai dans la salle de bains.

Alex Trebek annonça aux candidats - et aux téléspec-tateurs - que tout le monde était encore dans la course, qu'ils allaient revenir pour jouer au Double Jeopardy, et que les scores allaient vraiment changer, en

deux coups de cuillère à pot ! Un politicien vint expliquer pour quelles raisons il fallait le réélire. Plus à contre-cœur que jamais, Howard se leva; ses jambes ne lui donnaient plus la sensation de n'être que des cannes flageolantes sous lui, mais il n'avait toujours aucune envie de retourner dans la salle de bains.

Ecoute, se morigéna-t-il. C'est parfaitement simple. Ces trucs-là, c'est toujours simple. Tu as eu un moment d'hallucination; c'est quelque chose qui arrive tout le temps aux gens, probablement. Si t'en entends jamais parler, c'est parce que les gens n'aiment pas trop s'en vanter... c'est gênant, de dire qu'on a des hallucinations. Le fait d'en parler doit les faire se sentir comme je vais me sentir bientôt si ce foutu balai est encore par terre lorsque Violet reviendra.

" Ecoutez, disait de son côté le politicien à la télé, d'une voix aux notes riches et confidentielles, la situation, en fin de compte, est parfaitement simple: préférez-vous un candidat honnête et compétent, quelqu'un du coin, ou un parachuté venu du nord de l'Etat et qui n'a jamais... "

" C'était de l'air dans les tuyaux, je parie ", dit Howard; et bien que le bruit qui l'avait attiré dans la salle de bains eût ressemblé à tout ce qu'on voulait sauf aux borborygmes d'air prisonnier de tuyaux, le seul fait d'entendre sa propre voix - raisonnable, à nouveau sous contrôle - le poussa à bouger avec un peu plus d'autorité.

Sans compter que Violet n'allait pas tarder à arriver.

Pouvait arriver d'un instant à l'autre, en fait.

Il se tint devant la porte, tendant à nouveau l'oreille.

Scratch, scratch, scratch. On aurait dit le plus minus-cule des Lilliputiens aveugles tapotant la porcelaine de sa canne blanche, cherchant son chemin, vérifiant que les choses, autour de lui n'avaient pas changé.

" De l'air dans les tuyaux ! " s'exclama Howard d'une voix forte et sur un ton déclamatoire; sur quoi il ouvrit audacieusement la porte, se pencha, s'empara du man-che du balai et l'attira vivement dans le hall minuscule.

Il n'avait pas eu besoin de faire plus de deux pas dans la petite pièce avec son lino décoloré et déformé, sa fenêtre à la vue brouillée de croisillons donnant sur le puits de jour minable; quant au lavabo, il n'avait sur-tout pas regardé dedans.

Il resta dehors, l'oreille tendue.

Scratch, scratch. Scritch-scratch.

Il alla replacer pelle et balai dans le recoin de la cuisine, entre gazinière et frigo, puis revint dans la salle de séjour. Il resta un moment perdu dans la contemplation de la porte de la salle de bains. Elle était restée entrouverte, et un rai de lumière jaune venait éclairer le hall.

T'as intérêt à aller fermer la lumière. Tu sais bien que Vi va pousser les hauts cris si elle la trouve allumée. Ce n'est même pas la peine d'y entrer. Il suffit de passer la main et d'appuyer sur l'interrupteur.

Mais si quelque chose venait le toucher, à ce moment-là ?

Si un autre doigt venait effleurer le sien ?

qu'en dites-vous, les amis ?

Il entendait encore le bruit. Il avait quelque chose d'horriblement implacable. De quoi rendre fou.

Scratch. Scritch. Scratch.

A la télé, Alex Trebek énumérait les catégories du Double Jeopardy. Howard alla monter légèrement le son. Puis il se rassit dans son fauteuil et se dit qu'il n'entendait aucun bruit en provenance de la salle de bains.

Aucun.

Sauf, peut-être, un peu d'air dans les tuyaux.

Vi Mitla était de ces personnes qui se déplacent avec une précision d'une telle délicatesse qu'elles en paraissent presque fragiles... sauf que Howard était son conjoint depuis vingt et un ans, et qu'il savait qu'elle n'avait rien d'un tanagra. Elle mangeait, buvait, tra-vailait, dansait et faisait l'amour exactement de la même manière: con brio. Elle entra dans l'apparte-ment tel un ouragan miniature, son bras puissant maintenant un sac de papier brun contre son sein droit.

Elle alla directement le poser à la cuisine. Howard entendit le bruit du papier qui se déchirait, la porte du frigo qui s'ouvrait et se refermait. Lorsqu'elle revint, elle lui jeta son manteau sur les genoux. " Tu veux bien me le ranger ? demanda-t-elle. J'ai une de ces envies de faire pipi,

hou là là ! "

Hou là là ! était l'une des exclamations favorites de Vi, qu'elle avait une manière bien à elle de prononcer, le premier là un ton plus bas que le dernier.

" Bien s'r, Vi ", répondit Howard en se levant len-tement, le manteau bleu foncé de sa femme dans les bras. Il ne la quitta pas des yeux tandis qu'elle traver-sait la pièce pour gagner la salle de bains.

" La compagnie d'électricité adore ça, quand tu lais-ses la lumière allumée dans la salle de bains, Howie, lança-t-elle par-dessus son épaule.

* Je l'ai fait exprès, répondit-il. Je savais que tu t'y précipiterais. "

Elle rit. Il entendit le frou-frou de ses vêtements. " Tu me connais trop bien. Les gens vont dire qu'on est amoureux. "

Tu devrais le lui dire... l'avertir, pensa Howard, sachant bien qu'il en était incapable. Lui dire quoi, en effet ? Fais attention, Vi, il y a un doigt qui sort par l'écoulement du lavabo, ne laisse pas le type à qui il appartient te le mettre dans l'oeil si tu te penches des-sus pour prendre un verre d'eau ?

En outre, il s'était agi d'une hallucination, c'est tout, une hallucination provoquée par des bruits d'air dans la tuyauterie et par sa peur des rats et des souris. quel-ques minutes étant passées depuis, l'explication lui paraissait de plus en plus plausible.

N'empêche, il resta planté là, le manteau de Vi dans les bras, attendant de voir si elle n'allait pas se mettre à hurler. Ce qu'elle fit, au bout d'une dizaine de secon-des.

" Mon Dieu, Howard ! "

Il sursauta et étreignit le manteau encore plus fort. Son coeur, qui s'était calmé entre-temps, recommença à cogner son message en morse. Il voulut répondre, mais sa voix s'étrangla.

" quoi ? finit-il par croasser. Kés'y a, Vi ?

* Les serviettes ! Il y en a la moitié par terre !

qu'est-ce qui s'est passé ?

* Je ne sais pas ", lança-t-il à son tour. Son coeur tambourinait plus

fort que jamais, et il aurait été bien incapable de dire si la nausée et l'impression d'être sur le point de vomir qui montaient du fond de son ventre étaient dues au soulagement ou à la terreur. Il supposa qu'il avait dû faire tomber les serviettes de leur étagère, dans sa première tentative pour sortir en trombe de la salle de bains.

" «a doit être le fantôme. Et sans vouloir avoir l'air d'en rajouter, tu as encore oublié de rabaisser le cou-vercle.

* Oh, désolé.

* Ouais, c'est ce que tu dis toujours. Je me demande parfois si ce n'est pas pour que je tombe dedans et que je m'y noie; je t'en crois capable !
"

La voix de Vi flot-tait vers lui, désincarnée. Il y eut un clunk ! mat, comme elle le rabaisait elle-même. Howard attendait toujours, le manteau serré contre lui, son coeur battant toujours la chamade.

" Il détient le record du plus grand nombre de strike-out dans une partie de base-ball, lut Alex Trebek.

* qui était Tom Seaver ? risqua Mildred.

* Roger Clemens, pauvre cloche ", murmura Ho-ward.

P-woooooouch ! fit la chasse d'eau. Le moment qu'il attendait (il ne s'en rendit compte qu'à cet instant) allait arriver. Le silence paraissait s'éterniser. Puis il entendit le couinement du robinet (celui d'eau chaude, qu'il oubliait de changer, en dépit de ses bonnes intentions), suivi d'un ruissellement d'eau tandis que Violet se lavait vivement les mains.

Pas de hurlements.

Evidemment pas, puisqu'il n'y avait pas de doigt.

" De l'air dans la tuyauterie ", répéta Howard avec plus d'assurance, avant d'aller accrocher le manteau dans la penderie.

Elle arriva en ajustant sa jupe. " J'ai la crème glacée, dit-elle, cerise-vanille, exactement ce que tu voulais. Mais si on prenait une bière avant, Howie ? C'est une nouvelle. American Grain. J'en avais jamais entendu parler, mais ils faisaient une offre spéciale, alors j'en ai pris un pack de six. qui ne risque rien n'a grain, n'est-ce pas ?

* Tout juste, Auguste ", répondit-il en fronçant le nez. Il avait trouvé

charmant, au début, le penchant que Violet manifestait pour les jeux de mots; charme qui s'était quelque peu étiolé, avec les années. Néanmoins, maintenant que sa peur s'était calmée, une bière semblait être exactement ce qu'il lui fallait. Puis, pendant que Vi était à la cuisine pour faire le service de sa dernière trouvaille, il se rendit compte que sa peur n'était nullement calmée. Il essaya de se rassurer en se disant qu'il valait mieux avoir une hallucination que de voir un doigt véritable surgir dans le trou de vidange de son lavabo, un doigt vivant et inquisiteur, mais il n'y avait pas de quoi pavoiser.

Il se rassit dans son fauteuil. Tandis qu'Alex Trebek annonçait la dernière catégorie - les années soixante -, il se prit à penser aux nombreux spectacles télévisés qu'il avait vus et dans lesquels un personnage était frappé d'hallucination, soit parce qu'il était épileptique, soit parce qu'il avait une tumeur au cerveau. Il se souvenait d'en avoir vu des tas.

" Tu sais, dit Vi en revenant avec deux bières à la main, je n'aime pas trop ces Vietnamiens qui tiennent le petit supermarché. Et je crois qu'ils ne me plairont jamais beaucoup. Je les trouve fouineurs.

* Les as-tu surpris en train de fouiner ? " demanda Howard. Il estimait, pour sa part, que les Lah étaient des gens exceptionnels... mais ce soir, il s'en fichait éperdument.

" Non, répondit Violet, jamais. Et c'est pourquoi je suis encore plus sur mes gardes. En plus, ils sourient tout le temps. Mon père disait toujours qu'il ne faut pas faire confiance à quelqu'un qui sourit. Il disait aussi... Howie ? Tu te sens bien ?

* Il disait ça ?

* Très amusant, chéri ! Tu es p,le comme un linge.

Tu ne nous couverais pas un petit quelque chose, par hasard ? "

Non, eut-il envie de répondre, couvrir un petit quelque chose est vraiment un euphémisme. Je suis peut-être tout simplement épileptique ou j'ai peut-

être une tumeur au cerveau, Vi - quand je couve, ce sont des oeufs d'autru-che, pas de piaf !

" «a doit être le travail, sans doute. Je t'ai déjà parlé de ce nouveau problème de taxes, au St. Anne's Hos-pital.

* Oui, et alors ?

* C'est un vrai nid de rats (réplique malheureuse, qui lui fit aussitôt penser au lavabo et à ce qui sortait du trou de vidange). Les bonnes soeurs ne devraient jamais tenir de livres de comptes. quelqu'un aurait dû écrire ça dans la Bible, on serait bien plus tranquilles.

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

* Tu te laisses trop faire par Mr Lathrop, aussi, répondit Vi d'un ton ferme. Et ça continuera tant que tu ne te rebifferas pas. Tu tiens à faire une crise car-diaque, à la fin ?

* Non. " Ni une crise d'épilepsie ni une tumeur au cerveau. Je vous en prie, mon Dieu, faites que ça ne recommence pas, d'accord ? Une fois, ça va, mais ça suffit; juste comme un rot mental et c'est fini. D'accord ?

S'il vous plaît ! Avec un peu de sucre dessus !

" Evidemment que non, dit-elle d'un ton sévère. Arlene Katz racontait justement l'autre jour que quand un homme de moins de cinquante ans a une attaque cardiaque, il ressort presque toujours de l'hôpital les pieds devant. Et tu n'en as que quarante et un. Il ne faut pas te laisser faire, Howard. T'es trop poire, à la fin !

* Sans doute ", admit-il, morose.

Alex Trebek fit sa réapparition et donna la dernière question du jeu: " Ce groupe de hippies a traversé les Etats-Unis en autocar avec l'écrivain Ken Kesey. " La musique du générique de fin commença à jouer. Les deux candidats masculins écrivaient à toute vitesse. Mildred, la femme au four à micro-ondes dans l'oreille, paraissait perdue. Finalement, elle griffonna quelque chose, avec un évident manque d'enthousiasme.

Vi prit une gorgée de bière. " Hé ! Pas si mauvaise !

Et seulement deux dollars soixante-cinq les six ! "

Howard but à son tour. La bière n'avait rien de spécial, mais au moins était-ce humide et frais. Apaisant.

Aucun des deux candidats masculins ne trouva. Mil-dred se trompa aussi, ne tombant toutefois pas si loin que ça de la bonne réponse. " C'étaient les Merry Men ? " avait-elle écrit.

" Les Merry Pranksters, demeurée ", dit Howard.

Violet le regarda avec admiration. " Tu connais tou-tes les réponses, Howard, n'est-ce pas ?

* Si seulement c'était vrai... " répondit-il avec un soupir.

Howard n'était pas un grand amateur de bière, ce qui ne l'empêcha pas, ce soir-là, de faire honneur à trois des six canettes achetées par Violet. Vi ne put se retenir de faire de l'ironie, disant que si elle s'était doutée qu'elle lui plairait autant, elle serait passée par la pharmacie lui acheter une seringue à injection en intraveineuse. Un classique de l'humour violettin. Il se força à sourire. En réalité, il espérait que la bière l'assoupirait plus vite, redoutant, sans un peu d'aide, de rester éveillé

un bon moment à revenir sur ce qu'il avait imaginé avoir vu dans le lavabo de la salle de bains. Mais, comme le lui avait souvent fait remarquer Vi, la bière est pleine de vitamine P, et vers huit heures trente, une fois sa femme partie se mettre en chemise de nuit dans la chambre, Howard dut envisager sérieusement de vider sa vessie.

Il commença par se diriger vers le lavabo, qu'il se força à examiner.

Rien.

Ce fut un soulagement (en fin de compte, une hallucination valait mieux qu'un vrai doigt, avait-il conclu, en dépit du risque de tumeur au cerveau), mais regarder dans l'orifice de vidange ne lui plaisait pas pour autant. Le croisillon de cuivre qui, à l'intérieur, était destiné à retenir les cheveux ou les épingles, avait disparu depuis des années, si bien qu'on ne voyait qu'un trou noir dans un cercle d'acier terni. On aurait dit qu'une orbite vide vous regardait.

Howard le ferma à l'aide du bouchon de caoutchouc.

Voilà qui était beaucoup mieux.

Il s'éloigna du lavabo, releva le siège des toilettes (Vi lui reprochait d'oublier de le rabaisser lorsqu'il avait fini, mais paraissait trouver normal de ne pas le relever quand elle avait terminé) et se mit en position. Il faisait partie de ces hommes qui ne peuvent uriner que

lorsque le besoin devient réellement pressant, et sont inca-pables d'y parvenir dans des toilettes publiques, dès qu'il y a un peu de monde; L'idée de tous ces hommes attendant leur tour derrière lui le paralysait complète-ment. Il se mit donc à faire ce qu'il faisait presque toujours dans les quelques secondes qui séparaient la mise en batterie de l'instrument et l'ouverture du feu: il récita, dans sa tête, la série des nombres premiers.

Il en était à treize et les premières gouttes étaient sur le point de jaillir, lorsqu'un bruit soudain et fort retentit derrière lui: pwouk ! Sa vessie, qui reconnut avant son esprit le son produit par le bouchon de caout-chouc violemment expulsé de son logement, se ver-rouilla sur-le-champ

- et plutôt douloureusement.

Puis, quelques instants plus tard, le bruit d'un ongle tapotant légèrement la porcelaine comme une mini-canne d'aveugle recommença. Howard sentit sa peau se glacer; elle lui donnait l'impression de se recroque-viller au point de ne plus arriver à recouvrir la chair, en dessous. Une unique goutte d'urine perla, se détacha et tomba avec un petit plic ! avant que son pénis ne se mette à se recroqueviller dans sa main, battant en retraite comme une tortue qui cherche l'abri de sa carapace.

Howard s'avança en direction du lavabo, lentement d'un pas mal assuré, et regarda dedans.

Le doigt était de retour. Il était extrêmement long, mais en dehors de ça paraissait normal. On distinguait parfaitement l'ongle, qui n'était ni rongé ni spéciale-ment allongé, et les deux premières phalanges. Sous ses yeux, le doigt continua à tapoter à l'aveuglette dans le fond du lavabo.

Howard se pencha et regarda sous le lavabo. Le tuyau qui sortait du plancher faisait moins de huit cen-timètres de diamètre. C'était insuffisant pour un bras. En outre, il était fortement coudé à la hauteur de la trappe de visite. Dans ce cas... à quoi le doigt était-il relié ? A quoi pouvait-il être relié ?

Howard se redressa et, pendant quelques désagréa-bles instants, eut l'impression que sa tête était sur le point de se détacher de son corps et de partir à la dérive. Son champ de vision était parsemé de petits points noirs flottants.

Je vais m'évanouir, pensa-t-il. Il se prit le lobe de l'oreille droite et tira

dessus une fois, avec force, comme un passager effrayé, dans un train, tirerait la sonnette d'alarme. L'étourdissement passa... mais le doigt était toujours là.

Ce n'était pas une hallucination. Comment cela était-il possible ? On distinguait une minuscule goutte d'eau sur l'ongle, et un minuscule filet blanc en des-sous - du savon, très probablement du savon. Vi s'était lavé

les mains après avoir fait pipi.

«a pourrait toutefois être une hallucination; on ne peut pas l'exclure. Ce n'est pas parce que je vois de l'eau et du savon dessus que ce que je vois n'est pas le produit de mon imagination. Et écoute, Howard, mon gars, si ce n'est pas quelque chose que tu imagines, qu'est-ce que ce doigt fout ici ?

Et d'abord, comment y est-il parvenu ? Et comment se fait-il que Vi ne l'ait pas vu ?

Appelle-la, appelle-la donc ! se dit-il dans sa tête, pour, une microseconde plus tard, se donner le contrordre: Non ! Surtout pas ! Parce que si jamais tu continues à le voir et qu'elle ne le voie pas...

Il ferma les yeux très fort, et se retrouva quelques instants dans un univers d'éclairs rouges et de battements de coeur affolés.

Lorsqu'il les rouvrit, le doigt était toujours là.

" qu'est-ce que tu es ? murmura-t-il entre ses lèvres étirées et serrées sur ses dents. qu'est-ce que tu es, et qu'est-ce que tu fiches ici ? "

Le doigt interrompit aussitôt ses explorations, pivota et se pointa directement sur Howard. Celui-ci bondit maladroitement en arrière, portant la main à la bouche pour étouffer un cri. Il aurait voulu détacher son regard de l'immonde chose, il aurait voulu se précipiter hors de la salle de bains (peu importait ce que Vi penserait ou dirait), mais il était pour l'instant paralysé et incapable de s'arracher à cette vision d'un doigt indicateur blanc rose, qui avait tout à fait l'aspect d'un périscope organique.

Puis il se recourba à hauteur de la deuxième articulation. Le bout du doigt plongea, toucha la porcelaine et reprit ses tapotements exploratoires en cercles concentriques.

" Howie ? T'es tombé dedans, ou quoi ? lui lança Violet.

* J'arrive tout de suite ! " répondit-il avec un ton de joie démente dans la voix.

Il tira la chasse sur l'unique goutte de pipi, puis se dirigea vers la porte en faisant un grand détour pour éviter le lavabo. Il surprit néanmoins son reflet dans le miroir; il avait les yeux exorbités, la peau blême. Il se pinça fortement les joues avant de sortir de la salle de bains qui, en l'espace d'une petite heure, était devenue l'endroit le plus incompréhensible et le plus horrible qu'il ait jamais vu.

Lorsque Vi arriva dans la cuisine, se demandant pourquoi il prenait tant de temps, elle le trouva le nez dans le frigo.

" qu'est-ce que tu cherches ? demanda-t-elle.

* Un Pepsi. Je crois que je vais aller en chercher chez Lah.

* Après trois bières et un bol de crème glacée ? Mais tu vas éclater, Howie !

* Mais non. " Si cependant il n'arrivait pas à vider sa vessie de son contenu, c'est ce qui risquait de lui arriver.

" Tu es sûr que tu te sens bien ? " Vi l'observait encore d'un oeil critique, mais elle avait parlé d'un ton adouci, marqué d'une réelle inquiétude. " Parce que tu as une mine épouvantable. Vraiment.

* Oh, dit-il, l'air chagrin, il y a eu quelques cas de grippe au bureau. Je suppose que...

* C'est moi qui vais aller chercher ton fichu Pepsi, si c'est de ça que tu as envie.

* Mais non, se hâta-t-il de l'interrompre. Tu es en chemise de nuit. T'en fais pas, je vais mettre mon man-teau.

* De quand date ta dernière maladie, Howie ? «a fait tellement longtemps que je ne m'en souviens même plus.

* Je verrai ça demain, répondit-il vaguement, se rendant dans la petite entrée où étaient accrochés les man-teaux. «a doit se trouver dans un des classeurs des

assurances.

* Eh bien, tu as intérêt ! Et si tu tiens absolument à faire l'idiot et à sortir, prends au moins mon foulard !

* D'accord. Très bonne idée. " Il enfila son manteau et le boutonna en se détournant d'elle, afin qu'elle ne voie pas à quel point ses mains tremblaient. Lorsqu'il voulut lui faire de nouveau face, il la vit qui disparaissait dans la salle de bains. Il resta cloué sur place, hypnotisé, s'attendant à l'entendre hurler d'un instant à l'autre, cette fois; mais ce fut le bruit de l'eau s'écoulant dans le lavabo qui lui parvint, suivi de celui de quelqu'un qui se lave énergiquement les dents - con brio.

Il resta planté là encore un moment, tandis que son esprit lui présentait son verdict en une formule laconique et claire: Je perds les pédales.

Il se pourrait que... mais ça ne changeait rien au fait que s'il ne l'ansquinait pas dans les plus brefs délais, il allait être victime d'un accident gênant. Voilà au moins un problème qu'il pouvait résoudre, ce qui le réconforta un peu. Il ouvrit la porte, mit un pied dehors puis revint prendre le foulard de Violet.

quand vas-tu lui parler de ce rebondissement inattendu dans la vie de Howard Mitla ? se demanda-t-il soudain.

Il chassa cette pensée, et se concentra sur la tâche consistant à glisser les pointes du foulard dans son manteau.

L'appartement des Mitla était situé au troisième étage d'un immeuble qui en comptait neuf, sur Hawking Street. A un jet de pierre, à l'angle de Hawking et de Queens Boulevard, se trouvait le mini-supermarché "

Delicatessen & Convenience " des Lah, ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais au lieu de tourner à droite, Howard prit à gauche, jusqu'à une petite allée qui aboutissait au puits de jour de l'arrière du bâtiment. Des poubelles s'alignaient tout du long. Dans les intervalles jonchés de débris qui les séparaient, il arrivait souvent que des sans-abri - bien loin d'être tous des alcooliques - installent leurs pénates en se faisant des lits de vieux journaux. Personne ne semblait avoir élu domicile dans l'allée, ce soir, ce qui provoqua un élan de profonde reconnaissance de la part de Howard.

Il se glissa entre les deux premières poubelles, ouvrit sa braguette et urina copieusement. Son soulagement fut si grand, tout d'abord, qu'il se sentit revivre en dépit des épreuves qu'il venait de subir; mais au

fur et à mesure que se tarissait le flot d'urine, ses réflexions firent renaître son anxiété.

Car sa situation, en un mot, était intenable.

Le voilà qui se retrouvait en train de pisser contre le mur de l'immeuble dans lequel il avait un appartement bien chaud et confortable, jetant de temps en temps un coup d'oeil par-dessus son épaule pour vérifier s'il n'était pas observé. L'irruption d'un drogué ou d'un type décidé à lui faire les poches, alors qu'il était dans une position aussi exposée, était une perspective inquiétante - mais peut-être pas autant que celle de voir arriver les Fenster du 2 C, par exemple, ou les Dattlebaum du 3 F. quelles explications donnerait-il ? Et qu'est-ce que cette pipelette d'Alicia Fenster irait raconter à Violet ?

Il referma sa braguette et remonta l'allée; une fois au coin, il regarda prudemment dans les deux directions, puis se rendit jusque chez les Lah, où il acheta donc une boîte de Pepsi à Mrs Lah, une femme à la peau oliv

,tre et au sourire perpétuel.

" Vous palaissez tout pile, ce soir, monsieur Mitla, dit-elle sans cesser de sourire. Vous trouvez pas bien ? "

Oh que si ! je trouve, je trouve très bien, même, madame Lah, eut-il envie de répondre. Je trouve même des choses introuvables.

" Je crois que j'ai attrapé une cochonnerie au lavabo ", répondit-il. Et comme elle fronçait les sourcils, il se rendit compte de ce qu'il venait de sortir. " Au bureau, je veux dire.

* Faut se mettre au chaud, bien au chaud. " Le plissement disparut sur ce front quasi céleste. " A la radio, ils disent faile floid.

* Merci ", répondit-il en s'en allant. En chemin, il ouvrit le Pepsi et le répandit sur le trottoir. Etant donné que la salle de bains, apparemment, était devenue un territoire hostile, boire était la dernière chose qu'il devait faire.

Une fois dans l'appartement, il entendit Vi qui ron-flait doucement, dans la chambre. Les trois bières l'avaient expédiée vite fait bien fait dans les bras de Morphée. Il posa la boîte vide sur le comptoir de la cuisine, puis marqua un temps d'arrêt devant la porte de la salle de bains. Au bout de quelques instants, il posa l'oreille contre le battant.

Scratch-scratch. Scritch-scratch-scratch.

" Saloperie d'ordure ", murmura-t-il.

Il alla se coucher sans se laver les dents pour la première fois depuis son séjour de quinze jours dans le camp de vacances de High Pines; il avait douze ans et sa mère avait oublié de mettre sa brosse à dents dans son sac.

... Pour se retrouver allongé à côté de Vi, bien réveillé.

Il distinguait parfaitement les tapotements du doigt décrivant ses cercles concentriques d'exploration dans le lavabo, le cliquetis de l'ongle dansant les claquettes. En fait il n'entendait rien du tout, c'était impossible, avec les deux portes fermées, et il le savait: mais il imaginait qu'il les entendait, et c'était aussi effrayant.

Non, tout de même. Au moins, tu sais que tu t'imagines. Pour ce qui est du doigt, tu n'en es pas aussi sûr.

Mince réconfort. Impossible de s'endormir, impossible de résoudre son problème. Ce qu'il comprenait, en revanche, c'était qu'il ne pouvait passer le reste de son existence à chercher des excuses pour sortir pisser dans la contre-allée du bâtiment. Il ne se voyait pas tenir la distance plus de quarante-huit heures. Et qu'allait-il se passer la prochaine fois qu'il allait devoir couler un bronze, les aminches ? Voilà bien une question que l'on n'avait jamais posée dans l'épreuve finale de Jeopardy, et à laquelle il n'aurait su comment répondre. La contre-allée n'était pas une solution

- au moins savait-il cela.

Peut-être, lui suggéra avec prudence la voix qui parlait dans sa tête, finiras-tu par t'habituer à cette foutue saloperie.

Non; c'était une idée aberrante. Cela faisait vingt et un ans qu'il était marié avec Violet, et il lui était impossible de pisser si elle se trouvait aussi dans la salle de bains. Le disjoncteur coupait le circuit, un point c'est tout. Elle était capable, elle, de s'asseoir sur les gogues et de pisser tout en bavardant joyeusement pendant qu'il se rasait; lui, non. Il n'était pas fait comme ça. Ce n'était pas sa façon d'être.

Si ce doigt ne disparaît pas tout seul, autant te préparer à la changer, ta façon d'être. C'est même à une véritable transformation qu'il faut te préparer, mon vieux.

Il jeta un coup d'oeil au réveil, sur la table de nuit. Deux heures moins le quart... et, se rendit-il compte à son grand chagrin, il avait de nouveau envie de faire pipi.

Il se leva avec précaution, se glissa hors de la cham-bre, passa devant la porte fermée de la salle de bains - derrière laquelle continuaient, incessants, les gratte-ments et cliquetis - et gagna la cuisine. Il mit l'esca-beau devant l'évier, monta dessus, visa soigneusement l'orifice d'écoulement, l'oreille tendue au cas o ù Vi se lèverait.

Il finit par y arriver... mais seulement après avoir atteint trois cent quarante-sept dans la série des nom-bres premiers. Un record absolu. Il rangea le tabouret et retourna se coucher, le pas pesant, non sans se dire:

«a ne pourra pas durer comme ça. Pas longtemps. Je ne vais jamais tenir le coup.

En repassant devant la porte de la salle de bains, il montra les dents.

Lorsque le réveil sonna à six heures et demie, le lendemain matin, il se laissa tomber du lit et se traîna jusque dans la salle de bains.

Le lavabo était vide.

" Dieu soit loué ", murmura-t-il d'une voix tremblotante. Une bouffée d'un soulagement sublime, soulagement si vaste qu'il frisait la révélation mystique, l'envahit de la tête aux pieds. " Oh, Dieu soit loué... "

Le doigt jaillit, tel un diable de sa boîte, comme s'il avait été attiré

par le son de sa voix. Il tourna trois fois sur lui-même, puis s'arqua, raide comme un chien de chasse à l'arrêt. S'arqua, directement pointé sur lui.

Howard battit en retraite, sa lèvre supérieure se retroussant par saccades en un mouvement incons-cient.

Puis le bout du doigt se courba et se redressa, se courba et se redressa, comme s'il le saluait. Bonjour, Howard. C'est chouette d'être ici.

" Va te faire foutre ", grommela-t-il. Il se tourna pour faire face aux toilettes. Essayait résolument d'ouvrir les vannes... en vain. Il se sentit pris d'un soudain accès de rage blanche, du besoin de se jeter sur l'envahisseur qui pointait hors du lavabo, de l'arracher à son antre, de

le jeter au sol et de le piétiner.

" Howard ? appela Vi d'un ton fatigué, frappant à la porte. Tu as fini ?

* Oui ", répondit-il en essayant de prendre un ton normal. Il tira la chasse.

Manifestement, Vi ne se serait aperçue de rien si son ton avait été bizarre

- ou ne s'en serait pas inquiétée - et ne fit guère attention à la tête qu'il faisait. Elle souffrait elle-même d'un mal de tête non prévu au programme.

" J'en ai eu de pires, mais il est quand même pas mal, dans le genre ", marmonna-t-elle en le frôlant. Elle souleva sa chemise de nuit, se laissa tomber sur le siège de la cuvette et se prit la tête dans la main. " Plus question de reprendre de cette cochonnerie. American Grain, tu parles ! Mon cul, oui ! Il faudrait quand même leur expliquer, un jour, qu'on met les fertilisants avant de faire pousser le houblon, pas après. Un mal au crâne pour trois foutues bières ! Bon sang ! On en a toujours pour son argent. En particulier quand on achète chez ces Viets à la noix. Sois mignon, Howie, attrape-moi l'aspirine, tu veux ?

* Bien sûr ", dit-il en se rapprochant prudemment du lavabo. Le doigt avait disparu. La présence de Vi, semblait-il, avait un effet dissuasif. Il prit la bouteille d'aspirine et en sortit deux cachets. En la remettant en place, il vit le bout du doigt pointer un instant dans l'orifice, d'où il ne sortit que d'environ un centimètre. Il exécuta une fois de plus sa petite danse de salutation et disparut.

Je vais me débarrasser de toi, mon vieux, se dit-il soudain. Pensée qui fut accompagnée d'un sentiment de colère - une colère pure, sans faille

-
qui le ravit. L'émotion se mit à patrouiller dans son esprit tourmenté et meurtri comme un de ces titanesques brise-glaces soviétiques qui s'ouvrent un chemin au milieu de la banquise la plus épaisse avec une aisance apparente. Je vais t'avoir. Je ne sais pas comment, mais j'y arriverai.

Il tendit les deux aspirines à Vi. " Attends un instant, je t'apporte de l'eau.

* Pas la peine, répondit-elle de son timbre lugubre en écrasant les deux cachets sous ses dents. «a va plus vite comme ça.

* «a doit tout de même t'arracher la bouche, non ? " dit Howard, qui se rendit compte qu'il lui était presque égal de se trouver dans la salle de bains tant que Vi y était aussi.

" M'en fiche. " Son ton devenait de plus en plus lugubre. Elle tira la chasse. " Et toi, comment ça va, ce matin ?

* Pas très fort, admit-il.

* Tu as aussi mal à la tête ?

* Non. Je crois que c'est ce virus de grippe dont je t'ai parlé. J'ai mal à la gorge et j'ai l'impression que j'ai un doigt de fièvre.

* quoi ?

* Un poil de fièvre, c'est ce que j'ai voulu dire.

* Tu ferais mieux de rester à la maison. " Elle se leva, alla prendre sa brosse à dents sur l'étagère, au-dessus du lavabo, et commença à se brosser vigoureusement.

" Toi aussi, tu ferais peut-être bien de rester ici ", observa-t-il. Il n'y tenait nullement, en fait; il ne voulait qu'une chose, qu'elle parte retrouver le Dr Stone pour l'aider à boucher les caries et à poser des bridges; mais ç'aurait été faire preuve d'insensibilité que de ne rien dire.

Elle lui jeta un coup d'oeil dans le miroir. Déjà, un peu de couleur animait ses joues, une petite lueur dansait dans ses yeux. Violet récupérait aussi son brio. " Le jour où je n'irai pas travailler à cause d'une migraine sera celui où j'arrêterai complètement de boire. En plus, le docteur va avoir besoin de moi. On enlève toute une mâchoire supérieure. Sale boulot, mais faut bien que quelqu'un le fasse. "

Elle cracha directement dans l'orifice, et Howard se dit, fasciné: La prochaine fois qu'il sortira de là, il aura du dentifrice sur le bout.

Bordel de Dieu !

" Reste bien au chaud à la maison et bois beau-coup ", lui dit-elle. Elle avait adopté son ton d'infirmière-chef, celui qui sous-entendait: Si tu n'es pas raisonnable, ne t'en prends qu'à toi. " Profites-en pour lire. Et, par la même occasion, montre à Mr Duchenoque-Lathrop ce qu'il lui en coûte, lorsque tu ne viens pas. «a va le faire réfléchir.

* Ce n'est pas une mauvaise idée. "

Elle posa un baiser sur sa joue en passant, lui adressa un clin d'oeil et ajouta: " Ta timide violette connaît aussi quelques trucs, Howie. " Une demi-heure plus tard, lorsqu'elle partit prendre son bus, elle chantonnait gaiement, son mal de tête oublié.

Dès le départ de Vi, Howard tira l'escabeau devant l'évier et pissa de nouveau de cette façon. Beaucoup plus facile, lorsque Violet n'était pas dans la maison: il avait à peine atteint trente-trois, le neuvième nombre premier.

Ce problème-là réglé, au moins pour les quelques heures à venir, il revint dans le petit hall et passa la tête par la porte de la salle de bains. Il vit aussitôt le doigt - voilà qui ne collait pas. C'était impossible, il en était beaucoup trop loin, et le bord du lavabo aurait dû le cacher. Or, il le voyait très bien et cela signifiait...

" qu'est-ce que tu fous, salopard ? " croassa Howard. Le doigt, qui se tortillait en tous sens comme pour sentir la direction du vent, se tourna vers lui. Il avait le bout enduit de dentifrice, comme prévu. Il se plia dans sa direction... sauf qu'il se plia trois fois: et ça aussi, c'était impossible, tout à fait impossible, car lorsqu'on arrivait à la troisième phalange de n'importe quel doigt, on se trouvait à hauteur de la main.

Il s'allonge... comment un truc pareil peut-il se produire, voilà qui m'échappe, mais le fait est là; si je peux le voir par-dessus le rebord du lavabo, c'est qu'il mesure au moins vingt centimètres... peut-être davantage !

Il referma la porte de la salle de bains aussi doucement que possible et retourna dans le séjour d'un pas chancelant. Ses jambes étaient de nouveau comme deux cannes branlantes; son brise-glace mental avait disparu, aplati sous le grand iceberg blanc de la panique et de l'abasourdissement. Non, pas un iceberg, tout un glacier.

Howard Mitla se laissa choir dans son fauteuil et ferma les yeux. Jamais il ne s'était senti aussi seul, aussi désorienté ni aussi impuissant de toute sa vie. Il resta ainsi quelque temps; puis ses mains, agrippées aux bras du fauteuil, commencèrent à se décrisper. Il avait passé l'essentiel de la nuit les yeux grands ouverts. La somnolence le gagnait, maintenant, tandis que dans la salle de bains, le doigt télescopique cliquait en cercles concentriques.

Il rêva qu'il était l'un des candidats de Jeopardy - non pas la nouvelle version, avec beaucoup d'argent à la clé, mais l'ancienne, quand

l'émission était diffusée dans la journée. Au lieu qu'il y ait un mur d'écrans, un comparse, derrière le panneau du jeu, se contentait de tirer une carte lorsqu'un des joueurs donnait une réponse. Ce n'était plus Alex Trebek qui officiait, mais Art Fleming, avec sa chevelure lisse rejetée en arrière et son sourire gourmé de gamin nunuche à sa première surprise-partie. La femme, au milieu, était la Mildred de la veille; elle avait toujours une antenne de satellite dans l'oreille, mais ses cheveux étaient remontés à la manière bouffante mise à la mode par Jacqueline Ken-nedy; ses lunettes cerclées d'acier avaient été remplacées par d'autres, en yeux de chat.

Et tout le monde était en noir et blanc, lui inclus.

" O.K., Howard ", dit Art en pointant un doigt sur lui. Son index, grotesque, mesurait bien trente centimètres de long et dépassait de sa main repliée comme la fêrule d'un pédagogue. De la p^{te} dentifrice bar-bouillait l'ongle. " A votre tour de choisir. "

Il regarda le tableau et répondit: " J'aimerais Nui-sibles et Vipères pour cent dollars, Art. "

Le carré marqué \$100 disparut, révélant la réponse que lut le présentateur:

" La meilleure façon de se débarrasser de ces doigts ennuyeux dans une salle de bains.

* C'est... ", commença Howard, pris de court. Le public du studio - en noir et blanc - le regardait fixe-ment et en silence. Une caméra - en noir et blanc - s'avança pour prendre son visage dégoulinant de sueur, en noir et blanc, en gros plan. " qu'est-ce que... euh...

* Dépêchez-vous, Howard, il ne vous reste que quel-ques secondes ", l'encouragea Art Fleming en agitant vers lui son doigt ridiculement long, mais pour Howard, c'était le trou total. Il allait échouer, on dédui-raït les cent dollars, il allait se retrouver dans les colon-nes inférieures, il allait tout perdre, on ne lui donnerait même pas cette foutue Encyclopédie Grolier...

En bas, dans la rue, un camion de livraison pétarada bruyamment. Howard se réveilla en sursaut, manquant de peu de tomber du fauteuil.

" C'est un débouche-canalisation liquide ? s'écria-t-il. C'est un débouche-canalisation liquide ? "

C'était, bien entendu, la réponse. La bonne réponse.

Il se mit à rire. Il riait encore cinq minutes après, lorsque, tout en enfilant son manteau, il quitta l'appartement.

Howard prit la bouteille de plastique que l'employé suceur de cure-dents, dans la quincaillerie Happy Handyman de Queens Boulevard, venait de poser sur le comptoir. Il y avait sur l'étiquette un dessin représentant une femme en petit tablier, qui, une main sur la hanche, versait de l'autre une bonne rasade de débouche-canalisation dans quelque chose qui était soit un lavabo industriel, soit le bidet d'un lutteur de sumo. " DRAIN-EZE, proclamait la légende, DEUX fois plus puissant que la plupart des autres marques !

Débouche évier, baignoire, douches et lavabos en quelques minutes ! Dissout les cheveux et les matières organiques ! "

" Les matières organiques, lut Howard. qu'est-ce que ça veut dire ? "

L'employé, un chauve au front constellé de verrues, haussa les épaules. Le cure-dents passa d'un coin de sa bouche à l'autre. " Des aliments, je suppose. Mais j'éviterais de mettre cette bouteille à côté du savon liquide, si vous voyez ce que je veux dire.

* «a pourrait faire des trous dans les mains ? » demanda Howard avec l'espoir d'avoir l'air suffisamment horrifié.

L'employé haussa de nouveau les épaules. " C'est sans doute pas aussi efficace que le produit qu'on proposait dans le temps, un truc qui contenait de la soude caustique - interdit à la vente, depuis. Il me semble, en tout cas. Mais vous voyez ça, hein ? " D'un doigt court et boudiné, il tapota le symbole tête de mort sur deux tibias, sous lequel on lisait POISON. Howard étudia un instant ce doigt; c'est fou ce qu'il avait remarqué de doigts, pendant sa courte balade jusqu'au Happy Handyman.

" Oui, dit-il, je le vois.

* Eh bien, figurez-vous que ce n'est pas là pour faire joli. Si vous avez des gosses, tenez-le hors de portée. Et ne vous faites pas de gargarismes avec. " Il éclata de rire, et le cure-dents tressauta sur sa lèvre inférieure.

" Je m'en abstiendrai. " Il retourna la bouteille et lut quelque chose d'écrit en petit: Contient de l'hydroxyde de soude et de l'hydroxyde de

potassium. Provoque des brûlures graves en cas de contact avec la peau.

Bon, ça lui convenait. Il ignorait si cela suffirait, mais il y avait un moyen très simple de le savoir, non ?

Dans sa tête, la voix s'éleva, sur le ton du doute: Et si tu ne fais que le rendre furieux, Howard ? qu'arrivera-t-il ?

qu'arrivera-t-il ? Il est planqué dans l'évacuation, non ?

Certes, mais on dirait aussi qu'il pousse.

Avait-il le choix, cependant ? Cette fois, la petite voix ne répondit rien.

" Je ne voudrais pas avoir l'air de vous bousculer pour un achat de cette importance, observa l'employé, mais je suis tout seul ce matin et j'ai des bordereaux à remplir, alors...

* Je le prends ", dit Howard en sortant son porte-feuille. Pendant qu'il faisait ce geste, ses yeux tom-bèrent sur un présentoir surmonté d'un panneau annonçant SOLDES D'AUTOMNE. " qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

Là, sous le panneau ?

* «a ? des taille-haies électriques. On en a rentré deux douzaines en juin dernier, mais ils nous sont res-tés sur les bras.

* Je vais en prendre un ", se décida Howard Mitla.

Un sourire vint lentement éclairer son visage, et l'employé déclara plus tard à la police que ce sourire ne lui avait pas plu. Mais alors là, pas du tout.

Howard posa ses achats sur le comptoir de la cui-sine, repoussant de côté

la boîte contenant le taille-haie électrique avec l'espoir de ne pas être obligé d'en venir là. «a ne sera certainement pas nécessaire, tenta-t-il de se rassurer. Puis il lut attentivement les instructions, sur la bouteille de débouche-canalisation.

Verser lentement un quart du contenu dans le conduit bouché...
Laisser agir quinze minutes. Répéter l'opération si nécessaire.

Il espérait bien que cela non plus ne serait pas indispensable.

Pour être bien s'ûr, Howard décida de verser la moi-tié de la bouteille dans l'évacuation. Voire un petit peu plus.

Il eut du mal à venir à bout du bouchon de sécurité; quand il y fut enfin parvenu, il traversa le séjour et entra dans le petit hall, tenant la

bouteille de plastique blanc tendue devant lui, une expression sinistre sur le visage - celle d'un soldat qui sait que l'ordre de monter à l'assaut est imminent -, un visage d'ordinaire plutôt doux.

Eh ! Attends un peu ! s'écria la voix dans sa tête tan-dis que sa main se tendait vers la poignée de la porte; elle hésita. C'est stupide ! tu sais bien que c'est complè-tement stupide ! Ce n'est pas d'un débouche-tuyaux que tu as besoin, mais d'un psychiatre ! Tu as besoin de t'allonger sur un divan et de raconter à un psychanalyste que tu imagines - oui, c'est bien le mot, IMAGINES -, qu'il y a un doigt qui sort de l'orifice d'évacuation de ton évier, un doigt qui pousse !

" Oh, non, dit Howard à voix haute, secouant vigoureusement la tête. «a ne marche pas. "

Il n'arrivait pas à se voir - absolument pas - en train de raconter cette histoire à un psy... ni à quiconque, d'ailleurs. Et si jamais Mr Lathrop en avait vent ? Pas impossible, par le biais du père de Violet. Bill DeHorne, expert-comptable dans la firme Dean, Green & Lathrop pendant trente ans, était l'homme qui l'avait présenté à Mr Lathrop, l'homme qui l'avait chaude-ment recommandé... avait tout fait, en réalité, sauf lui donner lui-même ce poste. Mr DeHorne était maintenant à la retraite, mais il avait conservé des relations amicales avec Mr Lathrop, qu'il voyait régulièrement. Si jamais Vi découvrait qu'il allait consulter un réducteur de têtes, comme on disait (et comment pourrait-il lui cacher une telle chose ?), elle le raconterait immanquablement à sa mère: elle lui racontait tout. Mrs DeHorne le raconterait à son mari, bien entendu.

Et Mr DeHorne à...

Howard se mit à imaginer les deux hommes, son beau-père d'un côté, son patron de l'autre, enfoncés dans les gros fauteuils de cuir de quelque club mythi-que, des fauteuils aux peaux retenues par des clous à tête d'or; il se les représenta en train de siroter un sherry, tandis qu'un décanteur en cristal taillé attendait sur une petite table, à la droite de Mr Lathrop (en réalité, Howard n'avait jamais vu aucun des deux hom-mes boire du sherry, mais ce fantasme morbide semblait l'exiger). Il vit Mr DeHorne, qui s'en allait benoî-tement sur ses soixante-dix ans et avait autant de discrétion qu'une concierge, se pencher et déclarer, sur le ton de la confidence: John, vous n'allez jamais croire ce qui arrive à mon gendre. Il consulte un psychiatre ! Il croit qu'il y a un doigt dans le lavabo de sa salle de bains, vous vous rendez compte ? Pensez-vous qu'il boive ou qu'il se drogue ?

Howard n'estimait peut-être pas que ce scénario était inéluctable; il était possible qu'il se réalise, de cette façon ou autrement, mais à supposer qu'il ne se réalise pas ? Il ne se voyait toujours pas consultant un psychiatre. quelque chose en lui - un proche voisin du quelque chose qui l'empêchait d'uriner dans des toilettes publiques quand il n'y était pas seul - refusait purement et simplement cette idée. Jamais il ne s'allongerait sur un divan, jamais il ne fournirait la réponse - il y a un doigt qui sort de la bonde du lavabo - afin que quelque réducteur de têtes à

barbichette le bombarde de questions. «a serait du Jeopardy à la puissance qu'à-tre.

De nouveau, sa main se tendit vers la poignée.

Appelle donc un plombier! lui cria la voix, désespérée. Tu peux au moins faire ça ! Tu n'auras pas besoin de lui dire ce que tu as vu ! Tu n'auras qu'à lui raconter que le tuyau est bouché ! Ou que ta femme a perdu son alliance dedans ! Ou n'importe quoi !

Mais en un certain sens, cette idée était encore plus folle que celle de faire appel à un psy. On était à New York, pas à Des Moines, au fin fond de l'Iowa. Vous pouviez bien perdre un diamant gros comme un oeuf de pigeon dans votre siphon et attendre une semaine qu'un plombier veuille bien se déranger. Il n'avait pas l'intention de passer les sept prochains jours à

rôder dans le quartier de queens, à la recherche de stations-service où on octroierait à Howard Mitla, moyennant un pourboire de cinq dollars, le privilège d'utiliser des chiottes immondes décorées du calendrier Shell de l'année.

Dans ce cas, fais vite, dit la voix, renonçant à discuter. Le plus vite possible.

Sur ce point, Howard était d'accord avec lui-même. A la vérité il craignait, s'il n'agissait pas rapidement et sans hésiter, de ne pas agir du tout.

Et surprends-le, si tu peux. Enlève tes chaussures.

Il trouva l'idée excellente et passa immédiatement à l'action. Il regretta alors de ne pas avoir pris de gants en caoutchouc, au cas où le liquide rejaillirait, et se demanda si Vi n'en avait pas en permanence, sous l'évier de la cuisine. Bah, peu importe, se dit-il. Il était dans la merde

jusqu'au cou. S'il s'interrompait main-tenant pour aller enfiler des gants, il risquait de perdre tout courage... soit temporairement, soit définitivement.

Il ouvrit la porte de la salle de bains et se glissa dans la pièce.

Celle-ci n'avait rien de particulièrement joyeux, comme endroit, mais à

cette heure de la journée - presque midi - il y faisait relativement clair.

Il n'aurait pas de problème de visibilité. Pas trace de doigt dans le lavabo... du moins, pas encore. Etreignant la bou-teille d'acide, il traversa la salle sur la pointe des pieds et alla regarder dans l'orifice rond et noir, au milieu de la porcelaine rose vieillie.

Noir ? Non, en fait. quelque chose se précipitait dans ces ténèbres, fonçait dans cette étroite canalisation bourbeuse pour venir le saluer, pour venir saluer son bon, son excellent ami Howard Mitla.

" Prends donc ça ! " cria-t-il en renversant la bou-teille de Drain-Eze. Un épais liquide d'un bleu verd,tre alla tomber sur l'orifice à l'instant précis o~ le doigt en émergeait.

Le résultat fut immédiat et terrifiant. Le produit était tombé sur l'ongle et l'extrémité du doigt qui, pris de frénésie, se mit à tourner comme un derviche dans l'espace circulaire limité de l'orifice, projetant des gouttelettes de Drain-Eze en éventail. quelques-unes tombèrent sur la chemise en coton bleu clair de Howard, qu'elles perforèrent sur-le-champ de trous bordés d'une sorte de dentelle brun,tre. Heureusement, la chemise était ample et le produit n'atteignit ni sa poitrine ni son ventre.

D'autres gouttes, en revan-che, lui tombèrent sur le poignet et la main droite, mais il ne les sentit que plus tard. Ce n'était pas un flot d'adrénaline qui lui coulait dans le sang, mais un vrai torrent.

Le doigt jaillit du trou, une phalange invraisemblable après l'autre. Il en montait de la fumée et il dégageait l'odeur d'une botte de caoutchouc sur une grille de barbecue bien br°lante.

" Prends ça ! Pour ton quatre heures, salopard ! " hurla Howard, qui continua de verser le produit sur le doigt - lequel atteignait maintenant une longueur d'une trentaine de centimètres et se dressait hors de l'orifice comme un cobra au-dessus du panier d'un charmeur de serpents. Il avait presque atteint le goulot de la bou-teille de

plastique lorsqu'il hésita, parut frissonner et inversa brusquement son mouvement, se renfonçant à toute vitesse dans la tuyauterie. Howard se pencha et ne vit qu'un éclair blanc s'enfoncer dans le noir. De paresseuses volutes de fumée s'élevèrent.

Il prit une profonde inspiration, mais ce fut une erreur. Il inhala par la même occasion un double grand bol d'émanations toxiques de Drain-Eze. Il fut pris d'une nausée aussi soudaine que violente et vomit vigoureusement dans le lavabo, avant de s'en éloigner d'un pas chancelant, toujours en proie à des spasmes intenses qui l'étouffaient à moitié.

" J'ai réussi ! " croassa-t-il d'un ton de triomphe insensé. Les puanteurs combinées du produit chimique et de la chair brûlée l'étourdissaient, mais il n'en était pas moins dans un état proche de l'exaltation. Il avait fait face à l'ennemi, et l'ennemi, grâce au Ciel et à tous ses saints, était à

sa merci !

" Je l'ai baisé ! chantonna-t-il sur l'air des supporters de foot, je l'ai baisé, je l'ai bai... "

Son estomac se souleva à nouveau. Il s'effondra devant la cuvette des w.-

c., à demi évanoui, étreignant toujours la bouteille d'acide dans sa main droite, et se rendit compte trop tard que Violet avait rabaissé et l'anneau et le couvercle du siège, ce matin, après l'avoir utilisé. Il déglobilla copieusement sur la protection en tissu-éponge rose, puis perdit complètement conscience et s'effondra, le nez le premier, dans ses propres vomissures.

Il ne dut pas perdre connaissance très longtemps, car même au milieu de l'été, la salle de bains ne bénéficiait jamais de plus d'une demi-heure de jour véritable; après quoi, les immeubles voisins lui coupaient la lumière directe du soleil, et la pièce retrouvait sa pénombre habituelle.

Howard releva lentement la tête, prenant conscience d'être barbouillé, des cheveux au menton, d'une matière gluante et qui empestait. Il prit encore plus conscience de quelque chose d'autre. Un cliquetis. Un cliquetis qui se rapprochait, derrière lui.

Il tourna lentement la tête (elle lui faisait l'effet d'un sac de sable hypertrophié) vers la gauche. Et, tout aussi lentement, ses yeux

s'agrandirent. Il prit une inspiration et voulut crier, mais sa gorge se noua.

Le doigt venait vers lui.

Il mesurait maintenant bien plus de deux mètres et continuait de s'allonger. Il se recourbait en un arc serré sur le bord du lavabo gr, ce à

une bonne douzaine d'articulations, descendait jusqu'au sol puis se courbait à nouveau (des doubles jointures ! signala avec intérêt un lointain commentateur au fond de son esprit en pleine désintégration). Il cherchait son chemin en tapotant le sol carrelé. Sur une trentaine de centimètres, l'extrémité du doigt était décolorée et fumait. L'ongle avait pris une couleur d'un noir tirant sur le vert;

Howard crut distinguer l'éclat blanc, tre de l'os juste en dessous de la première phalange. Il était gravement brûlé, mais absolument pas dissous.

" Barre-toi ", marmonna Howard. Un instant, la chose grotesque et tout en articulations s'immobilisa. On aurait dit l'invention farceuse de quelque cinglé pour animer une soirée de nouvel an. Puis le doigt se coula directement vers lui. La dernière demi-douzaine d'articulations se replia et le bout s'enroula autour de sa cheville.

" Non ! " hurla-t-il, tandis que les jumeaux Hydro-xyde - Soude et Potasse

- dévoraient le nylon de sa chaussette avant de s'attaquer à sa peau. Il exerça une formidable traction sur sa jambe. Le doigt continua à

s'accrocher - il était très fort -, puis l'acha prise. Howard rampa vers la porte, la masse de ses cheveux, gonflés et poisseux de vomissures, lui retombant devant les yeux; il voulut regarder en même temps par-dessus son épaule, mais n'arrivait pas à distinguer quoi que ce soit entre ses mèches collées. Sa gorge s'était dénouée et il laissa échapper une série d'aboiements d'épouvante.

S'il ne pouvait voir le doigt, pour l'instant, au moins l'entendait-il, arrivant vite - tictictictic - juste derrière lui. Ayant la tête encore tournée, il heurta le chambranle de l'épaule gauche, et les serviettes tombèrent à nouveau de l'étagère. Il s'étala complètement, et cette fois le doigt vint entourer son autre cheville, l'enserrant de son extrémité

calcinée et brûlante.

Et il commença à le tirer vers le lavabo; réussit même à l'entraîner.

Howard laissa échapper un hurlement profond, primitif - un son que n'avaient jamais émis ses cordes vocales d'expert-comptable bien élevé - et eut le réflexe de s'agripper de la main droite au chambranle qu'il venait de heurter. Avec le bras, cette fois-ci, il exerça, pris de panique, une autre traction dans laquelle il jeta toutes ses forces. Les pans de sa chemise jaillirent du pantalon, et la couture, sous son bras droit, se déchira avec un craquement sourd. Il réussit néanmoins à se libérer, ne perdant, dans l'effort, que la moitié inférieure d'une chaussette.

Il se mit debout en chancelant, se retourna, et vit le doigt reprendre ses recherches t,onnantes; à son extrémité, l'ongle, profondément entaillé, saignait abondamment.

Te faudrait un bon manucure, mon pote, pensa Howard en émettant un ricanement angoissé. Puis il courut à la cuisine.

quelqu'un cognait à la porte. violemment.

" Mitla ! Hé, Mitla ! qu'est-ce qui se passe ? "

Feeney, un voisin de palier. Une espèce de gros balèze, irlandais et so'lot. Ou plutôt, irlandais, so'lot et fouineur.

" Pas de problème, je peux régler ça moi-même, mon pote fouille-merde irlandoché ! " cria Howard en pas-sant dans la cuisine. Il éclata de nouveau de rire et rejeta le paquet d'algues de sa chevelure en arrière -

mais il lui retomba aussitôt sur les yeux. " Ouais, je peux régler ça tout seul comme un grand ! Tu peux me croire, mets ça dans ta poche, et ton mouchoir par-dessus !

* Vous m'avez traité de quoi ? " s'indigna Feeney.

Son ton, tout d'abord simplement irrité, était main-tenant chargé de menaces.

" La ferme ! J'ai du boulot !

* Arrêtez de gueuler ou j'appelle les flics !

* Va te faire foutre ! " hurla Howard. Une première, encore. Il rejeta ses cheveux en arrière et clomp ! ils retombèrent sur ses yeux.

" «a ne se passera pas comme ça, espèce de bino-clard à la manque ! "

Howard passa ses doigts en r,teau dans ses cheveux poisseux de vomi et secoua ensuite la main en un curieux geste ayant quelque chose de gaulois -

et voilà ! semblait-il vouloir dire. Des globules informes et tièdes d'une matière poisseuse volèrent en tous sens, tache-tant les placards d'un blanc immaculé de la cuisine de Violet. Il ne s'en rendit même pas compte. Le doigt immonde avait saisi l'une et l'autre de ses chevilles, et elles lui br°laient comme s'il portait des fers rougis à blanc. Mais de ça aussi, il se fichait. Il s'empara de l'emballage du taille-haie. Dessus, on voyait un papa souriant, une pipe calée entre les dents, en train d'éla-guer ses troènes devant une maison d'au moins douze pièces.

" C'est une partouze de camés, là-dedans, ou quoi ? s'enquit Feeney depuis le palier.

* Tu ferais mieux de te barrer, Feeney, si tu veux pas que je te présente à

un de mes copains ! " hurla-t-il en réponse. Il trouva sa réponse d'un humour rava-geur. Rejetant la tête en arrière, les cheveux, sur son cr,ne, dressés de guingois en mèches collées par les vomissures, il se mit à

pousser des youyous hystériques. On aurait dit qu'il venait d'avoir une séance d'amour vache avec une pleine cargaison de brillantine.

D'accord, tu l'auras voulu ! J'appelle les flics ! " lui cria Feeney.

Howard l'entendit à peine. Dennis Feeney allait devoir attendre; il avait des chats autrement sérieux à fouetter. Il arracha le taille-haie électrique de sa boîte, l'examina rapidement, vit le logement des batteries et l'ouvrit brutalement.

" Des piles ! " grommela-t-il avec un rire. Très bien, parfait ! Pas de problème ! "

Il ouvrit un tiroir, à la droite de l'évier, tirant telle-ment fort qu'il fit sauter la butée, et que l'objet et son contenu allèrent valser contre la gazinière avant de s'effondrer dans un tapage infernal, à l'envers, sur le lino. Au milieu du bric-à-brac de pinces, d'économies, de grattoirs, de couteaux à découper et de liens pour sacs-poubelle, se trouvait une petite réserve de piles, rondes et carrées, de neuf volts et demi. Toujours s'esclaffant (on aurait dit qu'il ne pouvait s'arrêter de rire), Howard se laissa tomber à genoux et se mit à farfouiller dans le tas. Il réussit à

s'entailler sérieusement le gras de la main droite sur un couteau avant de s'emparer de deux piles rondes, mais il ne le sentit pas davantage qu'il n'avait senti les éclaboussures de produit caustique. Maintenant que cette grande gueule d'Irlandais avait arrêté de braire, Howard entendait de nouveau les cliquetis. Ils ne venaient pas de l'évier, cette fois, non, absolument pas. L'ongle entaillé tapotait la porte de la salle de bains... ou peut-être le sol du hall. Il avait négligé de refermer la porte, se rappela-t-il soudain.

" qu'est-ce que j'en ai à cirer ? demanda Howard, avant de se mettre à hurler: J'AI DIT: q'EST-CE q'UE

J'EN AI A CIRER ? C'EST q'UAND TU VEUX, MON POTE ! JE

VAIS VENIR TE BOTTER LE CUL ET TE TRANSFORMER EN

CHAIR A PAT..., JUSTEMENT J'EN MANQUE ! ET TU VAS

REGRETTER DE NE PAS ETRE REST... AU FOND DE TON

TUYAU ! "

Il plaça les piles dans leur logement, dans la poignée de l'outil, et fit l'essai du commutateur. Rien.

" Bordel de merde ! " grommela-t-il. Il sortit l'une des piles, la remplaça dans l'autre sens; cette fois les lames se mirent à ronronner, lorsqu'il appuya sur le bouton, allant et venant tellement vite qu'on ne voyait plus qu'une image brouillée.

Il fonça en direction de la porte de la cuisine, puis coupa la machine et revint au comptoir. Il n'avait pas voulu perdre de temps à remettre le cache en place, sur le logement des piles, alors qu'il ne mourait que d'une envie, en découdre, mais le peu de santé mentale qui lui restait lui rappela qu'il n'avait pas le choix. Si jamais sa main glissait pendant qu'il affrontait la chose, les piles risquaient d'être éjectées et de quoi aurait-il l'air, hein ? Eh bien, l'air d'être face à la bande à James, un revolver déchargé à la main.

Il remit donc d'une main fébrile le couvercle en place, jurant lorsque celui-ci refusa de se caler, le tournant dans l'autre sens.

" Hé, tu m'attends ! lança-t-il par-dessus son épaule.

J'arrive ! On n'en a pas terminé, tous les deux ! "

Finalement, le cache se mit en place avec un petit claquement sec. Il retraversa le séjour d'un pas vif, brandissant le taille-haie comme une flamberge; il avait toujours les cheveux dressés sur la tête en piquants désordonnés, comme un punk. Sa chemise, déchirée sous le bras, br°lée en plusieurs endroits, bat-tait sur la brioche qui lui arrondissait la taille.

Ses pieds nus claquaient sur le lino, tandis que dansaient autour de ses chevilles les fragments déchiquetés de ses chaussettes.

De l'autre côté de la porte, Feeney mugit: " Je les ai appelés, tête de noeud ! T'as pigé ? J'ai appelé les flics, et j'espère bien que ce seront tous de bons petits fouille-merdes irlandoches, comme moi !

* Va donc faire bronzer ton vieux trou de balle ", répondit Howard, mais sans réellement faire attention à son voisin. Dennis Feeney appartenait à

un autre univers; ce n'était que sa voix, un caquetage sans importance, qui lui arrivait en grandes ondes du fin fond de l'espace.

A l'extérieur de la salle de bains, Howard avait l'air d'un flic dans un film de série B auquel on aurait refilé le mauvais accessoire: un taille-haie à la place d'un 38. Il prit une profonde inspiration... et la voix de la raison, réduite maintenant à un murmure à peine perceptible, lui offrit une dernière issue avant de plier définitive-ment bagage.

T'es bien s°r de vouloir confier ta vie à l'efficacité d'un taille-haie acheté en solde ?

" J'ai pas le choix ", marmonna-t-il, sourire crispé aux lèvres, avant de foncer à l'intérieur.

Le doigt était toujours là, retombant en arc du lavabo comme un colifichet de Noël un peu raide - du genre de ceux qui émettent un son de corne ou de pet et se déroulent vers son voisin lorsqu'on souffle dedans. Il s'était emparé de l'une des chaussures de Howard et s'amusait à la faire claquer gaiement contre le carrelage. A voir l'état des serviettes, éparpillées partout, il supposa que le doigt avait commencé par essayer de trucider celles-ci avant de s'attaquer à la chaussure.

Une joie mauvaise l'envahit soudain, comme si une lumière verte venait de s'allumer dans son esprit dou-loureux et hébété.

" Me voilà, saloperie ! cria-t-il. Viens un peu me chercher ! "

Le doigt jaillit de la chaussure, s'éleva en une mons-trueuse vague d'articulations (on en entendait quel-ques-unes craquer) et fendit l'air vers lui. Howard brancha le taille-haie, qui se mit à ronronner coléreusement. Jusque-là, tout allait bien.

L'extrémité calcinée et fendillée du doigt ondula à hauteur de son visage, l'ongle fendu tissant des figures mystiques dans l'air. Howard bondit; le doigt feinta et vint s'accrocher à son oreille gauche. Il ressentit un stupéfiant élancement douloureux tandis qu'il enten-dait et sentait en même temps un craquement sinistre sur le côté de la tête. Il saisit alors le doigt de sa main gauche et commença à le tailler. Les lames ralentirent au contact de l'os, le bourdonnement suraigu se transforma en un grognement bas; mais l'appareil avait été conçu pour couper les petites branches résistantes et il n'eut pas de problème à en venir à bout. Pas de problème du tout. On en était au Deuxième Round, on en était au Double Jeopardy, au stade où les enjeux montaient vraiment, et Howard Mitla ramassait le paquet. Une brume délicate de sang vaporisé jaillit, et le moignon recula.

Howard le poursuivit, tandis que les trente derniers centimètres du bout restaient encore accrochés quelques secondes à son oreille, comme à un portemanteau, avant de tomber.

Le doigt contre-attaqua. Howard fit un écart et le laissa passer au-dessus de sa tête; la chose était aveu-gle, évidemment, et il détenait là un avantage. C'était uniquement par hasard qu'elle l'avait attrapé à

l'oreille. Il chargea avec le taille-haie dans un geste qui n'était pas sans évoquer un assaut d'escrimeur, et découpa encore soixante centimètres de doigt; le frag-ment tomba sur le carrelage, agité de tressaillements.

Le reste, maintenant, cherchait à battre en retraite.

" Pas question, haleta Howard. Pas question, mon vieux, pas question !
"

Il courut jusqu'au lavabo, glissa sur une flaque de sang, manqua de peu de s'étaler, reprit l'équilibre; le doigt s'enfonçait de plus en plus vite dans l'orifice d'évacuation, une phalange après l'autre, comme un train entrant dans un tunnel. Howard le saisit et essaya de le retenir, sans y parvenir; il lui glissait entre les doigts comme une corde à linge enduite de graisse et br°lante. Il réussit néanmoins à couper le dernier mètre de la chose, juste au moment où il parvenait au-dessus de son poing serré.

L'expert-comptable se pencha alors sur le lavabo (retenant sa

respiration, ce coup-ci) et scruta les pro-fondeurs de la vidange; il ne vit, encore une fois, qu'un éclair blanc qui disparaissait.

" Reviens quand tu veux ! hurla Howard Mitla.

Reviens absolument quand tu veux ! Je serai là à

t'attendre ! "

Il se retourna, rel,chant violemment l'air qu'il avait retenu dans ses poumons. La pièce sentait encore le débouche-canalisation. Pas supportable, ça, avec tout le boulot qui lui restait à faire. Une savonnette neuve attendait derrière le robinet d'eau chaude, encore dans son emballage. Il s'en empara et la lança contre la fenêtre. La vitre se brisa et les fragments de verre allèrent rebondir contre le grillage, derrière. Il se souvint avoir posé lui-même ce grillage, et de la fierté

qu'il avait ressentie à effectuer ce bricolage. Lui, Howard Mitla, l'expert-comptable si discret et paisible, S'...TAIT OCCUP... DE PR... SERVER SA BONNE VIEILLE PROPRI...T.... Mais maintenant, il savait ce que voulait vraiment dire S'OCCUPER DE SA BONNE VIEILLE PROPRI...T.... Dire qu'il y avait eu une époque où il redoutait d'aller dans la salle de bains à la seule idée qu'une souris était peut-être tombée dans la baignoire et qu'il allait devoir la tuer à coups de balai ! C'était ce qu'il croyait, mais l'époque en question et la version correspondante de Howard Mitla semblaient depuis longtemps révolues.

Lentement, il fit des yeux le tour de la salle de bains. Elle était dans un état indescriptible. Des flaques de sang et deux fragments de doigt gisaient sur le sol; un autre pendait de travers, sur le bord du lavabo.

Des embruns sanguinolents s'épalaient en éventail sur les murs et piquetaient le miroir; le lavabo lui-même dégoulinait de sang.

" Très bien, dit Howard dans un soupir. Au boulot pour la grande lessive. "

Il fit repartir le taille-haie et coupa le doigt en morceaux suffisamment petits pour qu'ils passent dans les toilettes.

Le policier était jeune et irlandais - il s'appelait O'Bannion. Le temps qu'il arrive jusqu'à la porte de l'appartement des Mitla, un petit attroupement de voi-sins s'était formé sur le palier. A l'exception de Dennis Feeney, qui arborait une expression outragée, tous paraissaient

inquiets.

O'Bannion frappa à la porte, puis cogna, de plus en plus fort.

" Il vaudrait mieux l'enfoncer, suggéra Mrs Javier.

Je l'ai entendu hurler depuis mon septième étage.

* Ce type est complètement fou, dit Feeney. Il a probablement tué sa femme.

* Non, intervint Mrs Dattlebaum. Je l'ai vue qui par-tait ce matin, comme d'habitude.

* Elle est peut-être revenue, non ? rétorqua Feeney d'un ton agressif qui la réduisit au silence.

* Monsieur Mitter ? Iança O'Bannion.

* Mitla, le corrigea Mrs Dattlebaum. Avec un L.

* Oh, merde ! " dit O'Bannion, qui se jeta contre la porte, épaule la première. Le battant céda et il entra aussitôt, Feeney sur ses talons. "

Vous, monsieur, vous restez ici, lui dit le policier.

* «a m'étonnerait ! " répondit l'Irlandais. Il regar-dait en direction de la cuisine, avec ses ustensiles épar-pillés par terre autour du tiroir retourné, et les vomis-sures qui constellaient les placards. Ses petits yeux brillaient de curiosité. " Ce type est mon voisin, et c'est moi qui vous ai appelé.

* Je me fiche pas mal que ce soit vous ou quelqu'un d'autre, répliqua O'Bannion. Foutez-moi le camp d'ici, ou vous allez vous retrouver au poste avec votre voisin Mittle.

* Mitla ", ne put s'empêcher de le reprendre Feeney en battant en retraite à contrecœur, non sans jeter des coups d'oeil inquisiteurs à la cuisine, au passage.

O'Bannion s'était débarrassé de Feeney essentielle-ment parce qu'il ne voulait pas que quelqu'un soit témoin de sa nervosité. Le bazar dans la cuisine, encore, bon; mais l'odeur qui régnait dans l'apparte-ment, voilà

qui était plus inquiétant; une puanteur de laboratoire de chimie, avec

en dessous une senteur tout aussi déplaisante. Il se demandait avec crainte si ce n'était pas celle du sang.

Il jeta un coup d'oeil derrière lui pour s'assurer que Feeney était bien sorti - qu'il ne traînait pas dans la petite entrée, par exemple - puis il avança lentement dans le séjour. Une fois hors de vue des badauds, il dégagea la boucle qui retenait son revolver et le sortit, puis entra dans la cuisine, qu'il parcourut des yeux. Vide. Un vrai capharnaüm, mais vide.

Et... mais qu'est-ce qui avait été projeté contre les placards ? Il n'en était pas sûr, mais à l'odeur...

Il y eut un bruit derrière lui, un petit frottement, qui interrompit le cours de ses pensées et le fit se retourner, l'arme brandie.

" Monsieur Mitla ? "

Il n'y eut pas de réponse, mais le petit frottement continua. Il provenait du hall minuscule qui desservait la salle de bains et la chambre. Le policier s'avança dans cette direction, le canon de son arme pointé vers le plafond; il la tenait presque exactement comme Howard avait tenu le taille-haie.

La porte de la salle de bains était entrouverte. O'Bannion était à peu près sûr que le bruit en provenait, de même que le plus fort de la puanteur. Il s'accroupit et poussa la porte du canon de son revolver.

" O mon Dieu ", dit-il doucement.

La pièce ressemblait à un abattoir à la fin d'une journée de travail. Des éclaboussures de sang dessinaient des guirlandes et des bouquets écarlates sur les murs et jusqu'au plafond; le sol était couvert de flaques rouges, et d'épaisses coulures de sang décoraient l'intérieur et l'extérieur du lavabo. C'était là qu'il semblait y en avoir le plus. Le policier remarqua aussi la fenêtre brisée, la bouteille en plastique de ce qui lui parut être du débouche-tuyaux (ce qui expliquerait l'odeur épouvantable) et une paire de chaussures d'homme gisant en deux endroits éloignés. L'une d'elles était très endommagée.

Et lorsque la porte eut fini de s'ouvrir, il découvrit l'homme.

Howard Mitla s'était recroquevillé dans l'étroit espace entre la baignoire et le mur, après avoir fini son opération d'évacuation. Il tenait le taille-haie sur ses genoux, mais les piles étaient à plat; les os s'avéraient en fin de compte plus résistants que les branchettes. Il avait

toujours les cheveux dressés en mèches raides et de guingois sur la tête; des traces brillantes de sang lui striaient le front et les joues; il avait les yeux écar-quillés mais le regard presque totalement vide, expres-sion qui évoquait, pour O'Bannion, les camés aux dro-gues les plus dures.

Bordel de Dieu... Le type avait raison, il a d° tuer sa femme. En tout cas, il a tué quelqu'un. Mais o¿ est le corps ?

Il jeta un coup d'oeil en direction de la baignoire. D'o¿ il se tenait, il ne pouvait en voir l'intérieur, endroit le plus vraisemblable pour le cadavre, même si c'était le seul, de toute la pièce, qui ne f't pas dégoulinant de sang.

" Monsieur Mitla ? " Le policier ne pointait pas son arme directement sur lui, mais elle n'en était pas très loin.

" Oui, c'est moi, répondit Howard d'une voix creuse et d'un ton courtois.

Howard Mitla, expert-comptable, à votre service. Vous êtes venu utiliser les toilettes ? Allez-y. Il n'y a plus rien qui puisse vous gêner. Je crois que le problème a été réglé. Du moins pour le moment.

* Euh... cela vous ennuerait-il de vous séparer de votre arme, monsieur ?

* Mon arme ? (Howard le regarda un instant, l'oeil atone.) Ah, ça ? " dit-il en brandissant le taille-haie. Pour la première fois, le canon du revolver vint se met-tre dans l'axe de l'expert-comptable.

" Oui, monsieur.

* Bien s°r ", dit Howard qui, d'un geste indifférent, jeta le taille-haie dans la baignoire. Il y eut un claque-ment, et le couvercle des piles sauta. " «a fait rien. Les piles sont à plat. Mais... qu'est-ce que je disais à propos des toilettes ? En y repensant, je crois qu'il vaut mieux en déconseiller l'usage.

* Ah bon ? " Maintenant que l'homme était désarmé, O'Bannion ne savait trop comment procéder. Tout aurait été beaucoup plus facile s'il avait vu la victime. Il se dit qu'il valait mieux lui passer les menottes et appeler des renforts. Une chose était s°re: il lui tardait de sortir de cette inquiétante salle de bains avec sa terrible puanteur.

" En effet, reprit Howard. Après tout, réfléchissez: on compte cinq

doigts sur une main... sur une seule main, en plus... et vous êtes-vous déjà

demandé combien de trous, dans une salle de bains ordinaire, communiquent avec le monde souterrain ? En comptant les trous des robinets, j'arrive à

un total de sept. " Il se tut un instant, puis ajouta: " Sept est un nombre premier; autrement dit, un nombre qui n'est divisible que par lui-même et par un.

* Vous voulez bien me tendre les mains, mon-sieur ? " demanda O'Bannion en décrochant les menottes de sa ceinture.

* Vi prétend que je connais toutes les réponses, continua Howard, mais elle se trompe. " Il tendit lentement ses mains au policier.

O'Bannion vint s'agenouiller devant lui et referma vivement l'une des menottes sur le poignet droit de Howard. " qui est Vi ?

* Ma femme. " Il avait répondu en regardant directement le policier dans les yeux, avec une expression vide et neutre. " Elle n'a jamais de problèmes pour aller dans la salle de bains quand il y a quelqu'un d'autre, voyez-vous. Elle pourrait probablement y aller avec vous ici. "

Une idée atroce, mais démoniaquement plausible, vint à l'esprit d'O'Bannion: que ce petit homme étrange avait tué sa femme avec son taille-haie puis avait ensuite dissous son corps dans du débouché-canalisation -

tout ça parce qu'elle refusait de sortir de la salle de bains lorsqu'il voulait aller purger le dragon.

Il fit claquer la deuxième menotte.

" Avez-vous tué votre femme, monsieur Mitla ? "

Un instant, Howard parut presque surpris, puis il retomba dans son étrange état d'apathie. " Non, répondit-il. Vi est chez le Dr Stone. Ils ont une extraction de toute la mâchoire supérieure à faire. Vi dit que c'est un sale boulot, mais qu'il faut bien que quelqu'un le fasse. Pourquoi l'aurais-je tuée ? "

Maintenant que le type avait les menottes, le policier se sentait un peu mieux, avait l'impression de contrôler un peu plus la situation. " Eh

bien, on dirait que vous avez zigouillé quelqu'un.

* C'était juste un doigt ", dit Howard, qui avait gardé les mains tendues devant lui. Des reflets de lumière couraient sur la chaînette qui reliait les menottes, comme du vif-argent. " Mais une main a plus d'un doigt. Et le propriétaire de la main... vous y avez pensé, au propriétaire de la main ?

" Des yeux, il se mit à parcourir la salle de bains, qui avait retrouvé sa pénombre depuis un bon moment et que des ombres de plus en plus profondes envahissaient. " Je lui ai dit de revenir quand il voulait, murmura Howard, mais c'était de l'hystérie. J'ai décidé que... que j'en étais pas capable.

Voyez-vous, ça pousse. «a pousse quand ca entre en contact avec l'air.
"

Il y eut soudain un bruit d'éclaboussure dans la cuvette fermée. Les yeux d'Howard se tournèrent dans cette direction. Ceux d'O'Bannion aussi. Le bruit se renouvela. On aurait dit qu'une truite venait de sauter, là-dedans.

" Non, à votre place, je ne me servais certainement pas de ces toilettes.

Je me retiendrais, si j'étais vous. Je me retiendrais autant que possible, et ensuite j'irais dans la contre-allée, derrière l'immeuble.

O'Bannion frissonna.

Contrôle tes nerfs, mon vieux... contrôle tes nerfs, ou bien tu vas devenir aussi cinglé que ce type.

Il se leva pour aller vérifier ce qui se passait dans les toilettes.

" Mauvaise idée, lui lança Howard. Très mauvaise idée, même.

* Mais qu'est-ce qui s'est passé ici, au juste, mon-sieur Mitla ? demanda le policier. Et qu'avez-vous mis dans les toilettes ?

* Ce qui s'est passé ? C'était comme... comme... " La voix d'Howard mourut et il commença à sourire. Un sourire de soulagement... même si ses yeux ne cessaient d'aller vers le siège des toilettes. " Comme Jeopardy. En fait comme la finale de Jeopardy. Dans la catégorie Inexplicable. La réponse finale est: " Parce que tout est possible. " Mais savez-vous quelle est la question finale ? "

Fasciné, incapable de quitter son interlocuteur des yeux, l'officier de police O'Bannion secoua négativement la tête.

" La question finale, reprit Howard d'une voix enrouée à force d'avoir crié, est celle-ci: " Pourquoi des choses horribles arrivent-elles parfois aux personnes les meilleures ? " Voilà la question finale de Jeopardy.

Elle va demander beaucoup de réflexion. Mais j'ai tout mon temps. Tant que je me tiens à l'écart des... des trous. "

Le clapotis se reproduisit, plus fort cette fois. Le siège des toilettes englué de vomissures rebondit avec un claquement brutal. L'officier de police O'Bannion se leva et alla se pencher dessus. Howard le suivit des yeux, non sans intérêt.

" Finale de Jeopardy, monsieur l'agent. Combien souhaitez-vous miser ? "

O'Bannion réfléchit un instant... puis saisit le bord du siège et misa le paquet.

Fin de la nouvelle

Pompes de basket

Cela faisait à peine plus d'un mois que John Tell travaillait aux Tabori Studios lorsqu'il remarqua les chaussures de basket pour la première fois.

Les Tabori Studios étaient installés dans un immeuble autrefois appelé

Music City, aux tout premiers temps du rock and roll et à la grande époque du rhythm and blues. «a marchait fort, alors. Jamais on n'aurait vu une paire de baskets (sauf aux pieds d'un coursier, peut-être) au-delà du hall d'entrée. Mais cette époque était révolue, comme avaient disparu les producteurs pleins aux as, avec la banane leur retombant sur le front et leurs souliers pointus en peau de serpent. Les baskets étaient maintenant devenus un élément comme un autre de l'uniforme de Music City, et lorsque Tell les aperçut pour la première fois, il n'en tira aucune conclusion négative quant à leur possesseur. Ils avaient probable-ment été blancs, à

l'origine, mais cela devait faire un bon moment, vu leur aspect actuel.

Ce fut tout ce qu'il remarqua, la première fois qu'il vit ces baskets dans la petite pièce où l'on finit souvent par juger les autres sur la seule

chose d'eux que l'on peut observer, leurs godasses. Tell, en effet, les avait vus sous le bas de la porte du premier cabinet, dans les toilettes Messieurs du troisième étage. Il passa devant pour aller s'enfermer dans le troisième (et dernier) cabinet. Il repassa devant quelques minutes plus tard, se lava et se sécha les mains, se recoiffa, puis retourna au studio F, où il participait au mixage d'un groupe heavy metal appelé les Dead Beats. Dire qu'il avait déjà oublié les chaussures de sport serait une exagération: à peine avait-il enregistré leur présence sur son écran radar mental.

Le producteur, pour cette séance d'enregistrement des Dead Beats, était Paul Jannings. L'homme était loin d'avoir une célébrité comparable à celle des anciens rois du be-bop de Music City (de l'avis de Tell, le rock and roll avait perdu le dynamisme qui avait engendré ces mythiques monarques), mais il était relativement connu, et Tell lui-même le considérait comme le meilleur producteur du moment, dans le domaine du rock and roll; seul Jimmy Iovine l'approchait.

John Tell l'avait vu pour la première fois lors de la soirée qui avait suivi la première d'un film de concert; il l'avait en fait reconnu depuis l'autre bout de la pièce. Jannings avait les cheveux qui grisonnaient, maintenant, et les traits aigus de son beau visage paraissaient presque émaciés, mais on ne pouvait s'y tromper: il s'agissait bien de l'homme qui avait présidé au légendaire enregistrement de Tokyo avec Bob Dylan, Eric Clapton, John Lennon et Al Kooper, quelque quinze ans auparavant. Phil Spector excepté, Jannings était le seul producteur de disques que Tell aurait pu reconnaître par la vue comme par l'ouïe, tant le timbre de ses enregistrements était caractéristique - des graves et des aigus cristallins, soutenus par des percussions tellement puissantes qu'on en avait les clavicules qui vibraient. C'était cette clarté à la Don McLean que l'on commençait par remarquer dans les enregistrements de Tokyo; mais si l'on réduisait les aigus, on n'entendait plus qu'une pulsation souterraine qui était du pur Sandy Nelson.

Tell avait surmonté sa timidité naturelle et, poussé par son admiration, traversé la salle pour rejoindre Jannings qui, à ce moment-là, était seul dans son coin. Il se présenta, s'attendant tout au plus à une brève poignée de main et à quelques mots de pure courtoisie. Au lieu de quoi, ils avaient eu une longue et passionnante conversation. Ils travaillaient dans le même domaine et avaient quelques relations en commun mais, même alors, Tell s'était rendu compte que la magie de cette première rencontre avait tenu à davantage que cela; Paul Jannings était tout simplement l'une des rares personnes devant qui il arrivait à s'exprimer, et pour lui, être capable de parler confinait, effectivement, à la magie.

Vers la fin de leur entretien, Jannings avait voulu savoir s'il cherchait du travail.

" Vous connaissez quelqu'un qui n'en cherche pas, dans ce métier ? " avait-il répondu.

Jannings avait ri et lui avait demandé son numéro de téléphone. Tell le lui avait donné, sans trop se faire d'illusions, voyant avant tout, dans la requête du pro-ducteur, un geste de politesse. Ce dernier l'avait néanmoins appelé trois jours plus tard pour lui demander s'il était intéressé à

faire partie de l'équipe de trois personnes qui devait assurer le mixage du premier album des Dead Beats. " «a m'étonnerait qu'on arrive à faire un chef-d'oeuvre à partir d'un truc pareil, lui avait confié Jannings, mais étant donné que c'est Atlan-tic Records qui paie la note, pourquoi ne pas s'offrir une tranche de bon temps en essayant ? " John Tell avait trouvé

cet argument décisif et aussitôt signé son engagement pour la croisière.

Environ une semaine après avoir remarqué les bas-kets pour la première fois, Tell les vit de nouveau. Il supposa qu'ils étaient au même type parce qu'ils étaient au même endroit - sous la porte du premier cabinet, dans les toilettes Messieurs du troisième étage. De toute évidence, c'étaient les mêmes: jadis blancs, montants, de la crasse dans les plis. Il remarqua un oeillet vide et se dit en lui-même: C'est le cas de dire que t'avais pas les yeux en face des trous quand tu t'es lacé celui-là, mon vieux. Puis il alla s'installer dans le troisième cabinet (qu'il considérait plus ou moins vaguement comme " le sien "). Cette fois-ci il regarda de nouveau les baskets en sortant et observa quelque chose de bizarre: il y avait une mouche morte sur l'un d'eux. Elle était posée à la hauteur du gros orteil de la chaussure gauche (celle avec l'oeillet oublié), les pattes en l'air.

De retour au studio F, il trouva Paul Jannings assis devant la table de mixage, la tête dans les mains.

" Ca va pas, Paul ?

* Non, pas du tout.

* qu'est-ce qui cloche ?

* C'est moi qui cloche. J'ai toujours été une cloche.

Ma carrière est finie. Je suis lessivé. Bon à jeter. Un dinosaure empaillé.

* Mais qu'est-ce que tu racontes ? " Tell se mit à chercher Georgie Ronkler des yeux, et ne le vit nulle part. Pas étonnant. Jannings piquait sa crise, de temps en temps, et Georgie prenait la poudre d'escampette dès qu'il la voyait se profiler. Il prétendait que son karma l'empêchait d'affronter les émotions trop fortes. " Je suis capable de pleurer à l'inauguration d'un supermarché ", répétait-il.

" Impossible de faire une bourse de soie avec une oreille de truie ", dit Jannings, tendant la main vers la paroi de verre qui séparait la salle de mixage du studio d'enregistrement - dans un geste qui rappelait l'ancien salut nazi. " En tout cas, pas avec de pareils cochons.

* Prends-le du bon côté ", répondit Tell, qui savait que Jannings avait parfaitement raison. Les Dead Beats étaient un groupe composé de trois sinistres crétins et d'une sinistre conne, des personnages répugnants en tant qu'individus et incompetents sur le plan professionnel.

Prends-le de ce côté-là ! répliqua Jannings avec un geste obscène, le majeur dressé.

* Bordel, j'aime pas les caractériels. "

Jannings le regarda et se mit à pouffer. quelques secondes plus tard, le fou rire les secouait tous les deux. Au bout de cinq minutes, ils étaient de nouveau au travail.

Le mixage fut terminé une semaine plus tard. Ce n'était effectivement pas un chef-d'oeuvre, mais Tell demanda néanmoins à Jannings une lettre de recom-mandation et un double de l'enregistrement.

" D'accord, mais n'oublie pas qu'en principe, tu ne dois le faire entendre à personne tant que le disque n'est pas sorti.

* Je sais.

* D'ailleurs, que tu puisses seulement envisager de faire écouter ça à quelqu'un me dépasse. A côté d'eux, les Butthole Surfers paraissent presque aussi bons que les Beatles.

* Voyons, Paul, ce n'est pas aussi mauvais que tu le dis... et de toute façon, c'est terminé.

* Ouais, concéda Jannings avec un sourire. C'est toujours ça.-Et si jamais je prends un autre boulot dans ce genre, je te passe un coup de fil.

* «a serait super. "

Ils se serrèrent la main. Tell quitta l'immeuble autre-fois surnommé Music City, et pas une seule fois le sou-venir des chaussures de basket aperçues sous la porte du cabinet du troisième étage ne lui revint à l'esprit.

Jannings, qui avait vingt-cinq ans d'expérience de ce métier, lui avait dit un jour que dans le mixage du bop (il ne disait jamais " rock and roll ", seulement " bop "), on était soit de la merde, soit Superman. Pendant les deux mois qui suivirent celui des Dead Beats, John Tell fut de la merde.

Pas le moindre boulot. Il commença à se faire des cheveux pour le loyer.

Par deux fois, il fut sur le point d'appeler Jannings, mais quelque chose lui disait qu'il commettrait une erreur.

Puis l'homme chargé du mixage de la musique d'un film de karaté intitulé

Les Maîtres du massacre mourut d'une attaque cardiaque massive, et Tell eut six semaines de travail au Brill Building (dans le quartier autre-fois célèbre de " Tin Pan Alley ", à la grande époque de Broadway '), pour le finir à sa place. Rien que des trucs piqués dans le domaine public complétés de quelques accords de sitar pour faire joli, pour l'essentiel, mais ça payait le loyer. Et à peine eut-il mis le pied dans son appartement, le soir de sa dernière journée de travail, que le téléphone sonnait. C'était Paul Jannings, qui lui demanda s'il avait consulté le classement du Bittboard, ces temps derniers. Tell avoua que non.

" Il a fait soixante-dix-neuvième, dit Jannings, qui réussit à donner l'impression d'être à la fois dégoûté, amusé et stupéfait. Et il monte en flèche.

* Oui, mais quoi ? " A peine avait-il posé la question qu'il sut ce que serait la réponse.

" Diving in the Dirt. "

C'était le titre de l'un des morceaux de l'album des Dead Beats sur le point de sortir, Beat It Titt It's Dead, le seul, à vrai dire, auquel Jannings et Tell avaient trouvé quelques vagues qualités.

" Merde alors !

* Tu peux le dire... et quelque chose me laisse à penser qu'en plus, il va monter jusque dans les dix premiers. C'est fou, tout de même. Tu n'as pas vu la vidéo ?

* Non.

* Y a de quoi être mort de rire. On voit surtout Gin-ger, la gonzesse du groupe, qui joue les allumeuses au fond d'un bayou plus vrai que nature devant un type qui ressemble à Donald Trump en salopette. Sans doute pour faire passer ce que mes copains intellos appellent des " messages culturels complexes ". " Jan-nings éclata d'un rire si violent que Tell dut écarter l'écouteur de son oreille.

Lorsque Jannings eut retrouvé son calme, il ajouta:

" Bref, ça signifie que l'album va grimper parmi les dix premiers. Une crotte de chien en platine est tou-jours une crotte de chien, mais une référence en platine reste une référence en platine jusqu'au bout, vous comp'enez ça, Bwana ?

* Et comment ", répondit Tell en ouvrant le tiroir de son bureau pour s'assurer que la cassette que lui avait donnée Jannings, qu'il n'avait jamais fait écouter, se trouvait toujours à sa place.

" Et qu'est-ce que tu fabriques, en ce moment ? demanda Jannings.

* Je cherche du boulot.

* «a te plairait de travailler une fois de plus avec moi ? Je vais faire le nouvel album de Roger Daltrey. On commence dans deux semaines.

* Bordel, et comment ! "

Il allait bien gagner sa vie, mais il n'y avait pas que ça. Après les Dead Beats et les six semaines à se taper Les Maitres du massacre, travailler avec l'ancien leader des Who serait comme passer des rigueurs de l'hiver à

la clémence de l'été. Peu importait ce qu'il pouvait être comme individu; ce type-là, au moins, savait chan-ter. De plus, l'idée de

travailler de nouveau avec Jan-nings lui plaisait aussi. " O~ ? ajouta-t-il.

* Toujours pareil. Ces bons vieux Tabori Studios de Music City.

* J'arrive ! "

Non seulement Roger Daltrey savait chanter, mais il s'avéra que c'était un type tout à fait supportable, par-dessus le marché. Tell se dit que les trois ou quatre semaines suivantes s'annonçaient bien. Il avait un bou-lot, il avait participé au mixage d'un album classé quarante et unième sur la liste des meilleures ventes du Bittboard (quant au morceau qui lui servait de locomo-tive, il était classé dix-septième et grimpait toujours), pour la première fois depuis qu'il était arrivé à New York, quatre ans auparavant, venant de sa Pennsylvanie natale, il ne se faisait pas de souci pour son loyer.

On était en juin, les arbres verdoyaient, les filles avaient remis leurs minijupes, et le monde lui semblait un endroit agréable. Du moins était-ce ainsi que Tell se sentait en arrivant à Music City vers une heure moins le quart, pour sa première journée de travail avec Paul Jannings. Sur quoi il se rendit aux toilettes Messieurs du troisième, revit les mêmes baskets jadis blancs sous la porte du premier cabinet et sentit toute sa bonne humeur s'évanouir soudain.

Ce ne sont pas les mêmes... ça ne peut pas être les mêmes !

Et pourtant, si. L'oeillet vide était déjà un excellent point de repère, mais tout le reste concordait. Tout était exactement identique, y compris leur position. Il ne put découvrir qu'une seule différence nette: ils étaient maintenant entourés de nombreuses mouches mortes.

Il se rendit lentement dans le troisième cabinet, " son " cabinet, abaissa son pantalon et s'assit. Il constata sans surprise qu'il avait perdu toute envie de faire ce qu'il était venu faire. Il n'en resta pas moins un petit moment sur le trône, tendant l'oreille au moindre bruit. Un froissement de journal. Une gorge qui s'éclaircissait. Voire un pet, bon sang !

Pas un son.

Tout simplement parce que je suis tout seul ici. Mis à part, bien entendu, le mec clamsé dans les premières chiottes.

La porte des toilettes claqua brusquement, poussée avec vigueur, et il

faillit crier. En fredonnant, un homme s'approcha des urinoirs et tandis qu'en parvenait des bruits liquides, une explication lui vint à l'esprit et il se détendit. Si simple qu'elle en était absurde... et très probablement juste. Il jeta un coup d'oeil à sa montre. Une heure quarante-sept.

Un homme d'habitudes est un homme heureux, avait coutume de dire son père.-

Personnage taciturne, ce dernier disposait de quelques aphorismes de ce genre (comme Lave-toi les mains avant de passer à table). Si le fait d'avoir des habitudes était vraiment une source de bonheur, John pouvait alors s'estimer un homme heureux. Il lui fallait faire un tour dans les toilettes tous les jours à peu près à la même heure, et sans doute en allait-il de même pour son pote Baskets, qui devait se sentir chez lui dans le cabinet numéro 1, comme Tell dans le 3.

S'il fallait passer devant les chiottes pour aller aux urinoirs, tu aurais vu le numéro 1 vide très souvent, ou tu aurais aperçu des chaussures différentes. Comment imaginer qu'on n'y ait pas découvert un cadavre, au bout de...

Il calcula depuis combien de temps il n'était pas venu ici.

... quatre mois, environ ?

Pas la moindre chance, telle était la réponse à la question. On pouvait imaginer, à la rigueur, que le concierge ne soit pas un maniaque de l'entretien des goguenots - voir toutes ces mouches mortes -, mais il lui fallait bien vérifier la présence de papier-toilette tous les jours ou tous les deux jours, non ? Et même s'il négligeait ces détails, les cadavres se mettent à sen-tir au bout d'un moment, non ? Dieu sait qu'il ne se trouvait pas dans l'endroit où régnaient les parfums les plus célestes (et que l'air devenait quasi irrespirable après une visite du gros lard qui travaillait pour Janus Music, au bout du couloir), mais la puanteur d'un cada-vre serait bien pire. Bien plus fracassante.

Fracassante ? Bon Dieu, tu parles d'une expression ! Et comment le saurais-je ? Je n'ai jamais senti t'odeur d'un corps en décomposition de toute ma vie.

Certes, mais il n'en avait pas moins la certitude qu'il la reconnaîtrait, le cas échéant. La logique était la logi-que et les habitudes les habitudes, point final. Le type devait être un scribouillard de Janus ou un rédacteur de Snappy Kards, la boutique de cartes de voeux d'en face. Si ça se trouvait, il était en ce moment même en train de

composer le texte d'une carte amicale:

Roses et violettes ont de bettes couteurs, Tu m'as cru mort, mais c'était une erreur;

Comme toi, je livre toujours à la même heure !

Vraiment nul, pensa Tell, qui ne put retenir un petit rire. Le type qui avait fait claquer la porte se trouvait maintenant devant un lavabo et se lavait les mains. Les bruits d'eau éclaboussée s'interrompirent un instant.

Tell s'imagina le nouveau venu tendant l'oreille et se demandant qui pouvait bien rigoler ici, enfermé dans les cabinets, si c'était d'une blague griffonnée sur la porte, d'une image cochonne ou bien si le type était simplement cinglé. Ce n'étaient pas les cinglés qui manquaient à New York. On en voyait tout le temps, en train de se parler et d'éclater de rire pour des rai-sons connues d'eux seuls... exactement comme venait de le faire Tell.

Il essaya de se représenter Baskets tendant aussi l'oreille, sans y parvenir.

Et soudain, son envie de rire lui passa complète-ment.

Soudain, il n'eut qu'une envie, ficher le camp d'ici.

Il préférait cependant ne pas être vu par l'homme qui se lavait les mains, le type allait le regarder- un seul instant, certes, mais ça suffirait pour savoir ce qu'il pensait. On n'a guère confiance dans les gens qui s'enferment dans les toilettes pour rigoler.

Il y eut le clic-clac des chaussures sur les vieilles dalles hexagonales blanches du sol, le chuintement de la porte qui s'ouvrait, son sifflement quand elle se referma avec lenteur. On pouvait l'ouvrir violemment, mais le système pneumatique de fermeture automatique l'empêchait de claquer. Le bruit aurait pu faire sursauter le type de la réception, au troisième étage, tandis qu'il fumait ses Camel et lisait le dernier numéro de Kraang !

Bon Dieu, quel calme ici ! Pourquoi ce type ne bouge-t-il pas ? Au moins un peu ?

Mais seul régnait le silence, épais, lisse, absolu, le genre de silence auquel seraient confrontés les morts dans leur cercueil, s'ils pouvaient encore entendre; si bien que Tell fut de nouveau pris de la conviction

que Baskets était mort, et merde pour la logique ! Il était mort, et cela depuis Dieu seul savait combien de temps, assis là, et si l'on ouvrait la porte, on découvrirait une masse tassée sur elle-même, couverte de mousse, les bras ballant entre les cuisses, on verrait...

Et si Baskets répondait, non pas par une protestation ou une remarque irritée, mais par une espèce de coas-sement de batracien ? Ne risquait-on pas de réveiller les morts ?

Tell se leva très vite, tira la chasse, sortit du cabinet et remonta la fermeture Eclair de sa braguette tout en se dirigeant vers la porte, bien conscient que, dans quelques secondes, il allait se sentir stupide - mais il s'en fichait. Il ne put cependant s'empêcher de jeter un coup d'oeil au passage. Des baskets blancs, cradingues et mal lacés. Et des cadavres de mouches. Un sacré paquet.

Il n'y avait pas la moindre mouche morte dans mes chiottes. Et comment se fait-il qu'après tout ce temps, il ne se soit pas encore aperçu qu'il avait sauté un trou de lacet ? A moins qu'il ne lace toujours ses baskets ainsi, comme manifestation de ses goûts artistiques ?

Tell heurta bruyamment la porte en sortant. L'homme, à la réception, lui jeta un coup d'oeil chargé de l'expression de curiosité lointaine qu'il réservait aux mortels ordinaires (par rapport à des divinités à forme humaine comme Roger Daltrey).

Tell pressa le pas, dans le couloir, pour gagner les Tabori Studios.

" Paul ?

* Oui, quoi ? " répondit Jannings sans lever les yeux de la table de mixage. Georgie Ronkler se tenait un peu plus loin et surveillait attentivement leur patron tout en se grignotant une cuticule; il n'avait pratiquement plus d'ongles au-delà du point où ceux-ci se séparaient de la chair vive et de ses terminaisons nerveuses ultrasensibles. Il attendait près de la porte; si jamais Jannings se mettait à r,ler, il lui suffirait de la franchir.

" J'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui cloche dans...

* quelque chose d'autre ? grogna Jannings.

* qu'est-ce que tu veux dire ?

* Je te parle de la piste de la batterie, bon sang ! La prise a été faite en

dépit du bon sens, et je ne vois pas comment arranger ça ! (Il poussa une manette et un roulement de percussion retentit dans le studio.) Non mais, t'entends ça ?

* Tu veux parler de la caisse claire ?

* Evidemment, de la caisse claire ! Elle se trouve à un kilomètre du reste de la percussion, mais elle est collée dessus !

* Oui, mais...

* Oui, mais c'est une bon Dieu de merde ! Ces conneries me font chier !

quand je pense qu'on a qua-rante pistes, quarante pistes ! quarante putains de pis-tes pour enregistrer un simple petit air et qu'un imbécile de technicien... "

Du coin de l'oeil, Tell vit Georgie disparaître aussi discrètement qu'un courant d'air.

" Ecoute, Paul, si on réduit l'égaliseur...

* «a n'a rien à voir.

* Arrête de r,ler et écoute un peu ", le coupa Tell d'un ton apaisant -

quelque chose qu'il n'aurait pu dire à personne d'autre sur la terre -, et il appuya sur une commande. Jannings se tut et écouta. Il posa une question. Tell y répondit. Puis il en posa une deuxième, à laquelle Tell ne put répondre, mais Jannings était en mesure de le faire, lui. Tout à coup, de multiples pos-sibilités s'ouvraient devant eux pour le mixage d'une chanson qui s'intitulait Réponds-toi et réponds-moi.

Au bout d'un moment, sentant que la tempête était passée, Georgie Ronkler fit un retour furtif dans le stu-dio.

Et Tell oublia complètement l'histoire des baskets.

Elle lui revint à l'esprit le lendemain soir, chez lui, alors qu'il était assis sur le siège des toilettes de sa salle de bains, en train de lire Wise Btood pendant que venait en sourdine, des haut-parleurs de la chambre, la musi-que de Vivaldi; car si Tell gagnait sa vie en assurant le mixage de musique rock, il ne possédait en tout et pour tout que quatre enregistrements dans ce domaine, deux de Bruce Springsteen et deux de John Forgery.

Il leva les yeux de son livre, pris d'un brusque sentiment d'étonnement.

Une question d'une absurdité cosmique lui était subitement venue à l'esprit: A quand remonte la dernière fois où tu as coulé un bronze le soir, John ?

Il l'ignorait, mais se dit que cela risquait de lui arriver plus fréquemment, à l'avenir; l'une de ses habitués, au moins, avait quelque chance de changer, semblait-il.

Un quart d'heure plus tard, dans son séjour, un livre abandonné sur les genoux, une autre idée lui vint à l'esprit: il n'était pas allé une seule fois dans les toilettes du troisième étage, ce jour-là. Ils avaient fait un saut au bar de l'autre côté de la rue, à dix heures, et il en avait profité pour lansquiner dans les toilettes de Donut Buddy pendant que Paul et Georgie, installés au comptoir, sirotaient leur café en parlant de problèmes de surmodification des pistes sonores. Puis, à l'heure du déjeuner, il avait fait un rapide arrêt-pipi au Brew'n Burger... et un dernier au premier étage de Music City lorsqu'il avait descendu une pile de lettres qu'il aurait tout aussi bien pu jeter dans la boîte installée près des ascenseurs.

Aurait-il évité les toilettes du troisième ? Etait-ce ce qu'il aurait fait sans en avoir conscience ? Une paire de Reebok que c'était exactement cela.

Il les avait évitées comme un gosse mort de frousse qui fait tout un détour en revenant de l'école pour ne pas passer devant la maison hantée.

Il les avait évitées comme la peste.

Bon, d'accord, et alors ? " dit-il tout haut.

Il ne savait pas très bien quel contenu donner à cette vague question, mais il se doutait bien qu'elle en avait un; il y avait quelque chose un rien trop existentiel, même pour New York, à se laisser virer de toilettes publiques parce qu'on avait la frousse d'une paire de baskets cradingues.

Toujours à voix haute, très distinctement, il ajouta:

" Faut mettre un terme à ce truc-là. "

Mais ça, c'était le jeudi soir; quelque chose arriva, le lendemain, vendredi, qui changea tout. quand le passage ouvert entre lui et Paul Jannings se referma soudain.

Tell était un garçon timide qui avait du mal à se faire des amis. Dans la petite ville de Pennsylvanie o' il avait grandi et été au lycée, il s'était un jour retrouvé par hasard sur une scène, une guitare entre les mains - le dernier endroit o' il se serait attendu à être invité. Le bassiste d'un groupe du nom des Satin Saturns avait été victime d'une intoxication aux salmonelles la veille d'un concert bien payé. Le guitariste responsable du groupe, qui appartenait à l'orchestre du lycée, savait que Tell était capable de tenir la basse; c'était un grand gaillard qui se laissait facilement aller à des accès de violence. John Tell était menu, humble, fragile. Le guitariste lui proposa de choisir entre tenir la place du bassiste malade ou se faire enfoncer l'instrument dans le fondement jusqu'à

l'accord de tierce. Cette mise en demeure avait largement contribué à lui faire remettre en question ses hésitations à l'idée de jouer devant un public important.

Toutefois, dès la fin du troisième morceau, sa peur avait disparu; et à

l'issue de la première partie, il savait qu'il avait trouvé sa voie. Des années après cette mémorable soirée, Tell entendit raconter une anecdote sur Bill Wyman, le bassiste des Rolling Stones. Wyman se serait endormi pendant un concert - concert qui avait lieu non pas dans une boîte minuscule, en plus, mais dans une salle gigantesque - et se serait cassé la clavicule en tombant de la scène. Des tas de gens devaient croire que l'incident avait été inventé de toutes pièces, mais Tell le soupçonnait d'être vrai... il était particulièrement bien placé, après tout, pour comprendre comment une chose pareille pouvait arriver. Les bassistes sont les hommes invisibles du monde du rock. On compte bien quelques exceptions, comme Paul McCartney, mais elles ne font que confirmer la règle.

A cause du manque de prestige de ce poste, peut-être, la pénurie de bassistes est un phénomène chronique. Lorsque les Satin Saturns se séparèrent, un mois plus tard (le guitariste et le batteur en étaient venus aux mains pour une histoire de fille), Tell se retrouva tout naturellement dans le nouveau groupe constitué par le percussionniste - comme ça.

Il adorait jouer dans l'orchestre. On était en première ligne, dominant tout le public; non seulement on participait à la fête, mais on en était

les artisans, à la fois presque invisibles et absolument indispensables.

Il fallait bien chanter une partie de seconde voix de temps en temps, mais personne ne vous demandait de faire un discours, ni rien de ce genre.

Il avait mené cette existence, étudiant à mi-temps et romanichel du rock à

temps plein, pendant dix ans. Bon musicien, il manquait d'ambition, de feu aux tri-pes. Il se retrouva finalement à faire des sessions d'enregistrement à New York, commença à pianoter sur les tables de mixage et découvrit qu'il aimait encore mieux la vie que l'on menait de l'autre côté de la vitre qui sépare en deux les studios. Pendant tout ce temps, il ne s'était fait qu'un seul véritable ami: Paul Jannings. C'était arrivé

très vite, et Tell s'était dit que la pression bien particulière qui caractérisait leur travail y était pour beaucoup... mais pas pour tout. Il soupçonnait que cela tenait en grande partie à la combinaison de deux facteurs: la solitude fondamentale dans laquelle il vivait et la personnalité de Jannings, tellement puissante qu'elle le submergeait presque. Et les choses n'étaient guère différentes pour Georgie, se rendit-il compte après l'incident du vendredi soir.

Il prenait un verre avec Paul à l'une des tables du fond, au McM'nus's Pub, parlant mixage, show-biz, base-ball, de tout et de rien, lorsque soudain, la main de Jannings passa sous la table et vint lui serrer délicatement l'entrejambe.

Tell eut un mouvement tellement brusque que la bougie placée au milieu de la table tomba et que le verre de vin de Jannings se renversa. Un garçon vint redresser la bougie avant qu'elle ne brûle la nappe et repartit.

Tell regardait Jannings, l'oeil agrandi, l'air scandalisé.

" Je suis désolé ", dit Jannings. Certes, il avait l'air désolé... mais il paraissait aussi avoir gardé tout son calme.

" Nom de Dieu, Paul ! " fut tout ce que Tell trouva à répondre; sa réaction lui parut irrémédiablement inadéquate.

" Je croyais que tu étais prêt, c'est tout, reprit Jannings. J'aurais sans doute dû me montrer un peu plus subtil.

* Prêt ? répéta Tell. qu'est-ce que tu veux dire ? Prêt à quoi ?

* A te laisser aller. A t'autoriser à te laisser aller.

* Je ne suis pas comme ça ", répondit-il, le coeur battant très fort.

Plusieurs sentiments s'entremêlaient en lui; il était scandalisé, mais il redoutait aussi l'implacable certitude qu'il lisait dans le regard de Jannings; c'était cependant la consternation qui dominait. Ce que venait de faire Jannings avait définitivement coupé quelque chose entre eux.

" On laisse tomber, d'accord ? On va commander et faire comme si rien ne s'était passé. " Jusqu'à ce que tu changes d'avis, ajouta son regard implacable.

Oh, que si, il s'est passé quelque chose, aurait voulu répondre Tell; mais il ne dit rien. La voix de la raison et du bon sens ne l'aurait pas laissé

parler... ne l'aurait pas laissé courir le risque de provoquer l'irascibilité à fleur de peau bien connue de Jannings. Il avait, il faut bien le dire, un bon boulot... et le boulot lui-même n'était pas tout. La maquette du disque de Roger Dal-trey ferait beaucoup d'effet dans son curriculum - elle valait même davantage que quinze jours de salaire. Il avait tout intérêt à faire preuve de diplomatie et à garder le numéro du jeune homme scandalisé pour une autre occasion. D'ailleurs, que s'était-il réellement passé qui justifierait de prendre une pose scandalisée ?

Jannings ne l'avait tout de même pas violé.

Mais tout cela n'était que la pointe de l'iceberg. L'essentiel était ailleurs: ses lèvres étaient restées scellées parce que c'était ce qu'elles avaient toujours fait. Elles firent plus que se refermer - elles se verrouillèrent comme une porte de prison, tout son coeur enfermé

derrière les barreaux de ses dents, toute sa tête au-dessus.

" Très bien, répondit-il. Il ne s'est rien passé. "

Tell dort mal, cette nuit-là, et le peu de sommeil qu'il prit fut hanté

par de mauvais rêves; dans l'un d'eux, la main tonnante de Jannings fut suivie de l'apparition de l'un des baskets sous la porte des toilettes, sauf que lorsqu'il poussa le battant, ce fut pour se trouver face à face

avec Jannings. Ce dernier était mort sur le trône, nu comme un ver, dans un état d'excitation qui s'était prolongé après sa mort, même après tout ce temps. La m,choire de Paul se détendit avec un grincement audible. " C'est bien, je savais que tu étais prêt ", dit le cadavre en émettant une bouffée verd,tre d'air fétide. Paul se réveilla lorsqu'il tomba du lit, emmêlé dans les couvertures. Il était quatre heures du matin. Les premières lueurs de l'aube se glissaient entre les interstices laissés par les b,timents, à

l'exté-rieur de sa fenêtre. Il s'habilla et fuma cigarette sur cigarette jusqu'à ce qu'arrive l'heure de partir travail-ler.

Vers onze heures ce samedi-là - ils faisaient des semaines de six jours pour pouvoir respecter les délais imposés par Daltrey-, Tell alla dans les toilettes du troisième étage pour uriner. Il resta tout d'abord près de la porte, se frottant les tempes, et parcourut les cabinets des yeux.

Mais d'o il était, il ne pouvait rien voir; l'angle ne convenait pas.

Eh bien, laisse tomber ! T'en as rien à foutre ! Lans-quine un bon coup et tire-toi d'ici !

Il s'avança sans se presser jusqu'à l'un des urinoirs et ouvrit sa braguette. «a mit longtemps à venir.

En ressortant, il marqua un nouveau temps d'arrêt, la tête inclinée comme le clébard des vieux disques de la Voix de son Maître, puis fit demi-tour.

Il s'approcha lentement de l'angle, s'immobilisant dès qu'il fut en mesure de voir sous la porte du premier cabinet. Les baskets blancs crasseux s'y trouvaient toujours. L'immeuble autrefois célèbre sous le nom de Music City était presque complètement vide, vide comme un immeuble de bureaux peut l'être un samedi matin, mais les baskets, eux, étaient bien là.

Le regard de Tell s'arrêta sur une mouche qui se baladait juste à la hauteur de l'ouverture, sous la porte. Pris d'une sorte d'avidité absurde, il la vit qui passait à l'intérieur du cabinet et entreprenait l'escalade de l'extrémité de l'un des baskets. Une fois là, elle s'immobilisa et tomba raide morte, allant grossir les tas de cadavres d'insectes qui entouraient les chaussures. Il ne fut nullement surpris (ou du moins, ne ressentit rien du tout) de constater que, outre les mouches, gisaient deux araignées et un cancrelat, retourné sur le dos comme une tortue.

Il s'éloigna des toilettes à grandes enjambées sou-ples, mais son retour vers les studios lui fit un effet étrange; on aurait dit que ce n'était pas lui qui mar-chait, mais le b,timent qui s'écoulait autour de lui, comme une rivière au cours rapide contourne un rocher.

Je vais dire à Paul que je ne me sens pas très bien et que je prends le reste de mon samedi, songea-t-il, mais il savait qu'il n'en serait pas capable. Jannings s'était montré capricieux et de mauvaise humeur depuis le début de la matinée, et Tell savait bien qu'il en était (au moins en partie) la raison. Ne risquait-il pas d'être viré par dépit ? Une semaine auparavant, une telle idée l'aurait fait rire. Mais une semaine auparavant, il croyait encore ce qu'il avait toujours cru jusque-là, à savoir que les amis étaient des choses bien réelles et les fantômes des choses qui ne l'étaient pas; et il com-mençait à se demander s'il ne fallait pas inverser ces deux postulats.

" Le retour de l'enfant prodigue ", déclara Jannings sans lever les yeux lorsque Tell ouvrit la deuxième des portes du studio, celle qui fermait le sas. " Je croyais que t'étais mort sur le pot, Johnny.

* Non, répondit-il. Pas moi. "

C'était un fantôme, et Tell découvrit celui de qui la veille du jour o ̃ le mixage du Daltrey et son associa-tion avec Jannings devaient se terminer.

Avant cela, cependant, beaucoup de choses se produisirent. Sauf qu'il s'agissait toujours du même truc, c'est-à-dire d'une série d'avertisseurs qui se mettaient à clignoter comme avant un passage à niveau particulièrement dangereux, signalant qu'il était sur la bonne voie pour faire une dépression nerveuse. Il en avait conscience sans être capable de l'empêcher. On aurait dit que ce n'était pas lui qui conduisait, sur cette route-là.

Au début, l'attitude qu'il avait adoptée paraissait la simplicité et le bon sens mêmes: éviter les toilettes Messieurs du troisième étage, éviter de se faire des réflexions et de se poser des questions sur les baskets. Chasser ce sujet de son esprit. En détourner le projec-teur.

Mais voilà, il n'y arrivait pas. L'image des baskets ne cessait de lui revenir à l'esprit au moment o ̃ il s'y attendait le moins, le heurtant de plein fouet comme un ancien chagrin. Il était par exemple chez lui, regardant CNN ou une émission quelconque parfaitement stupide, et il se retrouvait tout d'un coup en train de penser aux mouches, ou au fait que, de toute évidence, le concierge qui remplaçait les rouleaux de

papier-toilette ne voyait rien: il se tournait alors vers l'horloge et constatait qu'une heure venait de passer. Parfois davantage.

Un moment, il réussit à se convaincre qu'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie. Paul était forcément dans le coup ainsi, sans doute, que le gros type de Janus Music; Tell les avait souvent vus en train de parler; n'avaient-ils pas même ri, une fois, en regardant dans sa direction ?

L'homme à la réception avait également de bonnes chances d'en être, lui, ses Camel et son regard de poisson mort. Mais pas Georgie; non, Geor-gie aurait été incapable de garder le secret, même si Paul lui avait fait la leçon - n'importe qui d'autre, cependant, était possible. Pendant un jour ou deux, Tell alla même jusqu'à se demander si Roger Daltrey lui-même n'aurait pas pris un tour de garde avec les bas-kets mal lacés aux pieds.

Le fait de se rendre compte que ces hypothèses n'étaient que des fantasmes paranoïdes ne suffit pas à l'en débarrasser. Il avait beau leur dire de disparaître, qu'il n'existait pas la moindre mystification ourdie par Jannings pour le piéger, et son esprit avait beau répondre: Oui, oui, d'accord, c'est logique, cinq heures plus tard - ou bien seulement vingt minutes -, il imaginait tous les conspirateurs assis au Desmond's Steak House, à deux coins de rue de Music City: Paul, le gros lard de Janus, le réceptionniste camélophile amateur de groupes heavy metal et cuir clouté, et peut-être même le maigrichon de Snappy Kards, en train de se taper des cocktails de crevettes et de picoler. Et bien entendu, de rire. De rire de lui, tandis que les baskets cradingues qu'ils portaient tour à tour attendaient sous la table, dans un sac brun en papier bulle.

Tell le voyait déjà, ce sac brun. Voilà à quel stade il en était rendu.

Mais ce fantasme de courte durée ne fut pas le pire. Le pire était que les toilettes Messieurs du troisième l'attiraient. Comme s'il s'y était trouvé

un aimant puissant et qu'il ait eu de la limaille de fer plein les poches.

Si quelqu'un lui avait raconté un truc pareil, il aurait éclaté de rire (au moins intérieurement, si la personne avait paru filer la métaphore tout à

fait sérieusement), mais la sensation était belle et bien présente, sensation de dévier de sa trajectoire à chaque fois qu'il passait devant les toilettes en allant vers les studios ou en retournant aux ascenseurs.

Sensation terrible, comme d'être attiré par une fenêtre ouverte en haut d'un grand immeuble, ou de se voir soi-même plonger le canon d'un revolver dans sa bouche, sans pouvoir s'en empêcher, comme si l'on était à

l'extérieur de soi.

Il avait envie de regarder de nouveau. Il se rendait compte qu'un seul coup d'oeil suffirait à l'anéantir, mais cela n'y changeait rien. Il lui fallait regarder encore une fois.

Chaque fois qu'il passait, se renouvelait l'impression psychologique de dévier de sa trajectoire.

Dans ses rêves, il ne cessait d'ouvrir et rouvrir la porte du cabinet.

Juste pour voir de quoi il retournait.

Pour voir de quoi il retournait vraiment.

Il se sentait incapable d'en parler à qui que ce soit. Il savait pourtant que cela ne pourrait que lui faire du bien; il comprenait que s'il pouvait confier son secret à une oreille amie, la chose changerait de forme, se laisserait mieux appréhender. Par deux fois, il alla dans des bars et s'arrangea pour engager la conversation avec les hommes qui se trouvaient à

côté de lui. Parce que les bars, tels qu'il les concevait, étaient des endroits où se pratiquait couramment le degré zéro de la conversation.

Rapport qualité-prix imbattable.

A peine avait-il ouvert la bouche, la première fois, que le type s'était mis à le sermonner sur le passionnant sujet de l'équipe des Yankees et de George Stein-brenner. L'homme avait le joueur dans la peau au point qu'il était impossible de lui faire parler d'autre chose, et Tell ne tarda pas à

y renoncer.

La deuxième fois, il s'arrangea pour entamer une conversation tout à fait anodine avec un homme qui paraissait être un ouvrier en bâtiment. Ils parlèrent de la pluie et du beau temps, puis du base-ball (mais le type, gr

, ce au ciel, n'était pas un mordu) et en arrivèrent aux difficultés qu'il

y avait à trouver un bon travail à New York. Tell était en sueur. Il avait l'impression de s'être lancé dans un travail manuel épuisant - du genre pousser une brouette pleine de ciment frais sur un plan incliné, par exemple - mais aussi de ne pas trop mal s'en sortir.

Le type qui ressemblait à un ouvrier du bâtiment buvait des Black Russians.

Tell s'en tenait à la bière. On aurait dit qu'il la transpirait au fur et à mesure qu'il l'ingurgitait, mais après qu'il eut payé deux verres au type et que le type lui eut offert deux demis, il trouva le courage d'attaquer.

" Voulez-vous que je vous raconte quelque chose de vraiment vicieux ?
demanda-t-il.

* Vous êtes homo ? " répliqua l'homme qui avait l'air d'un ouvrier du bâtiment avant que Tell ait pu ajouter un mot; puis il pivota sur son tabouret de bar pour regarder son voisin avec une expression d'aimable curiosité. Comprenez-moi bien, continua-t-il, je n'ai rien pour ou contre, mais j'ai eu cette sensation et j'étais justement en train de me dire qu'il fallait vous avertir que c'était pas mon truc. Moi, c'est toujours par-devant.

* Je ne suis pas homo, dit Tell.

* Oh ! Alors c'est quoi, ce truc vicieux ?

* Hein ?

* Vous avez parlé de quelque chose de vraiment vicieux.

* Oh... au fond, ça ne l'est pas tellement. " Sur quoi il jeta un coup d'oeil à sa montre et déclara qu'il commençait à se faire tard.

Trois jours avant la fin du mixage du Daltrey, Tell quitta le studio pour aller uriner. Il utilisait maintenant les toilettes du sixième. Il avait commencé par celles du quatrième, puis du cinquième étage, mais elles se trouvaient directement au-dessus de celles du troisième et il avait eu l'impression de sentir l'attraction du propriétaire des baskets irradier à

travers le plancher, l'aspirant à lui. Les toilettes Messieurs du sixième étaient situées sur le côté opposé du bâtiment, ce qui résolvait le problème.

Il passa d'une allure dégagée devant le comptoir de la réception afin de gagner les ascenseurs, eut l'impression de cligner des yeux - et, au lieu de se retrouver dans une cabine, il entendit la porte des toilettes du troisième se refermer derrière lui avec le chuintement habituel. Jamais il n'avait eu aussi peur de sa vie. En partie à cause des baskets, certes, mais surtout parce qu'il se rendait compte qu'il avait perdu conscience pendant trois à six secondes. Pour la première fois de son existence, il avait complètement disjoncté.

Il n'aurait eu aucune idée du temps qu'il était resté

planté là si la porte ne s'était soudain ouverte derrière lui, le heurtant douloureusement dans le dos. C'était Paul Jannings. " Excuse-moi, Johnny, dit-il. Je ne me doutais pas que tu venais ici pour méditer. "

Il passa devant Tell sans attendre sa réaction (il n'en n'aurait de toute façon pas eu, songea un peu plus tard le jeune homme, qui s'était senti la langue collée au palais) et prit la direction des cabinets. John, de son côté, trouva la force de s'avancer jusqu'au premier uri-noir et d'ouvrir sa braguette, n'agissant ainsi que parce que Paul aurait trouvé drôle de le voir tourner les talons et déguerpir. Le temps n'était pourtant pas si loin où il considérait Paul comme un ami - peut-être même comme son seul ami, du moins à New York. Les choses avaient bien changé.

Tell resta une dizaine de secondes devant l'urinoir, referma sa braguette et commanda la chasse d'eau. Il commença par prendre la direction de la porte, puis s'arrêta, exécuta un demi-tour silencieux et fit deux pas sur la pointe des pieds. Se penchant un peu, il regarda sous la porte du premier cabinet. Les baskets étaient toujours là, entourés de monticules de mouches mortes.

Mais les chaussures Gucci de Paul Jannings s'y trouvaient aussi.

Tell avait l'impression de voir un cliché ayant subi une double exposition, ou l'un de ces effets spéciaux avec apparition de fantômes, sur un vieux programme de télé. Il voyait tout d'abord les Gucci de Paul à travers les baskets; puis les baskets paraissaient se solidifier, et il les voyait alors à travers les Gucci, comme si Paul était le fantôme. Sauf que, même lorsqu'il regardait à travers les chaussures de cuir, celles-ci étaient animées de petits mouvements, alors que les baskets conservaient leur immobilité de toujours.

Il sortit. Pour la première fois depuis quinze jours, il se sentit calme.

Le lendemain, il fit ce qu'il aurait probablement dû faire pour

commencer: il invita Georgie Ronkler à déjeuner et lui demanda s'il n'aurait pas entendu raconter, par hasard, d'étranges histoires ou rapporter des rumeurs sur l'immeuble que l'on appelait autrefois Music City. qu'il n'y ait pas pensé plus tôt était un mystère pour lui. On aurait dit que ce qui s'était produit la veille lui avait plus ou moins éclairci les idées, comme une bonne claque ou un seau d'eau froide jeté à la figure. Georgie ne savait peut-être rien, mais il fallait vérifier; cela faisait au moins sept ans qu'il travaillait avec Paul et une grande partie de leur collaboration avait eu Music City pour cadre.

" Oh, tu veux parler du fantôme ? " répondit Georgie en se mettant à rire.

Ils se trouvaient au Cartin's, un restaurant " délicatessen " de la Sixième Avenue dans lequel régnait le vacarme habituel du déjeuner. Georgie mordit dans son sandwich au corned-beef, m,cha, avala et aspira une gorgée de soda par les deux pailles qui dépassaient de sa bouteille. " Et qui t'en a parlé, Johnny ? ajouta-t-il.

* Oh, l'un des concierges, je crois, répondit Tell d'un ton parfaitement égal.

* T'es sûr que tu ne l'as pas vu ? " lui demanda Georgie avec un clin d'oeil - le maximum de ce que l'ina-movible assistant de Paul était capable de faire en manière de taquinerie.

" Non. "

C'était vrai, au fond: il n'avait aperçu que des bas-kets. Et des cadavres d'insectes.

" Tu sais, ça commence à être de l'histoire ancienne, mais à une époque, on ne parlait que de ce type, qui hantait soi-disant l'immeuble. Tout serait arrivé au troi-sième étage, dans les chiottes. " Georgie porta les mains à

hauteur de ses joues presque imberbes, les fit trembler, et fredonna quelques mesures de l'air de Twitight Zone, s'efforçant de prendre un air inquiétant. Voilà bien une expression qu'il était incapable de simuler.

" Oui, c'est ce que j'ai entendu raconter, répondit Tell. Mais le type n'a pas voulu m'en dire plus. Ou alors, c'est tout ce qu'il savait. Il s'est mis à rigoler et a laissé tomber.

* «a s'est passé avant que je commence à travailler pour Paul; c'est

d'ailleurs lui qui m'en a parlé.

* Il n'a tout de même pas vu le fantôme lui-même ? " demanda Tell, connaissant déjà la réponse. Hier, il l'avait surpris assis dans le fantôme

- ou pour être vulgairement précis, à chier dedans.

" Non. L'histoire le faisait marrer, dit Georgie en reposant son sandwich.

Tu sais comment il est, des fois. Un peu mméchant. " Lorsqu'il était obligé de tenir des propos même légèrement négatifs sur quelqu'un, l'assistant se mettait à bégayer un peu.

" Oui, je sais. Peu importe. C'était le fantôme de qui ?

qu'est-ce qui lui est arrivé ?

* Le type dealait de la drogue. «a se passait en soixante-douze ou treize, je crois, au tout début de la carrière de Paul; à l'époque il était lui-même simple assistant. Juste avant la crise. "

Tell acquiesça. De 1975 à 1980 (à peu de chose près), l'industrie du rock avait connu quelques années de marasme profond. Les gosses claquaient leur fric en jeux vidéo et non plus en disques. Pour la énième fois depuis 1955, les gourous annoncèrent la mort du rock and roll. Une fois de plus, cependant, on eut l'occasion de vérifier que le cadavre bougeait encore, et bien. La frénésie pour les jeux vidéo s'estompa; la chaîne musi-cale MTV

fit un malheur; de nouvelles stars arrivèrent d'Angleterre; Bruce Springsteen enregistra Born in the U.S.A.; le rap et le hip-hop se mirent à

faire de plus en plus de ravages, dans les ventes comme dans les têtes.

" Avant la crise, reprit Georgie, les types des compa-gnies de disques distribuaient de la coke dans les cou-lisses, avant les grands concerts. A l'époque, c'était sur-tout le mixage de ces concerts qu'on faisait, et j'ai vu ça de mes propres yeux. Il y avait un type - il est mort en 1978, mais je suis s'r que son nom te dirait quelque chose - qui avait l'habitude de sortir un pot d'olives, avant les concerts. Le pot était toujours emballé

dans du joli papier, avec des rubans et tout le bazar. Sauf que le

liquide dans lequel baignaient les olives, c'était de la coke. Il en bouffait une chaque fois qu'il prenait un verre. Il appelait ça des Martinitroglycérine.

* Je parie qu'il n'exagérerait pas.

* Il faut dire qu'à l'époque, c'est tout juste si les gens ne pensaient pas que la cocaïne était comme une vita-mine. On disait qu'on ne devenait pas accro, comme avec l'héroïne, et que ça te f-foutait pas en l'air le lendemain comme la gnôle. Et dans l'immeuble, mon vieux, c'était l'averse de neige permanente. On trouvait aussi des pilules, de l'herbe et du hasch, mais le truc à la mode, c'était la coke. Et ce type...

* Comment s'appelait-il ? "

Georgie haussa les épaules. " Je sais pas. Paul ne me l'a jamais dit, ni personne d'autre, autant que je me souviens. Il se faisait plus ou moins passer pour un de ces livreurs de bouffe qui n'arrêtent pas de prendre les ascenseurs avec des sandwiches et du café. Sauf qu'au lieu de livrer de la bouffe, il apportait de la came. On le voyait deux ou trois fois par semaine. Il prenait l'ascenseur jusqu'en haut, puis faisait tous les étages les uns après les autres. Il avait toujours un imper sur le bras qui tenait son attaché en peau d'a-alligator, même quand il faisait chaud. C'était pour que les gens ne voient pas la menotte, mais ça arrivait tout de même, de temps en t-temps.

* La quoi ?

* La m-m-menotte ", fit Georgie, que son bégaiement fit postillonner. Il devint immédiatement cra-moisi. " Excuse-moi, Johnny, je suis désolé.

* C'est rien. Tu veux un autre soda ?

* Oui, merci ", répondit Georgie, plein de gratitude.

Tell fit signe à la serveuse.

" Ainsi donc, c'était un livreur de came, reprit-il pour remettre à l'aise un Georgie encore gêné qui se tapotait les lèvres de sa serviette.

" C'est ça (le nouveau soda arriva et Georgie en prit une gorgée).

Lorsqu'il sortait de l'ascenseur, au huitième, son attaché était plein de drogue. Lorsqu'il débarquait une heure après au rez-de-chaussée, il était plein de fric.

* C'est la meilleure combine que je connaisse, à part changer le plomb en or, commenta Tell.

* Peut-être, mais le miracle n'a pas duré longtemps.

Un jour, il n'a pas dépassé le troisième étage. Il s'est fait zigouiller dans les toilettes des hommes.

* Un coup de couteau ?

* D'après ce qu'on m'a dit, quelqu'un a ouvert la porte des chiottes où il était assis et lui a enfoncé un crayon dans l'oeil. "

Un instant, Tell vit la scène aussi nettement qu'il avait vu le sac en papier froissé sous la table de restaurant de ses conspirateurs imaginaires: un crayon de marque Berol Black Warrior, parfaitement taillé

et effilé, fendant l'air et venant se ficher dans un oeil exorbité.

Eclatement du globe oculaire. Il fit la grimace.

Georgie acquiesça. " Dé-dégueulasse, hein ? C'est sans doute inventé. Ce détail, en tout cas. Il s'est fait proprement s-suriner, c'est tout.

* Oui.

* Mais ce qui est sûr, c'est que le type qui a fait le coup devait être outillé, question couteau.

* Ah bon ?

* Ouais, parce que l'attaché avait disparu. "

Tell regarda Georgie. Cette scène-là aussi, il la voyait, même avant que Georgie ne lui raconte la suite.

" quand les types sont arrivés pour sortir le type des toilettes, ils ont trouvé sa main gauche dans la c-c-cuvette.

* Oh..."

Georgie regarda dans son assiette, qui contenait encore un demi-sandwich. "

Je crois que j'ai plus faim ", dit-il avec un sourire embarrassé.

Sur le chemin du studio, Tell demanda: C'est pour-quoi on dit que le fantôme hante... quoi, les toilettes ? " Et soudain il éclata de rire car, en dépit de tout ce que l'histoire avait de macabre, l'idée d'un spectre hantant des chiottes avait quelque chose de comique.

Georgie sourit. " Tu sais comment sont les gens. Au début, c'est ce qu'ils disaient. Lorsque j'ai commencé à travailler avec Paul, ils me racontaient même qu'ils l'avaient vu. Pas en entier, rien que ses baskets, sous la porte.

* Rien que ses baskets ? Tu parles d'une affaire !

* Ouais. C'est comme ça qu'on voyait qu'ils inven-taient, ou qu'ils s'imaginaient l'avoir vu, parce que c'était ce que racontaient ceux qui l'avaient connu et qui savaient qu'il portait des baskets. "

Tell, qui n'était qu'un gosse ignorant de la cam-brousse de Pennsylvanie lorsque le meurtre avait eu lieu, acquiesça sans mot dire. Ils étaient arrivés à Music City. Tout en se dirigeant vers la batterie d'ascenseurs, au fond du hall, Georgie ajouta: " Mais tu sais que les gens défilent vite, dans ce boulot. Ici aujourd'hui, ailleurs demain. A part Paul et quelques gardiens, je parie qu'il n'y a plus personne de ceux qui travaillaient déjà

ici à l'époque - et ce n'est pas eux qui auraient été les clients d'un type comme lui.

* S'rement pas.

* Si bien qu'on n'entend plus tellement raconter cette histoire, et que plus personne ne v-voit le type. "

Ils étaient devant les ascenseurs.

" Dis-moi, mon vieux, pourquoi restes-tu toujours collé avec Paul ? "

Bien qu'il ait baissé la tête et que ses oreilles soient devenues cramoisies, ce brusque changement de sujet de conversation ne parut pas le surprendre vraiment.

" Et pourquoi pas ? Il s'occupe de moi. "

Est-ce que tu couches avec lui, Georgie ? La question lui était venue tout naturellement à l'esprit, se rendit-il compte, dans la logique de la précédente, mais il ne la posa pas. Ou plutôt, il n'osa pas. Parce qu'il

craignait que Georgie ne lui réponde honnêtement.

Tell, un garçon qui avait le plus grand mal à adresser la parole à un étranger et à se faire des amis, serra brusquement Georgie Ronkler dans ses bras. Ce dernier lui rendit son étreinte sans le regarder. Puis ils s'écartèrent l'un de l'autre, l'ascenseur arriva, le mixage se poursuivit et le soir même, à six heures et quart, tandis que Jannings rassemblait ses papiers (en évitant ostensiblement de regarder John), Tell entra dans les toilettes Messieurs du troisième étage pour voir un peu la tête qu'avait le propriétaire des baskets.

Il avait été saisi, en parlant avec Georgie, d'une brusque révélation...

ou peut-être vaudrait-il mieux parler d'épiphanie, tant la chose avait eu de force. Voici ce qu'il avait ressenti: on pouvait parfois arriver à se débarrasser des fantômes qui vous empoisonnaient la vie si l'on parvenait à

mobiliser assez de courage pour les regarder en face.

Il n'y eut ni perte de conscience, cette fois, ni sensation de peur...

seulement un battement fort et régulier dans sa poitrine. Il sentit monter l'odeur de chlore, celle des pastilles de désinfectant rose des urinoirs, les miasmes des vieux pets; il voyait la moindre craquelure dans la peinture du mur, la moindre écaille sur la tuyauterie; il entendait ses talons résonner sur le carrelage, tandis qu'il se dirigeait vers le premier cabinet.

Les cadavres de mouches et d'araignées faisaient presque complètement disparaître les baskets.

Il n'y en avait qu'une ou deux, au début. Parce qu'elles n'avaient aucune raison de mourir avant qu'il y ait les baskets. Et que les baskets n'ont été là qu'à partir du moment où je les ai vus.

" Pourquoi moi ? " demanda-t-il à voix haute dans le silence.

Les baskets ne bougèrent pas, et aucune voix ne lui répondit.

" Je ne te connaissais pas, je ne t'ai jamais rencontré, je ne consomme pas le genre de produit que tu vendais et je ne l'ai jamais fait. Alors, pourquoi moi ? "

L'un des baskets tressaillit. Un froissement de papier monta des mouches mortes. Puis le basket (c'était le mal lacé) retrouva son

immobilité.

Tell poussa la porte du cabinet. L'un des gonds grinça sur un mode gothique approprié. Il était bien là, le client. Bienvenue chez les vivants, l'invité mystère ! se dit Tell.

L'invité mystère était assis sur les chiottes avec une main retombant mollement sur la cuisse. Il ressemblait beaucoup au personnage qu'il avait imaginé dans ses rêves, à cette différence près qu'il n'avait qu'une seule main. L'autre bras se terminait par un moignon bru-n,tre et poussiéreux auquel adhéraient quelques autres cadavres de mouches. Ce n'est qu'à ce moment-là que Tell se rendit compte qu'il n'avait jamais remarqué les pantalons de Baskets (alors, pourtant, qu'on ne man-quaît jamais de remarquer la façon dont les pantalons s'empilaient sur les chaussures, quand on regardait sous une porte de cabinet - vision inévitablement comi-

que ou évoquant l'impuissance, ou encore celle-là étant la conséquence de celle-ci ?). Et s'il n'avait pas remar-qué les pantalons, c'est parce qu'ils étaient remontés, braguette fermée, ceinture bouclée. Des pattes d'ef. Il essaya de se souvenir depuis quand les pattes d'ef étaient passées de mode, sans y parvenir.

Au-dessus, Baskets portait une grosse chemise de travail en laine, chacune des poches de poitrine s'ornant d'un symbole pacifiste. Il avait la raie à

droite; on y voyait des mouches mortes. Au crochet intérieur de la porte pendait l'imper dont Georgie lui avait parlé, des cadavres de mouches sur ses épaules affaissées.

Il y eut un grincement qui n'était pas sans rappeler celui qu'avait produit le gond. Il provenait, se rendit-il compte, des tendons dans le cou du cadavre. Baskets relevait la tête et le regardait. Sans la moindre surprise, John Tell constata que, mis à part les cinq centimètres de crayon qui dépassaient de l'orbite droite, c'était le même visage que celui qu'il voyait tous les matins dans sa glace, en se rasant. Baskets et lui ne faisaient qu'un.

" Je savais que tu étais prêt ", se dit-il à lui-même de la voix enrouée d'un homme resté longtemps sans se servir de ses cordes vocales.

" Non, je ne le suis pas, se répondit-il. Fiche le camp.

* Je ne parlais pas de ça, mais de connaître la vérité ", expliqua Tell à

Tell. Et le Tell debout dans l'encadrement de la porte remarqua des cercles de pou-dre blanche autour des narines du Tell assis sur les chiottes.

Semblerait qu'il se shootait autant qu'il dea-lait. Il s'était réfugié ici pour s'envoyer une petite ration; quelqu'un avait ouvert la porte du cabinet et lui avait enfoncé un crayon dans l'oeil. Mais qui avait donc bien pu commettre un meurtre à coups de crayon ? Seulement une personne ayant agi...

" Oui, on peut dire sur une impulsion, dit Baskets de sa voix enrouée et sans timbre. L'universellement célèbre crime spontané. "

Et Tell - celui qui était debout dans l'encadrement - comprit que c'était exactement ainsi que ça s'était passé, en dépit de ce que pouvait bien penser Georgie. L'assassin n'avait pas regardé sous la porte du cabinet et Basket avait oublié de pousser le petit verrou. Convergence de deux facteurs coïncidant qui, en d'autres circonstances, se serait terminée sur un mar-monnement d'excuse et une retraite h,tive. Cette fois-là, cependant, les choses s'étaient passées de manière différente. Cette fois-là, elles s'étaient soldées par un meurtre impulsif.

" Je n'ai pas oublié le loquet, corrigea Baskets de sa voix sans timbre et rauque. Il était cassé. "

Oui, bon, d'accord, le loquet était cassé. quelle dif-férence ? Aucune. Et le crayon ? Tell aurait juré que le tueur le tenait au moment o' il avait ouvert la porte, mais non pas comme une arme. Il le tenait comme on aime parfois à tenir un objet - une cigarette, un trous-seau de clés, un stylo ou un crayon, histoire d'avoir quelque chose à tripoter. Il se disait que le crayon avait d' se retrouver dans l'oeil de Baskets avant même qu'aucun des deux ait l'idée que le tueur allait l'y enfoncer. Puis, comme le meurtrier était probablement un client sachant ce qui se trouvait dans l'attaché, il avait refermé la porte, laissant sa victime assise sur les gogues, était sorti de l'immeuble et s'était procuré... eh bien, quelque chose...

" Il est allé dans une quincaillerie, à cinq coins de rues d'ici et a acheté une scie à métaux ", dit Baskets de sa voix atonale. Tell se rendit alors compte, brus-quement, que ce n'était plus son visage, mais celui d'un homme d'une trentaine d'années, avec quelque chose de vaguement indien dans les traits. Tell avait des che-veux blond-roux; ceux de l'homme lui avaient paru ainsi, au début, mais ils étaient maintenant épais et d'un noir éteint.

Il prit aussi soudain conscience d'un autre élément, à la manière dont on prend conscience des choses dans les rêves: quand les gens voient des fantômes, ils commencent toujours par se voir. Pourquoi ? Pour la même raison qui fait que les plongeurs en scaphandre autonome marquent un ou deux paliers en revenant à la surface, sachant que, s'ils remontent trop vite, des bulles d'azote se formeront dans leur sang, leur causant de grandes souffrances et pouvant entraîner la mort. Il s'agissait, dans un cas comme dans l'autre, de gauchissement de la réalité.

" Les perceptions changent une fois que l'on a dépassé le stade naturel, n'est-ce pas ? demanda Tell d'une voix enrouée. Et c'est pour cette raison que ma vie a été aussi étrange, ces temps derniers. quelque chose, à l'intérieur de moi était... comment dire ?... préparé à se confronter à toi. "

Le cadavre haussa les épaules. Des mouches desséchées en dégringolèrent. "

Continue, miché. T'es dans la bonne voie.

* Très bien, je vais le faire. Il a acheté une scie à métaux, l'employé l'a mise dans un sac en papier et il est revenu. Il ne craignait rien. Après tout, si quelqu'un avait déjà trouvé le corps, il l'aurait vu: il y aurait eu un gros attroupement à la porte. C'est ce qu'il s'est dit. Peut-être même déjà les flics. Si les choses avaient une apparence normale, il lui suffirait d'entrer et de récupérer l'attaché.

* Il a commencé par s'attaquer à la chaîne, fit la voix caverneuse. quand il a vu qu'il n'y arrivait pas, il m'a coupé la main. "

Ils se regardèrent. Tell s'aperçut qu'il commençait à voir le siège des toilettes et les carreaux blancs crasseux du mur du fond, derrière le cadavre... Lequel cadavre devenait, enfin, un véritable fantôme.

" Tu as compris, maintenant ? demanda-t-il à Tell.

Pourquoi c'était toi ?

* Oui. Il fallait que tu le racontes à quelqu'un.

* Pas du tout. L'histoire, c'est que dalle, répondit le fantôme avec un sourire dans lequel il y avait tellement de malveillance que Tell en fut frappé d'horreur. Mais savoir fait parfois du bien... à condition d'être toujours en vie, évidemment (il marqua une pause). Tu as oublié de poser une importante question à Georgie, John. Une question à

laquelle il n'aurait peut-être pas répondu si honnêtement que ça.

* Laquelle ? demanda-t-il sans aucun enthousiasme.

* Celle de savoir qui était mon plus gros client, au troisième. Celui qui me devait presque huit mille dollars. Le type à qui j'avais coupé les vivres. qui s'est payé un séjour au centre de Rhode Island et s'est retrouvé désintoxiqué deux mois après ma mort. qui ne veut plus rien avoir à faire avec la poudre blanche, aujourd'hui. Georgie n'était pas là, à

l'époque, mais je pense qu'il connaît tout de même la réponse à toutes ces questions. Parce qu'il entend les gens jaser. N'as-tu pas remarqué comment les gens se comportent en présence de Georgie ? Comme s'il n'était pas là.

Tell acquiesça.

" Et il ne bégaye pas dans sa tête. Je crois qu'il est au courant. Jamais il ne l'avouerait, mais à mon avis, il sait. "

Le visage commença de nouveau à changer; les traits qui surgissaient maintenant en ondoyant du brouillard primordial étaient finement ciselés, satur-niens. Ceux de Paul Jannings.

" Non, murmura Tell.

* Il a récupéré plus de trente mille dollars, dit le cadavre arborant le visage de Paul. C'est avec ce fric qu'il s'est payé sa désintoxication...

et il lui en est resté beaucoup pour s'offrir les autres vices auxquels il n'avait pas renoncé. "

Soudain, la silhouette assise sur les toilettes se dis-sipa complètement; en un instant, elle s'évanouit. Au sol, les mouches avaient également disparu.

Tell n'avait plus besoin d'aller aux toilettes; il revint donc dans la salle de mixage, dit à Paul Jannings qu'il n'était qu'un pauvre salopard, ne resta sur place que les quelques secondes pendant lesquelles il put jouir de l'expression de totale stupéfaction qui se peignit sur le visage de l'homme - puis sortit. Il trouverait du travail ailleurs. Il était assez bon pour comprendre qu'il pou-vait y compter. Mais de le savoir, cependant, fut aussi de l'ordre de la révélation; ce n'était pas la première de la journée, mais sans aucun doute la meilleure.

De retour chez lui, il se rendit directement aux toi-lettes. Le besoin de se soulager était revenu - il était même plutôt pressant, en fait, mais c'était normal; ce n'était que l'un des aspects de la vie. " Un homme d'habitudes est un homme heureux ", déclara-t-il au mur carrelé. Il se tourna, attrapa le dernier numéro de Rolling Stone là o ù il l'avait laissé, sur le réservoir et l'ouvrit à la page des petites annonces qu'il se mit à

éplucher.

Fin de la nouvelle

Un groupe d'enfer

A son réveil, Mary constata qu'ils étaient perdus. Elle le savait et Clark aussi, même si, sur le coup, il n'était pas question pour lui de l'admettre. Il portait son mas-que C'est-pas-le-moment-de-me-faire-chier, avec une bouche qui devenait de plus en plus petite, comme si elle était sur le point de disparaître. " Perdus ", de toute façon, n'était pas le terme qu'aurait employé Clark. Il aurait dit qu'il avait sans doute d° "

prendre un mau-vais embranchement quelque part ", et encore aurait-il fallu le tuer, ou presque, pour qu'il aille jusque-là.

Ils avaient quitté Portland la veille. Clark travaillait pour l'un des géants de l'informatique et avait eu envie de voir un peu les paysages de l'Oregon, qui s'éten-daient non loin du quartier élégant et agréable - mais quelque peu ennuyeux - o ù ils habitaient: un secteur qui avait reçu le surnom de Software City, autrement dit, Logiciel-Ville. " Il paraît que c'est superbe, dans la région - paumé, mais superbe, lui avait-il dit. «a ne te dirait pas d'aller y faire un tour ? Il me reste une semaine de congé à prendre, et il y a des rumeurs de transfert dans l'air. Si nous n'allons pas faire un tour dans l'Oregon profond, j'ai l'impression que les seize derniers mois vont être comme un trou noir dans ma mémoire. "

Elle avait accepté sans se faire prier (les vacances scolaires étaient commencées depuis dix jours et elle n'avait pris la charge d'aucune classe d'été), séduite par le côté voyage à l'aventure et au gré de leur fantaisie - oubliant que ce genre de sortie se termine sou-vent exactement de cette façon: des joyeux vacanciers perdus sur une route ne menant nulle part, ou alors dans le cul-de-sac puant d'une décharge sauvage. C'était peut-être bien l'aventure - on pouvait voir les choses ainsi, en se forçant un peu - mais elle venait d'avoir trente-deux ans au

mois de janvier dernier et se disait qu'elle n'avait plus tout à fait l'âge des aventures.

Un motel avec une piscine impeccable, des pei-gnoirs de bain sur le lit et un sèche-cheveux en état de marche dans la salle de bains, telle était sa conception, à l'heure actuelle, de vacances vraiment agréables.

Ils avaient cependant vécu une journée sensation-nelle, la veille, traversant des paysages tellement mer-veilleux que même Clark en avait été

à plusieurs repri-ses réduit au silence, ce qui n'était pas peu dire. Ils avaient passé la nuit dans une charmante auberge de campagne juste à

l'ouest d'Eugene, avaient fait l'amour non pas une, mais deux fois (pour ça, elle ne se sentait absolument pas trop ,gée) avant de reprendre, ce matin, la direction du sud avec comme projet d'aller passer la nuit à

Klamath Falls. Ils avaient commencé par emprunter la Nationale 58 - un bon choix - mais au cours du déjeuner, à Oakridge, Clark avait proposé de quitter la route principale qu'encombraient les camionnettes et les camions d'agrumes.

" Heu... je sais pas trop ", répondit Mary, du ton dubitatif d'une femme ayant déjà eu affaire à de nombreuses propositions de ce genre de la part de son mari, et qui avait dû supporter les conséquences pas forcément agréables de quelques-unes. " L'idée d'être perdue dans ce coin me déplaît souverainement. «a paraît vraiment désertique. " D'un ongle soigneuse-ment manucuré, elle avait tapoté, sur la carte, une tache verte sur laquelle était écrit: Boulder Creek Wilderness Area. " C'est ce terme de Wilderness, avec tout ce qu'il sous-entend d'endroit sauvage et inhabité

qui m'inquiète; pas de stations d'essence, pas d'aires de repos, pas de motels...

* Allons, voyons ! " répondit-il en repoussant son assiette avec ses restes de " steak de poulet frit " - dixit le menu. Du juke-box, leur provenait la musique de Six Days on the Road, chanté par Steve Earle et les Dukes; à

l'extérieur, par les fenêtres poussiéreuses, ils apercevaient un groupe d'adolescents qui, pour trom-per leur ennui, se lançaient dans des figures compli-quées sur leurs planches à roulettes. Ils avaient l'air de simplement passer le temps en attendant d'avoir l'âge de dynamiter

définitivement le patelin, et Mary savait exactement ce qu'ils ressentaient. " C'est pourtant pas bien compliqué. On continue encore un peu sur la 58 en direction de l'est... puis on prend au sud par la route secondaire 42... tu vois ?

* Ouais... " Ce qu'elle voyait, surtout, c'était que la Nationale 58, sur la carte, dessinait une bonne grosse ligne rouge, tandis que la secondaire 42 se réduisait à un tortillon mince comme un fil et noir. Néanmoins, l'estomac bien plein, elle n'avait pas voulu discuter avec Clark de son instinct aventureux: elle se sentait comme un boa constrictor qui vient d'avaler une chè-vre. Elle n'avait qu'un désir, incliner le siège de leur chère vieille Mercedes et piquer un petit roupillon.

" Ensuite, enchaîna-t-il, on prendra cette route, là. Elle n'a pas de numéro, et c'est donc sans doute un simple chemin vicinal, mais elle aboutit directement à Toketee Falls; et de là, on n'est qu'à un jet de pierre de la US 97. Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

* J'en pense qu'on va probablement se perdre ", répondit-elle. Elle regretta plus tard son ironie. " Mais je me dis que ça ira tant qu'on pourra trouver un endroit assez spacieux pour faire demi-tour avec la Princess.

* Vendu ! " s'exclama-t-il, triomphant. Il tira à lui son steak de poulet frit et se remit à manger, y compris la sauce froide et figée dans l'assiette.

" Beurk ! fit-elle, se cachant les yeux de la main avec une grimace.

Comment peux-tu avaler ça ?

* C'est excellent, répondit-il d'un ton de voix telle-ment étouffé que seule une épouse pouvait compren-dre. quand on voyage, il faut toujours go°ter à la cui-sine locale.

* On dirait que quelqu'un a éternué un paquet de morve sur un très vieux hamburger... Je répète: beurk ! "

Ils quittèrent Oakridge de bonne humeur et au début, tout marcha comme sur des roulettes. Leurs ennuis ne commencèrent que lorsqu'ils quittèrent la route 42 pour la vicinale sans numéro - celle qui, d'après Clark, aurait d°

les conduire en un clin d'oeil jusqu'à Toketee Falls. Et encore pas tout de suite: au début, petite vicinale ou pas, la voie secondaire se révéla en bien meilleur état que la route d'Etat 42, pleine de nids-de-poule et

encore gondolée par le gel, même en plein été. Chacun à leur tour, ils mettaient une cassette dans le lecteur: les go'ts actuels de Clark le portaient vers des musiciens comme Wilson Pickett, Al Green et Pop Staples.

Ceux de Mary allaient dans des directions entièrement différentes.

" qu'est-ce que tu trouves à tous ces Blancs ? demanda-t-il lorsqu'elle mit son morceau préféré, le New York de Lou Reed.

* J'en ai épousé un, il me semble, non ? " répliqua-t-elle, le faisant rire.

Les embêtements débutèrent un quart d'heure plus tard, lorsqu'ils arrivèrent à un premier embranche-ment; les deux voies paraissaient aussi prometteuses l'une que l'autre.

" Sainte merde ! " pesta Clark. Il s'arrêta et prit la carte dans la boîte à gants. Il l'étudia longtemps. " Cette fourche n'est pas indiquée.

* «a y est, ça commence ", soupira Mary. Elle était sur le point de s'endormir au moment o' Clark s'était garé, et elle se sentait légèrement irritée. " Tu veux savoir ce que j'en pense ?

* Non, répondit-il d'un ton laissant aussi transparaître une certaine irritation, même si je me doute que je n'y échapperai pas. Et j'ai horreur de te voir rouler des yeux de cette façon en me regardant, au cas o' tu ne le saurais pas.

* quelle façon ?

* Comme si j'étais un vieux clébard qui vient de péter sous la table de la salle à manger. Vas-y, dis-moi ce que tu en penses, vide ton sac, c'est ton quart d'heure.

* Faisons demi-tour pendant qu'il est temps. Voilà ce que j'en pense.

* Tiens, donc. Dommage que tu te balades pas en tenant un grand panneau avec REPENTEZ-VOUS ! écrit dessus.

* Il faut rire ?

* Je ne sais pas, Mary ", répondit-il d'un ton morose, ne bougeant pas de sa place et regardant alternative-ment la route, à travers le pare-brise constellé d'insec-tes écrasés, et la carte, qu'il étudiait de près. Ils étaient mariés depuis presque quinze ans, et elle le connaissait assez

bien pour se douter qu'il allait certainement vouloir continuer... non pas en dépit de l'embranchement inattendu de la route, mais au contraire à cause de lui.

Lorsqu'on titille le macho qui dort chez Clark Wil-lingham, ça le réveille à tous les coups. Elle eut un mouvement de la main pour dissimuler le sourire que cette idée avait fait naître sur ses lèvres.

Elle ne fut pas tout à fait assez rapide. Clark lui jeta un coup d'oeil, un sourcil levé, et une autre idée, plus déprimante, lui vint à l'esprit: si elle était capable de lire en lui aussi facilement, après toutes ces années, il pouvait peut-être en faire autant. "Y a quelque chose ? " demanda-t-il d'une voix juste un peu trop tendue. C'est à cet instant-là que sa bouche commença à

se rétracter. " On peut savoir, mon coeur ? " Elle secoua la tête. " Je m'éclaircissais juste la gorge. "

Il acquiesça, remonta ses lunettes sur un front qui ne cessait de s'agrandir vers le haut, et rapprocha la carte au point qu'elle lui touchait presque le bout du nez. " Bon. C'est forcément la voie de gauche, puisque c'est celle qui va vers le sud, c'est-à-dire vers Toketee Falls.

L'autre part vers l'est. Elle mène sans doute à une ferme.

* T'as déjà vu des routes de ferme avec une bande jaune au milieu ? "

La bouche de Clark se rétrécit encore. " Tu n'as pas l'air d'imaginer tout le fric que se font ces fermiers ", dit-il.

Elle envisagea de lui faire remarquer qu'ils avaient depuis longtemps passé

l'âge de jouer aux boy-scouts et aux éclaireurs, que son honneur de macho n'était pas réellement en cause, puis songea qu'elle avait bien plus envie d'une petite sieste dans le soleil de l'après-midi que de se disputer avec son mari, en particulier après le délicieux doublé de la nuit dernière. Et de toute façon, la route les conduirait bien quelque part, non ?

Réconfortée par cette pensée, bercée par Lou Reed chantant le destin tragique de la dernière baleine améri-ricaine, Mary Willingham se laissa gagner par l'assou-pissement. Lorsque la route choisie par Clark commença à se détériorer, elle dormait d'un sommeil léger, rêvant qu'ils se

trouvaient encore dans le café d'Oak-ridge où ils avaient déjeuné. Elle essayait de glisser une pièce dans le juke-box, mais la fente était bouchée par quelque chose qui ressemblait à de la chair. Un des gamins qui jouaient dehors, dans le parking, passa avec sa planche à roulettes sous le bras et sa casquette tour-née à l'envers sur la tête.

qu'est-ce qui est arrivé à cette machine ? lui deman-da-t-elle.

L'ado s'approcha, jeta un coup d'oeil et haussa les épaules. Oh, c'est rien du tout. Juste un bout de cadavre de quelqu'un qu'on a mis là pour vous embêter, vous et des tas de gens. Ce n'est pas du bricolage à la petite semaine que nous faisons ici; on parle en termes de culture de masse, ma jolie.

Sur quoi il tendit une main, lui pinça le sein droit (le geste n'était pas très amical) et s'éloigna. Lorsqu'elle se tourna de nouveau vers le juke-box, elle constata qu'il était rempli de sang et de choses flottan-tes informes qui ressemblaient de manière inquiétante à des organes humains.

Il vaudrait peut-être mieux laisser cet album de Lou Reed tranquille un moment, pensa-t-elle; sur quoi, dans le bain de sang, de l'autre côté de la vitre, un disque vint se poser sur le plateau, comme si sa pensée avait déclenché le mécanisme, et Lou Reed commença à chanter Busload of Faith.

Tandis que Mary s'enfonçait dans un rêve de plus en plus désagréable, la route continuait de se dégrader, les parties défoncées finissant par constituer l'essentiel de la chaussée. L'album de Lou Reed (il était long) arriva à son terme, se rembobina et recommença sans que Clark s'en rende compte. L'air charmant qu'il avait en début de journée avait complètement disparu; la taille de sa bouche se réduisait à celle d'un petit bouton de rose. Si Mary n'avait pas dormi, elle l'aurait harcelé jusqu'à ce qu'il fasse demi-tour, alors qu'il y en avait pour des kilomètres. Il le savait, comme il connaissait l'expression qu'elle aurait si jamais elle se réveillait et voyait cet étroit ruban de goudron, effrité et creusé de nids-de-poule (et que seul un esprit charitable pouvait qualifier de route), tellement resserré au milieu des pins qu'il restait constamment dans l'ombre. Ils n'avaient pas croisé le moindre véhicule depuis qu'ils avaient quitté la 42.

Il savait bien qu'il aurait dû faire demi-tour, que Mary détestait le voir se mettre dans des situations aussi merdiques, oubliant toujours les nombreuses fois où, au contraire, il avait trouvé son chemin sans se tromper en empruntant les itinéraires les plus bizarres (Clark

Willingham faisait partie de ces millions d'Amé-ricains persuadés de posséder une boussole dans la tête), mais il n'en poursuivait pas moins sa route, s'entêtant tout d'abord à se dire qu'ils devaient forcément aboutir à

Toketee Falls, puis finissant par seulement l'espérer. En outre, il n'y avait pas le moindre endroit pour faire demi-tour; si jamais il essayait, la Mercedes se retrouverait irrémédiablement embourbée dans les fossés marécageux qui longeaient ce lamentable simulacre de chaussée... et Dieu seul savait le temps qu'il leur faudrait pour amener une dépanneuse jusqu'ici, sans parler des heures de marche qu'il y aurait à faire avant de pouvoir en appeler une.

Puis, finalement, il arriva à un endroit où il aurait pu faire demi-tour, car un nouvel embranchement se présenta devant lui. Il décida de n'en rien faire. Si la voie de droite se réduisait à une route de terre creusée d'ornières où poussait l'herbe, celle de gauche était large, la chaussée goudronnée et divisée par une ligne jaune continue flambant neuve. D'après la boussole dans la tête de Clark, elle se dirigeait plein sud. C'est tout juste s'il ne sentait pas Toketee Falls. Ils en étaient à quinze kilomètres, vingt ou vingt-cinq tout au plus.

Il envisagea néanmoins de faire demi-tour. Lorsqu'il le dit plus tard à

Mary, il lut le doute dans ses yeux, mais c'était vrai. Il décida de continuer parce que Mary commençait à s'agiter et qu'elle ne manquerait pas de se réveiller sur le tronçon déformé et plein de nids-de-poule qu'il venait d'emprunter... sur quoi elle le regarderait de ses grands yeux bleus, des yeux ravis-sants... et ça suffirait.

D'ailleurs, pourquoi passer une heure et demie à faire marche arrière alors que Toketee Falls était à portée de roues, ou presque ? Regarde-moi ce boulevard, se dit-il. Tu ne vas tout de même pas me raconter qu'une route comme ça ne va nulle part !

Il passa une vitesse, s'engagea dans la voie de gauche et, bien entendu, la route ne tarda pas à disparaître. Au sommet de la première colline, la belle ligne jaune s'interrompt. A celui de la deuxième, le revêtement de goudron laissa la place à un chemin de terre bourré d'ornières contre lequel les bois sombres se pressaient plus que jamais et où le soleil -

Clark s'en rendit compte seulement à ce moment-là - lui parvenait du mauvais côté.

La chaussée s'interrompait si brusquement qu'il n'eut pas le temps de ralentir pour attaquer le nouveau chemin en douceur, et que la Princess rebondit brutalement sur ses amortisseurs. Mary se réveilla en sur-saut, se redressa et regarda autour d'elle, les yeux écarquillés. " O` som... ", commença-t-elle; sur quoi, his-toire de parachever l'après-midi, la voix voilée de Lou Reed se mit à accélérer tandis qu'il chantait Good Eve-ning, Mr Waldheim, pour atteindre une vitesse de des-sin animé.

" Oh ! " fit-elle en appuyant sur le bouton d'éjection. L'appareil régurgita sèchement la cassette, qui fut sui-vie d'un affreux cordon ombilical - un ruban brun, brillant et entortillé.

La Mercedes mit une roue dans un nid-de-poule que n'aurait pas renié une autruche, pencha fortement à gauche, puis se redressa comme un trois-m,ts coupant les vagues dans la tempête.

" Clark ?

* Ne dis rien, gronda-t-il entre ses dents. Nous ne sommes pas perdus. On va retrouver le macadam dans une minute ou deux. Sans doute en haut de la pro-chaine colline. Nous ne sommes pas perdus. "

Encore sous le coup de son rêve (même si elle n'en conservait qu'un souvenir confus), Mary gardait la cas-sette fichue sur ses genoux, déplorant sa perte. Sans doute pourrait-elle en acheter une autre - mais certai-nement pas dans le coin. Elle regarda les arbres à la mine rébarbative; ils lui paraissaient pousser du tronc contre la route comme des invités affamés pousseraient leur ventre à la table d'un festin, et conclut que le prochain magasin de disques ne devait pas être la porte à

côté.

Elle se tourna vers Clark, remarqua ses joues empourprées et sa bouche réduite à pratiquement rien, et estima qu'il serait plus habile de laisser la sienne fermée, au moins pour le moment. Si elle restait calme, si elle ne l'agressait pas, il y avait plus de chances pour qu'il fasse preuve de raison avant que cette piste fores-tière ne vienne mourir dans une gravière ou un maré-cage.

" En plus, on aurait le plus grand mal à faire demi-tour, dit-il comme si elle venait de le lui proposer.

* Je le vois bien ", répondit-elle d'un ton neutre.

Il lui jeta un coup d'oeil; peut-être cherchait-il la bagarre, peut-être était-il simplement gêné et espérait-il qu'elle ne lui en voulait pas trop

- au moins pas encore -, puis son regard revint à la route. Des mauvaises herbes poussaient au milieu, maintenant, et elle était devenue tellement étroite que si jamais un autre véhicule arrivait en face, l'un d'eux serait obligé de partir en marche arrière. Mais il y avait plus drôle encore: le terrain, de part et d'autre des ornières, lui inspirait de moins en moins confiance; les arbres rabougris semblaient se battre entre eux pour les meilleurs emplacements dans le sol détrempé.

Aucune ligne électrique ne suivait l'itinéraire - pas le moindre poteau en vue. Elle faillit le faire remarquer à Clark, puis préféra tenir sa langue, une fois de plus. Il continua de rouler en silence, jusqu'au moment où ils arrivèrent dans une descente en courbe. Il espérait, contre toute raison, que les choses s'amélioreraient de l'autre côté, mais le chemin envahi d'herbes continuait comme avant - voire était encore moins visible et encore plus étroit. Il commençait à lui faire penser aux routes des récits d'Heroic Fantasy qu'il aimait à lire - ceux de Terry Brooks, Stephen Donaldson et bien entendu de Tolkien, leur père à tous. Dans ces contes, les personnages (en général dotés de pieds poilus et d'oreilles en pointe) empruntaient ces voies négligées, en dépit de leurs mauvais pressentiments, pour finir le plus souvent par affronter des trolls, des croque-mitaines ou des squelettes armés de massues.

" Clark...

* Oui, je sais ", la coupa-t-il en donnant brusque-ment un coup de poing de frustration sur le volant, qui ne servit qu'à déclencher l'avertisseur. "

Je sais ! " Il arrêta la Mercedes, qui occupait maintenant toute la route (la route ? Bon sang, la piste, le sentier étaient des mots déjà bien trop beaux pour ça), passa au point mort, mit le frein à main et descendit. Mary en fit autant de son côté, plus lentement.

Les arbres dégageaient des odeurs balsamiques absolument célestes et elle trouva une beauté singulière à ce silence que ne rompait aucun bruit de moteur (même pas le ronronnement lointain d'un avion) ni aucune voix humaine... Il avait cependant aussi quel-que chose d'inquiétant. Même les bruits qui lui parve-naient, le ti-whit ! d'un oiseau invisible dans l'ombre des sapins, les soupirs du vent, le grondement rugueux du diesel au ralenti, ne faisaient que souligner la

den-sité du calme qui les encerclait.

Elle regarda Clark, par-dessus le toit métallisé de la Princess, avec dans les yeux une expression qui n'était ni un reproche, ni de la colère, mais un appel: Sors-nous d'ici, d'accord ? S'il te plaît...

" Désolé, chérie ", dit-il. L'inquiétude qu'elle lut sur son visage n'avait rien pour la rassurer. " Vraiment.

Elle voulut parler, mais elle avait la gorge tellement sèche que pas un son n'en sortit. Elle se l'éclaircit et recommença: " Et si on faisait marche arrière, Clark ? "

Il y réfléchit quelques instants - l'oiseau eut le temps de lancer son Ti-whit! et de recevoir une réponse, venue du fond des bois - puis secoua la tête. " Seule-ment en dernier recours. Il y a au moins trois kilomètres jusqu'au premier embranchement.

* Tu veux dire qu'il y en a eu un deuxième ? "

Il fit une petite grimace, baissa les yeux et acquiesça. " En marche arrière... tu vois bien combien la route est étroite... et combien les fossés sont boueux. Si jamais je faisais une fausse manoeuvre... " Il secoua la tête et soupira.

" Autrement dit, on continue.

* Je crois qu'il vaut mieux. Evidemment, si la route devient impossible, il faudra bien essayer.

* Sauf qu'à ce moment-là, on se sera enfoncés encore plus loin, n'est-ce pas ?

* D'accord, mais je préfère courir la chance de trouver un endroit plus large o' faire demi-tour que celle de faire marche arrière pendant trois kilomètres sur une chaussée pareille. S'il faut absolument faire demi-tour, je procéderai par étapes. Cinq minutes de marche arrière, dix de repos, et ainsi de suite (il esquaissa un sourire). «a sera une aventure.

* Oh, y a pas de doute ", répondit-elle, se disant en elle-même, une fois de plus, que ce n'était pas d'aven-ture qu'il s'agissait, mais d'une situation on ne peut plus chiatique. " Es-tu bien s'ûr que tu n'as pas envie de continuer parce que au fond de toi-même, tu crois encore que nous allons trouver Toketee Falls juste de l'autre côté de la colline ? "

Un instant, la bouche de Clark parut disparaître complètement de sa

figure et elle se prépara à faire front à une explosion d'indignation et de courroux virils. Puis ses épaules s'affaissèrent et il secoua la tête en silence. En cet instant, elle le vit comme il serait dans trente ans de là, ce qui l'effraya beaucoup plus que d'être coincée au fin fond des bois.

" Non, répondit-il enfin. Je crois que j'ai renoncé à

atteindre Toketee Falls. L'une des grandes règles de l'administration routière, aux Etats-Unis, est que les routes sans ligne électrique sur au moins l'un des bascôtés ne mènent nulle part. "

Il l'avait donc remarqué, lui aussi.

" Allez, dit-il en remontant dans la Mercedes. Je vais faire tout mon possible pour nous en sortir. Et la prochaine fois, je t'écouterai. "

Tu parles, se dit Mary, ressentant à la fois de l'amu-se-ment et une irritation fatiguée. Je connais la chanson. Mais avant qu'il ait pu enclencher une vitesse, elle posa une main sur la sienne. " Je sais que tu le feras, dit-elle, transformant en promesse ce qu'il venait de dire. Et maintenant, sors-nous de là.

* Compte sur moi.

* Et fais attention.

* Tu peux aussi compter là-dessus. " Il lui adressa un petit sourire qui la fit se sentir légèrement mieux, puis passa la première. La grosse Mercedes grise, l'air déplacée au milieu de ces bois profonds, reprit sa lente progression sur le sentier ombragé.

Ils roulèrent pendant encore près de deux kilomè-tres, à en croire le compteur, sans constater de chan-gement, sinon que la chaussée devenait encore plus étroite. Mary songea que les sapins hirsutes n'évo-quaient plus tellement des invités affamés à un ban-quet, mais plutôt la curiosité

morbide de badauds devant un accident bien horrible.

Si la voie devenait encore plus étroite, ils allaient entendre les grincements désagréables des branches frottant contre la carrosserie. Le sol, sous les arbres, était passé du stade détrempé à celui de marécageux; elle apercevait des flaques d'eau immobiles saupou-drées de pollen et d'aiguilles de pin, ici et là. Son coeur battait beaucoup trop vite, et elle se surprit par deux fois à se ronger les ongles, habitude qu'elle croyait avoir définitivement perdue un an avant son

mariage avec Clark.

Elle commençait à se dire que si jamais ils étaient coincés, ils seraient bons pour passer la nuit dans la Mercedes. En plus, des animaux rôdaient dans ces bois; elle avait entendu craquer des branches à leur passage. Au bruit, certains devaient être de grande taille, autrement dit, des ours.

L'idée de se retrouver nez à nez avec un ours pendant qu'ils seraient en train de contempler leur véhicule définitivement embourbé la fit déglutir en lui donnant la sensation d'avaler une grosse boule d'amadou.

" Clark ? Je crois qu'on ferait mieux d'abandonner et d'essayer de rebrousser chemin. Il est déjà trois heures passées, et...

* Regarde, dit-il avec un geste vers l'avant. Ce n'est pas un panneau, là ?

"

Elle plissa les yeux. Devant eux, le sentier s'élevait vers le sommet d'une colline fortement boisée. Il y avait quelque chose de bleu et de brillant, de forme oblongue, qui s'élevait juste avant la crête. " En effet, dit-elle, c'est bien un panneau.

* Super ! Tu peux lire quelque chose ?

* Bien sûr... il dit: Si VOUS ETES ARRIVÉS JUSQU'ICI, C'EST QUE VOUS VOUS ETES VRAIMENT PAUMÉS. "

Il lui jeta un regard où l'amusement le disputait à l'irritation. " C'est très drôle, Mary.

* Merci, Clark. Je fais ce que je peux.

* Nous allons avancer jusque-là, on lira le panneau et nous verrons ce qu'il y a de l'autre côté de la crête. S'il n'y a rien de nouveau, on essaiera de rebrousser chemin. D'accord ?

* D'accord. "

Il lui tapota la cuisse et repartit avec une prudence extrême. La Mercedes roulait avec une telle lenteur qu'ils entendaient le chuintement des herbes, au milieu du chemin, frottant contre le dessous de la carrosserie.

Mary arrivait maintenant à distinguer ce qui était écrit sur le panneau, mais elle commença par nier la réalité, se disant qu'elle devait se tromper: c'était trop dément. Ils continuaient de se rapprocher, et cependant les mots ne changeaient pas.

" Est-ce que tu lis la même chose que moi ? " lui demanda Clark.

Mary partit d'un petit rire nerveux. " Evidemment... mais c'est sans doute une blague. Tu ne penses pas ?

* J'ai arrêté de penser; ça ne me vaut que des ennuis. Mais je vois pourtant quelque chose qui n'a rien d'une blague. Regarde, Mary ! "

A une dizaine de mètres derrière le panneau, juste avant la crête de la colline, la route s'élargissait de manière spectaculaire et retrouvait son revêtement de macadam et son marquage. Elle sentit la boule d'inquiétude qui lui serrait le coeur s'évaporer en un instant.

Clark arborait un grand sourire. " C'est pas beau, ca ? "

Elle acquiesça avec vivacité, souriant aussi.

Ils atteignirent le panneau, et Clark fit halte pour le relire à loisir.

Bienvenue à

Rock & Roll Heaven, Ore.

ON FAIT LA CUISINE AU GAZ !

VOUS FEREZ COMME NOUS !

Jaycees Chambre de commerce Lions Elks

" C'est une blague, de toute évidence, répéta-t-elle.

* Pas forcément.

* quoi ? Une ville qui s'appelle Paradis du Rock and Roll ? Voyons, Clark !

* Et pourquoi pas ? Il y a bien Truth [Vérité] ou Consequences, au Nouveau-Mexique, Dry Shark [Requin Sec] au Nevada et même une ville, en Penn-sylvanie, qui s'appelle Intercourse [Rapports Sexuels].

Alors pourquoi pas Rock and Roll Heaven, dans l'Oregon ? "

Elle éclata de rire, prise de tournis. Elle éprouvait une incroyable sensation de soulagement. " C'est toi qui as inventé ça !

* quoi donc ?

* Intercourse, en Pennsylvanie.

* Pas du tout. Ralph Ginzberg a même essayé de faire partir une revue appelée Eros de ce patelin. A cause du cachet de la poste.

L'administration fédérale l'en a empêché. Je te jure ! Et qui sait ? La ville a peut-être été fondée par un groupe de hippies qui voulaient retourner à la terre pour y vivre en communauté, dans les années soixante. Après quoi ils se sont rangés des voitures et je parie qu'on y trouve les mêmes associations qu'ici, les Jaycees, les Lions, les Elks... mais le nom est resté. (Cette idée paraissait le fasciner; il la trouvait à la fois comique et étrangement nostalgique.)

Cela dit, c'est sans importance. Ce qui compte, c'est que nous ayons retrouvé une vraie chaussée goudronnée, mon chou. Le truc qui est fait pour rouler dessus. "

Elle acquiesça. " Eh bien, fouette, cocher ! Mais sois prudent, tout de même.

* Tu parles ! " La Princess s'engagea sur le macadam, qui n'était pas en asphalte, mais d'un composé à la surface parfaitement régulière, sans qu'on puisse y voir la moindre reprise ou le plus petit joint d'expansion. "

Prudence est le surnom que... "

Ils venaient d'atteindre la crête, et le reste de la phrase mourut sur ses lèvres. Il freina si brutalement que leurs ceintures de sécurité se verrouillèrent, puis il mit au point mort, serrant le frein à main.

" Sainte merde ! " s'exclama-t-il.

Tandis que la Mercedes tournait au ralenti, ils restaient bouche bée, contemplant la ville qui s'étendait à leurs pieds.

Un vrai bijou, niché comme une fossette au creux d'une petite vallée peu profonde. Sa ressemblance avec les illustrations de Norman Rockwell ou celles de Currier & Ives était absolument frappante, du moins aux yeux de Mary. Elle essaya de se convaincre que cela tenait à la disposition des lieux; à la manière dont la route descendait, sinueuse, jusque dans la vallée et dont la ville était entourée d'une

forêt d'un vert pro-fond - un moutonnement de vieux sapins altiers allant jusqu'à l'horizon, au-delà des champs -, mais il y avait autre chose, et elle se disait que Clark devait ressentir la même impression. Il régnait un équilibre trop déli-cat, par exemple, entre les clochers des églises, l'un au nord de l'agglomération, l'autre au sud. Le b,timent de grange, peint en rouge, sur le flanc est, devait être l'école; quant à la grande construction blanche à l'ouest, avec son clocheton au sommet et sa parabole sur le côté, ça ne pouvait être que l'hôtel de ville. Les maisons paraissaient toutes méticuleusement propres, impeccables et confortables, dans le style de ces illus-trations de domiciles dans les publicités que les pro-moteurs plaçaient dans les journaux d'avant-guerre, comme le Saturday Evening Post ou l'American Mer-cury.

Il ne manque que quelques volutes de fumée montant d'une ou deux cheminées, songea Mary qui, après avoir mieux regardé, finit par en trouver. Soudain, lui revint à l'esprit une histoire de Ray Bradbury, dans les Chro-niques martiennes: " Mars est le Paradis ' ", tel était son titre; dans ce récit, les Martiens avaient habilement déguisé leurs abattoirs de manière que chacun les voie comme la ville dont il avait toujours rêvé.

" Faisons demi-tour, dit-elle soudain. C'est assez large, ici, en étant prudent. "

Il se tourna lentement vers elle, et elle n'aima pas trop l'expression qu'il affichait; il la regardait comme si elle était devenue folle. " Mais mon chou, qu'est-ce que...

* L'endroit ne me plaît pas, c'est tout ", répondit-elle en sentant son visage devenir br°lant. Mais cela ne suffit pas à l'empêcher de continuer.

" «a me fait pen-ser à un récit d'épouvante que j'ai lu quand j'étais adolescente... et aussi à la maison en sucre dans Hansel et Gretel. "

Il continua de lui adresser son regard breveté " totale incrédulité " et elle comprit qu'il avait la ferme inten-tion de se rendre dans ce patelin; qu'une fois de plus, comme lorsqu'ils avaient quitté la route principale, il était victime d'une violente poussée de sa maudite tes-tostérone.

Monsieur voulait faire de l'exploration, nom de Dieu ! Et ramener un souvenir, évidemment. Un T-shirt acheté dans la boutique locale ferait l'affaire, pourvu qu'on puisse lire quelque chose de rigolo des-sus, du genre: J'AI VISIT... ROCK & ROLL HEAVEN ET JE PEUX VOUS DIRE

qu'ILS ONT UN

GROUPE D'ENFER !

" Ma chérie... ", commença-t-il de la voix douce et tendre qu'il prenait pour l'enjôler, ou pour tenter de la convaincre quand il mourait d'envie de faire quelque chose.

" Oh, arrête, tu veux ? Si tu tiens à être gentil avec moi, faisons demi-tour et regagnons la Nationale 58. Si tu fais ça, tu auras droit à une petite g,terie ce soir.

Double portion, même, si tu te sens d'attaque. "

Il poussa un profond soupir, les mains sur le volant, regardant droit devant lui. Finalement, toujours sans se tourner vers elle, il répondit: "

Jette donc un coup d'oeil de l'autre côté de la vallée, Mary. Tu vois bien cette route qui monte sur la colline, là-bas ?

* Oui, je la vois.

* Tu vois aussi qu'elle est large ? qu'elle est en excel-lent état, flambant neuve ?

* Ecoute, Clark, ce n'est vraiment pas...

* Mais regarde donc ! Je crois que je vois même un bon vieux bus scolaire dessus ", dit-il avec un geste; d'o~ ils étaient on aurait dit qu'une chenille jaune se dirigeait pesamment vers la petite ville, ses flancs métalliques et ses vitres lançant des reflets aveuglants dans la forte lumière de l'après-midi. " C'est un véhi-cule de plus que tous ceux que nous avons croisés jusqu'ici.

* Je préférerais pourtant... "

Il s'empara de la carte, posée entre eux sur la console; et lorsqu'il se tourna vers elle, Mary se rendit compte, à son grand désespoir, que la voix douce et enjôleuse lui avait temporairement dissimulé le fait qu'il était furieux au dernier degré contre elle. " Ecoute bien, Mary, car tu risques d'avoir des comptes à ren-dre, plus tard. Peut-être je peux faire demi-tour ici, ou peut-être pas; c'est plus large, d'accord, mais je ne suis pas s'r que ça le soit assez. Et le sol me paraît encore très détrempé sur les bascôtés.

* S'il te plaît, Clark, ne crie pas. «a me donne mal à la tête. "

Il fit un effort pour parler un ton plus bas. " Admet-tons que nous arrivions à faire demi-tour. Il nous res-tera encore presque vingt kilomètres pour rejoindre la 58, sur cette même route merdique qu'on vient de se taper...

* Vingt kilomètres, ce n'est pas le bout du monde.

Elle s'était efforcée de parler avec assurance, au moins pour elle-même, mais sentait déjà qu'elle faiblissait. Elle s'en voulait, mais cela n'y changeait rien. Elle fut prise du désagréable soupçon que telle était la méthode qu'employaient toujours (ou presque) les hommes pour parvenir à

leurs fins: non pas en ayant raison, mais en faisant preuve d'un entêtement sans pitié. Ils abor-daient une discussion comme une partie de football, et si jamais on s'accrochait, on se retrouvait toujours, au bout du compte, avec des bleus plein le psychisme.

" En effet, ce n'est pas le bout du monde, répondit-il de son ton le plus raisonnable - Je-me-retiens-pour-ne-pas-t'étrangler-Mary -, mais tu oublies les quelque quatre-vingts kilomètres de plus qu'il faudra faire pour contourner cette forêt, une fois que nous serons sur la nationale !

* A t'entendre, on croirait que nous avons un train à prendre.

* «a me fout en boule, c'est tout. Il te suffit de jeter un coup d'oeil à

ce charmant petit patelin avec son nom marrant pour décider que ça te rappelle Le Retour des morts-vivants ou je ne sais quelle connerie - et madame veut faire demi-tour. En plus, la route, là-bas, enchaî-na-t-il avec un nouveau geste de la main, part plein sud. Je parie que Toketee Falls est à peine à une demi-heure d'ici.

* C'est en gros ce que tu disais déjà à Oakridge - avant de nous embarquer dans le détour mystère de notre voyage. "

Il la regarda encore quelques instants, la bouche furieusement pincée, puis empoigna le levier de vitesse.

" Et merde ! aboya-t-il. On fait demi-tour. Mais si on croise un seul véhicule en chemin, on sera bons pour revenir en marche arrière jusqu'à Rock & Roll Heaven, Mary, je t'avertis. "

Pour la deuxième fois de la journée, elle posa une main sur la sienne avant qu'il ait eu le temps d'engager une vitesse.

" Vas-y, dit-elle. Tu as probablement raison et je suis probablement ridicule. " Ma parole, ça doit être inscrit dans les gènes, pour s'aplatir aussi lamentablement, pensa-t-elle. Ou alors,- je suis trop fatiguée pour me bat-tre.

Elle retira sa main, mais Clark resta encore quelques instants sans rien faire, la regardant. " Seulement si tu es s're que c'est mieux ", dit-il.

Là, on atteignait le comble du grotesque, non ? Pour un homme comme Clark, l'emporter ne suffisait pas; le vote devait être unanime. Elle avait souvent joué la carte de l'unanimité, depuis près de quinze ans, sans être toujours convaincue, au fond d'elle-même; mais aujourd'hui, elle s'en sentait incapable.

" Mais je ne suis s're de rien, protesta-t-elle. Si tu m'avais écoutée, au lieu de me contrer bille en tête, tu t'en serais rendu compte. Tu as probablement raison, et c'est probablement moi qui suis idiote - tes raisons sont plus solides que les miennes, je veux bien le recon-naître; je suis même prête à y mettre du mien. Mais ca ne change rien à ce que je ressens. Pour une fois, il faudra te passer de moi comme majorette. Pas question d'enfiler ma petite jupette et de crier: " Vas-y, Clark, vas-y ! "

à la tête de tes groupies.

* Bordel ! " Son visage arborait une expression incertaine qui lui donnait un air enfantin - une rareté, qu'elle trouva détestable. " Ma parole, tu es d'une humeur de chien, ma petite chatte !

* Probablement ", répondit-elle avec l'espoir qu'il ne remarquerait pas à

quel point l'emploi de ce terme affectueux l'irritait. Elle avait trente-deux ans et lui bientôt quarante et un après tout. Elle se sentait un peu trop ,gée pour être traitée de petite chatte, et elle estimait Clark un peu trop vieux pour qu'il en ait besoin d'une.

Puis l'expression troublée se dissipa sur son visage, et le Clark qu'elle aimait - celui avec lequel elle croyait qu'il serait possible de passer la deuxième moitié de son existence - fit sa réapparition. " Tu serais pourtant bien mignonne en tenue de majorette, dit-il, faisant semblant d'évaluer la longueur de ses cuisses. Très mignonne.

* Tu es un vrai fou, Clark. " Elle se rendit compte qu'elle ne pouvait s'empêcher de sourire, en dépit de tout.

"Très juste, chère madame ", répondit-il en engageant une vitesse.

A moins de compter les quelques champs qui l'entou-raient, l'agglomération n'avait pas de faubourgs; on sortait brusquement d'une route ombragée d'arbres pour passer au milieu de vastes guérets bruns puis, quelques instants après, entre de petites maisons impeccables. La ville était tranquille, mais loin d'être déserte. quelques véhicules circulaient paresseusement sur les quatre ou cinq rues qui en constituaient le cen-tre, et des piétons déambulaient sur les trottoirs. Clark salua de la main un homme bedonnant qui, torse nu, arrosait sa pelouse tout en buvant une boîte d'Olympia. Le type - ses cheveux sales lui retombaient sur les épau-les -

les regarda passer mais ne réagit pas.

Main Street, la rue principale, présentait cette même ambiance à la Norman Rockwell, mais à un degré tel qu'elle confinait à l'impression de déjà-vu.

Des chênes séculaires et puissants ombrageaient les promenades, exactement comme on pouvait le souhaiter. Il n'y avait même pas besoin d'aller jusqu'au seul bar de la ville pour savoir qu'il s'appellerait le Dew Drop Inn et qu'on y trouverait une horloge publicitaire Budweiser au-dessus du bar. Les places de parking étaient du type en épi; le coiffeur avait comme symbole l'inévitable cylindre tournant rouge-blanc-bleu et sa boutique s'appelait le Cutting Edge; un mortier et son pilon ornaient la devanture du pharmacien, à l'enseigne du Tuneful Druggist; quant à la boutique d'animaux fami-liers, White Rabbit, elle annonçait fièrement dans sa vitrine: NOUS DISPOSONS DE CHATS SIAMOIS. Tout était tellement conforme et comme il faut que c'en était à chier. Mais le plus comme il faut de tout était le jardin public, au centre de la ville. Accroché au-dessus du kiosque à musique, lisible à plusieurs centaines de mètres, comme le constata Mary, un panneau annon-çait: CONCERT CE SOIR.

Soudain, elle se rendit compte qu'elle connaissait cette ville, qu'elle l'avait même souvent vue. Tard le soir, à la télé. Non, ce n'était pas la ville martienne infernale de Ray Bradbury ni les maisons en sucre de Hansel et Gretel; ce à quoi ressemblait le plus cet endroit était l'Etrange Petite Ville dans laquelle les gens ne cessaient de se fourvoyer au cours des divers épisodes de Twilight Zone.

Elle se pencha vers son mari et lui dit, d'une voix basse et pleine d'inquiétude: " Ce n'est pas à travers les trois dimensions habituelles

que nous voyageons, Clark, mais au travers d'une dimension de l'esprit.

Regarde ! " Elle eut un geste vague, mais une femme, devant le garage de la ville (Western Auto, évidemment), le vit et lui adressa, de côté, un regard défiant.

" Et tu veux que je regarde quoi ? " On décelait de nouveau de l'irritation dans son ton; elle se dit que cette fois, c'était parce qu'il savait exactement de quoi elle parlait.

" Il y a un panneau indicateur plus loin. Nous entrons dans...

* Oh, ça suffit, Mary ", dit-il, engageant brusque-ment la Mercedes dans un emplacement de parking vide de Main Street.

" Clark ! (Elle avait presque crié.) qu'est-ce que tu fais ? "

D'un geste, il lui montra un établissement qui portait le nom assez peu avenant de Rock-a-Boogie Restaurant.

" J'ai soif. Je vais rentrer là-dedans et commander un grand Pepsi à emporter. Tu n'es pas obligée de venir. Tu n'as qu'à rester dans la voiture. Tu peux même verrouiller les portières, si tu veux. " Il ouvrit la sienne, mais avant qu'il ait pu sortir les jambes, elle l'attrapa par l'épaule.

" Clark, je t'en prie, n'y va pas. "

Il la regarda, et elle comprit instantanément qu'elle aurait mieux fait de s'abstenir de blaguer sur Twilight Zone - non pas parce qu'elle s'était trompée, mais parce qu'elle avait vu juste. C'était encore son truc de macho. Il ne s'était pas arrêté parce qu'il avait soif, pas vraiment; il s'était arrêté parce que ce petit patelin sinistre lui avait fichu la frousse, à lui aussi. Un peu, beaucoup, elle ne savait trop: ce qu'elle savait, en revanche, c'est qu'il avait la ferme intention de ne pas s'en aller tant qu'il n'aurait pas réussi à se convaincre lui-même qu'il n'avait pas peur. Pas peur du tout.

" Je n'en ai que pour une minute. Tu veux que je te ramène quelque chose ? "

Elle débloqua sa ceinture de sécurité. " Ce que je veux, c'est ne pas rester toute seule. "

Il lui lança un regard indulgent - un regard qui signifi- fiait: Je savais que tu viendrais - qui lui donna l'envie de lui arracher une ou deux poignées de cheveux.

" Et ce qui me plairait aussi, ce serait de te botter les fesses pour nous avoir fourrés dans cette situation ", ajouta-t-elle, constatant avec plaisir que l'expression indulgente se transformait en surprise blessée.

Elle ouvrit de son côté. " Allez, va faire ton pipi sur le pro-chain réverbère, Clark, et tirons-nous d'ici.

* Pipi... ? Mais enfin, bon Dieu, de quoi parles-tu ?

* De ton Pepsi ! " vociféra-t-elle, tout en songeant qu'il était stupéfiant de voir à quelle vitesse un agréable voyage avec un homme agréable pouvait se transfor-mer en calvaire. Elle regarda de l'autre côté de la rue et aperçut deux jeunes hommes aux cheveux longs. Eux aussi buvaient de l'Olympia, tout en observant le cou-ple d'étrangers. Le premier portait un chapeau haut de forme en piteux état; la marguerite en plastique que retenait le ruban oscillait dans la brise. Des tatouages d'un bleu délavé

s'entortillaient sur les bras de son compagnon. Aux yeux de Mary, ils avaient tout d'ados ayant laissé tomber l'école pour la énième fois afin de consacrer tout leur temps à méditer sur les joies des partouzes et des viols collectifs.

Bizarrement, ils lui paraissaient familiers, eux aussi.

Ils se rendirent compte qu'elle les regardait. Gibus leva la main d'un geste solennel et agita le bout du doigt pour la saluer. Elle détourna promptement les yeux et lança à Clark: " Allons chercher à boire et fichons le camp d'ici.

* D'accord. Et ce n'est pas la peine de crier, Mary.

Je suis juste à côté de toi.

* Tu as vu ces types, de l'autre côté de la rue ?

* quels types ? "

Elle se tourna juste à temps pour voir Gibus et Tatoué se glisser dans l'entrée du salon de coiffure. Le Tatoué lui jeta un regard par-dessus l'épaule et elle eut même l'impression qu'il lui adressait un clin d'oeil.

" Ils entrent chez le coiffeur. Tu ne les vois pas ? "

Clark ne vit qu'une porte qui se refermait, la vitre lui renvoyant des reflets aveuglants de soleil.

" qu'est-ce qu'ils avaient de spécial ?

* J'ai l'impression de les connaître.

* Ah bon ?

* Ouais. Mais j'ai du mal à admettre que certaines des personnes que je connais soient venues s'installer à Rock & Roll Heaven, dans l'Oregon, pour y pratiquer le reluisant métier, si bien payé, comme chacun sait, de voyou de trottoir. "

Clark éclata de rire et la prit par le coude. " Allez, viens ", dit-il en l'entraînant vers le Rock-a-Boogie.

L'allure du restaurant fit beaucoup pour atténuer les craintes de Mary.

Elle s'était attendue à un boui-boui à l'odeur de graillon, dans le genre de la gargote mal éclairée et pas très nette où ils avaient déjeuné, à

Oakridge. Au lieu de cela, ils pénétrèrent dans un petit établissement agréable, éclairé à profusion par le soleil, avec un côté années cinquante tout à fait charmant: murs carrelés en bleu, présentoir à tartes à cadre chromé, plancher de chêne clair impeccable, ventilateurs à pales de bois tournant paresseusement au pla-fond. Au mur, était accrochée une horloge encerclée de fins tubes au néon rouges et bleus. Deux serveuses, dont l'uniforme en rayonne vert d'eau parut à Mary sorti tout droit d'American Graffiti, attendaient à côté du passe-plat en acier inox communiquant avec la cui-sine. L'une d'elles était jeune - vingt ans tout au plus, et sans doute même un peu moins - et mignonne dans le genre insipide. L'autre, une femme de petite taille sous une tignasse de cheveux roux frisés, avait un aspect tapageur qui paraissait à la fois démesuré et désespéré... sans compter quelque chose d'autre: pour la deuxième fois en quelques minutes, Mary éprouva fortement la sensation de connaître quelqu'un dans cette ville.

Une clochette retentit au moment où ils entrèrent dans le Rock-a-Boogie.

Les deux serveuses les regardèrent. " Bonjour, leur lança la plus jeune.

J'arrive tout de suite.

* Mais non ! intervint la rouquine. On est absolu-ment débordées. Tu vois pas tout ce monde ? " ajouta-t-elle avec un geste qui englobait la salle -

laquelle était aussi déserte que peut l'être celle d'un restaurant, dans une petite ville, lorsqu'on est, l'après-midi, à la même distance dans le temps du déjeuner que du dîner. La femme rit de son trait d'esprit. Son rire avait le même grain rauque et r,peux que Mary associait à l'abus de tabac et de whisky. Mais c'est une voix que je connais; j'en jurerais.

Elle se tourna vers Clark et le trouva qui contemplait les deux serveuses (elles avaient repris leur conversation) comme s'il était hypnotisé. Elle dut le tirer par la manche pour obtenir son attention, puis recommen-cer lorsqu'il prit la direction des tables, regroupées sur le côté gauche de la salle. Elle préférait s'asseoir au comptoir; qu'ils prennent leurs foutus sodas dans des cartons à emporter, et qu'ils fichent le camp d'ici.

" qu'est-ce qui t'arrive ? murmura-t-elle.

* Rien... je crois.

* On aurait dit que tu avais avalé ta langue.

* Un instant, c'est l'impression que j'ai eue ", répondit-il. Il ne la laissa pas lui demander de s'expli-quer, tournant son regard vers le juke-box.

Elle s'assit au comptoir.

"J'arrive tout de suite, madame ", répéta la plus jeune des serveuses, avant de se pencher pour écouter ce que lui murmurait sa collègue à la voix de rogomme. A voir son visage, Mary soupçonna que ce que lui disait la rouquine ne la passionnait pas particulièrement.

" Hé, Mary ! Super, ce juke-box ! dit Clark, l'air ravi. Rien que des airs des années cinquante ! Les Moon-glows... les Five Satins... Shape and the Limelites... La Vern Baker ! Bon Dieu, La Vern Baker chantant Tweedle-Dee !

Je devais être encore même quand je l'ai écoutée pour la dernière fois !

* Ouais, eh bien, inutile de gaspiller ton argent. On prend juste des boissons à emporter, tu t'en souviens ?

* D'accord, d'accord. "

Il jeta un dernier coup d'oeil au bon vieux Rock-Ola, poussa un soupir irrité et vint la rejoindre au comptoir. Mary tira un menu coincé entre salière et poivrière, surtout pour ne pas avoir à contempler le froncement de ses sourcils et sa lèvre inférieure étirée. Ecoute, disait-il en silence (voilà bien, avait-elle découvert, l'un des effets à long terme les plus pervers du mariage), j'ai franchi avec succès une forêt déserte pendant que tu dormais, tué un buffle, combattu les Indiens juns, je t'ai conduite saine et sauve jusque dans ce havre douillet, cette oasis, et comment me remercies-tu ? En ne me laissant même pas jouer Tweedle-Dee sur le juke-box !

«a ne fait rien, pensa-t-elle. Nous serons partis dans un instant, alors ne te mets pas martel en tête.

Excellent conseil, qu'elle s'empressa de suivre elle-même en se concentrant sur le menu. Il était en harmonie avec les uniformes de rayonne, l'horloge cerclée de néons, le juke-box et l'ensemble du décor (qui, s'il était d'une admirable discrétion, pouvait néanmoins être décrit comme reebop années cinquante). Le hot-dog n'y était pas un hot-dog, mais un " hound ' dog ".

Le hamburger au fromage était un " Chubby Checker ", et le double hamburger au fromage un " Big Bopper ". La spécialité de la maison était une pizza surchargée; d'après le menu on trouvait " tout dessus, le chef mis à part

".

" Très drôle. Et patati et patata, tout le saint-frusquin.

* quoi ? " demanda Clark. Elle secoua la tête.

La jeune serveuse s'approcha en tirant le carnet de commandes de la poche de son tablier. Elle leur adressa un sourire que Mary trouva de pure forme; elle paraissait à la fois fatiguée et pas très bien. Un bouton de fièvre déparait sa lèvre supérieure et ses yeux injectés de sang ne cessaient d'aller et venir; ils paraissaient se poser sur tout ce qu'il y avait dans la salle, sauf sur ses deux clients.

" On peut vous aider ? "

Clark fit un geste pour prendre le menu des mains de Mary, mais celle-ci l'en écarta et dit: " Un grand Pepsi et une grande ginger ale. Pour emporter, s'il vous plaît.

* Vous devriez essayer la tarte aux cerises ! " lança la rouquine de sa

voix enrouée. La jeune serveuse eut une grimace en l'entendant. " Rick vient tout juste de la faire. Vous allez croire que vous êtes morts et arrivés au paradis ! (Elle leur sourit, et se mit les mains sur les hanches.) D'ailleurs, vous êtes au paradis - mais vous savez ce que je veux dire.

* Merci, dit Mary, mais nous sommes pressés, et...

* Oui, pourquoi pas ? dit Clark d'un ton distant et songeur. Deux parts de tarte aux cerises. "

Mary lui donna un coup de pied dans les chevilles - sèchement - mais il ne parut pas le remarquer. Il fixait de nouveau la rouquine, bouche bée. La femme se ren-dait manifestement compte qu'elle était l'objet de son attention, mais semblait y être indifférente. D'un geste distrait, elle arrangea machinalement son improbable crinière.

" Deux sodas à emporter, deux tartes à consommer sur place ", dit la jeune serveuse. Elle leur adressa un nouveau sourire nerveux tandis que ses yeux sautaient de l'alliance de Mary au sucrier, puis à l'un des venti-lateurs.

" La voulez-vous avec de la crème fouettée ? " ajouta-t-elle en posant deux serviettes en papier et deux fourchettes sur le comptoir.

Clark commençait à répondre, mais Mary lui coupa la parole avec fermeté: " Non. "

Le présentoir à tartes au cadre chromé se trouvait derrière le comptoir, à

l'autre bout. Dès que la jeune femme fut partie dans cette direction, Mary se pencha vers Clark et siffla: " Tu le fais exprès pour m'embêter, ou quoi ? Tu sais très bien que je veux ficher le camp d'ici !

* Cette serveuse... La rouquine... tu ne trouves pas...

* Et arrête de la reluquer, murmura-t-elle d'un ton féroce. On dirait un gosse qui essaie de voir sous les jupes des filles, à la bibliothèque ! "

Il détacha le regard de la serveuse, non sans devoir faire un certain effort. " Tu ne trouves pas, reprit-il, qu'on dirait Janis Joplin tout craché ? Ou alors, je suis fou... "

Prise au dépourvu, Mary jeta un coup d'oeil à la rouquine. Elle s'était légèrement tournée pour parler avec le cuisinier à travers le passe-

plat, mais on aper-çevait encore les deux tiers de son visage, et cela suffisait. C'est tout juste si elle n'entendit pas un clic ! dans sa tête lorsqu'elle superposa le visage de la femme à celui qui figurait sur la pochette de disque qu'elle possédait encore - un disque de vinyle pressé à

une époque où personne ne connaissait le baladeur Sony et où le concept même de Compact Disc serait passé pour de la science-fiction - avec tous ceux qu'elle avait rangés dans un carton du supermarché voisin et qui prenaient la poussière dans un coin du grenier; des albums dont les titres étaient: Big Brother and the Holding Company, Cheap Thrills, et Pearl.

Avec dessus le visage de Janis Joplin, ce visage doux et simple vieilli avant l'heure et devenu dur et blessé bien trop tôt. Clark avait raison.

La rouquine était le portrait tout craché de la Janis Joplin qui figurait sur ces vieux disques.

Sauf qu'il n'y avait pas que le visage, et Mary sentit la peur l'envahir -

un fourmillement dans sa poitrine, son cœur qui se mettait à battre plus fort, sur un rythme léger, irrégulier et dangereux.

La voix.

Dans sa tête, elle entendit le ululement à glacer le sang par lequel débute Piece of my Heart. Elle super-posa ce cri nostalgique et aviné à la voix de rogomme de la rouquine, comme elle l'avait fait pour les visages, et se rendit compte que si la serveuse commençait à chanter cette chanson, sa voix serait identique à celle de la Texane défunte.

Tout ça parce qu'elle est la Texane défunte elle-même. Félicitations, Mary

- tu as dû attendre d'avoir trente-deux ans, mais tu l'as enfin réussi, ton examen: tu viens de voir ton premier fantôme.

Elle essaya de se raisonner, de se convaincre qu'il s'agissait d'une combinaison de facteurs dont le moindre n'était pas le stress engendré par le fait de s'être perdus, qu'elle donnait trop d'importance à une ressemblance qui était pure coïncidence, mais cette tentative de rationalisation n'avait pas une chance contre la certitude qui l'habitait: c'était un fantôme qu'elle voyait.

Les manifestations vitales de son organisme subirent alors une

transformation majeure, aussi étrange que soudaine. Son coeur se mit à

battre la chamade; on aurait dit un coureur remonté à bloc bondissant des starting-blocks, au départ d'une course olympique; l'adrénaline coulait à

flots dans ses veines, lui contractant l'estomac tout en lui chauffant le diaphragme comme une gorgée de cognac; elle sentait la sueur ruisseler sous ses bras et jaillir à ses tempes; le plus stupéfiant était cependant la façon dont les couleurs semblaient submerger l'univers qui l'entourait, rendant tout - des néons qui encerclaient l'horloge au passe-plat en acier en passant par l'arc-en-ciel mouvant sur la façade du juke-box - à la fois irréel et trop réel. Le bruit des pales des ventilateurs lui parvenait distinctement, son bas et rythmé d'une main caressant de la soie, tout comme l'arôme d'anciennes viandes grillées qui s'élevait des fourneaux invisibles de la cuisine. En même temps, elle se sentit sur le point de perdre l'équilibre, perchée sur son tabouret, et de tomber au sol, évanouie.

Reprends-toi, ma fille ! s'adjura-t-elle frénétiquement. Tu te paies une crise de panique, c'est tout- il n'y a pas de fantômes, pas de lutins, pas de diables, rien qu'une bonne vieille attaque de peur panique comme tu en as déjà eu, au début des examens importants, à la fac, le premier jour o

t'es rentrée comme prof dans une classe, et la fois o tu as d° parler en public. Tu sais ce qui se passe, et tu sais comment réagir. Personne ne va s'évanouir, toi moins qu'une autre, alors reprends-toi, tu m'entends ?

Elle croisa les orteils, à l'intérieur de ses tennies, et les serra aussi fort qu'elle le put, se concentrant sur la sensation, se servant de son effort pour se ramener à la réalité et s'éloigner de ce lieu paré de trop d'éclat qui, elle le savait, débouchait sur l'évanouissement.

" Ma chérie ? Tu te sens bien ? " La voix de Clark lui parvenait de très loin.

" Oui, ça va ", répondit-elle d'une voix qui, elle aussi, arrivait d'une grande distance... bien que déjà beau-coup plus proche que si elle avait essayé de parler quinze secondes avant. Sans cesser de s'écraser les orteils, elle saisit la serviette en papier qu'avait disposée la serveuse pour en éprouver la texture; c'était un autre moyen de reprendre contact avec le monde, un autre moyen de rompre la

sensation de panique irrationnelle (car elle était irrationnelle, non ?) qui l'avait si fortement envahie. Dans le geste qu'elle fit pour s'essuyer le front avec, elle s'aperçut qu'il y avait quel-que chose d'écrit dessus, au crayon, d'un trait p,le qui avait déchiré le fragile papier. Elle lut le message, rédigé

en caractères d'imprimerie:

FICHEZ LE CAMP TANT QU'IL EST ENCORE TEMPS.

" Mary ? qu'est-ce qu'il y a ? "

La serveuse au bouton de fièvre et aux yeux effrayés en perpétuel mouvement revenait avec les triangles de tarte. Mary laissa tomber la serviette sur ses genoux. " Rien ", répondit-elle d'un ton calme. Pendant que la fille disposait les assiettes devant eux, elle essaya de capter son regard. "

Merci bien.

* A votre service ", répondit la serveuse, qui plongeait un instant son regard directement dans celui de Mary avant que ses yeux ne reprennent leur vagabondage sans but dans la pièce.

" Je constate que tu as changé d'avis, pour la tarte ", dit Clark de son ton le plus horripilant, celui de l'indulgence qui a tout prévu. Les femmes ! disait ce ton. Bon sang, c'est quelque chose, tout de même, non ?

Il ne suffit pas de les conduire jusqu'au prochain abreuvoir; encore faut-il parfois leur enfoncer la tête dedans pour les décider. C'est notre boulot. Pas facile d'être un homme, mais je fais de mon mieux.

" que veux-tu, elle a l'air absolument délicieuse ", répondit-elle, émerveillée du calme de sa voix. Elle lui adressa un sourire rayonnant, bien consciente que la rouquine qui était le portrait craché de Janis Joplin les observait du coin de l'oeil.

" Je suis stupéfait de sa ressemblance avec... ", com-mença Clark, mais cette fois Mary lui donna un coup de pied dans les chevilles en y mettant toutes ses forces; pas question de faire les idiots. Il inspira brusquement, avec bruit, l'oeil exorbité, mais avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit, elle lui mit la serviette portant le message dans la main.

Pendant qu'il regardait, Mary se retrouva en train de prier - de prier vraiment -, pour la première fois depuis peut-être vingt ans. Je vous en supplie, mon Dieu, faites qu'il comprenne que ce n'est pas une plaisanterie. Faites qu'il s'en rende compte, parce que cette femme n'est pas seulement le portrait craché de Janis Joplin, c'est Janis Joplin elle-même, et j'ai les plus horribles pressentiments quant à cette ville, les plus horribles !

Clark releva la tête, et elle sentit son coeur se serrer. Le visage de son mari exprimait de la confusion et de l'exaspération, mais rien d'autre. Il ouvrit la bouche pour parler... et elle resta béante, comme si quelqu'un avait retiré les axes qui la maintenaient aux m,choires.

Mary se tourna pour suivre son regard. Le cuisinier, en tenue blanche immaculée, un petit calot de papier incliné sur l'oeil, venait de sortir de son antre pour s'adosser au mur carrelé, les bras croisés. Il s'entretenait avec la rouquine tandis que la jeune serveuse attendait à côté, les observant avec un mélange de terreur et d'épuisement.

Si elle ne fiche pas rapidement le camp d'ici, ce ne sera plus que de l'épuisement, songea Mary. Ou peut-être de l'apathie.

Le cuisinier était d'une stupéfiante beauté - telle-ment beau que Mary aurait été incapable d'estimer son ,ge, même approximativement. Il devait avoir entre trente-cinq et quarante-cinq ans, probablement, mais c'était le mieux qu'elle pouvait faire. Comme celui de la rouquine, son visage lui était familier. Il leur jeta un bref regard, dévoilant deux yeux bleus immenses bor-dés de cils superbes, longs et épais, eut un sourire à leur intention et se tourna à nouveau vers la rouquine. Il lui dit quelque chose qui déclencha son rire de gorge rauque.

" Mon Dieu, murmura Clark, c'est Rick Nelson. C'est impossible, impossible... Il est mort il y a six ou sept ans dans un accident d'avion... et pourtant, c'est bien lui !

A son tour, Mary ouvrit la bouche pour lui dire qu'il devait se tromper, prête à traiter cette idée de ridicule, alors qu'elle-même avait trouvé

impossible de croire que la serveuse à la crinière rousse n'était pas Janis Joplin, la chanteuse aux intonations d'écorchée vive morte depuis encore plus longtemps. Mais avant qu'elle ait pu proférer une seule parole, ce même clic ! - celui qui transformait une vague ressemblance en identification indiscutable - retentit à nouveau. Si Clark avait été capable de mettre le premier un nom sur ce visage,

cela tenait au fait qu'il avait neuf ans de plus qu'elle et qu'il écoutait la radio et regardait le programme Ame-rican Bandstand, à la télé, à l'époque où Ricky Nelson était au faîte de sa splendeur, et où des chansons comme Be-Bop Baby et Lonesome Town étaient des tubes et non des articles poussiéreux qu'on ne trouvait plus que dans les boutiques spécialisées réservées aux enfants du baby-boom en passe d'être grands-parents. Clark l'avait reconnu le premier, mais maintenant qu'il le lui avait fait remarquer, elle ne pouvait pas ne pas le voir.

Et au fait, qu'est-ce que leur avait dit la serveuse rouquine ? Vous devriez goûter la tarte aux cerises ! Rick vient de la faire !

Et là, à quelques mètres d'eux, la victime d'un acci-dent d'avion mortel racontait une blague - probable-ment cochonne, à voir l'expression de leur visage - à la victime d'une overdose fatale de came.

La rouquine renversa la tête en arrière et lança son rire rouillé en direction du plafond. Le cuisinier sourit, de jolies fossettes se creusant aux commissures de ses lèvres pulpeuses. Pendant ce temps, la jeune serveuse scrutait Clark et Mary comme pour leur demander: Savez-vous ce que vous voyez ? Avez-vous compris ?

Clark continuait de regarder le cuisinier et la rou-quine avec son inquiétante expression de compréhen-sion estomaquée, la m,choire tellement tombante qu'on aurait dit son reflet dans un miroir déformant.

Ils vont s'en rendre compte, si ce n'est déjà fait, se dit Mary, et on va perdre notre dernière chance de se sortir de ce cauchemar. Je crois que je ferais mieux de prendre la situation en main, les enfants, et vite. Mais au fait, en faisant quoi, au juste ?

Elle voulut tout d'abord lui prendre la main et la serrer, mais crut deviner que cela ne suffirait pas à lui faire perdre son expression abasourdie. Elle la tendit donc un peu plus bas et lui empoigna les couilles, les broyant autant qu'elle osa. Clark sursauta comme si on venait de le frapper et se tourna si brusquement vers elle qu'il faillit tomber de son tabouret.

" J'ai laissé mon portefeuille dans la voiture, Clark. Tu veux bien aller me le chercher ? " Son timbre de voix paraissait trop tendu et trop fort, et elle s'en rendit elle-même compte.

Elle le regardait, souriant des lèvres mais le fixant d'un regard de pure concentration. Elle avait lu quel-que part, probablement dans l'une de

ces revues inten-sément féminines qu'elle feuilletait chez le coiffeur, qu'au bout de dix ou vingt ans de vie commune, on finissait par établir une sorte de vague lien télépathique avec son conjoint. Ce lien, prétendait l'article, était rudement pratique lorsque votre mari vous ramenait son patron pour dîner à la maison à l'improviste, sans même avoir téléphoné, ou lorsque vous aviez envie qu'il vous rapporte une bouteille de quelque chose ou un pot de crème fouettée du supermarché. Pour l'instant elle essayait, de toutes ses forces, d'envoyer un message plus important.

Vas-y, Clark. Je t'en prie, vas-y. Je te donnerai dix secondes, puis j'arriverai en courant. Et si tu n'es pas derrière le volant, la clé de contact prête à tourner, j'ai l'impression qu'on pourrait sérieusement se faire baiser dans ce patelin.

En même temps, au fond d'elle-même, une petite voix timide protestait: Tout ça n'est qu'un rêve, n'est-ce pas ? C'est bien ça... un rêve ?

Clark l'étudiait avec attention, les larmes aux yeux sous l'effet de la torsion de testicules à laquelle elle l'avait soumis... toutefois, il ne se plaignait pas. Son regard se porta quelques instants sur la rouquine et le cuisinier; il constata qu'ils étaient toujours plongés dans leur conversation (on aurait dit que c'était elle, maintenant, qui racontait une blague), puis il revint sur sa femme.

" Il a dû glisser sous le siège, reprit-elle de sa voix un peu trop stridente. Tu sais, c'est le rouge. "

Après encore un instant de silence - qui lui parut durer une éternité -, Clark acquiesça d'un léger mouvement de tête. " D'accord, dit-il d'un ton tellement naturel qu'elle l'aurait béni, mais pas question de manger ma part pendant que j'ai le dos tourné.

* Débrouille-toi pour revenir avant que j'aie terminé la mienne et tout ira bien ", répondit-elle avant de prendre une première bouchée. Elle ne lui trouva pas le moindre goût, mais sourit tout de même. Bon Dieu, oui, et quel sourire ! Comme celui de la Miss New York Apple queen qu'elle avait été autrefois.

Clark entreprit de descendre de son tabouret; à cet instant arriva de l'extérieur une série de notes de guitare amplifiées - pas des accords, seulement des notes. Il sursauta, et Mary le rattrapa par un bras, sentant son coeur, qui s'était un peu calmé, reprendre son pénible et effrayant triple galop.

La rouquine et le cuisinier, ainsi que la jeune serveuse qui, gr,ce au ciel, ne ressemblait à personne de célèbre, regardèrent d'un air détaché

vers les fenêtres du Rock-a-Boogie.

" Ne vous laissez pas impressionner, mon chou, dit la rouquine. Ce sont simplement les réglages avant le concert de ce soir.

* Exact, confirma le cuisinier, regardant Mary de ses grands yeux bleus. On a droit à un concert presque tous les soirs, ici. "

Tiens, pardi! pensa Mary. Evidemment, un concert tous les soirs...

Une voix qui réussissait à être à la fois dépourvue de timbre et digne d'une divinité par son ampleur roula depuis le jardin public, si tonnante qu'elle faisait pres-que trembler les vitres. Mary, qui avait assisté à pas mal de concerts rock, n'eut aucun mal à la situer aus-sitôt dans son contexte: elle évoquait des images de gosses des rues chevelus, l'air ennuyé, allant et venant avec nonchalance sur la scène avant que les lumières ne l'isolent, circulant avec aisance et gr,ce entre les innombrables micros et amplificateurs, s'agenouillant ici et là pour connecter deux prises.

" Essai ! rugit la voix. Essai, un, deux, trois ! "

Il y eut une autre note de guitare, presque un accord, cette fois, puis un roulement de caisse claire, suivi à son tour d'un trait rapide de trompette tiré du chorus d'Instant Karma, accompagné par des bongos sur un rythme léger. CONCERT CE SOIR, annonçait l'affiche à la Norman Rockwell au-dessus du kiosque à musique, dans le parc; Mary, qui avait grandi à Elmira, dans l'Etat de New York, en avait assez entendu, de ces concerts gratuits donnés dans le jardin de la ville, lorsqu'elle était enfant. Là, il s'agissait véritablement de séances musicales dans la plus pure tradition rock-wellienne, des orchestres constitués de types portant leur tenue de pompier volontaire au lieu d'un uniforme qu'ils ne pouvaient s'offrir et qui suaient sang et eau pour rendre, à quelques fausses notes près, des airs de la Marche de Sousa, ou des harmonisations approxi-matives de Shenandoah ou encore de l've Got a Gal from Kalamazoo.

quelque chose lui disait que le concert de Rock & Roll Heaven risquait d'être passablement différent de ces soirées musicales de son enfance, o

elle et ses amies couraient partout en agitant des allumettes japo-

naïses crépitantes, pendant que le crépuscule faisait place à la nuit.

quelque chose lui disait que ces concerts-ci devaient davantage se rapprocher de la peinture (tardive) de Goya que de celle de Norman Rockwell.

" Je vais le chercher, répéta-t-il. Régale-toi en attendant.

* Merci, Clark. " Elle enfourna une nouvelle bou-chée de tarte, tout aussi dépourvue de goût que la première, et le regarda gagner la porte. Il avait adopté une démarche lente mais tellement contrainte que son esprit fiévreux la trouvait absurde, et même horrible. Non, disait la démarche faussement nonchalante de Clark, je ne me doute absolument pas que je me trouve, dans cette salle, avec les cadavres de deux célébrités... quoi ? Moi, me faire du mouron ?

Grouille-toi ! avait-elle envie de crier. Laisse tomber ta démarche à la John Wayne et magne-toi le cul !

La clochette tinta et la porte s'ouvrit à l'instant où Clark tendait la main vers la poignée; deux autres Texans décédés firent leur entrée. Celui qui portait des lunettes de soleil était Roy Orbison. L'autre, Buddy Holly, avait des lunettes à monture d'écaille.

Tous mes ex viennent du Texas, telle fut l'idée folle qui lui vint à

l'esprit, tandis qu'elle s'attendait à voir les deux hommes s'emparer de son mari et l'entraîner de force.

" S'excusez-moi, m'sieur", dit au lieu de cela, poli-ment, l'homme aux lunettes noires, s'écartant d'un pas.

Clark acquiesça sans rien dire (Mary eut la certitude qu'il en aurait été incapable) et sortit au soleil.

Il l'avait laissée ici, avec les morts. Idée qui parut tout naturellement en enfantant une autre, encore plus épouvantable: Clark allait s'enfuir en la plantant là. Elle en eut soudain la certitude. Non pas parce qu'il en aurait décidé ainsi, et certainement pas, non plus, parce que c'était un froussard - la situation était indiscutablement de celles qui sont au-delà

des notions de courage et de frousse, se disait-elle, et s'ils n'étaient pas tous les deux en train de divaguer et de baver sur le sol, c'est parce que les choses étaient arrivées trop vite -, non, s'il fuyait, ce serait tout

simplement parce qu'il était incapable de faire autre chose. Le reptile qui demeurait au tréfonds de son cerveau, celui qui avait la responsabilité de l'autoconservation, avait d° sortir de son trou dans la terre pour prendre la direction des opérations, un point c'est tout.

Il faut que tu te tires d'ici, dit une voix dans son esprit - celle de son propre reptile -, d'un ton qui l'effraya. Voix qui était beaucoup plus raisonnable qu'elle n'aurait d° l'être, étant donné la situation, et elle soupçonnait que, d'un instant à l'autre, il pourrait y avoir des hurlements et une crise de nerfs à la place de ce calme apparent.

L'un de ses pieds quitta le rail qui courait le long du bas du comptoir et se posa sur le sol, tandis qu'elle essayait de se préparer mentalement à

prendre la fuite; mais avant qu'elle ait pu se lever complètement, une main étroite vint se poser sur son épaule. Elle se retrouva nez à nez avec le visage souriant et rusé de Buddy Holly.

Il était mort en 1959, détail dont elle se souvenait pour avoir vu le film dans lequel Garey Busey l'incar-nait. Autrement dit, cela faisait trente ans, et pourtant Buddy Holly était encore un grand dadais de vingt-trois ans qui avait l'air d'en avoir dix-sept, l'oeil démesuré derrière ses lunettes, sa pomme d'Adam ne cessant de monter et descendre dans sa gorge, comme un singe sur un arbre. Il portait une veste écossaise affreuse et une cravate-ficelle. L'épingle qui retenait cette dernière s'ornait d'une tête de daim chromée. La binette et les go'ts d'un vrai cul-terreux, vous auriez dit, mais il y avait quelque chose dans l'expression de la bouche de trop rusé, de trop sombre, aussi; pendant un instant, la main qui lui tenait l'épaule serra tellement fort qu'elle sentit les callosités au bout des doigts - des callosités de guitariste.

" Hé, là ! ma mignonne ", dit-il avec son accent traînant. Son haleine sentait le chewing-gum au clou de girofle. Le verre gauche de ses lunettes était zébré par une fine craquelure, comme un fil d'argent. " J'veus ai encore jamais vue dans le coin. "

Aussi incroyable que cela paraisse, elle prit sur sa fourchette une nouvelle bouchée de tarte qu'elle dirigea sans hésiter vers sa bouche, même lorsqu'un morceau de la garniture s'en détacha pour retomber dans l'assiette. Plus incroyable encore, elle enfourna le mor-ceau tout en adressant un sourire poli à son interlocu-teur.

" Non ", répondit-elle. Elle avait la certitude viscérale qu'il ne fallait

surtout pas lui laisser voir qu'elle l'avait reconnu; sinon, le peu de chances qu'il leur restait de prendre la poudre d'escampette, elle et Clark, s'évanouirait sur-le-champ. " Mon mari et moi nous ne faisons... euh... que passer. "

Et Clark n'était-il pas justement en train de passer, en ce moment, s'en tenant désespérément à la vitesse prescrite par le panneau de limitation, tandis que la transpiration lui dégoulinait sur le visage et que ses yeux ne cessaient d'aller du rétroviseur au pare-brise ? De passer ailleurs ?

L'homme en veste écossaise sourit, révélant des dents beaucoup trop grandes et beaucoup trop effilées pour lui. " Ouais, je vois c'que c'est. Vous v'z'êtes payé du bon temps, et maintenant faut rentrer. En gros c'est ça, non ?

* Mais je croyais que c'était encore du bon temps, ici ", répliqua gaiement Mary. Les deux nouveaux venus se regardèrent, les sourcils levés, et éclatèrent de rire. La jeune serveuse les regardait tour à tour, de ses yeux injectés de sang à l'expression apeurée.

" Une marrante ! s'exclama Buddy Holly. Vous et votre mari, vous devriez envisager de rester un peu, pourtant; faut au moins assister au concert de ce soir. Si je peux me permettre, ça sera à tout casser. " Sou-dain, Mary se rendit compte que l'oeil, derriere le verre craquelé, venait de se remplir de sang. Tandis que le sourire de Holly s'élargissait, lui plissant les paupières, une unique goutte écarlate déborda et roula sur sa joue, comme une larme. " C'est vrai, Roy ?

* Ouais m'dame, rien de plus vrai, confirma l'homme aux lunettes noires. Il faut le voir pour le croire.

* Je ne doute pas que ce soit vrai ", répondit Mary d'une voix blanche.

S'r, Clark était parti. Monsieur Testostérone avait mis les voiles et filé

comme un liè-vre, et elle se disait que dans un instant, la jeune fille au bouton de fièvre allait l'entraîner dans l'arrière-boutique o' devaient déjà l'attendre son uniforme en rayonne vert d'eau et son carnet de commandes.

" C'est quelque chose qui vaut le détour, reprit fiè-rement Holly. Je suis sérieux. " La goutte de sang se détacha de son visage et alla s'étaler en une tache rose sur le siège que Clark venait de quitter. " Restez dans le coin. Vous ne le regretterez pas. Il se tourna vers son ami pour avoir son approbation.

L'homme aux lunettes noires avait rejoint le cuisinier et les serveuses; il posa les mains sur les hanches de la rouquine, qui elle-même le prit par le cou en lui souriant. Mary remarqua que les ongles de la femme, à

l'extrémité de ses doigts courts, étaient rongés jusqu'à la racine. Dans le V de la chemise ouverte de Roy Orbi-son, on voyait pendre une croix de Malte. Il acquiesça d'un signe de tête et se fendit d'un grand sourire: "

On sera ravis de vous avoir parmi nous, m'dame, et pas seulement pour la soirée; mettez vos chevaux à l'écuriè et soufflez un coup, comme on disait chez nous dans le temps.

* Je vais demander à mon mari ", s'entendit-elle répondre, en ajoutant en elle-même: si jamais je le revois, bien entendu.

* Faites donc, ma jolie ! lui dit Holly. Faites exacte-ment ça ! " Puis, à

la grande stupéfaction de Mary, il serra une dernière fois son épaule et s'éloigna, laissant la voie ouverte jusqu'à la porte. Encore plus incroyable, elle voyait la Mercedes, avec sa calandre caractéristique et le symbole pacifiste qu'ils avaient accroché des-sus.

Buddy alla rejoindre son ami Roy, lui adressa un clin d'oeil (ce qui fit jaillir une nouvelle larme de sang) et se mit à peloter les fesses de Janis. Elle protesta avec indignation, laissant échapper de sa bouche un flot d'asticots au milieu du flot de paroles; la plupart tombèrent à ses pieds, mais quelques-uns restèrent accrochés à sa lèvre inférieure, se tortillant avec obscénité.

La jeune serveuse se détourna avec une grimace écoeurée et triste, se cachant le visage de la main. quant à Mary Willingham, qui se rendit soudainement compte qu'ils avaient vraisemblablement fait joujou avec elle depuis le début, courir cessa de devenir une action réfléchie pour se transformer en une réaction instinctive. Elle bondit de son tabouret et courut vers la porte.

" Hé ! lui cria la rouquine. Hé, vous n'avez pas payé !

Ni la tarte, ni le café ! «a ne se passera pas comme ça !

On n'est pas l'Armée du Salut, ici, espèce de voleuse à

la tire ! Rick ! Buddy ! Chopez-la-moi ! "

Mary s'empara de la poignée et la sentit qui lui glissait dans la main. Un bruit de pas venait de derrière elle. Elle raffermir sa prise, réussit à

faire tourner le bouton, et ouvrit si brutalement qu'elle en arracha la clochette. Une main étroite aux doigts se terminant par des callosités rugueuses l'attrapa juste au-dessus du coude. Des doigts qui, cette fois, pinçaient au lieu de serrer; elle sentit l'un de ses nerfs se tétaniser et envoyer un élan de douleur qui lui remonta tout le côté gauche jusqu'à la joue, puis qui lui engourdit le bras.

Elle balança alors son bras droit en arrière, comme si c'était un maillet de croquet à manche court; il entra en contact avec ce qui paraissait être la mince protection de l'os pelvien, juste au-dessus de l'entrejambe. Il y eut un grognement de douleur (morts ou pas, ils étaient apparemment accessibles à la souffrance) et la main qui lui tenait le bras desserra son étreinte. Elle se dégagea d'un geste violent et bondit à travers l'entrée, les cheveux dressés sur la tête comme un halo de peur.

Elle ne vit qu'une chose: la Mercedes, toujours garée au même endroit, et bénit Clark de l'avoir attendue. qui plus est, il avait reçu son message télépathique au grand complet, semblait-il, car au lieu d'être en train de fouiller sous le siège à la recherche de son porte-feuille, il se tenait bien droit derrière le volant, et le moteur démarra dès qu'elle jaillit du Rock-a-Boogie.

L'homme au chapeau haut de forme fleuri et son compagnon tatoué se tenaient de nouveau devant la boutique du coiffeur; ils regardèrent, le visage vide d'expression, Mary qui ouvrait violemment la portière. Elle crut reconnaître Gibus, cette fois. Elle possédait trois albums de Lynyrd Skynyrd, et elle était à peu près sûre qu'il s'agissait de Ronnie Van Zant.

Du coup, elle comprit que son compagnon illustre ne pouvait être que Duane Allman, qui s'était tué vingt ans auparavant lorsque sa moto était allée s'encastrer sous la remorque d'un tracteur. Ce dernier prit quelque chose dans une poche de sa veste en toile de jean et mordit dedans; elle constata sans surprise que c'était une pêche - comme celles de la remorque.

Rick Nelson jaillit à son tour de la porte du Rock-a-Boogie. Buddy Holly arriva sur ses talons, tout le côté gauche de son visage en sang.

" Monte ! hurla Clark. Monte dans la voiture, bordel ! "

Elle se jeta sur le siège-baquet la tête la première, et il entama sa

marche arrière avant même qu'elle ait fermé la portière. Les pneus crissèrent et dégagèrent deux petits nuages de fumée bleue. Mary se trouva pro-jetée en avant avec une violence à se rompre le cou lorsque Clark écrasa le frein, et sa tête vint heurter le tableau de bord rembourré.

D'une main t,tonnante, elle s'efforça d'attraper la portière ouverte tandis que Clark, avec force jurons, cherchait à passer en marche avant.

Rick Nelson se jeta sur le capot de la Mercedes. Son regard flamboyait, ses lèvres s'écartaient sur un sourire hideux, plein de dents trop grandes et trop blanches. Il avait perdu son calot de cuisinier, et sa tignasse brune pendait de sa tête en tortillons huileux.

" Vous venez au spectacle ! hurla-t-il.

* Va te faire foutre ! " répondit Clark sur le même ton. Il passa une vitesse et écrasa le champignon. Le diesel de la Princess, habitué à être traité avec infini-ment plus d'égards, poussa un feulement bas, et la voiture bondit en avant. Le spectre s'agrippait toujours au capot, sans cesser de leur adresser son sourire rica-nant.

" Attache ta ceinture ! " cria Clark, quand il vit Mary se redresser.

Elle tira sur la boucle et la mit en place, tout en voyant, horrifiée et fascinée, la chose collée au capot tendre la main gauche et s'accrocher à

l'essuie-glace, pour se hisser vers eux. L'essuie-glace rompit; le spec-tre le regarda un instant, le jeta et tendit la main vers celui du côté de Clark.

Mais avant qu'il ait pu le saisir, Clark écrasa de nou-veau le frein - des deux pieds, ce coup-ci. Mary sentit la ceinture de sécurité se verrouiller et mordre doulou-reusement sous son sein gauche; elle éprouva pendant quelques secondes une effrayante sensation de pression à l'intérieur de son corps, comme si une main impi-toyable lui repoussait les entrailles dans la gorge; la chose étalée sur le capot se trouva éjectée et alla atter-rir sur la chaussée. Mary entendit un bruit de craque-ment sec, et le sol se couvrit d'une tache de sang en étoile autour de la tête du spectre.

Elle se retourna et vit les autres courir vers la voi-ture, Janis en tête, le visage tordu en une grimace de sorcière par la haine et l'excitation.

Devant eux, le cuisinier se remit sur son séant avec l'aisance d'une poupée de son. Il arborait toujours son grand sourire.

" Ils arrivent, Clark ! " hurla Mary.

Il jeta un bref coup d'oeil dans le rétroviseur, puis écrasa de nouveau l'accélérateur; et une fois de plus, la Princess bondit docilement en avant. Mary eut le temps de voir l'homme assis dans la rue lever un bras pour se protéger la figure, et regretta d'avoir eu le temps d'apercevoir autre chose - autre chose de bien pire: à l'ombre du bras levé, il souriait toujours.

Les deux tonnes de technologie allemande heurtèrent Rick Nelson, qui passa sous la voiture. Il y eut des craquements qui lui rappelèrent le froissement de tas de feuilles sèches sur lesquelles des enfants se roulaient. Elle se plaqua les mains sur les oreilles, encore une fois trop tard, et poussa un hurlement.

" Ne t'en fais pas, lui dit Clark avec un coup d'oeil sinistre dans son rétroviseur. On n'a pas dû lui faire bien mal. Il se relève déjà.

* quoi ?

* S'il n'y avait pas la trace du pneu sur sa chemise, on pourrait cr... (Il s'interrompit brutalement, la regardant.) qui t'a frappée, Mary ?

* Comment ?

* Tu as du sang plein la bouche ! qui t'a frappée ? "

Elle porta un doigt à ses lèvres, regarda ce qui s'y était déposé dessus et gôta. " Pas du sang, de la tarte aux cerises ! " dit-elle avec un seul éclat de rire, étran-glé et désespéré. " Sors-nous d'ici, Clark, je t'en supplie, sors-nous d'ici !

* Et comment ! " répondit-il en reportant son attention sur Main Street.

L'artère était large et, au moins pour le moment, désertée. Mary remarqua que, en dépit des guitares et des amplis du jardin public, il n'y avait aucune ligne électrique le long de la rue principale. D'où provenait l'énergie de Rock & Roll Heaven, elle n'en avait pas la moindre idée (elle avait bien une vague théorie là-dessus, cependant), mais ce n'était certainement pas de la compagnie Central Oregon Power & Light.

La Princess gagnait de la vitesse comme le font tous les diesels - pas très rapidement, mais avec une sorte de puissance implacable -, laissant derrière elle des bouffées de fumée d'un brun noir,tre. Mary aperçut indistinctement un grand magasin, une librairie et une boutique pour enfants à l'enseigne de Rock & Roll Lul-laby. Elle vit un jeune homme à la luxuriante chevelure brune devant le Rock Em & Sock Em Billiards Empo-rium, les bras croisés, l'une de ses bottes en peau de serpent reposant contre le mur de brique blanchi à la chaux. Il avait un beau visage, dans le genre lourd et boudeur, et Mary le reconnut sur-le-champ.

Clark également. " C'était ce vieux lézard de King lui-même, observa-t-il d'un timbre sec et dépourvu d'émotion.

* Je sais. J'ai vu. "

Oui, elle avait vu, mais les images étaient comme du papier sec prenant feu dans la lumière concentrée et impitoyable qui semblait lui emplir l'esprit; c'était comme si l'intensité de son horreur en avait fait une loupe humaine, comme si elle comprenait que si jamais ils sortaient de là, il ne leur resterait aucun souvenir de cette Etrange Petite Ville, que tout ce qu'ils y auraient vu se réduirait à des cendres éparpillées par le vent.

C'était évidemment ainsi que se passait ce genre de choses. Personne ne pouvait garder en mémoire des images aussi infernales, une expérience aussi terrifiante, et conserver son bon sens, si bien que le cerveau se transformait en fournaise, grillant au fur et à mesure tout ce qui lui était présenté.

Voilà qui explique sans doute pourquoi les gens peu-vent s'offrir le luxe de ne croire ni aux fantômes ni aux maisons hantées, pensa-t-elle. Parce que lorsque l'esprit est confronté au terrifiant et à l'irrationnel, comme quelqu'un que l'on oblige à se tourner et à regarder Méduse en face, il oublie. Il faut qu'il oublie. Et, dieux du ciel, mis à part sortir de cet enfer, s'il y a bien une chose au monde que je veux, c'est oublier !

Elle aperçut un petit groupe de personnes se tenant sur la piste d'une station-service, à un carrefour situé non loin de l'extrémité de la ville.

Elles portaient des vêtements usagés et ordinaires et présentaient des visages ordinaires et terrifiés; il y avait un homme en bleu de mécano taché d'huile, une femme en tenue d'infirmière, sans doute blanche autrefois, mais maintenant d'un gris défraîchi, un couple plus âgé, elle portant des chaussures orthopédiques et lui un appareil auditif dans

une oreille, accrochés l'un à l'autre comme des enfants perdus au fond des bois. Mary n'eut besoin de personne pour comprendre que ces gens, comme la jeune serveuse du Rock-a-Boogie, étaient les véritables résidents de Rock & Roll Heaven, capturés comme par une plante carnivore qui gobe des insectes.

Je t'en supplie, Clark, sors-nous d'ici, je t'en supplie ! " quelque chose lui remonta dans la gorge et elle se ferma la bouche à deux mains, s'ore qu'elle allait dégoûter. Mais au lieu de cela, elle émit un rot retentissant qui lui brûla le gosier comme du feu et qui avait le goût de la tarte aux cerises qu'elle avait entamée au Rock-a-Boogie.

" Tout ira bien, on va s'en tirer, Mary. Calme-toi. "

La route - elle préférait la voir ainsi que comme la rue principale du patelin, maintenant qu'ils étaient sur le point d'en sortir - passait devant la caserne des pom-piers de Rock & Roll Heaven, sur la gauche, et devant l'école, sur la droite (en dépit de l'état de terreur absolue dans lequel elle était, elle trouva surréaliste l'idée qu'il pût exister, dans un tel endroit, quelque chose comme une école à Rock & Roll Heaven). Trois enfants étaient plantés au milieu de la cour de récréation adjacente; ils regardèrent foncer la Mercedes avec une expression apathique dans les yeux.

Devant eux, la route s'incurvait pour contourner une éminence sur laquelle était planté un panneau en forme de guitare:

VOUS QUITTEZ ROCK & ROLL HEAVEN - BONNE NUIT MON COEUR, BONNE NUIT, pouvait-on lire dessus.

Clark engagea la Mercedes dans la courbe sans lever le pied; de l'autre côté, un bus bloquait la route.

Ce n'était pas un bus scolaire jaune classique, comme celui qu'ils avaient aperçu de loin, en entrant dans la ville; celui-ci disparaissait presque sous une débauche de couleurs et de formes sinueuses entremêlées, rappel psychédélique démesuré de l'été de l'Amour. Des décalcomanies de papillons et de symboles de la paix débordaient sur les vitres et, pendant que Clark pesait une fois de plus de tout son poids sur la pédale de frein, elle lut, avec une absence de surprise fataliste, les mots qui se détachaient des flancs du véhicule comme autant de dirigeables: LE BUS MAGIQUE.

Clark fit de son mieux, mais n'arriva pas à s'arrêter à temps. La Princess vint heurter le milieu du bus multicolore à environ vingt kilomètres à

l'heure, ses roues se bloquèrent et les pneus se mirent à fumer. Il y eut un bruit sourd, au moment du choc, et Mary se trouva une fois de plus projetée contre sa ceinture de sécurité. Le bus oscilla sur ses suspensions, mais ce fut tout.

" Recule et fais le tour ! " cria-t-elle à Clark, tout en étant envahie de l'intuition, forte au point d'être suffo-cante, que tout était terminé. Le moteur de la Mercedes produisait un inquiétant martèlement, et de la vapeur s'échappait de l'avant embouti, comme la respiration d'un dragon blessé.

Lorsque Clark passa la marche arrière, le pot d'échappement émit deux pétarades, le véhicule frissonna comme un vieux chien mouillé et cala.

Ils entendaient, derrière eux, le bruit d'une sirène qui se rapprochait.

Elle se demandait qui pouvait bien tenir le rôle du flic local. S'rement pas John Lennon, dont la devise avait été, toute sa vie, de remettre en question l'autorité, ni Elvis, l'un des mauvais garçons fréquentant la salle de billard du patelin. qui ? Mais au fond, quelle différence ? Et pourquoi pas Jimmy Hen-drix ? se dit-elle. L'idée pouvait paraître stupide, mais elle connaissait son rock and roll, et se souvenait d'avoir lu quelque part que Hendrix avait été parachu-tiste dans une unité aéroportée, le 101e Airborne. Or, ne disait-on pas que les anciens sous-offs faisaient les meilleurs officiers de police ?

Tu perds complètement les pédales, se morigéna-t-elle, acquiesçant du chef.

En fin de compte, c'était un soulagement. " Et maintenant ? " demanda-t-

elle à Clark d'un ton lugubre.

Il ouvrit sa portière, obligé de la forcer d'un coup d'épaule, car elle était un peu coincée par la déforma-tion de la carrosserie. " On court.

* A quoi ça servira ?

* Tu les as vus; tu veux devenir comme eux ? "

Cette réponse ralluma en partie sa terreur. Elle deta-cha sa ceinture et ouvrit la portière droite. Clark fit le tour de la voiture et vint lui prendre la main. Tandis qu'ils se tournaient vers le Bus Magique, il la serra plus fort, lui faisant mal, en voyant qui en descendait: un homme

de haute taille, en chemise blanche à col ouvert, salopette sombre et lunettes de soleil de forme enveloppante. Ses cheveux aile-de-corbeau étaient soigneusement coiffés en arrière pour former une impeccable queue de canard sur la nuque. Impossible de se méprendre sur ce splendide personnage; même les lunettes noires n'arrivaient pas à le dissimuler. Les lèvres bien pleines s'écartèrent sur un sourire.

Un véhicule de police bleu et blanc avec ROCK & ROLL HEAVEN P D écrit sur les flancs arriva dans le virage et s'arrêta à quelques centimètres de la Merce-des, dans un grand crissement de freins. Si l'homme qui conduisait était bien noir, il ne s'agissait pas de Jimmy Hendrix, en fin de compte.

Mary n'en était pas bien s're, mais il lui semblait que la police de Rock & Roll Heaven était assurée par Otis Redding.

L'homme aux lunettes de soleil s'arrêta juste devant eux, les pouces dans les passants de son ceinturon, ses autres doigts pendant comme des araignées mortes décolorées. " Comment ça va, 'jourd'hui... ça boume ? "

Impossible de s'y tromper. Cet accent traînant, lent et légèrement sardonique de Memphis était unique, lui aussi. " Ravi de vous accueillir en ville, tous les deux. J'espère que vous resterez quelque temps parmi nous.

Y a pas grand-chose à voir dans le coin, mais

l'ambiance est bonne, et on prend soin de nos citoyens (il tendit une main sur laquelle brillaient trois bagues d'une taille démesurée). Je suis le maire. Je m'appelle Elvis Presley. "

Crépuscule d'une nuit d'été.

Tandis qu'ils se dirigent vers le parc de la ville, Mary se souvient une fois de plus des concerts auxquels elle a assisté, enfant, à Elmira, et sent une bouffée de nos-talgie et de chagrin traverser le cocon d'insensibilité créé par l'état de choc dans lequel elle se trouve. Tout est si semblable et si différent... Pas d'enfants brandissant des allumettes japonaises aux joyeux crépitements; les seuls gosses présents, une douzaine tout au plus, se serrent les uns contre les autres dans un coin, aussi loin que possible de la scène; ils ont les traits pâles et une expression inquiète sur le visage. Parmi eux se trouvent ceux que Mary et Clark ont aperçus dans la cour de l'école, lors de leur tentative avortée pour s'enfuir.

Ce n'était pas non plus un orphéon d'amateurs qui s'apprêtait à jouer d'ici un quart d'heure ou une demi-heure; éparpillés sur le plateau (qui, aux yeux de Mary, paraissait presque aussi vaste que la conquête du Hollywood Ball) se trouvaient le matériel et les accessoires de ce qui était l'orchestre de rock le plus grand du monde (et aussi le plus bruyant, à

voir la dimension des amplis), une apocalyptique combinaison de talents qui, à plein régime, devait être capable de faire voler les vitres en éclats à dix kilomètres à la ronde. Elle dénombra une douzaine de guitares posées sur leur pied avant d'arrêter de compter; il y avait quatre batteries complètes, des bongos, des congas, une section rythmique, une scène surélevée, à l'arrière, pour les chanteurs chargés de faire l'accompagnement et une véritable forêt métallique de micros.

Au bas de la scène étaient disposées des chaises pliantes - de sept cents à mille, selon l'estimation de Mary, mais il y avait tout au plus une cinquantaine de spectateurs installés, et sans doute moins. Elle aperçut le mécanicien, qui avait passé un jean propre et portait une chemise indéfroissable; la femme au teint pâle, sans doute autrefois jolie, assise à côté de lui, devait être son épouse. L'infirmière était installée toute seule au milieu d'une rangée de sièges vides. Elle avait le visage tourné

vers le ciel, comme si elle attendait l'apparition des premières étoiles.

Mary se détourna; elle avait l'impression que si elle contemplait trop longtemps cette figure triste et nostalgique, elle en aurait le cœur brisé.

Pour l'instant, il n'y avait aucun signe de la présence des citoyens les plus célèbres de la ville. Evidemment: ils avaient fini leurs travaux de la journée et se trouvaient maintenant en coulisse, enfilant leur costume de scène et vérifiant leurs partitions, se préparant pour le super-show.

Clark s'arrêta, encore loin de la scène, dans l'allée d'herbe centrale. Une bouffée de brise vespérale lui ébouriffa les cheveux; ils firent à Mary l'impression d'être secs comme de la paille. Des rides qu'elle n'avait jamais vues auparavant couraient sur son front et vers les commissures de ses lèvres. On aurait dit qu'il venait de perdre plus de dix kilos depuis leur dernier repas, à Oakridge. Il n'y avait plus trace du Monsieur Testostérone de l'après-midi, et elle avait l'impression qu'elle n'était pas près de le revoir. Elle se rendit compte que, d'ailleurs, elle s'en fichait.

Et au fait, ma jolie mignonne, mon petit chou, quelle allure crois-tu avoir ?

" O ̃ veux-tu t'asseoir ? " demanda Clark. Il avait parlé d'une voix sans timbre, sans marque d'intérêt - la voix d'un homme qui croit peut-être encore rêver.

Elle repéra la serveuse au bouton de fièvre, assise à quatre rangées de là, habillée d'une blouse gris clair et d'une jupe de coton, un chandail jeté

sur les épaules. " Là, répondit Mary, à côté d'elle. " Clark la conduisit sans poser de questions ni présenter d'objections.

La serveuse les regarda s'installer, et Mary constata que son regard avait enfin arrêté de sauter partout, ce qui fut un soulagement. Un instant plus tard, elle com-prit pourquoi: la fille était camée jusqu'aux oreilles, et même au-delà. Elle abaissa les yeux, pour ne pas être davantage confrontée à ce regard poudreux, et s'aper-çut alors que la main gauche de sa voisine disparaissait dans un pansement volumineux. Mary se rendit compte avec horreur que la fille avait perdu au moins un doigt, sinon deux.

" Salut, dit la serveuse. Je m'appelle Sissy Thomas.

* Bonsoir, Sissy. Moi, c'est Mary Willingham. Et voici Clark, mon mari.

* Content de vous rencontrer.

* Votre main... ? commença Mary, ne sachant trop comment terminer sa phrase.

* C'est Frankie qui me l'a fait, répondit Sissy avec l'air de quelqu'un qui chevauche son éléphant rose ave-nue des Rêves. Frankie Lymon. Tout le monde raconte que c'était un type adorable quand il était en vie, et qu'il n'est devenu mauvais qu'en venant ici. Il faisait partie des premiers... un pionnier, en quelque sorte.

Moi, je veux bien le croire; je sais seulement qu'il est plus méchant que la gale, à l'heure actuelle. « a m'est égal. Je regrette seulement que vous n'ayez pas pu vous échapper, et je recommencerai. Crystal s'occupe de moi. "

Sissy, de la tête, montra l'infirmière, laquelle avait renoncé à contempler les étoiles pour les regarder.

" Elle s'occupe vraiment bien de moi. Elle vous arrangera le coup, si vous voulez - vous n'avez pas besoin de perdre un doigt pour vous shooter, dans cette ville.

* Nous ne prenons de drogue ni l'un ni l'autre ", intervint Clark d'un ton un peu pincé.

Sissy l'étudia quelques instants sans rien dire. Puis elle répondit: " «a ne durera pas.

* quand commence le concert ? " Mary sentait se dissoudre le cocon d'insensibilité provoqué par le choc, mais ça lui était égal.

" Bientôt.

* Et ça dure combien de temps ? "

Sissy resta près d'une minute sans répondre, et Mary était prête à

reformuler sa question, pensant que la fille ne l'avait pas entendue ou pas comprise, lorsque celle-ci déclara: " Longtemps. D'accord, le spectacle sera terminé à minuit, c'est toujours comme ça, c'est le règlement de la ville, mais cependant... ils jouent longtemps. C'est parce que le temps est différent, ici.

C'est peut-être... oh, je sais pas... je crois que quand les types s'y mettent vraiment, ils jouent parfois pendant un an ou plus. "

Mary sentit un gel gris et glacial lui remonter dans les bras et le dos.

Elle essaya de s'imaginer contrainte d'assister un an durant à un concert de rock, sans y parvenir. C'est un rêve, et tu vas te réveiller, se dit-elle; mais cette idée, encore puissante au moment où ils s'étaient retrouvés devant Elvis Presley et le Bus Magi-que, en plein soleil, perdait maintenant de sa force et de sa crédibilité.

" Ce serait une mauvaise idée que de prendre cette route, leur avait déclaré Elvis. Elle ne mène nulle part, sinon dans les marécages d'Umpqua.

Après, plus de chaussée. Juste de la végétation et des sables mouvants. "

Il avait alors marqué une pause, tandis que les verres de ses lunettes flamboyaient comme deux four-naises sombres dans le soleil de la fin de l'après-midi. " Et d'autres choses.

* Des ours, avait précisé derrière eux le policier qui aurait pu être Otis Redding.

* Ouais, des ours ", avait confirmé Elvis; sur quoi ses lèvres s'étaient retroussées sur le sourire avanta-geux que Mary connaissait si bien, gr,ce aux films et à la télé. " Et d'autres choses encore.

* Mais si nous restons pour le spectacle... "

Elvis avait acquiescé de manière exagérée. " Le spec-tacle ! Oh oui, faut que vous restiez pour le spectacle ! «a, c'est du rock and roll ! Vous allez voir un peu !

* Rien de plus vrai, avait ajouté le policier.

* Si nous restons pour le concert... pourrons-nous partir, quand il sera terminé ? " Elvis et le flic avaient échangé un regard qui, bien que paraissant sérieux, avait tout eu d'un sourire. " Eh bien, vous savez, avait finalement répondu l'ancien roi du rock and roll, on est vraiment dans un trou perdu ici, et attirer le public, c'est un sacré boulot... cela dit, une fois qu'on nous a entendus, tout le monde reste pour écouter la suite... et on espérait plus ou moins que vous voudriez vous installer ici pendant quelque temps. Pour assister à quelques concerts et profiter de notre hospitalité. " Il avait alors repoussé les lunettes sur son front, révélant des orbites toutes plissées et vides. Puis ce furent de nouveau les yeux bleu foncé d'Elvis les observant avec un intérêt sinistre.

" Je crois même, avait-il conclu, que vous pourriez éventuellement décider de vous installer définitivement. "

Les étoiles étaient plus nombreuses, et l'obscurité presque complète. Sur la scène, des projecteurs orange s'allumaient en douceur, comme des fleurs nocturnes, illuminant les bosquets de micros les uns après les autres.

" Ils nous ont donné du boulot, dit Clark d'un ton morne. Il nous a donné

du boulot. Le maire. Celui qui ressemble à Elvis Presley.

* C'est Elvis ", dit Sissy Thomas, mais Clark conti-nuait à contempler la scène. Il n'était pas encore pré-paré à entendre un truc pareil, et encore moins à y réfléchir.

" Mary doit aller travailler dès demain au salon de beauté, le Be-Bop,

reprit-il. Elle a une licence d'anglais et un diplôme d'enseignante, mais tout ce qu'on trouve à lui faire faire, pour Dieu sait combien de temps, c'est un boulot de шампуіneuse. Après, il m'a regardé, et il m'a demandé:

" " Et vous, mon vieux ? C'est quoi, votre spécialité ? " " Clark imitait d'une manière sarcas-tique l'accent traînant du maire, ce qui finit par faire naître une expression authentique dans les yeux embrumés par la drogue de la serveuse. Mary soup-çonna que c'était de la peur.

" Vaudrait mieux pas vous moquer, dit-elle. C'est le genre de truc qui peut vous valoir des ennuis, par ici... et les ennuis, vous n'en voulez certainement pas... " Elle leva lentement sa main bandée. Clark la regarda, la lèvre humide et tremblante, jusqu'à ce qu'elle l'ait reposée sur ses genoux. quand il reprit la parole, ce fut à voix basse.

" Je lui ai répondu que j'étais informaticien-pro-grammeur. Il m'a dit qu'il n'y avait pas d'ordinateurs dans la ville... tout juste un ou deux juke-boxes. Puis l'autre type a rigolé et a parlé d'un poste de magasinier à la supérette du coin, et... "

Un projecteur crucifia la scène d'un rayon blanc intense. Un homme de petite taille, habillé d'une veste de sport si démente que Buddy Holly aurait eu l'air d'être d'une austérité monacale à côté, entra dans le cercle lumineux, les mains levées comme pour faire cesser un tonnerre d'applaudissements.

" qui c'est, celui-là ? demanda Mary.

* Un discjockey d'autrefois, qui organisait des tas de spectacles comme celui de ce soir. Il s'appelle Alan Tweed ou Alan Breed, quelque chose comme ça. On ne le voit pratiquement jamais, sauf ici. Il doit boire. Il dort toute la journée - ça, j'en suis s're. "

Dès que le nom tomba des lèvres de la fille, le cocon qui avait protégé

Mary jusqu'ici se dissipa complètement, avec ce qui restait de son incrédulité. Le nom de ce patelin pouvait bien être le Paradis du Rock and Roll, mais c'était dans l'enfer du rock que Clark et elle s'étaient accidentellement retrouvés; non pas pour avoir été de méchantes gens; non pas parce que les anciens dieux les punissaient de leurs fautes; c'était arrivé parce qu'ils s'étaient perdus dans les bois, un point c'est tout, et que se perdre dans les bois peut arriver à n'importe qui.

" On a ce soir un superspectacle ! braillait avec enthousiasme le

chauffeur de salle dans son micro. Nous avons une nouvelle recrue de taille....

Freddie Mer-cury, qui nous arrive tout juste de Londres... Jim Croce...

Johnny Ace... "

Mary se pencha vers la fille. " Dites-moi, Sissy, depuis combien de temps êtes-vous ici ?

* Je ne sais pas. On perd facilement la notion du temps. Au moins six ans.

Ou peut-être huit... ou neuf.

* ... Keith Moon, des Who... Brian Jones, des Rolling Stones... la ravissante Florence Ballard, des Supremes...

Mary Wells... "

Exprimant ce qu'elle redoutait le plus, Mary demanda: " Et quel ,ge aviez-vous en arrivant ?

* Cass Elliot... Janis Joplin...

* Vingt-trois ans.

* King Curtis... Johnny Burnette...

* Et maintenant ?

* Slim Harpo... Bob' Bear' Hite... Stevie Ray Vau-ghan...

* Vingt-trois ", répondit Sissy pendant que, sur la scène, Alan Freed continuait à égrener des noms de sa voix de stentor, devant le parc presque complètement vide de public tandis que les étoiles apparaissaient les unes après les autres, par centaines, puis par milliers et bientôt innombrables, des étoiles sorties de nulle part et qui scintillaient dans les ténèbres; elles son-naient le glas silencieux des victimes de l'alcool, des overdoses, des accidents d'avion, des revolvérisés, de ceux qu'on avait trouvés dans des contre-allées, ou flot-tant dans une piscine, ou échoués dans un fossé, la colonne de direction dépassant dans le dos, la tête arra-

chée aux trois quarts... L'homme égrenait les noms des vieux comme des jeunes, mais il y avait surtout des jeunes, et tandis qu'il rappelait

ceux de Ronnie Van Zant et de Stevie Gaines, les paroles d'une de leurs chansons revinrent à la mémoire de Mary, funèbres:

Oooh, that smell, can't you smell that smell ? [ooh, cette odeur, ne sentez-vous pas cette odeur ?], et ça ne man-qua pas, elle se mit à la sentir; même ici, dans l'atmo-sphère limpide de l'Oregon, elle la sentait; et lorsqu'elle prit la main de Clark elle eut l'impression de saisir celle d'un cadavre.

" C'EST SUUUUPER ! PAAAAARFAIT ! " s'égosillait Alan Freed. Derrière lui, dans la pénombre, des ombres, par dizaines, venaient progressivement occuper la scène, dirigées par des groupies munies de petites lampes de poche. " ON PEUT COMMENCER ? VOUS ETES PRETS ? "

Aucune réponse ne monta des quelques spectateurs éparpillés dans le parc, ce qui n'empêcha pas Freed d'agiter les bras et de rire comme si, à ses pieds, un public immense rugissait son approbation enthousiaste. Dans la pénombre, Mary vit le vieil homme assis non loin d'eux qui débranchait son appareil auditif.

" VOUS ETES PRETS A BOUGER, LES ROCKERS ? "

Cette fois, il y eut une réaction - un hurlement démoniaque de saxophone qui monta de l'ombre, derrière l'homme.

" ALORS ON Y VA... PARCE QUE LE ROCK AND ROLL NE MOURRA JAMAIS ! "

Les lumières s'allumèrent alors et l'orchestre se lança dans le premier air de la soirée, le premier de ce long, long concert: l'Il be Doggone', avec Marvin Gaye comme chanteur. Sur quoi Mary pensa: J'en ai bien peur. C'est exactement ce que je crains.

1.

Titre qui pourrait se traduire, ironiquement, par: " Je vais faire le mort. " (N.d. T.)